

Le réseau Corneille

Follett, Ken

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KEN FOLLETT

Le Réseau Corneille



COLLECTION ´ BEST-SELLERS

DU MEME AUTEUR

L'ARME ȧ L'OIL, Laffont, 1980.

TRIANGLE, Laffont, 1980.

LE CODE REBECCA, Laffont, 1981.

L'HOMME DE SAINT-P...TERSBOURG, Laffont, 1982.

COMME UN VOL D'AIGLES, Stock, 1983.

LES LIONS DU PANSHIR, Stock, 1987.

LES PILIERS DE LA TERRE, Stock, 1989.

LA NUIT DE TOUS LES DANGERS, Stock, 1992.

LA MARqUE DE WINDFIELD, Laffont, 1994.

LE PAYS DE LA LIBERT..., Laffont, 1996.

LE TROISIÈME JUMENT, Laffont, 1997.

APOCALYPSE SUR COMMANDE, Laffont, 1999.

CODE Z...RO, Laffont, 2001

KEN FOLLETT

LE RESEAU CORNEILLE

roman traduit de l'anglais par Jean Rosenthal ROBERT LAFFONT

Au cours de la Seconde Guerre mondiale,

les services spéciaux britanniques envoyèrent en France cinquante femmes agents secrets.

Trente-six d'entre elles survécurent.

Les quatorze autres firent le sacrifice

de leur vie.

C'est ȧ elles toutes que ce livre est dédié.

Titre original : JACKDAWS

© Ken Follett, 2001

Traduction française : ...ditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2002

ISBN 2-221-08778-X

(édition originale ISBN : 0-525-946284 Dutton/Penguin Putnam Inc., New York)

Le premier jour

Dimanche 28 mai 1944

1.

Une minute avant l'explosion, le calme régnait sur la place de Sainte-Cécile. Dans la douceur du soir, une couche d'air immobile s'étendait sur la ville comme une couverture. La cloche de l'église tintait paresseusement pour appeler, sans grand enthousiasme, les fidèles à vêpres. Mais Elizabeth Clairet l'entendait comme un compte à rebours.

Un ch,teau du XVIII^e siècle dominait la place. Ce Versailles en miniature présentait une imposante façade en saillie flanquée de deux ailes à angle droit qui s'amenuisaient vers l'arrière. Il était composé d'un sous-sol, de deux étages principaux et d'un dernier niveau mansardé dont les fenêtres cintrées s'ouvraient sur le toit.

Elizabeth, que tout le monde appelait Betty, adorait la France. Elle en appréciait l'architecture élégante, la douceur du climat, les déjeuners qui n'en finissent pas, les gens cultivés qu'on y rencontre. Elle aimait la peinture et la littérature françaises, ainsi que le chic vestimentaire. Les touristes reprochaient souvent aux Français leur manque d'amabilité, mais Betty pratiquant la langue depuis l'ge de six ans ne laissait deviner à

quiconque qu'elle était étrangère.

Elle enrageait de la disparition de cette France qu'elle chérissait tant.

Les rigueurs du rationnement ne permettaient plus les déjeuners prolongés, les nazis avaient fait main basse sur les collections de tableaux, et seules les prostituées portaient de jolies toilettes. Comme la plupart des femmes, Betty usait une robe informe dont les couleurs avaient depuis longtemps perdu

tout éclat. Son ardent désir de retrouver la vraie France serait peut-être bientôt exaucé : il fallait seulement qu'elle, et d'autres comme elle, parviennent à leurs fins.

Elle assisterait à la victoire, à l'unique condition de survivre aux minutes à venir. Elle ne cédait pas au fatalisme : elle avait envie de vivre et comptait bien après la guerre réaliser tous ses projets - terminer sa thèse de doctorat, avoir un bébé, visiter New York, s'offrir une voiture de sport, boire du Champagne sur les plages cannoises. Pourtant, si elle devait mourir, passer ses derniers instants en écoutant parler français, sur une place ensoleillée, à contempler un bel édifice vieux de quelques siècles, la comblerait.

Le château avait été érigé pour abriter les aristocrates de la région, mais, après la mort du dernier comte de Sainte-Cécile guillotiné en 1793, le parc avait été transformé en vignoble - évolution bien naturelle dans cette région située au cœur de la Champagne. Quant au bâtiment lui-même, il abritait maintenant un important central téléphonique qu'on avait choisi d'installer là car le ministre responsable de la poste était né à Sainte-Cécile.

À peine arrivés, les Allemands l'avaient développé et établi des liaisons entre le réseau téléphonique français et les nouvelles lignes à destination de l'Allemagne. Ils y implantèrent aussi une direction régionale de la Gestapo, avec des bureaux dans les étages et des cellules en sous-sol.

Voilà quatre semaines, les Alliés avaient bombardé le château, profitant de leur aptitude, récemment acquise, à atteindre des objectifs avec une grande précision. Les bombardements des gros quadrimoteurs Lancaster et des forteresses volantes qui, chaque nuit, traversaient en rugissant le ciel de l'Europe, manquaient de précision - il leur arrivait parfois de manquer totalement une ville ; mais la plus récente génération de chasseurs bombardiers, les Lightning et les Thunderbolt, pouvait toucher, en plein jour, un objectif de taille aussi réduite qu'un pont ou une gare de chemin de fer. De l'aile ouest du château ne subsistait plus maintenant qu'un amoncellement de briques rouges et de pierres taillées blanches trois fois centennaires.

Or le raid avait échoué : les dégâts avaient été rapidement réparés et les liaisons téléphoniques interrompues seulement le temps nécessaire aux Allemands pour brancher des standards de remplacement. Le matériel de téléphone automatique et les

amplificateurs pour les communications interurbaines se trouvaient dans le sous-sol qui n'avait subi aucun dommage sérieux.

Voilà qui expliquait la présence de Betty.

Le ch,teau était situé sur le côté nord de la place : ceint d'une haute colonnade en pierre et de grilles de fer, il était gardé par des sentinelles en uniforme. ¿ l'est se dressait une petite église médiévale, dont les portes de bois grandes ouvertes laissaient entrer l'air estival et la foule des fidèles. Face à l'église, à l'ouest, était érigé l'Hôtel de ville o' siégeait un maire d'extrême droite que les occupants nazis ne gênaient pas. Le côté sud de la place était bordé de boutiques. C'est là

que se trouvait le café des Sports. Betty, assise à la terrasse, y attendait que la cloche de l'église cesse de sonner. Sur la table devant elle, un verre de vin blanc du pays, clair et léger. Elle n'y avait pas touché.

Betty, major de l'armée britannique, appartenait officiellement au Service d'entraide des infirmières nationales, uniquement composé de femmes et qu'on avait bien entendu baptisé le SEIN. Mais ce n'était qu'une couverture. En fait, elle travaillait pour une organisation secrète, le Spécial Opérations Executive, chargé des missions de sabotage derrière les lignes ennemies. ¿ vingt-huit ans, elle en était un des principaux responsables. Ce n'était pas la première fois qu'elle frôlait la mort. Elle avait appris à vivre avec cette menace et à gérer sa peur mais, à la vue des casques et des fusils des sentinelles, en regardant les casques et les fusils des gardes du ch,teau, elle sentait quand même comme une main froide lui serrer le cour.

Trois ans plus tôt, elle rêvait simplement de devenir professeur de littérature française dans une université britannique afin de rendre déjeunes Anglais sensibles à la force d'Hugo, à l'intelligence de Flaubert, à la passion de Zola. Elle traduisait des documents en français pour le War Office quand on l'avait convoquée dans une chambre d'hôtel à un mystérieux rendez-vous : on lui avait alors demandé si elle accepterait de participer à des actions dangereuses.

Elle avait acquiescé sans trop réfléchir. Après tout, on était en guerre, tous les garçons qu'elle avait connus à Oxford risquaient leur vie chaque jour, alors pourquoi n'en ferait-elle pas autant ? Deux jours après le Noël de 1941, elle avait commencé son entraînement au SOE.

Six mois plus tard, elle faisait office de courrier et transmettait des messages du quartier général du SOE, 64 Baker Street à Londres, à des groupes de résistants en France occupée, à une époque où les émetteurs radio étaient peu nombreux et les opérateurs expérimentés plus rares encore. Une fois parachutée, elle circulait avec de faux papiers d'identité, contactait les résistants, leur donnait les instructions, notait leurs réponses, leurs doléances et leurs demandes d'armes et de munitions. Pour le retour, elle retrouvait à un endroit précis un avion chargé de la récupérer, en général un Lysander Westland à trois places, capable d'atterrir sur six cents mètres de pré.

Elle avait pris du galon et s'était vu confier l'organisation d'opérations de sabotage. La plupart des agents du SOE étaient des officiers dont les

hommes ^a, théoriquement, appartenaient à la Résistance locale, mais dans la pratique, ne se pliaient à aucune discipline militaire. Pour obtenir leur coopération, un agent devait se montrer coriace, expérimenté et autoritaire.

C'était un travail dangereux. Sur les six hommes et les trois femmes avec lesquels Betty avait suivi l'entraînement, elle était, deux ans plus tard, la seule encore en opération. On savait que deux d'entre eux étaient morts : les miliciens français avaient abattu le premier et le parachute du second ne s'était pas ouvert. Les six autres avaient été faits prisonniers, interrogés et torturés avant de disparaître dans les camps de prisonniers en Allemagne. Betty avait survécu parce qu'elle ne faisait pas de sentiment, qu'elle réagissait rapidement et qu'elle poussait le sens de la sécurité jusqu'à la paranoïa.

Près d'elle était assis son mari, Michel, chef du réseau Bol-linger, basé à

Reims, à une quinzaine de kilomètres. Lui aussi s'appêtait à risquer sa vie ; il était cependant confortablement calé dans son fauteuil, la cheville droite posée sur le genou gauche, et tenait à la main une chope emplie de l'insipide bière de temps de guerre. Son sourire insouciant et sa chevelure ébouriffée avaient conquis le cœur de Betty quand, étudiante à la Sorbonne, elle préparait sa thèse sur l'éthique dans l'œuvre de Molière, qu'elle avait abandonnée à la déclaration de la guerre. Alors jeune maître de conférences en philosophie, il suscitait l'adoration de sa petite troupe d'étudiantes.

Il demeurait l'homme le plus séduisant qu'elle eût jamais rencontré. De grande taille et les cheveux toujours un peu trop

longs, il portait avec une nonchalante élégance des costumes légèrement froissés et des chemises bleu délavé. Sa voix charmeuse et ses yeux bleus au regard intense donnaient à chaque fille l'impression qu'elle était unique au monde.

Cette mission avait fourni à Betty une occasion inespérée de rester quelques jours avec lui, pourtant cela ne s'était pas très bien passé. Ils ne s'étaient pas, à proprement parler, querellés, mais Michel s'était montré affectueux sans conviction, comme s'il faisait semblant. Elle s'était sentie blessée. Son instinct lui soufflait qu'il s'intéressait à

une autre. Il n'avait que trente-cinq ans et sa décontraction continuait d'opérer sur les jeunes femmes. Le fait d'être plus souvent séparés que réunis par la guerre depuis leur mariage n'avait rien arrangé. Et, songeait-elle avec amertume, les jeunes Françaises prêtes à tomber dans ses bras, qu'elles appartiennent ou non à la Résistance, ne devaient pas manquer.

Si elle l'aimait toujours, elle n'éprouvait plus pour lui l'adoration du temps de leur lune de miel et n'envisageait plus de tout sacrifier pour le rendre heureux. Les premières brumes de l'amour romantique s'étaient dissipées et, sous l'éclat sans pitié de la vie conjugale, elle discernait clairement le personnage vain, imbu de lui-même et peu fiable. Pourtant, quand il choisissait de concentrer sur elle toute son attention, il parvenait encore à lui donner l'impression qu'elle était unique, belle et tendrement aimée.

Son charme agissait sur les hommes aussi : il était un chef né, courageux et charismatique. Betty et lui avaient dressé ensemble le plan de bataille : ils attaqueraient le château simultanément sur deux points, pour diviser les défenseurs, puis se regrouperaient une fois à l'intérieur pour pénétrer dans le sous-sol, faire irruption dans la salle où se trouvait l'essentiel de l'équipement et tout faire sauter.

Ils disposaient d'un plan du bâtiment fourni par la tante de Michel, Antoinette Dupert, responsable de l'équipe de femmes de ménage qui chaque soir nettoyaient le château. Celles-ci se mettaient au travail à dix-neuf heures, à l'heure des vêpres ; Betty en aperçut effectivement quelques-unes présenter leur laissez-passer aux gardes de faction devant la grille. Le croquis d'Antoinette indiquait bien les accès au sous-sol, mais ne donnait aucun détail sur les locaux eux-mêmes, secteur interdit où

seuls les Allemands étaient autorisés à pénétrer et dont des soldats assuraient l'entretien.

Le plan d'attaque de Michel s'appuyait sur des rapports du MI6, le service de renseignements britannique, qui précisait que le château était gardé

par un détachement de Waffen SS travaillant en trois équipes de chacune douze hommes. Quant aux membres de la Gestapo qui opéraient dans les bureaux, n'appartenant pas à des unités combattantes, ils ne devaient même pas, pour la plupart, être armés. Les quinze hommes rassemblés par le réseau Bollinger pour donner l'assaut se fondaient maintenant soit parmi les fidèles dans l'église, soit parmi les promeneurs du dimanche sur la place, et dissimulaient leurs armes sous leur vêtement ou dans des sacs. Si les renseignements du MI6 étaient exacts, les résistants seraient supérieurs en nombre à la garnison du château.

Un souci, néanmoins, tenaillait Betty et l'emplissait d'une sourde appréhension. Lorsqu'elle avait parlé à Antoinette des estimations du MI6, celle-ci avait rétorqué en fronçant les sourcils : 'J'ai l'impression qu'ils sont plus nombreux.'^a Antoinette était pragmatique - elle avait secondé Joseph Laperrière, le directeur d'une firme de Champagne, jusqu'au moment où, l'Occupation rendant les affaires difficiles, elle avait dû

quitter son poste. Une remarque de sa part méritait toujours d'être prise en considération.

Michel n'avait cependant pas pu tirer au clair cette contradiction entre les estimations du MI6 et celles d'Antoinette. Il habitait Reims et ni lui ni aucun de ses hommes ne connaissaient bien Sainte-Cécile. L'urgence n'avait pas permis une meilleure exploration du terrain. Si les résistants n'avaient pas l'avantage du nombre, songea Betty avec angoisse, ils avaient peu de chance de l'emporter sur des soldats allemands disciplinés.

Elle inspecta la place, repérant ici ou là des gens qu'elle connaissait, inoffensifs promeneurs en apparence, qui s'apprêtaient en fait à tuer ou à

être tués. Examinant attentivement les tissus exposés dans la vitrine de la mercerie, Geneviève, une grande fille de vingt ans, cachait sous son léger manteau d'été une mitraillette Sten - arme fort prisée dans la

Résistance car, démontable en trois parties, elle se transportait aisément dans un petit sac. Bien que Geneviève puisse tout à fait être la fille qui intéressait Michel, Betty tressaillit à l'idée que, dans quelques 16

secondes, elle risquait d'être fauchée par la fusillade. Elle aperçut aussi Bertrand : blond, l'air résolu, un coût 45 - les Alliés en avaient parachuté des milliers - dissimulé sous son bras dans les plis d'un journal, il traversait la place pavée et se dirigeait vers l'église. Il avait dix-sept ans. Betty avait d'abord refusé de l'intégrer au groupe en raison de son jeune âge, mais comme elle avait besoin de tous les hommes disponibles, elle avait finalement cédé à ses supplications, comptant sur son enthousiasme juvénile pour se tirer de là indemne. Plus loin, Albert s'attardait devant le porche, sans doute pour finir sa cigarette avant d'entrer. Sa femme avait ce matin-là mis au monde leur premier enfant, une fille - raison supplémentaire pour lui de rester en vie aujourd'hui. Dans un sac de jute qu'on aurait dit plein de pommes de terre, il portait des grenades Mills Mark I n° 36.

Tout sur la place semblait donc normal, à un détail près. En effet, non loin de l'église stationnait une arrogante voiture de sport à la carrosserie bleu ciel et au radiateur argenté surmonté de la célèbre cigogne mascotte : c'était une Hispano-Suiza 68-bis, douze soupapes, une des automobiles les plus rapides du monde.

Elle était arrivée une demi-heure plus tôt. Le conducteur, un bel homme d'une quarantaine d'années, ne pouvait cacher, malgré son élégant costume civil, qu'il était officier allemand : personne d'autre n'aurait osé

parader au volant d'un tel engin. Quant à sa compagne, une grande et superbe rousse vêtue d'une robe de soie verte et chaussée d'escarpins de daim, elle ne pouvait être que française. L'homme avait installé un appareil photographique sur un trépied et prenait des clichés du châtea, pendant que la femme défiait du regard les bourgeois mal fagotés qui la dévisageaient et - elle le savait - la traitaient tout bas de putain.

Souriant et très courtois, l'homme venait de prier Betty de le photographier avec sa petite amie devant le châtea. Il s'était exprimé

avec juste un soupçon d'accent allemand. Betty, bien qu'inquiète et exaspérée qu'on vînt la distraire à un moment aussi crucial, avait senti qu'il aurait été maladroit de refuser, surtout dans son rôle de citadine n'ayant rien de mieux à faire que de traîner à la terrasse d'un café. Elle

avait donc réagi comme la plupart des Français l'auraient fait dans ces circonstances : avec

17

une expression de glaciale indifférence, elle avait satisfait à la requête de l'Allemand.

L'instant était d'une terrifiante absurdité : un agent secret britannique, penché derrière un viseur pour fixer le sourire d'un officier allemand et de sa poule, tandis que la cloche de l'église égrenait les dernières secondes avant l'explosion. Betty refusa résolument la consommation offerte en remerciement : une Française ne trinquait pas avec un Allemand si elle ne voulait pas se faire traiter de putain. Il avait eu un hochement de tête compréhensif et elle était retournée s'asseoir auprès de son mari.

De toute évidence, l'officier n'était pas de service, ne semblait pas armé

et ne présentait aucun danger, mais sa présence dérangeait pourtant Betty.

Durant ces dernières secondes de calme, elle comprit qu'elle ne croyait pas à la version du touriste banal. Son comportement trahissait une vigilance constante que la simple contemplation d'un monument ne requerrait absolument pas. La femme était peut-être exactement ce qu'elle avait l'air d'être, mais lui, c'était autre chose.

La cloche s'arrêta de sonner, interrompant Betty dans ses réflexions.

Michel vida son verre de bière, s'essuya la bouche d'un revers de la main et se leva en même temps que Betty. D'un pas qu'ils voulaient nonchalant, ils s'approchèrent de l'entrée du café et en franchirent le seuil pour se mettre discrètement à l'abri.

2.

En débouchant sur la place, Dicter Franck avait tout de suite remarqué ce beau brin de fille attablé à la terrasse du café

- il ne ratait jamais les jolies femmes. Très blonde, les yeux verts, elle avait sans doute du sang allemand : rien d'extraordinaire dans le nord-est de la France, pas si loin de la frontière. Le sac qui lui tenait lieu de robe enveloppait son corps mince et menu ; mais son foulard de cotonnade jaune vif trahissait un sens de l'élégance qui lui parut

délicieusement français. L'appréhension de Betty, naturelle au demeurant chez une Française abordée par un Allemand, n'avait pas échappé à Dicter Franck, pas plus que l'expression de défi, mal dissimulée, qui avait suivi.

Elle était en compagnie d'un bel homme qui ne s'intéressait guère à elle -

sans doute son mari. Dicter lui avait demandé une photo uniquement pour lui parler. Malgré sa femme et leurs deux enfants qui l'attendaient à Cologne ainsi que Stéphanie avec laquelle il partageait son appartement parisien, il ne laissait jamais passer une occasion de faire le joli cour. Il aimait collectionner, les femmes comme les toiles des impressionnistes français -

il en avait d'ailleurs acquis de magnifiques

- et en posséder une n'empêchait pas d'en désirer une autre.

Les Françaises étaient assurément les plus belles femmes du monde.

D'ailleurs, tout en France le ravissait : les ponts, les boulevards, le mobilier, même la vaisselle en porcelaine. Dicter adorait les boîtes de nuit parisiennes, le Champagne, le foie gras, les baguettes sortant du four, ses chemises et ses cravates de chez

19

Charvet, le célèbre chemisier en face du Ritz. Il se serait volontiers installé définitivement à Paris.

Il ne savait pas d'où lui venaient ces goûts-là. Son père était professeur de musique - la seule forme d'art où les Allemands, maîtres incontestés, surclassaient les Français. Mais Dicter trouvait mortellement ennuyeuse la vie d'universitaire que menait son père, et il avait horrifié ses parents en entrant dans la police - un des premiers étudiants d'Allemagne à faire ce choix. En 1939, il dirigeait la brigade criminelle de la police de Cologne. En mai 1940, quand les panzers de Guderian, après avoir franchi la Meuse à Sedan, eurent, en une semaine de progression triomphale, traversé

la France jusqu'à la Manche, Dicter demanda subitement à être versé dans l'armée. En raison de son expérience de policier, on l'affecta aussitôt au service de renseignements. Parlant couramment le français et relativement bien l'anglais, il fut chargé d'interroger les prisonniers qui affluaient.

Doué pour cette t,che, il éprouvait en outre une profonde satisfaction à

soutirer des informations susceptibles d'aider son camp à gagner des batailles. En Afrique du Nord, Rommel en personne avait remarqué ses brillants résultats.

Utiliser la torture si besoin en était ne le gênait pas, mais il préférerait convaincre par des moyens plus subtils. C'était ainsi qu'il avait déniché

Stéphanie. Pleine d'allure, sensuelle et fine mouche, elle possédait à

Paris un magasin o ̃ les femmes se précipitaient pour acheter des chapeaux d'un chic inouÛ et d'un prix scandaleux. Mais, à cause de sa grand-mère juive, on lui avait confisqué sa boutique ; elle avait passé six mois dans une prison française et elle allait être déportée dans un camp en Allemagne quand Dicter l'avait sauvée.

Il aurait pu la violer - elle s'y attendait certainement. Personne n'aurait protesté et cela ne lui aurait pas valu la moindre réprimande. Au contraire, après lui avoir procuré nourriture et vêtements, il l'avait installée dans une chambre d'ami de son appartement et l'avait traitée avec la plus grande gentillesse jusqu'au soir o ̃, après avoir dégusté un foie de veau arrosé d'une bouteille de La T,che, il l'avait séduite sur le canapé

devant un grand feu de bois.

Aujourd'hui elle faisait partie de son camouflage. Il avait recommencé à

travailler pour Rommel. Le feld-maréchal Erwin Rommel, le ´ Renard du désert ^a, commandait maintenant le

20

Second Groupe d'Armées qui assurait la défense du nord de la France. Les services de renseignements allemands prévoyaient pour l'été un débarquement allié. Rommel n'avait pas les hommes pour tenir les centaines de kilomètres de côte extrêmement vulnérables ; il avait donc élaboré une audacieuse stratégie de réponse graduée : ses bataillons, massés à plusieurs kilomètres à l'intérieur des terres, se tenaient prêts à un déploiement rapide partout o ̃ le besoin s'en ferait sentir.

Les Anglais le savaient : eux aussi avaient un service de

renseignements.

Leur plan était de ralentir la réaction de Rommel en bouleversant son réseau de communication. Nuit et jour, les bombardiers anglais et américains pilonnaient routes et voies ferrées, ponts et tunnels, gares et centres de triage. En outre, la Résistance faisait dérailler les trains, sauter les usines et les centrales électriques, coupait les lignes téléphoniques et envoyait les adolescentes verser du sable dans les réservoirs des camions et des chars.

Dictier avait pour mission d'identifier les centres de communication essentiels et d'évaluer dans quelle mesure la Résistance pouvait les attaquer. Au cours des derniers mois, à partir de sa base de Paris, il n'avait cessé de sillonner le nord de la France, invectivant des sentinelles endormies, terrorisant des capitaines négligents, renforçant la sécurité aux postes d'aiguillage, dans les hangars ferroviaires, les parcs automobiles, les tours de contrôle, les terrains d'aviation. Ce jour-là, il rendait une visite surprise à un central d'une extrême importance stratégique : tout le trafic téléphonique entre le haut commandement de Berlin et les forces allemandes massées dans le nord de la France passait par là. Y arrivaient les messages par téléimpression, cette nouvelle technique par laquelle aujourd'hui étaient transmis la plupart des ordres.

En cas de destruction du central, la paralysie des communications allemandes serait totale.

Les Alliés, manifestement, en avaient conscience, à preuve leurs tentatives de bombardement du site, avec un succès jusqu'à présent limité. C'était l'objectif idéal pour une attaque menée par la Résistance. Malgré cela, Dictier trouvait les mesures de sécurité d'un laxisme exaspérant. Cela tenait sans doute à l'influence de la Gestapo qui occupait des bureaux dans le même bâtiment. La Geheime Staatspolizei était le service de sécurité de l'État et la promotion de ses membres dépendait de

leur fidélité à Hitler et de leur enthousiasme nazi plutôt que de leur intelligence et de leurs capacités. Depuis une demi-heure, Dictier prenait des photos sans provoquer la moindre réaction chez les sentinelles, et sa colère montait en constatant que personne n'avait remarqué sa présence.

Toutefois, au moment où la cloche de l'église cessait de sonner, un officier de la Gestapo en uniforme de major franchit à grandes enjambées les hautes grilles du chœur et fonça droit sur Dictier.

- Donnez-moi cet appareil ! cria-t-il en mauvais français. Dictier fit comme s'il n'avait rien entendu.

- C'est interdit de prendre des photos du ch,teau, crétin ! vociféra l'homme. Vous ne voyez pas que c'est une installation militaire ?

Dictier se retourna et répondit calmement en allemand :

- Il vous en a fallu du temps pour me remarquer. L'homme resta coi. Les civils généralement avaient peur de

la Gestapo.

- qu'est-ce que vous racontez ? fit-il d'un ton moins agressif.

- Voilà trente-deux minutes que je suis là, déclara Dictier en consultant sa montre. Il y a longtemps que j'aurais pu repartir après avoir pris une douzaine de clichés. C'est vous, le responsable de la sécurité ?

- qui êtes-vous ?

- Major Dictier Franck, de l'état-major du feld-maréchal Rornmel.

- Franck ! s'écria l'homme. Je me souviens de vous. Dictier le regarda plus attentivement.

- Mon Dieu, fit-il en le reconnaissant, Willi Weber !

- Sturmbannf'hrer'Weber, à votre service.

Comme la plupart des hauts fonctionnaires de la Gestapo, Weber avait rang d'officier SS, ce qui, à son avis, lui conférait plus de prestige que son simple grade dans la police.

- «a alors ! s'exclama Dictier.

Pas étonnant que la sécurité f't rel,chée.

Dans les années vingt, Weber et Dictier avaient fait leurs débuts ensemble, à Cologne. Dictier avait pris un départ en flèche, pendant que Weber restait à la traîne. Il en avait voulu à Dictier, attribuant la réussite de celui-ci au fait qu'il appartenait à

une classe privilégiée. Dictier n'était pourtant pas issu d'un milieu extraordinaire, mais c'était ce que s'imaginait Weber, fils de docker.

Au bout du compte, Weber avait été chassé de la police. Dicter commençait à

retrouver les détails : il y avait eu un accident de la route, une petite foule s'était rassemblée sur les lieux, Weber s'était affolé, il avait fait usage de son arme et un badaud innocent avait été tué.

Cela faisait quinze ans que Dicter l'avait perdu de vue, mais il devinait sans mal quelle avait été la carrière de Weber : inscrit au parti nazi, organisateur volontaire, il avait posé sa candidature à un poste dans la Gestapo en invoquant sa formation de policier et il avait rapidement gravi les échelons dans ce milieu de sous-fifres aigris.

- qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Weber.

- Je suis envoyé par le feld-maréchal pour contrôler la sécurité.

- Notre sécurité est satisfaisante, rétorqua aussitôt Weber en se hérissant.

- Pour une usine de saucisses, peut-être. Regarde autour de nous. D'un grand geste, Dicter désigna la place. Et si ces gens étaient membres de la Résistance ? En quelques secondes, ils pourraient descendre vos gardes. Il désigna une jeune fille portant par-dessus sa robe un léger manteau d'été.

Imagine qu'elle ait une arme sous son manteau ? Et si...

Il s'arrêta.

Il comprit soudain que ce n'était pas un simple fantasme qu'il évoquait pour illustrer sa démonstration. Son inconscient avait remarqué que, sur la place, on se déployait en formation de combat : la petite blonde et son mari s'étaient réfugiés dans le bar ; les deux hommes qui s'attardaient devant l'église étaient postés derrière des piliers ; la grande fille en manteau d'été qui, quelques instants plus tôt, regardait la vitrine d'un magasin, se tenait maintenant à l'ombre de la voiture de Dicter. Au moment précis où il posait les yeux sur elle, le vent écarta les pans de son manteau, et il eut la stupéfaction de constater que son imagination s'était montrée prophétique : elle cachait contre elle une mitraillette, du modèle préféré de la Résistance.

- Mon Dieu ! s'écria-t-il.

Glissant sa main sous sa veste, il se rappela soudain qu'il n'avait pas d'arme sur lui.

Où était Stéphanie ? Il la chercha du regard, au bord de l'effolement, mais elle se tenait derrière lui, attendant patiemment qu'il termine sa conversation avec Weber.

- Couche-toi ! hurla-t-il, au moment où se produisit la formidable explosion.

3.

Dressée sur la pointe des pieds, Betty, du seuil du café des Sports, regardait par-dessus l'épaule de Michel. Sur le qui-vive, le cœur battant, et prête à l'action, elle observait la scène avec un froid détachement.

Huit sentinelles étaient visibles : deux contrôlaient les laissez-passer à la grille, deux à l'intérieur, deux autres patrouillaient dans le parc le long de la clôture et deux en haut du perron. Mais le gros de la troupe de Michel éviterait la grille.

Le côté nord de l'église coïncidait sur toute sa longueur avec le mur d'enceinte du château, et l'aile nord du transept s'enfonçait de quelques mètres à l'intérieur du parking, autrefois partie du jardin d'agrément.

Sous l'Ancien Régime, le comte accédait directement à l'église par une petite porte ménagée dans le mur : condamnée et murée il y a plus de cent ans, elle était restée ainsi jusqu'à aujourd'hui.

Mais, une heure plus tôt, un carrier à la retraite du nom de Gaston avait soigneusement disposé au pied de la porte condamnée quatre pains de plastique jaune d'une demi-livre, y avait planté des détonateurs et les avait reliés entre eux pour que tout saute au même instant ; il avait ajouté une amorce de cinq secondes qu'on pouvait déclencher en appuyant sur un bouton. Il avait ensuite tout barbouillé de cendres prises dans la cheminée de sa cuisine pour qu'on ne remarque rien et, pour plus de précaution, avait poussé un vieux banc de bois devant la porte. Puis, satisfait de son travail, il s'était agenouillé pour prier.

25

Enfin, lorsque la cloche de l'église s'était tue, Gaston s'était levé, avait franchi les quelques pas qui le séparaient du transept et, après avoir

appuyé sur la manette, s'était précipitamment réfugié dans un coin.

Le souffle avait fait jaillir des voûtes gothiques des siècles de poussière. Durant les services, le transept était vide : personne donc n'avait dû être blessé.

Le fracas de l'explosion fut suivi d'un long silence. Tous s'étaient figés sur place : les sentinelles à la grille du château, les hommes qui patrouillaient le long de la clôture, le major de la Gestapo, l'élégant Allemand avec sa séduisante maîtresse, ainsi que Betty.

Au milieu du parking se dressaient les vestiges d'un jardin du xvi^e siècle, une fontaine de pierre où trois chérubins moussus crachaient jadis des jets d'eau. Autour du bassin aujourd'hui à sec, étaient garés un camion, une voiture blindée, une Mercedes peinte du gris-vert de l'armée allemande et deux tractions avant Citroën noires comme en utilisait fréquemment la Gestapo en France. Un soldat remplissait le réservoir de l'une d'elles à

une pompe à essence bizarrement installée devant une des hautes fenêtres du château. Pendant quelques secondes, rien ne bougea. Betty attendit, retenant son souffle.

Dix hommes armés se trouvaient parmi les fidèles rassemblés dans l'église.

Le prêtre, qui n'était pas un sympathisant de la Résistance et qui n'avait donc pas été prévenu, devait être enchanté de voir une telle foule réunie pour assister aux vêpres ; cet office n'attirait généralement que peu de monde. Il aurait pu se demander pourquoi, malgré ce temps chaud, certains portaient des manteaux ; mais il est vrai qu'après quatre ans d'austérité

bien des gens étaient habillés n'importe comment et on pouvait mettre un imperméable pour aller à la messe tout simplement parce qu'on n'avait pas de veste. Betty espérait pourtant que le prêtre avait maintenant compris, car, à cet instant précis, les dix hommes devaient bondir de leur place, sortir leurs armes et se précipiter par la brèche nouvellement ouverte dans le mur.

Ils apparurent enfin sur le côté de l'église, faisant battre le cœur de Betty à la fois d'orgueil et d'appréhension, à la vue de cette troupe hétéroclite arborant de vieilles casquettes et des chaussures éculées, et qui fonçait à travers le parking vers la grande entrée du château, foulant le sol poussiéreux et brandis-26

sant pistolets, revolvers, fusils ou mitraillettes. Ils attendaient pour ouvrir le feu d'être le plus près possible du bâtiment.

Michel les avait aperçus lui aussi, et un grognement qui s'acheva en soupir étouffé révéla à Betty qu'il éprouvait les mêmes sentiments mêlés d'orgueil devant le courage de leurs compagnons et de crainte devant les risques qu'ils couraient. Il lui fallait maintenant détourner l'attention des sentinelles. Aussi épaula-t-il son fusil, un Lee-Enfield n° 4 Mark I, baptisé fusil canadien par la Résistance, en référence à son lieu de fabrication.

Le claquement de la détonation rompit le silence stupéfait qui s'était abattu sur la place. Devant la grille, une des sentinelles s'écroula en poussant un cri, au grand soulagement de Betty : un homme de moins pour tirer sur ses camarades. Le coup de feu de Michel donna le signal : sous le porche, le jeune Bertrand tira deux balles qui claquèrent comme des pétards, mais trop loin des sentinelles, il ne toucha personne. Près de lui, Albert dégoupilla une grenade et la lança par-dessus la clôture : elle retomba dans le parc pour exploser dans les vignes, ne faisant jaillir que des débris de ceps. Furieuse, Betty aurait voulu leur crier : Ne tirez pas pour le plaisir de faire du bruit : vous allez simplement révéler votre position ! ^a Mais, une fois que la fusillade avait éclaté, seules les troupes les mieux entraînées étaient capables de se dominer. Postée derrière la voiture de sport, Geneviève fit crépiter à son tour sa mitraillette Sten, assourdissant Betty ; son tir était plus efficace : un nouveau soldat s'écroula.

Les Allemands réagirent enfin. Les gardes, s'abritant derrière les piliers ou se couchant, braquèrent leur fusil vers les attaquants. Le major de la Gestapo parvint à extraire son pistolet de son étui. La rousse partit en courant, mais ses élégants escarpins la firent trébucher sur le pavé et elle tomba. Son compagnon se coucha sur elle pour la protéger de son corps ; Betty comprit que c'était ajuste titre qu'elle avait flairé en lui le soldat, car un civil n'aurait pas su que la prudence commandait de s'allonger par terre et aurait choisi de courir.

Les sentinelles se mirent à tirer. Presque aussitôt, Albert fut touché.

Betty le vit chanceler et porter la main à sa gorge. Une grenade qu'il s'apprêtait à lancer lui échappa. Puis une seconde balle le frappa, cette fois en plein front. Il s'effondra et Betty,

horrifiée, songea à la petite fille née le matin même qui ne connaîtrait jamais son père. Près de lui, Bertrand vit la grenade rouler sur la dalle usée du porche, et il se jeta sur le seuil au moment même où elle explosait. Ne le voyant pas réapparaître, Betty se dit avec angoisse qu'il pourrait aussi bien être mort ou blessé que tout simplement étourdi par la déflagration.

Le groupe arrivé par l'église s'immobilisa dans le parking pour faire face aux six sentinelles restantes et commença à tirer. Les quatre hommes postés près de la grille furent pris entre deux feux, entre les attaquants qui se trouvaient déjà dans le parc et ceux qui étaient encore sur la place : en quelques secondes ils furent abattus, ne laissant que les deux soldats en faction sur le perron du ch,teau. Le plan de Michel était en train de réussir, pensa Betty, pleine d'espoir.

Mais le détachement ennemi qui était à l'intérieur du b,timent avait eu maintenant le temps d'empoigner ses armes et de se précipiter vers les portes et les fenêtres d'où les soldats commençaient à tirer, renversant une nouvelle fois la situation. Le tout était de savoir à combien se montaient leurs effectifs.

Pendant quelques instants, une grêle de balles s'abattit, Betty cessa de compter les coups de feu. Consternée, elle comprit alors qu'il y avait beaucoup plus d'hommes armés à l'intérieur du ch,teau qu'elle ne l'avait escompté. On semblait tirer d'au moins une douzaine de portes et de fenêtres. Les hommes venant de l'église qui auraient dû avoir investi l'intérieur, battaient en retraite pour s'abriter derrière les véhicules garés sur le parking. Antoinette avait raison, le MI6 s'était trompé dans l'estimation de la garnison : il en comptait douze, or les hommes de la Résistance en avaient abattu six et il semblait bien qu'au moins quatorze tiraient encore.

Betty jura intérieurement. Dans ce genre d'engagement, la Résistance ne pouvait l'emporter que par un soudain déferlement de violence. que ses hommes échouent à écraser l'ennemi d'emblée, et les problèmes surgissaient.

La mesure que les secondes s'écoulaient, l'entraînement et la discipline militaire portaient leurs fruits. Dans la durée, les troupes régulières finissaient toujours par l'emporter.

Au second étage du ch,teau, on fit voler en éclats les carreaux d'une fenêtre et une mitrailleuse commença à tirer. Cette position élevée permit de provoquer un affreux carnage parmi

les résistants sous les yeux de Betty qui, le cour serré, les vit tomber les uns après les autres auprès de la fontaine. Ils ne furent bientôt plus que deux ou trois à tirer encore.

Betty, désespérée, dut se rendre à l'évidence : tout était fini. L'ennemi avait l'avantage du nombre, l'assaut avait échoué. Elle sentait dans sa bouche le goût amer de la défaite.

Michel s'acharnait sur la position de la mitrailleuse.

- Impossible de liquider ce type d'en bas ! dit-il.

Il balaya du regard le faîte des toits, le clocher de l'église pour s'arrêter sur le dernier étage de la mairie.

- Si seulement j'arrivais jusqu'au bureau du maire, de là, je pourrais l'avoir.

- Attends, fit Betty, la bouche sèche.

Elle ne pouvait l'empêcher de risquer sa vie. Mais au moins tenterait-elle d'améliorer ses chances. De toutes ses forces, elle cria pour attirer l'attention de Geneviève :

- Couvre Michel !

La jeune fille hocha vigoureusement la tête et jaillit de derrière la voiture de sport en arrosant de balles une fenêtre du chalet.

- Merci, dit Michel à Betty.

Puis, déboulant du café, il s'élança vers la mairie.

Geneviève courait toujours en direction du porche de l'église. Son intervention avait détourné l'attention des hommes retranchés dans le chalet,

donnant à Michel une chance de franchir la place indemne. Là-dessus, une lueur jaillit sur la gauche de Betty et l'alerta : le major de la Gestapo, tapi contre le mur de la mairie, braquait son pistolet sur Michel.

Atteindre une cible en mouvement avec une arme de poing était difficile, mais si le hasard favorisait le major..., se dit Betty affolée. Les ordres qu'elle avait reçus étaient clairs : observer, rédiger un rapport

et ne jamais prendre part au combat, quelles que soient les circonstances. Ét puis merde ! ^a Dans le sac qu'elle portait en bandoulière, elle avait son arme personnelle, un Browning automatique neuf millimètres : elle le préférait au Coût réglementaire du SOE car son chargeur pouvait recevoir treize balles au lieu de sept et que ses munitions étaient les mêmes que celles de la mitraillette Sten. Elle le saisit, ôta le cran de sûreté, l'arma, tendit le bras et tira à deux reprises sur le major.

29

Elle le manqua, mais ses balles, qui avaient fait jaillir du mur des éclats de pierre à la hauteur de son visage, obligèrent le major à baisser la tête.

Michel courait toujours ; l'Allemand se ressaisit rapidement et braqua de nouveau son pistolet.

En approchant de son but, Michel diminuait du même coup la distance qui le séparait du major. Il tira dans sa direction, mais il le manqua, et l'autre, sans se démonter, riposta. Cette fois, Michel s'écroula, arrachant à Betty un cri de terreur.

Michel heurta le sol, tenta de se relever, retomba. Betty s'obligea alors à

se calmer et à réfléchir. Michel était en vie. Geneviève avait atteint le porche de l'église et le tir de sa mitraillette continuait à retenir l'attention des Allemands tapis à l'intérieur du chateau. Betty avait une chance de secourir Michel. C'était contraire aux instructions qu'elle avait reçues, mais rien ni personne ne parviendrait à la convaincre d'abandonner son mari blessé. D'ailleurs, si elle le laissait là, il serait fait prisonnier et interrogé. En tant que chef du réseau Bollinger, Michel connaissait l'identité, l'adresse et le nom de code de tous ses hommes. Sa capture serait une catastrophe, elle n'avait donc pas le choix.

Elle tira encore une fois sur le major et le manqua, mais la pluie de balles que son doigt pressé sur la détente déclencha obligea l'homme à battre en retraite le long du mur pour se mettre à couvert.

Betty sortit en courant du café. Du coin de l'œil, elle aperçut le propriétaire de la voiture de sport qui protégeait toujours sa maîtresse.

Elle l'avait oublié, celui-là, se dit-elle affolée. ...tait-il armé ? Dans ce cas, il n'aurait aucun mal à l'abattre. Mais rien ne vint.

Elle s'agenouilla près de Michel, tout en tirant deux coups sans viser pour occuper le major. Puis elle examina son mari.

Elle constata avec soulagement qu'il avait les yeux ouverts et qu'il respirait. Il semblait ne saigner que de la fesse gauche, ce qui rassura un peu Betty.

- Tu as reçu une balle dans le derrière, diagnostiqua-t-elle en anglais.

- «a fait un mal de chien, répondit-il en français.

Elle reporta son attention sur le major ; il avait reculé d'une vingtaine de mètres jusqu'au seuil d'une boutique. Betty, cette 30

fois, prit quelques secondes pour viser soigneusement. Elle tira quatre balles. La devanture du magasin explosa, le major recula en trébuchant et s'écroula sur le sol.

- Essaie de te lever, dit Betty à Michel en français.

Il roula sur le côté dans un gémissement de douleur et se mit sur un genou, mais il ne pouvait pas bouger sa jambe blessée.

- Vite, insista-t-elle sans douceur. Si tu restes ici, tu vas te faire tuer.

Elle l'empoigna par le devant de sa chemise et, au prix d'un grand effort, parvint à le mettre debout. Planté sur sa jambe valide, il n'arrivait pas à

supporter son propre poids et devait prendre appui sur elle. Elle comprit qu'il serait incapable de marcher et poussa un cri désespéré.

Jetant un coup d'œil vers la mairie, elle constata que le major se relevait. Malgré son visage ruisselant de sang, il n'avait pas l'air grièvement blessé ; sans doute une coupure superficielle provoquée par des éclats de verre. Il était certainement encore capable de tirer.

Il ne restait plus à Betty qu'à porter Michel jusqu'à un abri. Elle se pencha sur lui, le prit par les cuisses et le hissa sur son épaule suivant la méthode classique des pompiers. Il était grand mais maigre - comme la plupart des Français à cette époque. Elle crut tout de même qu'elle allait s'effondrer sous son poids. Elle vacilla, chancela une seconde, mais tint bon.

Au bout d'un instant, elle commença à progresser différemment sur les pavés. Il lui semblait que le major tirait sur elle, mais comment en être sûre avec ces coups de feu jaillissant du chateau, de la mitrailleuse de Geneviève et de celles des résistants encore en vie sur le parking ? La crainte d'être touchée la galvanisait : courant tant bien que mal, elle se dirigea vers l'issue la plus proche, la rue qui partait de la place vers le sud. Elle passa devant l'Allemand qui n'avait pas changé de position et, stupéfaite, lut dans son regard de la surprise et une admiration teintée d'ironie. Elle heurta une table de café et faillit tomber, mais elle retrouva vite son équilibre et poursuivit sa fuite. Une balle frappa la devanture ; elle eut le temps de voir la vitre se craqueler. Un instant plus tard, elle avait tourné le coin et était hors de portée du major.

Vivants, songea-t-elle avec gratitude, tous les deux - du moins pour quelques minutes encore.

31

Elle avait agi jusqu'à présent sans se demander où elle se réfugierait. Les voitures qui les attendaient à deux rues de là pour prendre la fuite étaient trop éloignées pour qu'elle réussisse à y porter Michel. Par chance, Antoinette Dupert habitait à quelques pas. Elle n'appartenait pas à

la Résistance, mais elle était suffisamment sympathisante pour avoir fourni à Michel un plan du chateau. De plus Michel était son neveu : elle ne le dénoncerait certainement pas.

Antoinette occupait un rez-de-chaussée sur cour. Betty franchit la porte cochère et avança en titubant sous la voûte. Elle poussa une porte et posa Michel sur le carrelage.

Essoufflée par l'effort, elle cogna à la porte d'Antoinette qui, effrayée par la fusillade, refusait d'ouvrir.

- Vite, vite ! lança Betty, hors d'haleine.

Elle s'efforçait de ne pas élever la voix, pour ne pas attirer l'attention des voisins, dont certains pouvaient être collabos. La porte ne s'ouvrit pas, mais la voix d'Antoinette était plus proche.

- qui est là ?

D'instinct, Betty évita de prononcer un nom tout haut.

- Votre neveu est blessé, répondit-elle, ce qui déclencha enfin

l'ouverture de la porte.

Antoinette, la cinquantaine, se tenait très droite dans une robe de cotonnade, sans doute élégante jadis, mais aujourd'hui fanée quoique repassée avec soin. Elle était p,le de frayeur.

- Michel ! s'écria-t-elle en s'agenouillant auprès de lui. C'est grave ?

- «a fait mal, mais je ne suis pas mourant, l,cha Michel en serrant les dents.

- Pauvre petit, s'apitoya-t-elle en repoussant d'un geste caressant une mèche sur son front en sueur.

- Portons-le à l'intérieur, trancha Betty avec un peu d'impatience.

Elle saisit aussitôt Michel sous les bras, tandis qu'Antoinette le soulevait par les genoux, lui arrachant un gémissement. Enfin, à elles deux, elles réussirent à le transporter dans le salon et à l'installer sur un canapé de velours défraîchi.

- Occupez-vous de lui pendant que je vais chercher la voiture, dit Betty, avant de repartir.

Dehors, la fusillade lui sembla moins nourrie. Mais elle 32

n'avait pas le temps de s'attarder : elle courut jusqu'au bout de la rue et tourna à deux reprises.

Deux véhicules dont le moteur tournait au ralenti étaient garés devant une boulangerie fermée : une vieille Renault et la camionnette qui appartenait jadis - à en croire les caractères à demi effacés de ses flancs - à la Blanchisserie Bisset. Elle avait en effet été empruntée au père de Bertrand qui, parce qu'il lavait les draps des hôtels o' logeaient les Allemands, bénéficiait de tickets d'essence. La Renault avait été volée le matin même à Ch,lons et Michel en avait changé les plaques. Betty décida de l'utiliser et de laisser l'autre véhicule aux éventuels survivants du carnage, se contentant de dire au chauffeur de la camionnette :

- Attendez cinq minutes ici, puis partez.

Bondissant alors dans la voiture à la place du passager, elle dit à la jeune fille qui était au volant de la Renault :

- Allons-y, vite !

Gilberte, dix-neuf ans, de longs cheveux bruns, jolie mais stupide, appartenait à la Résistance, Betty ne savait trop pourquoi. Au lieu de démarrer, Gilberte demanda :

- O' va-t-on ?

- Je t'indiquerai le chemin... Au nom du ciel, avance ! Gilberte embraya et démarra.

- à gauche, puis à droite, ordonna Betty.

Durant les deux minutes de répit qui suivirent, elle comprit pleinement l'ampleur de son échec. La quasi-totalité du réseau Bollinger était liquidée : certains, comme Albert, étaient morts. quant à Geneviève, Bertrand et tous ceux qui avaient survécu, ils seraient sans doute torturés.

Tout cela pour rien : le central téléphonique était intact et le système de communication allemand fonctionnait toujours. Betty était consternée. Elle se demandait si c'était en attaquant de front une installation militaire soigneusement gardée qu'elle avait commis une erreur. Pas nécessairement : le plan aurait pu réussir si le MI6 n'avait pas fourni des renseignements erronés. Toutefois, il aurait sans doute été plus judicieux, se disait-elle maintenant, de s'introduire clandestinement dans le bâtiment. Les chances de la Résistance de porter un coup à ce matériel d'une importance capitale auraient été meilleures.

Gilberte s'arrêta à l'entrée de la cour.

33

I

- Fais faire un demi-tour à la voiture, dit Betty avant de sauter à terre.

Michel, allongé à plat ventre sur le divan d'Antoinette, son pantalon rabattu, se trouvait dans une posture qui manquait de dignité. Agenouillée auprès de lui, Antoinette, une serviette tachée de sang à la main, les lunettes sur le nez, lui inspectait attentivement le postérieur.

- Cela saigne moins, mais la balle est toujours là, annonça-t-elle.

Son sac à main était posé par terre auprès du canapé. Elle en avait

vidé le contenu sur un guéridon, sans doute dans sa précipitation à trouver ses lunettes. Betty eut l'œil attiré par une feuille de papier dactylographiée et d' ment tamponnée sur laquelle était collée une photographie d'identité

d'Antoinette, le tout protégé par un petit étui cartonné. C'était le laissez-pas-ser qui lui permettait d'accéder au ch,teau. Betty aussitôt sentit naître une idée.

- J'ai une voiture dehors, dit-elle. Antoinette continuait à inspecter la plaie.

- Il ne faut pas le déplacer.

- S'il reste ici, les Boches le tueront, fit remarquer Betty tout en s'emparant discrètement du laissez-passer d'Antoinette. Comment te sens-tu ? ajouta-t-elle à l'intention de Michel.

- Je devrais pouvoir marcher, dit-il. La douleur se calme.

- Aidez-moi à le relever, demanda-t-elle.

Betty avait réussi à glisser le laissez-passer dans son sac à l'insu d'Antoinette.

Les deux femmes mirent Michel debout. Antoinette lui remonta son pantalon de toile bleue et ajusta sa ceinture de cuir patiné par les ans.

- Ne bougez pas, recommanda Betty à Antoinette. Je ne veux pas qu'on vous voie avec nous.

Elle n'avait pas encore tout à fait mis au point son plan, mais elle savait déjà qu'elle devrait y renoncer si le moindre soupçon se portait sur Antoinette et son équipe de femmes de ménage.

Michel passa son bras autour des épaules de Betty en pesant sur elle de tout son poids et sortit de l'immeuble en boitillant péniblement jusqu'à la rue. quand ils arrivèrent à la voiture, il

34

était blême. Gilberte les regarda par la vitre, terrifiée. Betty lui souffla :

- Venez m'ouvrir cette putain de porte, idiot ! Gilberte obtempéra aussitôt et ouvrit la portière arrière.

Elle aida Betty à installer Michel sur la banquette, puis elles se ruèrent à l'avant.

- Fichons le camp, lacha Betty.

4.

Dictier était plus que consterné, il était atterré. Une fois la fusillade calmée et le rythme de son cour redevenu normal, il se mit à analyser ce dont il venait d'être témoin : la Résistance lui avait prouvé sa capacité à

concevoir une opération et à l'exécuter - les renseignements recueillis ces derniers mois signalaient en général des raids éclairs. C'était la première fois qu'il voyait ces partisans à l'oeuvre, et force lui était d'admettre que, de surcroît, ces hommes, armés jusqu'aux dents et de toute évidence pas à court de munitions - contrairement à l'armée allemande -, faisaient preuve d'un grand courage, comme ce tireur qui avait foncé à travers la place, cette fille qui l'avait couvert du tir nourri de sa mitraillette Sten et surtout comme cette petite blonde qui avait relevé le tireur blessé

- un homme qui mesurait quinze centimètres de plus qu'elle - et qui l'avait emmené à l'abri en le portant sur son épaule. Ces gens-là représentaient assurément une grave menace pour les troupes d'occupation. Rien à voir avec les criminels, brutes stupides et lâches, auxquels Dictier avait eu affaire quand il était policier à Cologne avant la guerre. Les résistants étaient des combattants.

Mais l'échec qu'ils venaient de subir lui offrait une occasion inespérée.

Une fois certain que la fusillade avait cessé, il se remit debout et aida Stéphanie à se relever. Les joues rouges et le souffle court, elle lui prit les mains.

- Tu m'as protégée, fit-elle, les larmes aux yeux. Tu m'as servi de bouclier.

Surpris de sa propre vaillance - en réalité une simple réac-36

tion instinctive - il enleva la poussière qui maculait son costume. Pas du tout sûr, à la réflexion, d'être vraiment prêt à faire le sacrifice de sa vie pour sauver Stéphanie, il tenta de prendre la chose à la légère :

- Rien ne doit arriver à ce corps parfait.

Elle se mit à pleurer. La prenant par la main, il lui fit traverser la place jusqu'aux grilles.

- Entrons, proposa-t-il. Tu pourras t'asseoir un moment. En pénétrant dans le parc, Dicter aperçut la brèche dans le

mur de l'église et comprit par où était passé le gros de l'ennemi. Il observa attentivement les résistants que les Waffen SS étaient en train de désarmer : parmi les rares survivants, quelques-uns étaient blessés et un, peut-être deux, semblait s'être rendu sain et sauf. Il devrait pouvoir en interroger certains.

Son travail jusqu'à maintenant s'était borné à la défensive en renforçant les mesures de sécurité autour des installations clefs pour les mettre à

l'abri des assauts de la Résistance. Un prisonnier, ici ou là, lui avait fourni quelques maigres renseignements. Désormais, il tenait plusieurs membres d'un vaste réseau manifestement bien organisé ; c'était enfin pour lui l'occasion de passer à l'offensive.

- Vous, cria-t-il à un sergent avant de pénétrer dans le château, allez chercher un docteur pour ces prisonniers. Je veux les interroger. N'en laissez mourir aucun.

Bien que Dicter ne fût pas en uniforme, le sergent sentit, à ses manières, l'officier supérieur et répondit :

- À vos ordres, monsieur.

Dicter et Stéphanie se trouvaient dans une grande salle au décor impressionnant : sol dallé de marbre rosé, hautes fenêtres encadrées de lourds rideaux, motifs muraux étrusques en plâtre rehaussés de médaillons rosé et vert, et s'ébattant au plafond des chérubins peints par les ans.

Dicter imagina le somptueux mobilier des jours meilleurs : consoles disposées sous de grandes glaces, commodes incrustées de dorures, petites chaises aux pieds dorés, tableaux, grands vases, statuettes de marbre.

Aujourd'hui, bien sûr, tout cela avait disparu, remplacé par des alignements de standards téléphoniques, de fauteuils et de chaises enchevêtrés qui s'enroulaient sur le sol.

Les standardistes s'étaient réfugiés au fond du parc ; maintenant que la fusillade avait cessé, quelques-uns, encore coiffés 37

de leur casque, apparaissaient derrière les portes vitrées, hésitant à reprendre leur poste. Dicter installa Stéphanie devant un des standards, puis fit signe à une téléphoniste d'un certain ,ge.

- Madame, dit-il en français d'un ton poli mais qui ne souffrait pas de discussion, apportez, je vous prie, une tasse de café chaud à cette dame.

- Très bien, monsieur, répondit-elle non sans jeter à Stéphanie un regard chargé de haine.

- Et un verre de cognac, elle a été très secouée.

- Nous n'avons pas de cognac.

Elle ne disait pas la vérité, mais elle ne voulait pas en offrir à la maîtresse d'un Allemand. Dicter ne discuta pas.

- Alors, juste du café, reprit-il sans insister, mais vite, sinon vous vous attirerez des ennuis, ajouta-t-il sèchement avant de laisser Stéphanie pour se diriger vers l'aile est.

Le ch,teau comprenait une succession de salles de réception, chacune ouvrant sur la suivante comme à Versailles, constata-t-il. Mais, pour l'heure, elles étaient envahies par des standards, permanents ceux-là, puisque les c,bles s'entassaient dans des coffrages et traversaient le plancher pour disparaître dans la cave. Dicter attribua l'impression de désordre au fait que le bombardement de l'aile ouest avait obligé à

effectuer des branchements d'urgence. Certaines fenêtres avaient été masquées définitivement, sans doute à cause de la défense passive, alors que d'autres gardaient leurs lourds rideaux ouverts parce que, supposa Dicter, les femmes n'aimaient pas travailler dans une nuit perpétuelle.

¿ l'extrémité de l'aile est, un escalier mena Dicter au sous-sol. Face à une porte blindée, un petit bureau et une chaise semblaient indiquer qu'en temps normal un soldat montait la garde à cet endroit. Le factionnaire avait d° quitter son poste pour participer au combat. Dicter entra sans être interpellé - un manquement à la sécurité qu'il

garda en mémoire.

Le décor ici était très différent de celui, somptueux, des étages supérieurs. Les pièces, conçues pour être des cuisines, des réserves ou les logements des douzaines de domestiques qui assuraient le service du ch,teau trois siècles plus tôt, étaient basses de plafond, avec des murs nus et des sols carrelés, voire en terre battue. Dictier s'engagea dans un large couloir jalonné

38

de portes. Chacune d'entre elles possédait une inscription en belle calligraphie allemande, Dictier les ouvrit toutes. ¿ gauche, c'est-à-dire sur la façade du ch,teau, les pièces étaient encombrées par l'équipement complexe d'un grand central téléphonique : générateur, énormes batteries, c

,bles de toutes sortes. ¿ droite, sur l'arrière, les installations de la Gestapo : un laboratoire photo, une spacieuse salle d'écoute pour capter les messages de la Résistance, des cellules aux portes munies de judas. Les caves étaient conçues pour résister aux bombes : ouvertures extérieures colmatées, murs doublés de sacs de sable et plafonds renforcés avec des poutres métalliques et du béton armé. Il s'agissait manifestement d'empêcher les bombardiers alliés de démanteler le réseau téléphonique.

Au bout du corridor, il pénétra, à en croire l'inscription, dans le centre d'interrogatoire ^a. Des murs blancs et nus, une lumière crue, une méchante table, des chaises de bois et un cendrier suggéraient la classique salle d'interrogatoire. Mais la pièce suivante paraissait nettement moins anodine : plus sombre avec des murs en briques nues, un pilier taché de sang o étaient fixés des crochets pour attacher les prisonniers, un grand r,telier proposait un assortiment de matraques et de barres de fer, enfin des tables d'opération avec une sangle pour immobiliser la tête et des courroies pour les poignets et les chevilles, un appareil à électrochocs, et une petite armoire fermée à clef qui contenait sans doute des drogues et des seringues hypodermiques ; c'était une chambre de torture. Dictier en avait vu bien d'autres, mais elles lui donnaient toujours la nausée. Il devait faire un effort pour se rappeler que les renseignements recueillis dans ce genre d'endroit contribuaient à sauver la vie de braves jeunes soldats allemands et que ceux-ci, au lieu de mourir sur les champs de bataille, finiraient par rentrer chez eux auprès de leur épouse et de leurs enfants. Malgré tout, cela lui donnait la chair de poule. Soudain, un bruit se fit entendre derrière lui, il se retourna. Ce que Dictier vit

alors le fit reculer d'un pas.

- Seigneur ! s'écria-t-il en découvrant un personnage trapu dont les traits n'étaient pas visibles à cause de la vive lumière qui venait de la pièce voisine. qui êtes-vous ? dit-il, conscient de la peur qui altérerait sa voix.

Un homme portant la chemise d'un sergent de la Gestapo, 39
petit et grassouillet, au visage rond et aux cheveux d'un blond cendré
tondus si court qu'il paraissait chauve, avança dans la lumière.

- qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il avec un accent de Francfort qui fit immédiatement recouvrer son sang froid à Dicter.

La chambre de torture l'avait déstabilisé.

- Je suis le major Franck. Votre nom ? l,cha-t-il, retrouvant son ton autoritaire habituel.

Le sergent se fit aussitôt déférent.

- Becker, à vos ordres, major.

- Faites descendre les prisonniers ici le plus vite possible, Becker, ceux qui peuvent marcher, immédiatement ; les autres dès qu'ils auront été examinés par un médecin.

- Très bien, major, obtempéra Becker en s'éloignant.

Dicter s'installa dans la salle d'interrogatoire et, en attendant les premiers détenus, se demanda s'il parviendrait à en tirer quelque chose : en effet chacun pouvait très bien n'être au courant que de ce qui concernait sa ville ou même, si Dicter jouait de malchance et si leur sécurité était bien protégée, son seul réseau. Cependant il y avait toujours une faille quelque part, car certains, inévitablement, en savaient long sur leur réseau et sur d'autres organismes de la Résistance ; et Dicter rêvait, en remontant toute la chaîne de maillon en maillon, de porter des coups fatals à la Résistance dans les semaines précédant le débarquement allié.

Des pas dans le couloir annoncèrent les premiers prisonniers. Ouvrait la marche celle qui dissimulait tout à l'heure une mitraillette sous son manteau, ce qui enchantait Dicter : les femmes étaient des atouts

précieux, même si elles pouvaient se révéler aussi coriaces que les hommes lors des interrogatoires. En effet, battre une femme devant un homme s'avérait souvent la bonne méthode pour faire parler celui-ci. Celle qui se présentait, grande et sexy - ce qui n'en était que mieux - paraissait indemne. D'un geste, Dictier congédia le soldat qui l'escortait et s'adressa à elle en français.

- Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il d'un ton amical.

- Pourquoi devrais-je vous le dire ? rétorqua-t-elle en le toisant d'un air arrogant.

40

Il haussa les épaules, car venir à bout de ce genre d'opposition était facile, et il appliqua donc sa méthode maintes fois éprouvée.

- Votre famille supposera que vous avez été arrêtée. Si nous connaissons votre nom, nous pourrions l'avertir.

- Je m'appelle Geneviève Delys.

- Un joli nom pour une jolie femme, remarqua-t-il en lui faisant signe d'avancer.

Suivait un homme d'une soixantaine d'années qui saignait d'une blessure à

la tête et qui boitait.

- Vous êtes un peu vieux pour ce genre d'exercice, vous ne trouvez pas ?

fit Dictier.

- C'est moi qui ai placé les explosifs, précisa-t-il fièrement en défiant l'Allemand.

- Nom ?

- Gaston Lefèvre.

- N'oubliez pas une chose, Gaston, expliqua Dictier d'une voix douce. La douleur ne dure qu'aussi longtemps que vous le choisissez. quand vous déciderez d'y mettre un terme, elle cessera.

L'évocation du sort qui l'attendait fit passer une lueur terrifiée dans les

yeux de l'homme. Satisfait, Dictier hocha la tête.

- Vous pouvez disposer.

Le beau garçon absolument pétrifié qui s'approcha ensuite n'avait, selon Dictier, pas plus de dix-sept ans.

- Nom ?

Il hésita, apparemment encore sous le choc, mais finit par dire :

- Bertrand Bisset.

- Bonsoir, Bertrand, lança Dictier d'un ton aimable. Bienvenue en enfer.

Le garçon tressaillit comme si on venait de le gifler, pendant que Dictier le poussait pour le faire avancer.

Là-dessus, Willi Weber arriva, Becker sur ses talons comme un chien dangereux au bout d'une chaîne.

- Comment êtes-vous arrivé ici? demanda brutalement Weber à Dictier.

- Je suis entré par la porte. Bravo pour votre sécurité.

- Ridicule ! Vous savez bien que nous avons dû affronter une attaque d'une grande ampleur !

41

- Menée par une douzaine d'hommes et une poignée de femmes !

- Nous les avons repoussés, c'est tout ce qui compte.

- Réfléchissez un peu, Willi, raisonna Dictier. Ils ont eu la possibilité

de se rassembler tout près d'ici, à votre insu, de se frayer un chemin jusque dans le parc et d'abattre au moins six braves soldats allemands.

S'ils ont échoué, c'est seulement parce qu'ils avaient sous-estimé vos effectifs. Quant à moi, si j'ai pu pénétrer dans ce sous-sol, c'est parce que la sentinelle avait abandonné son poste.

- C'est un Allemand courageux, il a voulu se battre avec les autres.

- que Dieu m'assiste, soupira Dictier, désespéré. Un soldat n'abandonne pas son poste pour aller se battre avec les autres : il suit les ordres !

- Je n'ai pas besoin que vous me fassiez un cours de discipline militaire.
- Et je n'ai aucune envie d'en donner un, fit Dicter renonçant pour l'instant aux invectives.
- que voulez-vous au juste ?
- Je vais interroger les prisonniers.
- C'est le travail de la Gestapo.
- C'est moi, et pas la Gestapo, que le feld-maréchal Rom-mel a chargé d'empêcher le sabotage des communications par la Résistance, en cas de débarquement. Ces prisonniers peuvent me fournir des renseignements précieux, et je compte bien les interroger.
- Pas tant qu'ils sont sous ma garde, s'obstina Weber. Je les interrogerai moi-même et je ferai parvenir les résultats au feld-maréchal.
- Les Alliés vont probablement débarquer cet été : ne serait-il pas temps que chacun renonce à marcher sur les plates-bandes d'autrui ?
- Il n'y a jamais de bon moment pour renoncer à une organisation efficace.

Sur le point de hurler, Dicter ravala son orgueil et tenta un compromis.

- Interrogeons-les ensemble. Sentant la victoire proche, Weber sourit.
- Certainement pas.

42

- Il faudra donc que je me passe de votre accord.
- Si vous le pouvez.
- Bien s'ûr que je le peux. Vous ne parviendrez qu'à nous faire perdre du temps.
- C'est vous qui le dites.
- Foutu crétin, Dieu préserve le pays de patriotes comme vous, lança

Dicter avant de tourner les talons et de sortir à grands pas.

5.

Gilberte et Betty avaient quitté Sainte-Cécile pour gagner Reims à toute allure par une petite route de campagne que, pleine d'appréhension, Betty ne lâchait pas du regard : serpentant sans hâte de village en village, elle montait et descendait parmi coteaux et vignobles. Les carrefours, nombreux, les obligeaient à ralentir, mais leur multiplicité même ne permettait pas à

la Gestapo de bloquer toutes les issues partant de Sainte-Cécile. Betty n'en redoutait pas moins de rencontrer par hasard une patrouille. Elle aurait du mal à expliquer la présence d'un homme qu'une récente blessure par balle faisait saigner.

Après avoir mûrement réfléchi, elle comprit que ramener Michel chez lui était infaisable. Après la capitulation de la France en 1940 et la démobilisation, Michel n'avait pas repris son poste d'assistant à la Sorbonne. Il avait regagné sa ville natale pour y devenir sous-directeur d'un lycée et surtout - véritable raison de son retour - pour y organiser un réseau de résistance. Il s'était installé au domicile de ses parents disparus, une charmante maison proche de la cathédrale. Mais pas question de s'y rendre maintenant, cette adresse était beaucoup trop connue. En effet, si les simples membres de la Résistance ne communiquaient pas leur adresse sauf dans quelques rares cas pour livrer un document ou fixer un rendez-vous, Michel, en tant que chef de réseau, devait pouvoir être joint par ses hommes.

Là-bas, à Sainte-Cécile, certains des membres de l'équipe avaient dû être pris vivants, et on n'allait pas tarder à les interroger.

Contrairement aux agents britanniques, les résistants français n'avaient pas sur eux de comprimés pour se suicider. De toute façon, une chose était sûre à propos des interrogatoires, c'est que, à la longue, tout le monde finissait par parler. Il arrivait que les agents de la Gestapo, soit par impatience, soit par excès de zèle, fassent mourir leurs prisonniers. Mais, s'ils prenaient leurs précautions et s'ils étaient déterminés ils pouvaient amener le ou la plus résolu(e) à trahir ses plus chers camarades, personne ne pouvant supporter indéfiniment la torture.

Betty devait donc partir du fait que l'ennemi connaissait la maison de Michel. Mais où l'emmener ?

- Comment va-t-il ? s'enquit Gilberte avec anxiété.

Betty jeta un coup d'œil vers la banquette arrière. Les yeux fermés, le souffle régulier, il avait sombré dans le sommeil, ce qui était pour lui la meilleure solution. Elle le regarda avec tendresse. Il avait besoin d'être soigné pendant au moins un jour ou deux. Elle se tourna vers Gilberte.

Jeune et célibataire, elle vivait sans doute encore chez ses parents.

- O' habitez-vous ? lui demanda Betty.

-   la sortie de la ville, route de Cernay.

- Seule ?

On ne sait pourquoi, Gilberte prit un air effrayé.

- Oui, seule bien s'r.

- C'est une maison, un appartement, une chambre meublée ?

- Un appartement de deux pièces.

- C'est là que nous irons.

- Non!

- Pourquoi pas ? Vous avez peur ?

- Non, fit-elle, vexée, je n'ai pas peur.

- quoi, alors ?

- Je ne me fie pas aux voisins.

- Y a-t-il une entrée par-derr re ?

- Oui, répondit Gilberte   contrecour. Il y a une allée qui borde un petit atelier.

-  a m'a l'air parfait.

- Bon, vous avez raison, allons chez moi. Vous m'avez surprise, voilà tout.

- Pardon.

Betty était censée rentrer à Londres le soir même : un avion 45

devait se poser dans un pré à côté du village de Chatelle, à huit kilomètres au nord de Reims. Elle se demandait s'il serait au rendez-vous, car repérer un champ précis en naviguant aux étoiles était extrêmement difficile, et tenait même du miracle. ǀ vrai dire, les pilotes s'égarait souvent. Elle leva les yeux : le ciel clair s'assombrissait pour prendre le bleu profond du crépuscule, et si le beau temps persistait, il y aurait un clair de lune.

Si ce n'est pas pour ce soir, alors ce sera pour demain, se dit-elle, comme toujours.

Ses pensées revinrent aux camarades qu'elle avait laissés là-bas. Le jeune Bertrand avait-il survécu ? Et Geneviève ? Mieux valait peut-être la mort pour eux. Vivants, ils devraient affronter la torture. Betty sentit son cœur se serrer en s'accusant une nouvelle fois de les avoir conduits à la défaite. Bertrand, elle s'en doutait, avait un faible pour elle. Il était assez jeune pour se sentir coupable d'être secrètement amoureux de la femme de son chef. Elle regrettait de ne pas lui avoir donné l'ordre de rester chez lui. Mais cela n'aurait rien changé : le charmant jeune homme serait passé à l'état de cadavre, ou pis encore, un peu plus tard.

Personne ne rencontrait le succès systématique et, à la guerre, lorsque des chefs échouaient, des hommes mouraient. C'était la dure réalité, mais Betty cherchait encore une consolation. Elle aurait voulu être certaine que leurs souffrances ne seraient pas vaines. Peut-être leur sacrifice porterait-il ses fruits et constituerait-il une sorte de victoire ?

Elle songea au laissez-passer qu'elle avait subtilisé à Antoinette et à la possibilité de pénétrer clandestinement dans le château. Toute une équipe pourrait entrer en se faisant passer pour du personnel civil. Elle écarta tout de suite l'idée de les faire passer pour des téléphonistes : c'était un travail qualifié qui ne permettait pas l'improvisation. En revanche, n'importe qui savait se servir d'un balai.

Les Allemands remarqueraient-ils les nouvelles venues ? Ils n'accordaient sans doute aucune attention aux femmes de ménage. quant aux standardistes françaises, vendraient-elles la mèche ? Peut-être le jeu en valait-il la chandelle.

Le SOE disposait d'un brillant contingent de faussaires capables de copier, parfois en deux jours, toutes sortes de docu-46

ments. Il ne leur faudrait pas longtemps pour faire des contrefaçons du laissez-passer d'Antoinette.

Betty s'en voulait de le lui avoir volé. Antoinette en ce moment même le cherchait sans doute frénétiquement, fouillant sous le canapé et vidant ses poches, inspectant tous les recoins de la cour avec une lampe électrique.

Cela lui poserait des problèmes avec la Gestapo, mais on finirait par lui en délivrer un autre. De cette façon, elle n'était pas coupable d'aider la Résistance. Si on l'interrogeait, elle pourrait affirmer catégoriquement qu'elle l'avait égaré car elle en serait persuadée. D'ailleurs, se dit Betty, si elle avait demandé à Antoinette la permission de le lui emprunter, celle-ci aurait sans doute refusé.

Bien sûr, il y avait un problème, et de taille : l'équipe de nettoyage ne comptant que des femmes, les résistants participant à l'opération devraient être en fait des résistantes.

Après tout, songea Betty, pourquoi pas ?

Elles entraient dans les faubourgs de Reims. La nuit était tombée quand Gilberte, s'arrêtant à proximité d'un groupe d'ateliers entouré d'une haute clôture métallique, coupa le moteur.

- Réveille-toi ! dit brièvement Betty à Michel. Il faut qu'on te conduise à l'intérieur.

Michel poussa un gémissement.

- Il faut faire vite, ajouta-t-elle, à cause du couvre-feu. Les deux femmes le firent descendre de voiture et, après qu'il eut pris appui sur leurs épaules, l'aidèrent tant bien que mal à

marcher jusqu'à une porte qui ouvrait sur l'arrière-cour d'un petit immeuble de logements bon marché où Gilberte habitait malheureusement au cinquième et dernier étage. Betty lui montra comment porter le blessé en croisant leurs bras et en joignant leurs mains sous les cuisses de Michel.

Elles le hissèrent ainsi jusqu'à la porte de Gilberte sans rencontrer personne.

Hors d'haleine, elles reposèrent Michel sur ses pieds, et il parvint à boitiller jusqu'à un fauteuil dans lequel il s'effondra.

Betty inspecta les lieux. On sentait qu'une femme habitait là :

l'appartement était coquet, propre et en ordre. Surtout, avantage du dernier étage, il n'y avait personne au-dessus, et on ne pouvait pas voir à

l'intérieur. Michel serait en s'ôter.

Gilberte s'affairait autour de Michel, s'efforçant de l'installer confortablement avec des coussins, lui essuyant doucement 47

le visage avec une serviette, lui proposant de l'aspirine. Elle faisait preuve de bonne volonté, mais n'avait aucun sens pratique, tout comme Antoinette. Michel provoquait toujours cet effet-là sur les femmes - sauf sur Betty, raison pour laquelle sans doute il était tombé amoureux d'elle, car il était incapable de résister à qui lui tenait tête.

- Il te faut un médecin, déclara Betty. que dirais-tu de Claude Bouler ?

Il nous aidait autrefois ; seulement, la dernière fois que je me suis adressée à lui, on aurait dit qu'il ne me connaissait pas, et il était si nerveux que j'ai cru qu'il allait fuir à toutes jambes.

- C'est depuis son mariage qu'il a peur, répondit Michel. Mais pour moi, il se déplacera.

Betty approuva : elle savait que bien des gens étaient prêts à se déranger pour Michel.

- Gilberte, allez chercher le Dr Bouler.

- Je préfère rester avec Michel.

Betty réprima un grognement agacé : Gilberte n'était bonne qu'à porter des messages.

- Faites ce que je vous demande, lança Betty d'un ton ferme. J'ai besoin d'être un moment seule avec Michel avant de repartir pour Londres.

- Et le couvre-feu ?

- Si on vous arrête, dites que vous allez chercher un médecin. C'est une excuse que les Allemands acceptent en général. Ils vous accompagneront peut-être jusqu'à la maison de Claude pour s'assurer que vous dites la vérité. Mais ils ne viendront pas ici.

Ça contrecour, Gilberte enfila un chandail et sortit. Betty vint s'asseoir sur le bras du fauteuil de Michel et lui donna un baiser.

- quelle catastrophe !

- Je sais, fit-il d'un ton écouré. Bravo au MI6 : les Allemands étaient deux fois plus nombreux qu'il ne le prétendait.

- Plus jamais je ne ferai confiance à ces clowns.

- Nous avons perdu Albert. Il faudra que je prévienne sa femme.

- Je repars ce soir. Je demanderai à Londres de t'envoyer 48

un autre opérateur radio Et il va falloir faire les comptes, aue m saches exactement combien ont survécu

- Si je peux, soupira-t-il.

- Comment te sens-tu ? fit-elle en lui prenant la main

- Ridicule. Une blessure à la fesse

- Physiquement ?

- Un peu sonné.

- Il faut que tu boives quelque chose. Je me demande ce que je peux trouver chez Gilberte.

- Scotch, ce serait bien.

Avant la guerre, les amis de Betty à Londres avaient appris à Michel à apprécier le whisky.

- C'est un peu fort.

Betty ouvrit un placard dans lequel elle découvrit une bouteille de Dewar's White Label. Cela la surprit, car si des agents venus d'Angleterre rapportaient souvent du whisky pour eux-mêmes ou leurs frères d'armes, cela ne semblait pas une boisson courante pour une jeune Française. Il y avait aussi une bouteille entamée de vin rouge, ce qui convenait mieux à un blessé. Elle en remplit la moitié d'un verre qu'elle compléta avec de l'eau du robinet. Michel le but avidement : l'hémorragie lui avait donné soif.

Puis il se renversa contre le dossier du fauteuil et ferma les yeux.

Betty aurait volontiers bu un peu de scotch, mais elle se retint pour Michel. D'ailleurs, il valait mieux qu'elle garde toute sa tête : elle attendrait d'être de retour sur le sol anglais.

Elle regarda autour d'elle : quelques photos au mur, une pile de vieux magazines de mode, pas de livres. Elle passa le nez dans la chambre à coucher.

- O' vas-tu ? demanda sèchement Michel.

- Je regarde.

- C'est plutôt mal élevé, surtout en son absence, non ?

- Pas vraiment, dit Betty en haussant les épaules. D'ailleurs, j'ai besoin de la salle de bains.

- C'est dehors : descends l'escalier et suis le corridor jusqu'au bout. Si mes souvenirs sont exacts.

Elle suivit ses indications. Mais une fois dans la salle de bains, elle réalisa que quelque chose la tracassait, quelque chose qui concernait l'appartement de Gilberte. Se fiant à son instinct qui, 49

plus d'une fois, lui avait sauvé la vie, elle dit à Michel quand elle fut revenue auprès de lui :

- quelque chose me gêne ici, mais quoi ?

- Je ne vois pas, répondit-il en haussant les épaules. Il semblait mal à l'aise.

- Tu as l'air nerveux.

- C'est peut-être parce que je viens d'être blessé dans une fusillade.

- Non, ce n'est pas cela. C'est l'appartement.

Cela tenait au malaise qu'elle devinait chez Gilberte, au fait que Michel savait où se trouvait la salle de bains, au fait qu'il y avait ici du whisky. Elle décida d'explorer la chambre, et Michel, cette fois, ne protesta pas. Elle inspecta les lieux. Sur la table de nuit, la photographie d'un homme avec les grands yeux et les sourcils bruns de Gilberte, peut-être son père. Une poupée sur le couvre-lit. Dans le

coin, un lavabo surmonté d'une armoire à pharmacie qui contenait un rasoir et un blaireau dans un bol. Gilberte n'était pas si innocente qu'elle en avait l'air : un homme passait la nuit ici assez souvent pour laisser son nécessaire à raser.

Betty observa plus attentivement. Le rasoir et le blaireau, chacun avec un manche en ivoire, formaient un ensemble qu'elle reconnut : elle en avait fait cadeau à Michel pour son trente-deuxième anniversaire.

C'était donc cela.

Ce fut pour elle un tel coup qu'elle en resta pétrifiée un moment.

Elle l'avait bien soupçonné de s'intéresser à quelqu'un d'autre, mais elle n'avait pas pensé que cela fût allé si loin. Or la preuve était là, sous ses yeux.

Le premier choc passé, elle commença à souffrir. Comment pouvait-il serrer une femme dans ses bras alors que Betty était toute seule dans son lit à

Londres ? Elle se retourna : ils l'avaient fait ici, dans cette chambre.

C'était insupportable.

La colère alors la prit. Elle avait été loyale et fidèle, elle avait supporté la solitude - mais pas lui. Il l'avait trompée. Elle était si furieuse qu'elle crut qu'elle allait exploser.

Elle revint à grands pas dans l'autre pièce et se planta devant lui.

50

- Espèce de salaud, dit-elle en anglais. Espèce de foutu salaud.

- Ne va pas être f,chée, répondit Michel dans la même langue, sachant parfaitement qu'elle trouvait charmant son anglais incertain.

- Comment as-tu pu me tromper pour une petite idiote de dix-neuf ans ?

reprit-elle en français.

Cette fois, le coup de l'accent ne marcherait pas.

- C'est juste une jolie fille, ça ne veut rien dire !

- Tu trouves que c'est une excuse ?

Les premiers temps, quand elle était étudiante et lui maître de conférences, c'est en lui tenant tête en classe qu'elle avait attiré

l'attention de Michel, habitué à la déférence des étudiants français ; Betty en outre n'avait par nature aucun respect pour l'autorité. Elle aurait peut-être mieux supporté que ce soit une femme de son niveau - comme Geneviève - qui séduise Michel. Elle trouvait vexant qu'il eût choisi Gilberte, une fille dont le souci principal résidait dans le choix de la couleur de son vernis à ongles.

- Je me sentais seul, larmoya Michel.

- Ne tombe pas dans le mélo. Tu ne te sentais pas seul du tout ; tu es faible, malhonnête et infidèle.

- Betty, ma chérie, ne nous disputons pas. Nous venons de perdre la moitié

de nos amis. Tu repars pour l'Angleterre. Nous risquons tous les deux de mourir bientôt. Ne t'en va pas en colère contre moi.

- Comment veux-tu que je ne sois pas furieuse ? Je te laisse dans les bras de ta pouffiasse !

- Ce n'est pas une pouffiasse...

- Ne chipote pas sur les points de détail. Je suis ta femme, mais tu partages son lit.

Michel s'agita dans son fauteuil avec une grimace de souffrance, puis il braqua sur Betty ses grands yeux d'un bleu intense.

- Je plaide coupable, déclara-t-il. Je suis un salaud mais un salaud qui t'aime et je te demande de me pardonner juste pour cette fois, au cas où je ne te reverrais pas.

Difficile de résister. Betty mit en balance leurs cinq ans de mariage et cette aventure avec une nana : elle céda et fit un pas 51

vers lui. 11 passa les bras autour de ses jambes et pressa son visage contre la cotonnade usée de sa robe. Elle lui caressa les cheveux.

- Bon, fit-elle. N'en parlons plus.

- Je suis vraiment désolé, reprit-il. Je me sens si moche. Tu es la femme la plus merveilleuse que j'aie jamais rencontrée. Je ne le ferai plus, promis.

Mais quand la porte s'ouvrit sur Gilberte et Claude, Betty sursauta d'un air coupable et repoussa la tête de Michel. Elle se sentit stupide. C'était son mari, après tout, pas celui de Gilberte, et elle n'avait pas à être gênée de le serrer dans ses bras, même dans l'appartement de Gilberte. Elle se reprocha cette réaction.

Gilberte parut choquée à la vue de son amant embrassant sa femme chez elle, mais se maîtrisa rapidement pour se figer dans une froide indifférence.

Betty s'approcha de Claude et embrassa sur les deux joues le jeune médecin sans paraître remarquer son inquiétude.

- Merci d'être venu, dit-elle. C'est vraiment chic de ta part.

- Comment te sens-tu, mon vieux ? demanda-t-il, s'adressant à Michel.

- J'ai une balle dans la fesse.

- Alors, il faut l'extraire, dit Claude qui, perdant son air soucieux, redevint très professionnel. Betty, dispose des serviettes sur le lit pour éponger le sang, ôte-lui son pantalon et allonge-le à plat ventre. Je vais me laver les mains.

Gilberte étala sur son lit de vieux magazines et des serviettes tandis que Betty remettait Michel sur ses pieds et l'aidait à s'allonger. Elle se demandait, malgré elle, combien de fois il s'y était déjà couché.

Claude sonda la plaie avec un instrument métallique qui arracha un cri de douleur à Michel.

- Désolé, mon vieux.

Betty éprouvait une certaine jouissance à voir Michel souffrir sur ce lit où il avait goûté un plaisir coupable. Tant pis si désormais il devait garder de la chambre de Gilberte ce genre de souvenir.

- Finissons-en, dit Michel.

Abandonnant aussitôt ses sentiments vindicatifs, Betty, navrée pour Michel, approcha l'oreiller de son visage.

- Mords là-dedans, ça t'aidera, recommanda-t-elle.

Claude, à la deuxième tentative, parvint à extraire la balle. Le sang coula abondamment, puis se tarit au bout de quelques secondes, ce qui permit au médecin d'appliquer un pansement sur la blessure.

- Tâche de rester tranquille quelques jours, conseilla-t-il au blessé.

Michel devrait donc rester chez Gilberte, mais son derrière trop endolori lui interdirait de faire l'amour, songea Betty non sans une certaine satisfaction.

- Merci, Claude, dit-elle.

- Content d'avoir pu t'aider.

- J'ai un autre service à te demander.

- quoi ? fit Claude, effrayé.

- Je dois retrouver un avion à minuit moins le quart. J'ai besoin que tu me conduises à Chatelle.

- Gilberte pourrait te conduire puisqu'elle a une voiture.

- Non, à cause du couvre-feu. Mais avec toi, nous ne risquons rien, tu es médecin.

- Pourquoi aurais-je deux personnes avec moi ?

- Trois. Nous avons besoin de Michel pour tenir une torche.

Les opérations de ramassage obéissaient, en effet, à une procédure immuable : quatre résistants armés de torches électriques dessinaient un

L^a géant indiquant la direction du vent et l'endroit où l'appareil devait se poser. Les petites lampes à piles devaient être braquées vers l'avion pour être vues du pilote. On pouvait bien s'en les disposer simplement sur le sol, mais c'était moins fiable, car si le pilote, ne trouvant pas la configuration prévue, flairait un piège, il pouvait décider de ne pas atterrir. Aussi était-il préférable d'avoir quatre personnes au sol.

- Comment expliquerais-je votre présence à la police ? s'inquiéta Claude.

Un médecin appelé pour une urgence ne circule pas avec trois passagers.

- Nous trouverons bien.

- C'est trop dangereux !

- A cette heure-ci, cela ne prendra que quelques minutes.

- Mariejeanne me tuera. Elle dit que je dois penser aux enfants avant tout.

- Tu n'en as pas !

- Elle est enceinte.

53

Betty hocha la tête. Voilà qui expliquait sa nervosité. Michel roula sur le côté et se redressa. Tendant la main, il serra le bras de Claude.

- Claude, je t'en prie, c'est vraiment important. Fais ça pour moi, veux-tu ?

- quand ça ? soupira Claude.

Il était bien difficile de dire non à Michel. Betty consulta sa montre.

Presque onze heures.

- Maintenant.

- La plaie risque de se rouvrir, fit remarquer Claude en regardant son patient.

- Je sais, dit Betty. Il saignera.

Le village de Chatelle se composait de quelques b,tements groupés autour d'un carrefour : trois fermes, une rangée de petites maisons ouvrières et une boulangerie qui approvisionnait les exploitations agricoles et les hameaux des alentours. Plantée dans un p,turage à quinze cents mètres du croisement, Betty tenait à la main une lampe électrique de la taille d'un paquet de cigarettes.

Elle avait suivi pendant une semaine un cours d'initiation au guidage d'un avion sous la direction de pilotes de la 161e escadrille. Le site choisi répondait aux exigences prévues. Le champ, parfaitement plat,

mesurait près d'un kilomètre de longueur - il fallait six cents mètres à un Lysander pour se poser et décoller. Le sol sous ses pieds était solide. L'étang voisin, bien visible des airs gr,ce au clair de lune, fournirait au pilote un précieux point de repère.

Michel et Gilberte, munis eux aussi de lampes électriques, étaient postés sous le vent, et alignés avec Betty, tandis que Claude, à quelques mètres sur la droite de Gilberte, complétait le dispositif en forme de ' L ^a à

l'envers pour guider le pilote. Dans les coins un peu à l'écart, des feux pouvaient remplacer les lampes électriques ; mais laisser sur le sol des traces révélatrices à proximité d'un village présentait un trop grand danger.

Ils formaient tous les quatre ce que les agents appelaient un comité

d'accueil. Avec Betty, les volontaires étaient toujours silencieux et disciplinés, mais il arrivait que des groupes moins bien organisés transforment l'atterrissage en fête improvisée, que les hommes lancent des plaisanteries et fument sous le

54

regard des villageois voisins venus assister au spectacle. C'était dangereux. Si le pilote soupçonnait que les Allemands avaient été

renseignés et que la Gestapo était à l'aff't, il lui fallait réagir rapidement. Les instructions données au comité d'accueil étaient précises : quiconque approchant l'avion autrement que du côté prévu risquait d'être abattu par le pilote. En fait, cela n'avait jamais eu lieu mais, une fois, un spectateur avait été renversé par un bombardier Hudson et tué sur le coup.

Attendre l'avion était toujours un exercice pénible. S'il n'arrivait pas, Betty aurait encore devant elle vingt-quatre heures de tension constante et d'angoisse jusqu'à l'occasion suivante. Or un agent n'avait jamais la certitude que l'appareil se présenterait. Non pas parce que la RAF n'était pas fiable, mais parce que, comme l'avaient expliqué à Betty les pilotes de la 161^r escadrille, piloter un avion à la lueur du clair de lune sur des centaines de kilomètres se révélait extrêmement difficile. Le pilote naviguait à l'estime - en calculant sa position d'après la direction, la vitesse et le temps écoulé - et s'efforçait de vérifier sa position d'après des points de repère tels que des rivières, des îles, des voies ferrées ou des forêts. Mais cette méthode ne prenait pas en compte la dérive du vent.

En outre, rien ne ressemblait plus à une rivière au clair de lune qu'une autre rivière au clair de lune. Ces pilotes devaient dénicher un champ bien précis situé à l'intérieur d'un secteur lui-même déjà difficile à approcher.

Si des nuages masquaient la lune, le repérage était impossible et l'avion ne décollait même pas.

Mais cette nuit-là, superbe, emplissait Betty d'espoir. quelques minutes avant minuit, elle reconnut le bruit bien caractéristique d'un monomoteur, d'abord faible puis bientôt plus perceptible, comme une volée d'applaudissements : elle sentit un frisson la parcourir à l'idée de rentrer dans son pays. Elle se mit à faire en morse avec sa lampe la lettre X. Si elle se trompait, le pilote soupçonnerait une embuscade et repartirait sans se poser.

L'appareil décrivit un cercle, puis perdit rapidement de l'altitude. Il atterrit à la droite de Betty, freina, pivota entre Michel et Claude, revint en roulant vers Betty et se posta de nouveau face au vent, prêt à décoller.

L'avion était un Westland Lysander, un petit monoplane peint en noir mat dont l'équipage se réduisait au pilote. Il n'avait que deux sièges passagers, mais Betty avait déjà vu un

55

‘ Lizzie ^a accueillir en plus un passager sur le plancher et un autre sur la tablette. Le pilote n'avait pas coupé le moteur. Il ne devait rester posé que quelques secondes.

Betty aurait voulu serrer Michel dans ses bras et lui souhaiter bonne chance, mais elle aurait voulu aussi le gifler et lui dire de ne pas aller courir après d'autres femmes. Ce n'était donc peut-être pas plus mal qu'elle fût pressée.

Avec un bref geste d'adieu, Betty grimpa l'échelle métallique, ouvrit le panneau et monta à bord, puis referma au-dessus de sa tête la coupole vitrée.

Le pilote jeta un coup d'œil derrière lui et leva les pouces. Le petit avion bondit en avant, prit de la vitesse, puis décolla et monta à la verticale.

Betty aperçut une ou deux lumières dans le village : à la campagne, les gens ne respectaient guère le black-out. Déjà, à son arrivée, dangereusement tardive - quatre heures du matin -, elle avait pu repérer du haut des airs le rougeoiement du four du boulanger. En traversant ensuite le village en voiture, elle avait senti l'odeur si française du pain frais.

L'avion vira sur l'aile révélant à Betty les visages éclairés par la lune de Michel, Gilberte et Claude, comme trois taches blanches sur le fond noir de la prairie. L'appareil piqua vers l'Angleterre et elle comprit, le cour serré, qu'elle ne les reverrait peut-être plus jamais.

Le deuxième jour

Lundi 29 mai 1944

6.

Dans la nuit, la grosse Hispano-Suiza emmenait Dictier Franck et son jeune aide de camp, le lieutenant Hans Hesse. Malgré ses dix ans, la voiture, gr

,ce à son énorme moteur de onze litres, était infatigable. La veille au soir, Dictier avait examiné les traces de balles dans l'ample courbe du garde-boue droit, souvenir de l'escarmouche sur la place de Sainte-Cécile.

La mécanique n'avait pas souffert et, à son avis, les trous ajoutaient au prestige de la voiture, comme une cicatrice de duel sur la joue d'un officier prussien.

Pour rouler dans les rues de Paris et respecter le black-out, le lieutenant Hesse posa des caches sur les phares, qu'il ôta une fois sur la route de Normandie. Dictier et Hesse se relayaient toutes les deux heures, mais ce dernier, qui adorait la voiture e't qui en idol,trait le propriétaire, aurait volontiers gardé le volant jusqu'à la fin du trajet.

Sommeillant à moitié, hypnotisé par le paysage des routes de campagne qui se déroulaient dans le faisceau des phares, Dictier essayait d'imaginer son avenir. Les Alliés allaient-ils reconquérir la France et en chasser les forces d'occupation ? Le spectacle de l'Allemagne vaincue n'était pas une perspective réjouissante. Peut-être arriverait-on à une sorte d'accord par lequel l'Allemagne renoncerait à la France et à la Pologne, mais conserverait l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Voilà qui ne semblait guère mieux. Dictier se voyait mal reprendre, en famille, la monotone vie quotidienne de Cologne,

après l'excitation de la guerre et les plaisirs qu'il avait connus dans les bras de Stépha-59

nie. L'armée de Rommel devait repousser les envahisseurs à la mer et amener ainsi la seule issue heureuse pour Dicter et pour l'Allemagne.

Peu avant l'aube d'un matin humide, Hesse arriva dans le petit village médiéval de La Roche-Guyon, dominant la vallée de la Seine entre Paris et Rouen. Il s'arrêta au barrage dressé à l'orée de la bourgade ; ils y étaient attendus et on ne les retint pas longtemps. Après être passés devant des maisons silencieuses aux volets clos, ils franchirent un autre point de contrôle devant les grilles du vieux château et se garèrent dans la grande cour pavée. Dicter laissa Hesse dans la voiture et s'engouffra dans le bâtiment.

Le commandant en chef des forces allemandes de la région ouest était le feld-maréchal Gerd von Rundstedt, un solide soldat de la vieille école.

Sous ses ordres, le feld-maréchal Erwin Rommel avait en charge la défense des côtes françaises. Celui-ci avait installé son quartier général dans le château de La Roche-Guyon.

Dicter Franck se sentait des affinités avec Rommel : fils d'enseignant - le père de Rommel avait été proviseur - ils avaient tous deux souffert du snobisme glacial de militaires de vieille souche comme von Rundstedt. Mais, à ce détail près, ils étaient très différents. Dicter était un sybarite qui savourait tous les plaisirs que pouvaient lui offrir la culture et la sensualité françaises. Rommel était un obsédé du travail : il ne fumait pas, ne buvait pas et oubliait parfois de manger. Il avait épousé la première jeune fille qu'il avait fréquentée et il lui écrivait trois fois par jour.

Dans l'entrée, Dicter rencontra l'aide de camp de Rommel, le major Walter Goedel, un homme à la personnalité sans chaleur, mais au cerveau redoutable. Dicter le respectait sans jamais avoir éprouvé de sympathie à

son égard. La veille au soir, ils avaient parlé au téléphone. Dicter avait évoqué son problème avec la Gestapo en sollicitant une rencontre avec Rommel le plus tôt possible. Soyez ici à quatre heures du matin ^a, avait proposé Goedel qui connaissait les horaires de Rommel.

Dicter se demandait maintenant s'il avait eu raison. Rommel pourrait lui dire : Comment osez-vous m'ennuyer avec ce genre de question sans intérêt ? ^a Pourtant Dicter ne le pensait pas, car les grands chefs

aimaient avoir l'impression de maîtriser

60

les détails. Rommel, il en était presque certain, apporterait à Dicter le soutien qu'il réclamait. Mais cela demeurerait aléatoire, étant donné la tension qui régnait.

Goedel lui fit un bref salut de la tête et dit :

- Il veut vous voir tout de suite.

Ils s'engagèrent dans le couloir et Dicter demanda :

- quelles nouvelles d'Italie ?

- Rien de bon. Nous venons d'évacuer Arce, au nord du mont Cassin.

Dicter eut un hochement de tête résigné. Les Allemands se battaient comme des lions, mais ils se révélaient pourtant incapables de stopper la progression de l'ennemi vers le nord.

Un instant plus tard, Dicter entra dans le bureau de Rommel, une immense pièce du rez-de-chaussée. Dicter observa d'un oeil envieux une tapisserie des Gobelins du xvi^e siècle accrochée à un mur. Il y avait peu de meubles, à part quelques fauteuils et un énorme bureau ancien qui parut à Dicter de la même époque que la tapisserie. Une unique lampe l'éclairait et derrière était assis un homme de petite taille aux cheveux roux clairsemés.

- Maréchal, annonça Goedel, le major Franck est ici. Nerveux, Dicter attendit. Rommel continua sa lecture

quelques secondes, puis annota une feuille de papier. Il aurait fort bien pu être un directeur de banque examinant les comptes de quelque gros client

-jusqu'au moment où il releva la tête. Dicter avait déjà vu ce visage, mais il ne manquait jamais de l'impressionner. Avec son faciès de boxeur, son nez camus, son menton carré et ses yeux rapprochés, il respirait cette agressivité sans détour qui avait fait de Rommel un chef d'armée légendaire. Dicter se remémorait l'anecdote où Rommel, lors de son baptême du feu au cours de la Première Guerre mondiale, était tombé sur un groupe de vingt soldats français avec son avant-garde de trois hommes ; au lieu de battre en retraite et de demander des renforts, il avait ouvert le feu et attaqué l'ennemi. Il avait eu de la

chance de s'en tirer - mais Dictier connaissait la formule de Napoléon :
Envoyez-moi des généraux qui ont de la chance. ^a Depuis lors,
Rommel avait toujours préféré l'offensive soudaine et hardie à
l'attaque préparée avec soin. Il était à cet égard tout l'opposé de son
adversaire du désert, Montgo-61

mery, qui avait pour philosophie de ne jamais attaquer à moins d'être
certain de la victoire.

- Asseyez-vous, Franck, dit Rommel. que se passe-t-il ? Dictier avait
soigneusement répété.

- Selon vos instructions, j'ai inspecté des installations clefs qui
risqueraient d'être vulnérables en cas d'attaque de la Résistance et je
me suis efforcé d'améliorer leur sécurité.

- Bien.

- J'ai également tenté d'estimer dans quelle mesure la Résistance
pourrait nous infliger des dommages sérieux : serait-elle vraiment
capable d'entraver notre réaction devant un débarquement ?

- Et vos conclusions ?

- La situation est pire que ce que nous avons imaginé. Rommel eut un
grognement, comme si un déplaisant soupçon venait de lui être
confirmé.

- Pour quelles raisons ?

Rommel n'allait pas le rembarrer, et Dictier se détendit. Il raconta
l'attaque de la veille à Sainte-Cécile : l'offensive intelligemment
conçue, l'abondance de l'équipement et surtout la bravoure des
combattants. Il omit seulement de parler de la beauté de la petite
blonde.

Rommel se leva et s'approcha de la tapisserie. Il semblait la
contempler, mais Dictier était convaincu qu'il ne la voyait même pas.

- C'est ce que je craignais, dit Rommel à voix basse, presque comme
s'il se parlait à lui-même. Je suis capable de repousser un
débarquement, même avec le peu de troupes dont je dispose, à
condition de conserver ma mobilité et ma flexibilité - mais si mon
réseau de communications l,che, je suis perdu.

Goedel acquiesça sans rien dire.

- ȝ mon avis, ȧclara Dictor, cette attaque sur le central tȧlȧphonique nous offre une occasion dont nous pouvons profiter.

Rommel le regarda avec un sourire narquois.

- Bon sang, si tous mes officiers ȧtaient comme vous ! Allez-y, comment vous y prendriez-vous ?

La balance semblait pencher de plus en plus du cȧtȧ de Dictor.

62

- Si je pouvais interroger les prisonniers capturȧs, ils me conduiraient ȧ

d'autres groupes. Avec un peu chance, nous pourrions infliger de gros dȧg

,ts ȧ la Rȧsistance avant le dȧbarquement.

- «a me paraȧt de la vantardise, fit Rommel d'un ton sceptique ; Dictor sentit son cour se serrer. Si un autre disait cela, je l'enverrais sans doute promener. Mais je me souviens de votre travail dans le dȧsert. Vous ameniez des hommes ȧ vous faire part d'ȧlȧments qu'ils n'avaient mȧme pas conscience de dȧtenir.

Ravi, Dictor sauta sur l'occasion.

- Malheureusement, la Gestapo refuse de me laisser communiquer avec les prisonniers.

- Ce sont vraiment des crȧtins.

- J'ai besoin que vous interveniez.

- Bien sȧr. Goedel, appelez la Gestapo, avenue Foch. Dites-leur que le major Franck va interroger les prisonniers de Sainte-Cȧcile aujourd'hui, sinon le prochain coup de tȧlȧphone qu'ils recevront viendra tout droit de Berchtesgaden.

Il faisait allusion au nid d'aigle bavarois de Hitler. Rommel n'hȧsitait jamais ȧ profiter de son rang de feld-marȧchal pour parler directement ȧ

Hitler.

- Trȧs bien, dit Goedel.

Rommel contourna son bureau et se rassit.

- Franck, conclut-il, tenez-moi au courant, je vous prie, et il se replongea dans ses papiers.

Goedel accompagna Dictier jusqu'à la porte principale du château.

Dehors, il faisait encore nuit.

7.

Betty atterrit sur la base de la RAF de Tempsford, un terrain situé à quatre-vingts kilomètres au nord de Londres, non loin du village de Sandy, dans le Bedfordshire. Rien qu'à sentir sur ses lèvres le goût humide et frais de l'air nocturne, elle savait qu'elle était de retour en Angleterre.

Elle adorait la France, mais ici était son pays.

En traversant la piste, elle se rappelait les retours de vacances de son enfance et la réflexion immuable de sa mère, à l'approche de la maison : C'est agréable de partir, mais c'est bon de rentrer chez soi. ^a
Un propos qui lui revenait aux moments les plus inattendus.

Une jeune femme portant l'uniforme de caporal du SEIN l'attendait avec une grosse Jaguar pour la conduire à Londres.

- quel luxe ! dit Betty en s'installant sur le siège de cuir.

- Je dois vous conduire directement à Orchard Court. Ils vous attendent pour le débriefing.

Betty se frotta les yeux.

- Seigneur, soupira-t-elle, ils pensent certainement que je n'ai pas besoin de sommeil.

Sans relever cette remarque, le caporal dit :

- J'espère que la mission s'est bien passée, major.

- L'horreur.

- Je vous demande pardon ?

- Une catastrophe, précisa Betty. Un vrai bordel.

La jeune femme ne réagit pas, gênée probablement. Dieu 64

merci, se dit Betty, il y avait encore des femmes que le jargon des casernes choquait.

Le jour se levait quand la puissante voiture atteignit le Hert-fordshire.

Betty regardait défiler les modestes maisons et leur coin de potager dans la cour, les bureaux de poste o^ù des receveuses grincheuses distribuait à

regret des timbres, les pubs avec leur bière tiède et leur piano délabré.

Elle remercia le ciel que les nazis ne fussent pas arrivés jusqu'ici. Cela la renforça dans sa décision de revenir en France pour tenter une nouvelle attaque du ch,teau. Elle revit dans son esprit ceux qu'elle avait laissés à

Sainte-Cécile : Albert, le jeune Bertrand, la belle Geneviève, les autres, morts ou prisonniers. Elle songea à leur famille, éperdue d'inquiétude ou anéantie par le chagrin. Elle se promit que leur sacrifice ne serait pas vain.

Il fallait s'y mettre tout de suite. Au fond, ce débriefing immédiat tombait bien : elle présenterait aujourd'hui même son nouveau plan. Les dirigeants du SOE commenceraient par se méfier, car une telle mission n'avait jamais été confiée à une équipe exclusivement féminine. De toute façon, il y avait toujours des problèmes.

Il faisait grand jour lorsqu'elles atteignirent la banlieue nord de Londres, croisant les habitués du petit matin qui vauquaient déjà à leurs occupations : facteurs, laitiers, cheminots ou chauffeurs de bus. Partout on voyait les signes de la guerre : une affiche mettant les gens en garde contre le gaspillage, une pancarte à la devanture d'un boucher annonçant PAS DE VIANDE AUJOURD'HUI, une femme au volant d'un camion-poubelle, toute une rangée de petits pavillons que les bombardements avaient réduits en décombres. Cependant personne ici n'avait arrêté Betty pour lui demander ses papiers, la jeter dans une cellule et la torturer avant de l'envoyer en wagon à bestiaux dans un camp o^ù elle mourrait de faim. Lentement, elle sentit la tension de la vie clandestine se dissiper. Elle s'affala contre le cuir de la banquette et ferma les yeux.

Elle s'éveilla au moment o^ù la voiture s'engageait dans Baker Street.

Elle passa devant le 64 : l'accès des bureaux du quartier général était interdit aux agents ; ainsi ils ne pouvaient pas en révéler les secrets si on les interrogeait, et la plupart, d'ailleurs, ignorait l'adresse. La voiture tourna sur Portman

65

Square pour s'arrêter devant Orchard Court, un immeuble résidentiel. Le chauffeur sauta à terre pour ouvrir la porte.

Betty entra et se dirigea vers l'appartement du SOE. La vue de Percy Thwaite, de sa calvitie naissante et de sa moustache en brosse la ragaillardit : il avait cinquante ans et portait à Betty une affection paternelle. Il était en civil et il n'y eut pas de salut, car le SOE ne se souciait pas de l'étiquette militaire.

- Je devine à votre visage que ça s'est mal passé, dit Percy. Son ton compatissant la fit craquer. Accablée soudain par le souvenir des événements tragiques qu'elle venait de vivre, elle éclata en sanglots.

- Allons, fit-il en la serrant dans ses bras et en lui tapotant le dos. Je sais que vous avez fait de votre mieux.

- Oh ! mon Dieu, comme je regrette de n'être qu'une pauvre fille, gémit-elle, le visage enfoui dans la vieille veste de tweed.

- Si seulement tous mes hommes vous valaient, murmura Percy d'une voix émue.

Elle se dégagea de son étreinte et s'essuya les yeux avec sa manche.

- Ne faites pas attention.

- Thé ou whisky ? proposa-t-il après s'être détourné et mouché énergiquement.

- Thé, je crois. Elle observa le mobilier minable, apporté en 1940 dans la précipitation, jamais remplacé : un méchant bureau, un tapis usé, des sièges disparates. Elle se laissa tomber dans un fauteuil croulant. Si je bois de l'alcool, je vais m'endormir.

Elle regarda Percy préparer le thé. S'il savait se montrer compatissant, cela ne l'empêchait pas d'être aussi un gaillard coriace. Couvert de décorations durant la Première Guerre mondiale, il était devenu dans les années vingt un dirigeant syndical fort actif et il avait participé à la

bataille de Cable Street en 1936, quand les Cockneys avaient attaqué les fascistes qui voulaient défiler dans le quartier juif de l'East End londonien. Il la questionnerait longuement sur les détails de son plan, mais ne se départirait jamais de son ouverture d'esprit.

Il lui tendit une grande tasse de thé avec du lait et du sucre.

- Il y a une réunion dans le courant de la matinée, je dois 66

remettre une note au patron à neuf heures pile. Ce qui explique cette précipitation.

La boisson chaude redonna à Betty un peu de son énergie, et elle se mit à

raconter ce qui s'était passé sur la place de Sainte-Cécile. Assis derrière son bureau, Percy prenait des notes.

- J'aurais dû annuler l'opération, conclut-elle. Compte tenu des doutes d'Antoinette à propos des renseignements fournis par le MI6, j'aurais dû

remettre l'attaque à plus tard et vous envoyer un message radio pour vous dire que nous étions trop peu nombreux.

- On ne peut plus différer, fit Percy en secouant tristement la tête. Le débarquement est une question de quelques jours. Si vous nous aviez consultés, je doute que ça aurait changé grand-chose. Nous n'aurions pas pu vous envoyer des renforts. À mon avis, nous vous aurions donné l'ordre de lancer quand même l'attaque. Il fallait la tenter : ce central téléphonique est un objectif trop important.

- Ma foi, c'est une consolation.

Betty était soulagée de ne pas avoir à se dire qu'Albert était mort parce qu'elle avait commis une erreur tactique. Mais cela ne le ferait pas revenir pour autant.

- Et Michel, ça va ? demanda Percy.

- Vexé comme un pou, mais il récupère.

Lors de son recrutement au sein du SOE, Betty n'avait pas précisé

l'appartenance de son mari à la Résistance. S'ils l'avaient su, ils auraient pu l'aiguiller autrement. D'ailleurs elle-même, en ce temps,

n'était pas vraiment au courant des occupations de Michel, même si elle s'en doutait. En mai 1940, elle se trouvait en Angleterre où elle rendait visite à sa mère ; Michel, lui était mobilisé, comme la plupart des jeunes Français valides. Si bien que, lors de la déb,cle, chacun avait été bloqué

dans son propre pays. Lorsqu'elle était revenue comme agent secret et qu'elle avait acquis la certitude du rôle que jouait son mari, le SOE avait trop investi sur elle et elle lui rendait déjà trop de services pour être écartée en invoquant d'hypothétiques raisons personnelles.

- Un soldat n'aime jamais ça, en effet, observa Percy d'un ton songeur, car recevoir une balle dans le derrière peut porter à croire qu'il était en train de s'enfuir. Bon, vous feriez mieux de rentrer dormir un peu, ajouta-t-il en se levant.

67

- Attendez, dit Betty. Je veux d'abord savoir ce que nous allons faire ensuite.

- Je m'en vais rédiger ce rapport...

- Non, je parle du central téléphonique. S'il est d'une telle importance, il faut absolument le détruire.

Il se rassit et la regarda du coin de l'œil.

- ¿ quoi pensez-vous ?

Elle sortit de son sac le laissez-passer d'Antoinette et le lança sur son bureau.

- Voici un meilleur moyen d'entrer dans le ch,teau. C'est ce qu'utilisent les femmes de ménage qui arrivent chaque soir à dix-neuf heures.

Percy ramassa la carte et l'examina attentivement.

- Astucieux, dit-il d'un ton où perçait une certaine admiration.

Continuez.

- Je veux retourner là-bas.

Une ombre passa sur le visage de Percy : Betty savait qu'il redoutait de la voir risquer une nouvelle fois sa vie. Mais il ne dit rien.

- Cette fois, reprit-elle, j'emmènerai toute une équipe avec moi, et chaque membre disposera d'un laissez-passer comme celui-là. Pour pénétrer dans le château, nous nous substituerons à l'équipe de nettoyage.

- Je présume que ce sont des femmes ?

- Oui. Il me faudra donc une équipe exclusivement féminine.

Il hocha la tête.

- Ici, on n'y verra pas d'objection, car vous, les filles, avez fait vos preuves. Mais où allez-vous les dénicher ? Pratiquement tous nos agents entraînés sont déjà là-bas.

- Faites approuver mon plan et je me charge de les trouver. Je prendrai les candidates dont le SOE n'a pas voulu, celles qui ont été recalées à

l'instruction, n'importe qui. Il doit bien exister quelque part, dans un dossier, une liste de gens qui, pour une raison ou une autre, ont abandonné.

- Oui... des femmes physiquement inaptes, ou qui ne pouvaient pas la fermer, qui avaient trop le goût de la violence, ou bien encore dont les nerfs ont lâché lors d'un exercice de parachutage et qui ont refusé de sauter.

- Peu m'importe si je n'ai que du second choix, insista 68

Betty. Je m'en arrangerai. Dans son esprit, une petite voix disait : Tu le peux, vraiment ? Elle refusa de l'écouter. Si le débarquement échoue, nous avons perdu l'Europe. Il nous faudra des années avant de renouveler la tentative. C'est le tournant de la guerre, nous devons faire feu de tout bois.

- Vous ne pourriez pas utiliser des Françaises déjà sur place, des résistantes ?

Betty avait déjà envisagé et rejeté cette idée.

- Si j'avais quelques semaines devant moi, je pourrais effectivement constituer une équipe de femmes recrutées dans différents réseaux de la Résistance, mais les dénicher et les amener à Reims prendrait trop de temps.

- Ce serait encore possible.
- Non, car il faut établir les faux laissez-passer avec une photo pour chaque femme ; là-bas, c'est difficile, alors qu'ici c'est faisable en un jour ou deux.
- Pas si facile que ça, objecta Percy en approchant le laissez-passer d'Antoinette de la lumière d'une ampoule nue qui pendait du plafond. Mais vous avez raison, le service est capable de miracles. Très bien, dit-il en reposant la carte. Alors, il faut que ce soient des recalées du SOE.
- Betty gagnait du terrain : il acceptait son idée.
- Mais, reprit Percy, à supposer que vous puissiez trouver assez de femmes parlant français, que faites-vous des sentinelles allemandes ? Elles ne connaissent pas les femmes de ménage ?
- Ce ne sont probablement pas les mêmes chaque soir : elles doivent bien avoir des jours de congé. Et puis les hommes ne font jamais attention à
- celles qui nettoient derrière eux.
- Je n'en suis pas si sûr. Les soldats sont jeunes, pour la plupart, et frustrés sexuellement ; aussi sont-ils très attentifs à toutes les femmes qu'ils ont l'occasion de croiser. J'imagine que les hommes de ce chateau flirtent au moins avec les plus jeunes.
- Je les ai vues arriver au chateau hier soir et je n'ai observé aucune manifestation de ce genre.
- quand même, je ne suis pas certain que les hommes ne remarqueront pas l'arrivée d'une équipe totalement nouvelle.
- Je ne peux pas en avoir la certitude, mais je me sens assez sûr de moi pour courir le risque.

69

- Très bien, et le personnel français qui se trouve à l'intérieur ? Les standardistes sont des femmes du pays, n'est-ce pas ?
- quelques-unes seulement, les autres sont amenées de Reims par car.
- Tous les Français ne sont pas des sympathisants de la Résistance,

nous le savons. Il y en a qui approuvent les idées des nazis. Dieu sait le nombre d'abrutis en Angleterre qui estimaient que Hitler proposait la réforme gouvernementale musclée dont nous avons tous besoin - même si aujourd'hui on n'entend plus beaucoup leur voix.

Betty secoua la tête. Percy n'avait jamais mis les pieds en France occupée.

- N'oubliez pas, Percy, que les Français subissent le régime nazi depuis quatre ans ; ils attendent désespérément le débarquement. Les standardistes ne souffleront mot.

- Même si la RAF les bombardait ?

- quelques-unes observeront peut-être une attitude hostile, fit Betty en haussant les épaules, mais la majorité les fera taire.

- C'est ce que vous espérez.

- Une fois de plus, j'estime que c'est un risque qui mérite d'être pris.

- Vous ne savez toujours pas quels effectifs gardent l'entrée du sous-sol.

- «a ne nous a pas empêchés d'essayer hier.

- Hier, vous aviez quinze résistants, dont certains étaient des combattants aguerris. La prochaine fois, vous aurez une poignée de candidates recalées.

Betty abattit alors son atout.

- ...coutez, toutes sortes de choses pourraient mal tourner, et après ?

L'opération ne coûte pas cher et, de toute façon, nous risquons la vie de gens qui ne contribuent pas à l'effort de guerre, alors qu'avons-nous à perdre ?

- J'Y venais. ...coutez, j'aime bien ce plan, et je vais le présenter au patron. Pourtant, il le refusera certainement... pour une raison que nous n'avons pas encore évoquée.

- Laquelle ?

- Vous seriez la seule à pouvoir prendre la tête de cette équipe. Or le voyage que vous venez d'effectuer devait être le dernier, car vous en

savez trop. En deux ans de va-et-vient, vous

70

avez eu des contacts avec la plupart des réseaux de la Résistance du nord de la France. Nous ne pouvons pas vous y renvoyer. Si vous étiez capturée, vous pourriez tous les donner.

- Je sais > assena Betty d'un ton résolu, et c'est pourquoi j'ai de la strychnine sur moi.

8.

Le général sir Bernard Montgomery, commandant du 21^e groupe d'armées qui s'apprêtait à débarquer en France, avait installé son quartier général improvisé dans une école de l'ouest de Londres dont on avait évacué les élèves pour les mettre à l'abri à la campagne. Le hasard voulut que ce fût l'établissement que Monty lui-même avait fréquenté quand il était enfant.

Les réunions se tenaient dans l'atelier de modelage et tous les participants s'asseyaient sur des bancs - qu'ils soient généraux, hommes politiques ou même, en une célèbre occasion, souverain.

Les Anglais trouvaient cela original. Paul Chancelier, de Boston dans le Massachusetts, estimait quant à lui que c'était de la foutaise. qu'est-ce que cela aurait coûté d'apporter quelques chaises ? Il aimait bien les Britanniques, malgré tout - dès lors qu'ils ne faisaient pas étalage de leur excentricité.

Paul appartenait à l'état-major personnel de Monty. parce que, d'après certains, son père était général, mais c'était injuste. Si Paul se sentait à l'aise avec les officiers supérieurs - en partie, certes, gr,ce à son père -, c'était surtout parce que, avant la guerre, l'armée américaine avait été le plus gros client de son entreprise qui produisait des disques éducatifs, essentiellement des cours de langue. Il appréciait les vertus militaires d'obéissance, de ponctualité et de précision, mais c'était pour ses idées personnelles que Monty en était arrivé à compter de plus en plus sur lui.

Son domaine, c'était le renseignement et il y déployait ses 72

dons d'organisateur. Les rapports nécessaires à Monty se trouvaient toujours sur son bureau au moment voulu, car Paul avait déjà traqué les retardataires, organisé des réunions avec les principaux responsables et recueilli des informations supplémentaires pour le

patron.

L'univers clandestin lui était familier - il avait appartenu à l'Office of Stratégie Services, la Centrale américaine de renseignements, et effectué

des missions en France et en Afrique du Nord française. (Enfant, il avait vécu à Paris, quand son père était attaché militaire à l'ambassade américaine.) Six mois auparavant, Paul avait été blessé au cours d'une fusillade avec la Gestapo à Marseille : une balle lui avait arraché une grande partie de l'oreille gauche, mais sans lui causer d'autres dommages qu'esthétiques, et une autre avait fracassé sa rotule droite de manière irréversible. C'était pour cette raison qu'il avait été affecté à un bureau.

Par rapport à la perpétuelle cavale en territoire occupé, c'était un travail facile, mais jamais ennuyeux. On préparait l'opération Overlord, le débarquement qui mettrait un terme à la guerre. Paul - parmi quelques centaines de personnes à travers le monde - en connaissait la date tandis que la plupart ne pouvait que la supputer. ǀ vrai dire, trois dates étaient possibles, en fonction des marées, des courants, de la lune et des heures de jour. Le débarquement exigeait un lever tardif de la lune, afin que les premiers mouvements de troupes se déroulent dans l'obscurité, et qu'elle brille au moment oǔ les premiers parachutistes sauteraient des avions et des planeurs. Il fallait une marée basse à l'aube pour révéler les obstacles dressés sur les plages par Rommel, et une autre marée basse avant la tombée de la nuit pour le débarquement des premières troupes d'appui.

Ces exigences ne ménageaient dans le calendrier qu'une étroite fenêtre : l'armada pourrait prendre la mer le lundi prochain, 5 juin, ou bien le mardi ou le mercredi suivant. La décision finale serait prise à la dernière minute, selon les conditions météorologiques, par le commandant suprême des forces alliées, le général Eisenhower.

Il y a trois ans, Paul aurait fait des pieds et des mains pour avoir sa place dans les forces de débarquement ; il aurait brǔlé d'envie de participer à l'opération et n'aurait pas supporté de rester dans ses pantoufles. Aujourd'hui, avec l'âge, il s'était 73

assagi. D'abord, il avait payé sa part : ex-capitaine de l'équipe victorieuse du championnat scolaire du Massachusetts, il ne shooterait plus jamais dans un ballon du pied droit. Surtout, il savait que ses talents d'organisateur seraient plus utiles à une issue favorable de la guerre que sa capacité à marquer un but.

Il se réjouissait d'appartenir à l'équipe qui préparait le plus grand débarquement de tous les temps. Bien s'êr, cela n'allait pas sans angoisse, les batailles ne se déroulant jamais suivant le plan prévu - bien que Monty e't la faiblesse de prétendre le contraire. Paul savait que la moindre erreur de sa part - une orthographe erronée, un détail négligé, une information non vérifiée - pouvait co'ter la vie à des soldats alliés.

Malgré les énormes effectifs des forces de débarquement, le sort de la bataille restait incertain et la faute la plus minime pouvait faire pencher la balance.

Ce jour-là à dix heures, Paul avait prévu de consacrer quinze minutes à la Résistance française. C'était une idée de Monty, qui avait avant tout le souci du détail. Selon lui, pour remporter des victoires, il ne fallait entamer le combat qu'une fois que tous les préparatifs étaient en place.

¿ dix heures moins cinq, Simon Fortescue entra dans l'atelier de modelage.

C'était un responsable du MI6, le service de renseignements. Avec sa haute silhouette vêtue d'un costume rayé, il en imposait par son autorité

subtile, mais Paul pensait qu'il ne connaissait pas grand-chose des opérations clandestines sur le terrain. Il était suivi d'un fonctionnaire du ministère de la Guerre économique, ministère de tutelle du SOE, que son uniforme de Whitehall, veston noir et pantalon gris à rayures, ne semblait pas dispenser d'une certaine nervosité. Paul fronça les sourcils : il n'avait pas invité John Graves.

- Monsieur Graves ! dit-il sèchement. Je ne savais pas qu'on vous avait demandé de vous joindre à nous.

- Je vous expliquerai dans une seconde, répondit Graves, décontenancé, avant de s'asseoir et d'ouvrir son porte-documents.

Paul le savait, Monty n'appréciait pas les surprises ; cependant, bien qu'il f't agacé, Paul ne pouvait pas jeter Graves dehors.

quelques instants plus tard, Monty arriva. Cet homme de petite taille au nez pointu et au front dégarni, aux rides pro-74

fondes et avec une fine moustache, paraissait plus ,gé que ses cinquante-six ans. Sa célèbre méticulosité en impatientait certains qui le traitaient de vieille femme. Paul, au contraire, était convaincu que cette obsession du détail avait sauvé bien des vies. Il était accompagné d'un Américain que Paul ne connaissait pas. Monty le présenta comme étant le général Pickford.

- O' est le représentant du SOE ? lança Monty en regardant Paul.

Ce fut Graves qui répondit.

- Malheureusement, il a été convoqué par le Premier ministre et il vous présente toutes ses excuses. J'espère pouvoir vous être de quelque utilité...

- J'en doute, rétorqua sèchement Monty.

Paul réprima un grognement : les choses se présentaient mal et on l'en rendrait responsable. Mais ce n'était pas tout : les Angliches manigançaient quelque chose qui lui échappait. Il les observa attentivement, cherchant des indices.

- Je suis certain, avança Simon Fortescue d'un ton suave, de pouvoir combler les lacunes.

Monty avait l'air furieux. Il avait promis au général Pickford un briefing, et voilà que le personnage clé était absent.

- Les moments les plus dangereux de la bataille qui s'annonce, assenat-il sans perdre de temps en vaines récriminations, interviendront au début. (Il n'avait pas l'habitude d'évoquer le danger, remarqua Paul en son for intérieur. Il tablait plutôt sur le fait que tout devait marcher comme sur des roulettes.)

- Nous nous cramponnerons par les doigts au bord d'une falaise pendant une journée entière.

Ou deux, songea Paul, si ça n'est pas une semaine ou davantage.

Belle occasion pour l'ennemi de nous écraser les mains du talon de sa botte.

Cela leur serait si facile, se dit Paul. Overlord était la plus vaste opération militaire de l'histoire de l'humanité : des milliers de navires, des centaines de milliers d'hommes, des millions de dollars, des dizaines de millions de balles. L'avenir du monde dépendait de l'issue

de cet affrontement. Pourtant cette force gigantesque pouvait être aisément repoussée, pour peu que les choses tournent mal dès les premières heures.

- Toute action capable d'entraver la réaction de l'ennemi 75

sera d'une importance cruciale, conclut Monty en se tournant vers Graves.

- Eh bien, la section F du SOE dispose en France de plus d'une centaine d'agents - à vrai dire, ils y sont presque tous -, avec sous leurs ordres, évidemment, des milliers de combattants de la Résistance française. Au cours des dernières semaines, nous leur avons parachuté des centaines de tonnes d'armes, de munitions et d'explosifs.

Une réponse de bureaucrate, songea Paul : elle disait tout et rien. Graves aurait volontiers poursuivi, si Monty ne l'avait interrompu en lui posant la question clé :

- quelle efficacité auront-ils ?

Le fonctionnaire hésita et Fortescue s'empessa d'intervenir.

- Les espoirs sont modestes, admit-il. Le SOE a connu des réussites à tout le moins inégales.

La réponse était lourde de sous-entendus, Paul le savait. Les espions professionnels du MI6, à l'ancienne mode, détestaient les nouveaux venus du SOE et leur style à la Errol Flynn. En s'attaquant aux installations allemandes, les résistants déclenchaient des enquêtes de la Gestapo qui entraînaient parfois l'arrestation de membres du MI6. Paul se rangeait du côté du SOE : dans la guerre l'essentiel était de porter des coups à

l'ennemi.

Alors, quel jeu jouait-on ici ? S'agissait-il d'une querelle bureaucratique entre le MI6 et le SOE ?

- Y a-t-il une raison spéciale qui justifie votre pessimisme ? demanda Monty à Fortescue.

- Prenez le fiasco d'hier soir, répliqua aussitôt Fortescue. Un groupe de résistants sous le commandement d'un agent du SOE a attaqué un central téléphonique non loin de Reims.

Le général Pickford intervint pour la première fois.

- Je croyais que notre politique écartait toute attaque des centraux téléphoniques : nous en aurons nous-mêmes besoin si le débarquement réussit.

- Vous avez tout à fait raison, répondit Monty. Mais, on a fait une exception en ce qui concerne Sainte-Cécile. C'est un centre vital pour le nouveau tracé du câble vers l'Allemagne. La majeure partie du trafic par téléphone et par télex entre le haut commandement à Berlin et les forces en France transite par cette installation. La mettre hors d'usage ne nous gênerait guère

76

- nous n'appellerons pas l'Allemagne ; en revanche, cela perturberait gravement le système de communications de l'ennemi.

- Ils passeront aux communications par radio.

- Exactement, dit Monty. Nous serons alors en mesure de déchiffrer leurs messages.

- Grâce à nos décodeurs de Bletchley, intervint Fortescue.

Paul était l'un des rares à savoir que les services de renseignements britanniques avaient décrypté des codes utilisés par les Allemands et réussi ainsi à traduire en clair les échanges de l'ennemi. Le MI6 était très fier de cet exploit même si, en vérité, le mérite ne lui en revenait pas : le travail avait été effectué non par les agents du renseignement, mais par un groupe de marginaux, mathématiciens et cruciverbistes enthousiastes, dont la plupart auraient été arrêtés si, en temps normal, ils avaient pénétré dans un bureau du MI6. Sir Stewart Menzies, en effet, grand chasseur devant l'...ternel et directeur du service, exérait en bloc intellectuels, communistes et homosexuels, or Alan Turing, le mathématicien de génie qui était à la tête des décrypteurs, coiffait les trois casquettes à la fois.

Pickford toutefois avait raison : les Allemands, privés de lignes téléphoniques, recourraient à la radio ; les Alliés alors écouterait leurs conversations. La destruction du central téléphonique de Sainte-Cécile donnerait aux Alliés un avantage capital. Malheureusement, la mission avait échoué.

- qui était responsable ? demanda Monty.

- Je n'ai pas vu de rapport complet..., commença Graves.

- Je peux vous le dire, lança Fortescue. Le major Clairet-une femme.

Paul avait entendu parler d'Elizabeth Clairet, cette sorte de légende aux yeux du petit groupe qui était dans le secret de la guerre clandestine des Alliés. Elle avait survécu en France dans la clandestinité plus longtemps que quiconque. Son nom de code était Panthère et l'on disait qu'elle évoluait dans les rues de la France occupée avec la démarche silencieuse du dangereux félin. On disait aussi que c'était une jolie fille avec un cour de pierre. Elle avait tué plus d'une fois.

- Alors, s'enquit Monty, que s'est-il passé ?

- Préparation insuffisante, responsable inexpérimentée, manque de discipline parmi les hommes, précisa Fortescue. La garnison allemande n'était pas nombreuse mais composée de

77

soldats bien entraînés qui ont purement et simplement anéanti les forces de la Résistance.

Monty avait l'air en colère.

- Il me semble, reprit Pickford, que nous ne devrions pas trop compter sur la Résistance française pour perturber les lignes de ravitaillement de Rommel.

Fortescue acquiesça.

- Les bombardements restent le moyen le plus s'r.

- Je ne suis pas s'r que ce soit tout à fait juste, protesta faiblement Graves. Le Bomber Command, lui aussi, a eu ses réussites et ses échecs et le SOE co'te fichtrement moins cher.

- Bon sang, grommela Monty, nous ne sommes pas ici pour nous montrer justes, mais pour gagner la guerre. Je crois que nous en avons entendu assez, ajouta-t-il, en se levant, à l'intention du général Pickford.

- que décidez-vous au sujet du central téléphonique ? demanda Graves. Le SOE suggérait un nouveau plan.

- Bonté divine, l'interrompit Fortescue, vous cherchez un autre merdier ?

- Bombardez-le, trancha Monty.

- Nous avons déjà essayé, répondit Graves. Le bâtiment a été touché, mais les dégâts n'étaient pas suffisants pour mettre le central hors service plus de quelques heures.

- Alors recommencez, dit Monty, et il sortit. Graves lança un regard furieux à l'homme du MI6.

- Vraiment, Fortescue, dit-il. Je peux dire... vraiment... Fortescue ne réagit pas.

Ils quittèrent tous la salle. Dehors, dans le couloir, deux personnes attendaient debout devant une vitrine de trophées sportifs : un homme d'une cinquantaine d'années en veste de tweed et une petite femme blonde en robe de cotonnade fanée réchauffée par un cardigan bleu usé. Ils faisaient un peu penser à un proviseur discutant avec l'une de ses lycéennes, à cela près que la jeune femme portait un foulard jaune vif noué avec une élégance qui parut résolument française à Paul. Fortescue passa devant eux, mais Graves s'arrêta.

- Ils ont rejeté votre plan, dit-il. Ils optent pour un nouveau bombardement.

Paul, devinant qu'il s'agissait de la Panthère, observa avec intérêt sa silhouette menue, ses cheveux blonds, courts et bou-

clés, et apprécia particulièrement ses ravissants yeux verts. Jolie, non, car l'expression autoritaire, le nez droit et le menton aigu - trop agressifs - effaçaient rapidement la première impression qu'elle laissait, celle d'une collégienne. Mais Paul fut sensible à la séduction qui se dégageait d'elle, et il imagina aussitôt le corps frêle que dissimulait la robe légère.

Elle réagit avec indignation aux propos de Graves :

- Un bombardement aérien ! Mais ça ne rime à rien : le sous-sol est renforcé ! Bonté divine, pourquoi ont-ils pris cette décision ?

- Vous devriez peut-être le demander à ce monsieur, répliqua Graves en se tournant vers Paul. Major Chancelier, je vous présente le major Clairret et le colonel Thwaite.

Paul n'aimait pas défendre des positions qui n'émanaient pas de lui. Pris au dépourvu, il répondit carrément :

- Je ne vois pas qu'il y ait grand-chose à expliquer. Vous avez loupé votre coup et on ne vous donne pas de seconde chance.

La jeune femme leva vers lui un regard furieux - elle mesurait trente bons centimètres de moins que lui - et répliqua, hors d'elle :

- Loupé ? que voulez-vous dire par là ? Paul se sentit rougir.

- Peut-être le général Montgomery était-il mal informé, mais n'était-ce pas la première fois que vous preniez le commandement d'une opération de cette sorte, major ?

- Parce que c'est ça qu'on a invoqué ? Mon manque d'expérience ?

Il réalisait maintenant qu'elle était vraiment superbe, la colère élargissait ses yeux et colorait ses joues. Mais elle était si désagréable qu'il décida de ne pas y aller par quatre chemins.

- Cela, et une préparation insuffisante...

- Il n'y avait rien à reprocher à notre plan !

- ... et le fait que des troupes bien entraînées défendaient la place en face d'un groupe indiscipliné.

- Espèce d'arrogant ! Salaud !

Paul recula machinalement d'un pas. Jamais une femme ne lui avait parlé sur ce ton. Je parie, se dit-il, que du haut de son mètre cinquante elle réussit à flanquer la frousse aux nazis.

Cependant, à voir son visage furieux, il comprit que c'était surtout à elle-même qu'elle en voulait.

- Vous estimez que c'est votre faute, analysa-t-il. Personne en effet ne se met dans des états pareils pour des erreurs commises par autrui.

À son tour, Betty fut interloquée, ce qui donna au colonel Thwaite l'occasion d'intervenir pour la première fois :

- Au nom du ciel, Betty, calmez-vous. Laissez-moi deviner..., reprit-il en se tournant vers Paul, cette version des faits vous a été donnée par Simon Fortescue du MI6, n'est-ce pas ?

- Exact, répondit Paul un peu crispé.

- A-t-il précisé que le plan de l'opération se fondait sur des renseignements fournis par son organisation ?

- Il ne me semble pas.

- C'est bien ce que je pensais, l'acha Thwaite. Merci, major, je n'ai pas besoin de vous déranger davantage.

Du point de vue de Paul, la conversation était loin d'être terminée, mais il venait de se faire éconduire par un officier supérieur et il ne lui restait plus qu'à s'éloigner.

De toute évidence, il s'était trouvé pris entre deux feux, dans une querelle de territoire opposant le MI6 et le SOE. Il en voulait surtout à

Fortescue qui s'était servi de cette réunion pour marquer des points. Monty avait-il pris la bonne décision en choisissant de bombarder le central téléphonique au lieu de laisser le SOE tenter une nouvelle attaque ? Paul n'en était pas sûr.

Avant d'entrer dans son bureau, Paul jeta un coup d'œil derrière lui. Le major Clairet continuait de discuter avec le colonel Thwaite, à voix basse, mais avec animation, exprimant à grands gestes son indignation. Fermement plantée sur ses pieds, comme un homme, un poing sur la hanche, penchée en avant, Betty braquait sur son interlocuteur un index agressif. Malgré tout, quelque chose en elle captivait Paul qui se demanda ce qu'il éprouverait à

tenir ce corps souple dans ses bras et à le caresser. Coriace peut-être, songea-t-il, mais sacrement féminine.

Cela dit, était-elle dans le vrai quand elle tenait pour vain un nouveau bombardement ? Il décida de poser quelques questions supplémentaires.

L'énorme masse de la cathédrale noircie par les siècles se dressait au-dessus du centre de Reims comme un reproche divin. L'Hispano bleu ciel de Dictier Franck s'arrêta à midi devant l'hôtel Frankfurt, réquisitionné par les occupants. Dictier descendit et leva les yeux vers les tours trapues de la grande basilique. Le plan d'origine comportait deux élégantes flèches qui ne furent jamais construites par manque d'argent. Ainsi des considérations triviales pouvaient-elles contrecarrer les plus saintes aspirations.

Dictier, ne tenant pas à essuyer un nouveau refus du major Weber, demanda au lieutenant Hesse de garder la voiture et de se rendre au ch,teau de Sainte-Cécile pour s'assurer que la Gestapo était disposée à coopérer. Il rejoignit ensuite Stéphanie dans la suite où il l'avait laissée la veille.

Son accueil passionné ravit Dictier. Elle avait dénoué ses cheveux roux qui tombaient sur ses épaules nues et portait un déshabillé de soie beige et des mules à hauts talons. Il l'embrassa avidement, ses mains pétrissant son corps svelte.

- Tu parais si heureux de me voir, dit-elle avec un sourire, tu es si attentionné.

Stéphanie et Dictier parlaient toujours français entre eux.

- Ma foi, apprécia Dictier en humant son parfum, tu sens meilleur que Hans Hesse - surtout après une nuit blanche.

D'un geste plein de douceur, elle repoussa une mèche indisciplinée qui tombait sur le front de son amant.

81

- Tu as beau plaisanter, je sais bien que tu n'aurais pas protégé Hans de ton corps.

- C'est vrai. Il poussa un soupir et la libéra. Dieu que je suis fatigué.

- Viens te coucher. Il secoua la tête.

- Il faut que j'interroge les prisonniers. Hesse revient me chercher dans une heure, fit-il en s'affalant sur le canapé.

- Je vais te faire monter quelque chose à manger, décida-t-elle en

appuyant sur la sonnette. Une assiette de jambon avec des petits pains chauds et une salade de pommes de terre, commanda-t-elle au garçon d'étage d'un certain

,ge qui se présenta aussitôt. Du vin ?

- Non... ça m'endormirait.

- Alors, dit-elle au serveur, un pot de café.

Une fois celui-ci parti, elle vint s'asseoir sur le canapé auprès de Dicter et lui prit la main.

- Tout s'est-il passé comme tu voulais ? reprit-elle.

- Oui. Rommel m'a fait plein de compliments, dit-il en fronçant les sourcils. J'espère seulement me montrer à la hauteur des promesses que je lui ai faites.

- J'en suis certaine.

Elle ne demanda pas de détails, sachant qu'il ne lui dirait que ce qu'il voulait et pas davantage.

Il la regarda tendrement ; il hésitait à dévoiler ce qu'il avait sur le cœur et qui risquait d'assombrir l'ambiance. Pourtant, il devait en parler.

- Si le débarquement réussit et que les Alliés reprennent la France, ce sera la fin pour toi et moi, soupira-t-il, tu le sais.

Elle tressaillit, comme sous le coup d'une intense douleur, et lui prit la main.

- Vraiment ?

- As-tu de la famille ? s'inquiéta-t-il.

Il savait que son mari avait été tué au début de la guerre et qu'ils n'avaient pas d'enfants.

- Il y a des années que mes parents sont morts. J'ai une sœur ; elle vit à Montréal.

- Nous devrions peut-être réfléchir à la façon de t'envoyer là-bas.

- Non, fit-elle en secouant la tête.

82

- Pourquoi ?

Elle fuyait son regard.

- Je voudrais bien voir la guerre se terminer, murmura-t-elle.

- Mais non, pas du tout.

- Bien sûr que si, fit-elle avec un agacement qui ne lui était pas naturel.

- quelle attitude conventionnelle ! ça ne te ressemble pas, lança-t-il avec un rien de mépris.

- Tu ne penses tout de même pas que la guerre est une bonne chose !

- Sans la guerre, toi et moi ne serions pas ensemble.

- Et toutes ces souffrances ?

- Je suis un existentialiste. La guerre permet aux gens d'être ce qu'ils sont vraiment : les sadiques deviennent des tortionnaires, les psychopathes font de courageux soldats d'avant-garde, les tyrans, comme les victimes, interprètent leur rôle à fond et les putains ne chôment jamais.

- Voilà qui démontre clairement quel est le mien, fit-elle, furieuse.

Il lui caressa la joue et lui effleura les lèvres du bout de son doigt.

- Tu es une courtisane - très douée. Elle détourna la tête.

- Tu ne penses pas un mot de tout cela. Tu improvises, exactement comme quand tu t'assieds au piano.

Il hocha la tête en souriant - au grand déplaisir de son père, il jouait un peu de jazz, la comparaison était bien trouvée. Il expérimentait des idées plutôt qu'il n'exprimait une solide conviction.

- Tu as peut-être raison.

Sa colère se dissipa pour laisser place à la tristesse.

- Tu parlais sérieusement quand tu disais que nous devrions nous

séparer si les Allemands évacuent la France ?

Il passa un bras autour de ses épaules et l'attira à lui. Elle se détendit et plaça la tête contre sa poitrine. Il posa un baiser sur ses cheveux et les lui caressa.

- «a n'arrivera pas, déclara-t-il.

- En es-tu certain ?

- Je te le garantis.

83

C'était la seconde fois aujourd'hui qu'il faisait une promesse qu'il ne pourrait peut-être pas tenir.

Le serveur, en apportant la collation, rompit le charme. Dicter était trop épuisé pour avoir faim, mais il avala quand même quelques bouchées et but tout le pot de café. Ensuite, il se lava et se rasa, ce qui lui fit du bien. Il boutonnait une chemise propre quand le lieutenant Hesse frappa à

la porte. Dicter embrassa Stéphanie et sortit.

La voiture dut faire un détour - un nouveau raid aérien avait détruit dans la nuit toute une rangée de maisons non loin de la gare - pour rattraper la route de Sainte-Cécile.

Dicter avait déclaré à Rommel que l'interrogatoire des prisonniers aiderait à démanteler la Résistance avant le débarquement ; et maintenant Rommel, comme tous les chefs militaires, confondant éventualité et promesse ferme, s'attendait à des résultats. Or on ne pouvait malheureusement rien garantir d'un interrogatoire, certains prisonniers débitaient intelligemment des mensonges impossibles à vérifier, d'autres parvenaient à se tuer avant de céder sous la torture. En outre, si les mesures de sécurité prises par le réseau étaient vraiment rigoureuses, chacun de ses membres ne connaîtrait que le minimum au sujet des autres et ne disposerait que de quelques renseignements intéressants, lesquels, si l'on envisageait le pire, pourraient bien faire partie d'un vaste plan de désinformation : en effet, les Alliés, ne négligeant pas la possibilité que leurs partisans craquent sous la torture, étaient capables d'avoir laissé filtrer de fausses informations.

Dicter commença par se mettre en condition : totalement inaccessible

à la pitié et calculateur. Il devait rester absolument sourd aux souffrances tant physiques que morales qu'il allait infliger à des êtres humains et ne pas perdre de vue un seul instant que la seule chose qui comptait c'était le résultat. Il ferma les yeux et sentit un calme profond s'installer en lui, en même temps qu'un frisson familier le pénétrait jusqu'à l'os, le froid de la mort, se disait-il parfois.

La voiture s'arrêta dans le parc du château. Des ouvriers réparaient les vitres brisées et comblaient les trous creusés par les grenades. Dans la vaste salle dallée de marbre, les téléphonistes chuchotaient dans leur micro. Hans Hesse sur ses talons, Dicter traversa la magnifique enfilade de l'aile est et descendit

84

au sous-sol fortifié. La sentinelle de faction à la porte salua sans tenter quoi que ce fût pour l'intercepter - il était en uniforme. Dicter entra dans le centre d'interrogatoires.

Willi Weber était assis à sa table dans le premier bureau. Dicter aboya : ‘

Heil Hitler ! ^a et salua, obligeant Weber à se lever. Puis il prit un siège et s'assit.

- Je vous en prie, major, asseyez-vous, dit-il, à la grande fureur de Weber, invité à s'asseoir dans son propre quartier général. Combien de prisonniers avons-nous ?

- Trois.

- Si peu ? fit Dicter, déçu.

- Nous avons tué huit ennemis au cours de l'escarmouche. Deux autres ont succombé à leurs blessures pendant la nuit.

Dicter eut un grognement agacé ; il avait ordonné de maintenir en vie les blessés. Mais inutile d'interroger Weber sur la façon dont on les avait traités.

- Je crois, ajouta Weber, que deux se sont échappés...

- Oui, fit Dicter, la femme sur la place et l'homme qu'elle portait.

- Exactement. Donc, sur un total de quinze attaquants, cela nous fait trois prisonniers.

- O` sont-ils ?
- Il y en a deux dans une cellule, marmonna Weber d'un ton vague.
- Et le troisième ? s'enquit Dicter le regardant dans les yeux.
- On est en train de l'interroger, répondit Weber en désignant de la tête le bureau voisin.

Plein d'appréhension, Dicter se leva et ouvrit la porte.   l'intérieur, il aperçut la silhouette trapue du sergent Becker, muni d'une matraque de policier. Transpirant et le souffle court de qui vient de fournir un effort physique, il regardait fixement un prisonnier ligoté à un poteau.

Les craintes de Dicter furent confirmées, et malgré l'impassibilité qu'il s'était imposée, il ne put réprimer une grimace de dégoût. Il s'agissait de Geneviève, la jeune femme qui avait dissimulé une mitraillette Sten sous son manteau. Une corde passée sous ses bras retenait contre le poteau son corps entièrement nu, avachi et couvert d'ecchymoses ; son visage était si tuméfié

85

qu'elle ne pouvait plus ouvrir les yeux. Du sang coulait de sa bouche sur son menton et ruisselait sur sa poitrine. Un bras pendait suivant un angle bizarre, sans doute à cause d'une clavicule d  mise ; sa toison pubienne enfin était poisseuse de sang.

- que vous a-t-elle dit ? demanda Dicter    Becker.
- Rien, l,cha Becker, l'air embarrassé.

Dicter hocha la tête sans rien dire, maîtrisant sa rage : ses craintes se révélaient fondées. Il s'approcha de la femme.

- Geneviève, dit-il en français en s'approchant d'elle, écoutez-moi.
- Voudriez-vous vous reposer un peu maintenant ? essaya-t-il comme elle ne donnait aucun signe d'avoir entendu.

Aucune réaction.

Il se retourna, Weber se tenait sur le seuil, une expression de défi sur le visage. Pris d'une fureur glacée, Dicter lança :

- On vous avait expressément dit que c'était moi qui proc  derais à

l'interrogatoire.

- Nos instructions étaient de vous laisser accéder aux prisonniers, répliqua Weber d'un air suffisant. On ne nous a pas interdit de les questionner nous-mêmes.

- tes-vous satisfait des résultats que vous avez obtenus ? Weber ne répondit rien.

- Et les deux autres ? reprit Dicter.

- Leur interrogatoire n'a pas encore commencé.

- Dieu soit loué. Conduisez-moi auprès d'eux.

Dicter n'en était pas moins contrarié. Il s'attendait à une demi-douzaine de prisonniers, et non à deux seulement.

Weber fit un signe de tête à Becker qui, abandonnant sa matraque, montra le chemin. L'éclairage cru du couloir mit en évidence les taches de sang qui maculaient l'uniforme du sergent ; celui-ci s'arrêta devant une porte munie d'un judas dont Dicter fit coulisser le panneau pour regarder à

l'intérieur.

Une pièce nue au sol en terre battue et rien d'autre qu'un seau dans le coin. Assis sur le sol, deux hommes regardaient dans le vide, sans parler.

Dicter les examina attentivement : il les avait vus tous deux la veille. Le plus ,gé, c'était Gaston, qui avait posé les explosifs. Un grand morceau de sparadrap recouvrait une blessure au cr,ne qui paraissait superficielle.

L'autre était très jeune, dans les dix-sept ans, et Dicter se rappela qu'il s'appelait Bertrand. Il ne semblait pas blessé, mais Dicter, se remé-86

morant l'escarmouche, pensa qu'il avait pu être choqué par l'explosion d'une grenade.

Dicter les observa un moment, prenant son temps pour réfléchir. Pas question de se tromper. Il ne pouvait pas se permettre de gaspiller l'un de ses deux derniers atouts. Le gosse, affolé sans aucun doute, serait malgré

tout capable de supporter la douleur. L'autre, si on le torturait trop, risquait, à cause de son âge, de mourir avant de craquer. Cependant il devait être sensible, et Dictier commençait à entrevoir une stratégie pour les interroger.

Refermant le judas, il regagna la salle d'interrogatoire, suivi par Becker qui le fit, une nouvelle fois, penser à un chien stupide mais dangereux.

- Sergent Becker, ordonna Dictier, détachez la femme et conduisez-la dans la cellule avec les deux autres.

- Une femme dans une cellule d'hommes ? protesta Weber.

Dictier lui jeta un regard incrédule.

- Vous croyez que cela va l'offusquer ?

Becker s'exécuta et réapparut portant le corps disloqué de Geneviève.

- Faites en sorte, précisa Dictier, que le vieux la voie bien et puis amenez-le ici.

Becker sortit.

Dictier décida d'éloigner Weber pour être plus tranquille. Il savait toutefois que celui-ci résisterait à un ordre direct. Aussi lui fit-il une suggestion :

- Je pense que vous devriez rester ici pour assister à l'interrogatoire. Ma façon de procéder pourrait vous apprendre bien des choses.

- Je ne crois pas, déclara Weber, réagissant comme Dictier l'avait prévu, Becker me tiendra au courant.

Dictier affecta de l'indignation et Weber sortit. Il surprit le regard admiratif du lieutenant Hesse qui, témoin de la scène, avait compris comment son supérieur avait manipulé Weber.

- Parfois, fit observer Dictier en haussant les épaules, c'est trop facile.

Becker revint alors avec Gaston. Le vieil homme était pale. Il n'en pas douter, la vue de Geneviève l'avait profondément secoué.

- Asseyez-vous donc, fit Dictier en allemand. Voulez-vous fumer ?

Gaston demeura impassible ; donc il ne comprenait pas l'allemand, détail qui avait son importance.

Dictier lui désigna un siège et lui offrit une cigarette. Gaston la prit et l'alluma d'une main tremblante.

C'est à ce stade que certains prisonniers craquaient ; les torturer devenait inutile, la terreur de ce qui les attendait suffisait. Dictier espérait que ce serait le cas aujourd'hui. Il avait montré à Gaston l'alternative qui s'offrait à lui : d'un côté, le martyr de Geneviève ; de l'autre, des cigarettes et un traitement humain.

Dictier poursuivit en français, d'un ton amical.

- Je vais vous poser quelques questions.

- Je ne sais rien, objecta tout de suite Gaston.

- Oh ! mais si, insista Dictier. Vous avez une soixantaine d'années et vous avez vécu à Reims ou dans les environs toute votre vie. Comme Gaston ne protestait pas, Dictier continua. Je suis au courant que les résistants utilisent des noms de code et n'échangent, par précaution, que le minimum d'informations personnelles. Gaston acquiesça machinalement. Mais cela fait des décennies que vous connaissez la plupart d'entre eux. Un homme peut, dans la Résistance, se faire appeler ...léphant, Prêtre ou Aubergine, mais vous, vous connaissez son visage et vous savez qu'il s'agit de Jean-Pierre le facteur, qui habite rue du Parc et qui rend subrepticement visite à la veuve Martineau le mardi quand sa femme croit qu'il joue aux boules.

Gaston détourna la tête pour fuir le regard de Dictier, lui confirmant ainsi qu'il avait vu juste.

- Je tiens à ce que vous compreniez bien, poursuivit Dictier, que tout ce qui va se passer ici dépend de vous. La douleur qui s'éternise ou qui s'arrête. L'arrêt de mort ou le sursis. Il constata avec satisfaction que Gaston semblait de plus en plus terrorisé. Vous allez répondre à mes questions, tout le monde finit par le faire. La seule inconnue, c'est au bout de combien de temps.

À ce moment-là un homme pouvait s'effondrer ; Gaston, lui, tenait bon.

- Je ne peux rien vous dire, murmura-t-il.

Il avait peur, mais il lui restait encore un peu de courage et il ne renoncerait pas sans combattre.

Dicter haussa les épaules : ce ne serait pas facile.

- Retournez dans la cellule, ordonna-t-il à Becker en allemand. que le garçon se déshabille. Conduisez-le à côté et attachez-le au poteau dans la pièce voisine.

- Très bien, major, s'empressa de répondre Becker. Dictier se retourna ensuite vers Gaston.

- Vous allez me dire la véritable identité, le nom de code et l'adresse de chacun des hommes et des femmes présents hier, ainsi que de tous ceux qui font partie de votre réseau. Gaston secoua la tête, mais Dictier continua.

Je veux connaître aussi toutes les maisons utilisées par votre organisation.

Gaston tira de toutes ses forces sur sa cigarette et contempla le bout rougeoyant.

Ça vrai dire, ce n'était pas le plus important ; le but principal de Dictier était d'obtenir des renseignements qui lui permettraient de remonter jusqu'à d'autres réseaux de la Résistance, et ce, à l'insu de Gaston.

quelques instants plus tard, Becker revint avec Bertrand. Gaston, bouche bée, regarda le jeune homme complètement nu, traverser la salle d'interrogatoire pour gagner la pièce du fond. Dictier se leva.

- Ayez l'œil sur le vieux, recommanda-t-il à Hesse.

Il suivit Becker dans la chambre de torture et prit soin de laisser la porte entrebâillée pour que Gaston entende tout.

Becker ligota Bertrand au poteau et, avant que Dictier ait pu intervenir, le frappa au creux de l'estomac. Le coup, violent et asséné par un gaillard vigoureux, fit un bruit sourd, terrifiant. Le jeune homme poussa un gémissement et se tordit de douleur.

- Non, non, non, fit Dictier.

Comme il l'avait prévu, la méthode de Becker n'avait rien de scientifique : un homme jeune et robuste pouvait supporter les coups presque indéfiniment.

- D'abord, il faut lui bander les yeux, reprit-il en tirant de sa poche un

grand foulard qu'il noua sur les yeux de Bertrand. De cette façon, l'attente est horrible et chaque coup un choc épouvantable.

Becker prit sa matraque et, comme Dictier acquiesçait, l'abattit sur la joue de sa victime : on entendit le craquement du

89

bois qui fracassait l'os. Bertrand poussa un cri de douleur et de peur.

- Non, non, reprit Dictier. Jamais la tête. Vous risquez de décrocher la m

,choire ou, pis encore, d'endommager le cerveau ; soit le sujet sera empêché de parler, soit rien de ce qu'il dira ne présentera plus le moindre intérêt.

Il prit la matraque des mains de Becker et la reposa dans le porte-parapluies. Parmi l'assortiment d'armes qui s'offrait à lui il choisit un pied-de-biche et le tendit à Becker.

- N'oubliez pas, il s'agit d'infliger une douleur insupportable sans mettre en danger la vie du sujet ni sa capacité à nous dire ce que nous avons besoin de savoir. ...vitez les organes vitaux. Concentrez-vous sur les parties osseuses : chevilles, tibias, rotules, doigts, coudes, épaules, côtes.

Becker prit un air entendu : il passa derrière le poteau et, visant avec soin, frappa violemment le coude de Bertrand avec la barre d'acier. Le jeune homme poussa un hurlement d'horreur, que Dictier reconnut aussitôt.

Becker avait l'air enchanté. Dieu me pardonne, songea Dictier, d'enseigner à

cette brute comment infliger plus efficacement la douleur.

Suivant à la lettre les instructions de Dictier, Becker frappa ensuite Bertrand à l'épaule, à la main, puis à la cheville. Dictier faisait marquer à Becker une pause entre les coups, ce qui laissait juste assez de temps à

la douleur pour commencer à s'apaiser et au prisonnier pour se mettre à

redouter le coup suivant. Bertrand demandait gr,ce.

- Assez, je vous en prie, implora-t-il, affolé de souffrance et de peur.

Becker leva son pied-de-biche, mais Dicter l'arrêta ; il voulait que les supplications se prolongent. Je vous en prie, ne me frappez plus, cria Bertrand. Je vous en prie, je vous en prie.

- C'est en général une bonne idée, expliqua Dicter à Becker, de briser une jambe au début d'un interrogatoire. C'est atrocement douloureux, surtout après, quand on frappe à l'endroit de la fracture. Juste au-dessous du genou, indiqua-t-il en choissant un lourd marteau dans le porte-parapluies pour le donner à Becker. Aussi fort que vous pouvez.

Becker visa soigneusement et abattit la masse de toutes ses forces : le tibia se brisa dans un affreux craquement. Bertrand 90

poussa un hurlement et s'évanouit. Becker lui aspergea le visage, et le jeune homme, revenant à lui, se remit à crier.

Au bout d'un moment, les hurlements cédèrent la place à des gémissements déchirants.

- qu'est-ce que vous voulez ? supplia Bertrand. Je vous en prie, dites-moi ce que vous voulez de moi !

Mais Dicter, au lieu de poser une question, passa le pied-de-biche à Becker en désignant la jambe cassée et l'éclat d'os blanc qui pointait à travers la chair. Becker frappa à cet endroit précis. Bertrand hurla et perdit de nouveau connaissance. Dicter estima que cela pouvait suffire.

Il revint dans la pièce voisine. Gaston était assis là où Dicter l'avait laissé, mais c'était un autre homme. Penché sur sa chaise et secoué par les sanglots, il cachait son visage dans ses mains et implorait le ciel. Dicter s'agenouilla devant lui et l'obligea à lever son visage ruisselant de larmes. Gaston regarda Dicter qui dit doucement :

- Vous seul avez le pouvoir de faire cesser cela.

- Je vous en prie, arrêtez, arrêtez, gémit Gaston. Un silence. Nouveaux hurlements de Bertrand.

- Oui ! cria Gaston. Oui, oui, je dirai tout, mais, je vous en prie, arrêtez !

- Sergent Becker ! dit Dictier en haussant la voix.

- Oui, major ?

- C'est tout pour le moment.

- Bien, major, répondit Becker, manifestement déçu.

- Maintenant, Gaston, fit Dictier, revenant au français, commençons par le chef du réseau. Nom, et nom de code. qui est-ce ?

Gaston hésita, et Dictier dirigea son regard vers la salle de torture.

- Michel Clairet, l,cha précipitamment Gaston. Nom de code Monet.

La situation se débloquent. Le plus dur, c'était le premier nom. Le reste suivrait sans effort. Sans montrer sa satisfaction, Dictier tendit une cigarette à Gaston et approcha une allumette.

- O` habite-t-il ?

- ı Reims.

Gaston souffla un nuage de fumée et ses tremblements 91

commencèrent à s'apaiser. Il donna une adresse non loin de la cathédrale.

Dictier fit un signe de tête au lieutenant Hesse qui se mit à noter les réponses de Gaston dans un carnet. Patiemment, Dictier amena Gaston à citer chaque membre du groupe d'assaut. Pour certains, Gaston ne connaissait que les noms de code et il y avait deux hommes qu'il prétendit n'avoir jamais vus avant dimanche. Dictier le croyait. Il y avait deux chauffeurs qui attendaient au volant d'une voiture à quelques mètres de là : une jeune femme prénommée Gilberte et un homme, nom de code Maréchal. D'autres encore appartenaient au groupe qu'on nommait le réseau Bollinger.

Dictier le questionna sur les relations entre les résistants. Existait-il des liaisons amoureuses ? Y avait-il parmi eux des homosexuels ?

Connaissait-on quelqu'un qui couchait avec la femme d'un autre ?

La torture avait cessé, mais Bertrand continuait à gémir et parfois à hurler de douleur.

- Va-t-on s'occuper de lui ? demanda Gaston. Dictier haussa les épaules.
- Je vous en prie, faites venir un médecin.
- Certainement... quand nous aurons terminé notre conversation.

Gaston raconta à Dictier que Michel et Gilberte étaient amants bien que Michel fût marié à Betty, la blonde qu'il avait vue sur la place.

Gaston jusqu'à maintenant avait parlé d'un réseau presque totalement anéanti, aussi ses informations n'avaient-elles qu'un intérêt essentiellement théorique. Dictier passa alors à des questions plus importantes.

- quand des agents alliés viennent dans la région, comment établissent-ils le contact ?

Personne n'était censé savoir comment cela se déroulait, tout était compartimenté. Gaston connaissait pourtant une partie de la procédure : les agents étaient accueillis - il ignorait où - par une femme, nom de code Bourgeoise, qui les emmenait chez elle puis les confiait à Michel.

Personne n'avait jamais rencontré Bourgeoise, pas même Michel.

92

Dictier fut déçu que Gaston en sache si peu sur cette femme. Mais c'était le principe du cloisonnement.

- Savez-vous où elle habite ?

Gaston fit un hochement de tête affirmatif.

- Un des agents nous a donné l'adresse. Elle a une maison rue du Bois. Au numéro 11.

Dictier s'efforça de dissimuler sa jubilation : il venait d'obtenir une information capitale. Dictier était maintenant en mesure de prendre les autres agents que l'ennemi enverrait probablement pour tenter de reconstituer le réseau Bollinger.

- Et quand ils partent ?

Ils étaient ramassés par un avion dans une prairie nom de code Champ de pierre, en fait un p,турage à proximité du village de Chatelle, révéla Gaston. Un terrain de secours, nom de code Champ d'or, existait, mais

il n'en connaissait pas l'emplacement.

Dicter questionna ensuite Gaston sur les liaisons avec Londres. qui avait ordonné l'attaque sur le central téléphonique ? Gaston expliqua que Betty -

le major Clairet - était l'officier responsable du réseau et qu'elle avait reçu ses ordres de Londres. Dicter fut surpris : une femme à la tête d'un réseau ? Mais il avait vu son courage au feu. Elle devait faire un excellent chef.

Dans la salle voisine, Bertrand commençait à prier tout haut que la mort arrive.

- Je vous en prie, dit Gaston. Un médecin.

- Parlez-moi un peu du major Clairet, continua Dicter. Ensuite je ferai venir quelqu'un pour faire une piqûre à Bertrand.

- quelqu'un de très important, déclara Gaston qui tenait à donner à Dicter des renseignements qui le rassasient. Il paraît que personne d'autre n'a survécu aussi longtemps dans la clandestinité. Elle a opéré dans tout le nord de la France.

Dicter l'écoutait, fasciné.

- Elle a des contacts avec d'autres réseaux ?

- Je crois que oui.

Voilà qui était inhabituel - quelle précieuse source d'informations sur la Résistance française elle ferait !

- Hier, après l'escarmouche, reprit Dicter, elle s'est enfuie.

Où croyez-vous qu'elle soit allée ?

- Elle est rentrée à Londres, j'en suis sûr, dit Gaston. Pour faire son rapport.

Dicter jura sous cape. C'est en France qu'il la voulait, là où il pourrait l'arrêter et l'interroger. S'il parvenait à mettre la main sur elle, il serait en mesure d'anéantir la moitié de la Résistance française - comme il l'avait promis à Rommel. Mais elle était hors d'atteinte.

- C'est tout pour l'instant, conclut-il en se levant. Hans, faites venir un médecin pour les prisonniers. Je ne veux voir aucun d'eux mourir aujourd'hui : ils ont peut-être encore des choses à nous dire. Ensuite, tapez vos notes à la machine et apportez-les-moi demain matin.

- Très bien, major.

- Faites-en une copie pour le major Weber - mais attendez que je vous le dise pour la lui donner.

-   vos ordres.

- Je rentrerai tout seul en voiture à l'hôtel, annonça Dictier en sortant.

La migraine l'assaillit dès qu'il mit le pied dehors. Se frictionnant le front de la main, il regagna la voiture et sortit du village pour prendre la route de Reims. Le soleil de l'après-midi semblait se refléter sur la chaussée droit dans ses yeux. Ces migraines apparaissaient souvent après un interrogatoire. Dans une heure, il n'y verrait plus et ne serait bon à

rien. Il fallait qu'il soit de retour à l'hôtel avant que la crise n'atteigne son maximum. Ne voulant pas ralentir, il klaxonnait constamment.

Les ouvriers agricoles rentrant chez eux à pas lents s'écartaient précipitamment sur son passage. Des chevaux se cabrèrent et une charrette bascula dans le fossé. La douleur lui faisait monter les larmes aux yeux et la nausée se précisait.

Il parvint à rejoindre Reims et l'hôtel Frankfurt sans accident. Là, il abandonna la voiture plutôt qu'il ne la gara pour gagner sa suite en trébuchant.

Stéphanie comprit aussitôt ce qui s'était passé et, pendant qu'il ôtait sa tunique d'uniforme et sa chemise, attrapa la trousse à pharmacie pour préparer une seringue avec une solution à base de morphine. Dictier s'affala sur le lit et elle enfonça l'aiguille dans son bras. La douleur cessa presque immédiatement. Stéphanie s'allongea auprès de lui et caressa doucement son visage.

quelques instants plus tard, Dictier était inconscient.

10.

Betty habitait une chambre meublée dans les combles d'une grande maison ancienne de Bayswater : si une bombe traversait le toit, elle

atterrirait sur son lit. En réalité, elle y passait fort peu de temps, non par crainte des bombardements, mais parce que sa véritable existence était ailleurs : en France, au quartier général du SOE ou dans un de ses centres de formation à la campagne. Très peu de choses lui étaient personnelles : une photo de Michel jouant de la guitare, des œuvres de Flaubert et de Molière en français sur une étagère, une aquarelle de Nice qu'elle avait peinte à

quinze ans. Trois tiroirs de la petite commode contenaient des vêtements, le dernier était réservé aux armes et aux munitions.

Fatiguée et déprimée, elle se déshabilla et s'allongea sur le lit pour feuilleter un exemplaire de Parade. Elle apprit ainsi que Berlin, le mercredi précédent, avait été bombardé par un groupe de quinze cents avions. Difficile à concevoir : elle essaya de se représenter ce que les Berlinoises avaient subi et parvint seulement à évoquer un tableau du Moyen

–ge dépeignant l'enfer avec des gens nus qui brûlaient vifs dans une grêle de feu.

Ses pensées revenaient sans cesse à l'échec de la veille. Elle repassa dans son esprit le film de la bataille, imaginant une douzaine de décisions qu'elle aurait pu prendre et qui auraient abouti à la victoire plutôt qu'à

la défaite. Non seulement elle avait perdu une bataille, mais elle risquait bien de perdre aussi son mari ; elle se demanda s'il y avait un lien entre les deux. Décidément, elle ne se montrait pas à la hauteur ni comme chef 95

ni comme épouse : peut-être y avait-il chez elle une faille profonde.

Le rejet de son nouveau projet lui enlevait les moyens de se racheter. Tous ces braves avaient donné leur vie pour rien.

Elle finit par sombrer dans un sommeil agité dont elle fut tirée par un cri derrière la porte : ' Betty ! Téléphone ! ^a C'était la voix d'une des filles de l'appartement du dessous.

La pendulette posée sur l'étagère indiquait six heures.

- qui est-ce ? demanda-t-elle.

- Il ajuste dit que c'était le bureau.

- J'arrive, répondit-elle en passant un peignoir.

Ne sachant pas très bien s'il était six heures du matin ou six heures du soir, elle jeta un coup d'œil par son petit vasistas avant de dévaler l'escalier jusqu'au téléphone installé dans l'entrée : le soleil se couchait sur les élégantes terrasses de Ladbroke Grove.

- Désolé de vous réveiller.

Betty reconnut la voix de Percy Thwaite.

- Pas du tout.

Elle était contente de l'entendre, car même s'il l'envoyait sans cesse au-devant du danger, elle s'était profondément attachée à lui. C'était une responsabilité terrible que de diriger des agents, et certains officiers supérieurs cherchaient à se protéger en s'interdisant la pitié devant la mort ou la capture de leurs hommes. Mais Percy ressentait chaque perte d'un agent comme un véritable deuil. Betty savait qu'il ne prendrait donc jamais de risques inutiles avec elle. Elle lui faisait confiance.

- Pouvez-vous venir à Orchard Court ?

Elle se demanda si les autorités avaient reconsidéré son plan et elle sentit l'espoir lui faire battre le cœur.

- Monty a changé d'avis ?

- Hélas, non. Mais j'ai besoin de vous pour briefer quelqu'un.

- Je serai là dans quelques minutes, assura-t-elle se mordant la lèvre pour maîtriser sa déception.

Elle s'habilla rapidement et prit le métro jusqu'à Baker Street. Percy l'attendait dans l'appartement de Portman Square.

- J'ai déniché un opérateur radio. Il n'a pas d'expérience, mais il a suivi le stage d'entraînement. Je l'envoie à Reims demain.

Machinalement, Betty jeta un coup d'œil à la fenêtre pour vérifier les conditions météorologiques : un agent avait toujours ce réflexe quand on évoquait un vol. Les rideaux étaient fermés, par mesure de sécurité, mais elle savait qu'il faisait beau temps.

- Reims ? Pourquoi ?

- Nous n'avons eu aucune nouvelle de Michel aujourd'hui. J'ai besoin de savoir ce qu'il reste du réseau Bollinger.

Betty hocha la tête. Pierre, l'opérateur radio, avait participé à l'attaque du ch,teau ; il était probablement prisonnier, ou mort. Michel, à supposer qu'il ait retrouvé l'émetteur radio de Pierre, n'avait de toute façon aucune formation et ne connaissait certainement pas les codes.

- Mais pour quoi faire ?

- Au cours des derniers mois, nous leur avons envoyé des tonnes d'explosifs et de munitions. J'ai envie de faire sauter quelques pétards.

Le central téléphonique est certes l'objectif le plus important, mais ce n'est pas le seul. Même s'il ne reste que Michel et deux ou trois autres, ils peuvent toujours faire sauter des voies ferrées, couper des c,bles téléphoniques et abattre des sentinelles : c'est toujours ça de pris. Mais impossible de donner des instructions sans aucun moyen de communication.

Betty haussa les épaules. Pour elle, le ch,teau était la seule cible qui comptait. Tout le reste était de la gnognotte. Mais, après tout, pourquoi pas ?

- Je le brieferai, bien s'r.

Percy l'observa longuement, hésita, puis finit par dire :

- Comment allait Michel... à part sa blessure ?

- Bien.

Betty garda un moment le silence sous le regard perspicace de Percy, mais elle ne pouvait pas l'abuser - il la connaissait trop bien -, aussi l,cha-t-elle dans un soupir :

- Il y a une fille.

- C'est ce que j'appréhendais.

- Je crains qu'il ne reste pas grand-chose de mon mariage, reconnut-elle amèrement.

- Je suis désolé.

- Si, au moins, je pouvais me dire que je me suis sacrifiée utilement, que j'ai frappé un grand coup et que, gr,ce à moi, le débarquement a plus de chances de réussir, ça m'aiderait.

97

- Au cours des deux dernières années, vous en avez fait bien plus que la plupart.

- Mais à la guerre, il n'y a pas de second prix, n'est-ce pas ?

- Hélas, non.

La compassion que lui manifestait Percy l'apaisait, pourtant elle ne voulait surtout pas se mettre à pleurnicher sur son sort, et elle se leva précipitamment en disant :

- Je ferais mieux d'aller briefer le nouveau radio.

- Nom de code Hélicoptère. Il attend dans le bureau. Ce n'est malheureusement pas une flèche, mais c'est un brave gars.

- S'il est si peu malin, pourquoi l'envoyer ? Il pourrait mettre les autres en danger, rétorqua-t-elle, estimant qu'il y avait une certaine négligence dans cette attitude.

- Comme vous le disiez tout à l'heure, c'est notre dernière chance. Si le débarquement échoue, nous avons perdu l'Europe. Il faut faire feu de tout bois maintenant parce que nous n'aurons pas d'autres occasions.

Betty acquiesça à regret : il avait retourné contre elle son propre argument, et il avait raison. Mais, à la différence que, cette fois, parmi les vies exposées, se trouvait celle de Michel.

- D'accord, fit-elle, j'y vais.

- Il a h,te de vous voir.

- Pourquoi ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils.

- Allez donc poser la question vous-même, fit Percy en souriant.

Betty sortit du salon qui servait de bureau à son chef et suivit le couloir jusqu'à la cuisine o' la secrétaire, sans cesser de taper sur sa machine, lui indiqua une porte.

Elle s'arrêta un instant avant d'entrer. C'est toujours comme ça, se dit-elle : on récupère et on continue en espérant qu'on finira par oublier.

Elle pénétra dans une petite pièce dont le mobilier se composait d'une table carrée et de quelques chaises dépareillées. Hélicoptère, jeune homme blond d'une vingtaine d'années qui arborait une veste de tweed moutarde, orange et vert, sentait l'Anglais à un kilomètre. Heureusement, avant qu'il monte à bord de l'avion, on l'aurait équipé de vêtements qui passeraient inaperçus dans une ville française - le SOE employait en effet des couturières et des tailleurs français qui confectionnaient 98

pour les agents des tenues banales sur le continent et qui passaient des heures à leur donner un air un peu usagé pour qu'ils n'attirent pas l'attention. Mais on ne pouvait rien changer au teint rosé et aux cheveux blond-roux d'Hélicoptère, sauf espérer que la Gestapo y verrait du sang allemand.

- à vrai dire, nous nous sommes déjà rencontrés, dit-il à Betty une fois qu'elle se fut présentée.

- Je suis désolée, je ne m'en souviens pas.

- Vous étiez à Oxford avec mon frère, Charles.

- Charlie Standish... bien sûr !

Betty se rappela aussitôt un autre garçon blond vêtu de tweed, plus grand et plus mince qu'Hélicoptère, mais sans doute pas plus malin car il n'avait obtenu aucun diplôme. Charlie parlait lui aussi couramment français.

- Vous êtes même venue une fois chez nous dans le Gloucestershire.

Betty revit alors la maison de campagne, le père, Anglais très affable, et la mère, une élégante Française. Charlie avait un jeune frère, Brian ; elle avait un peu bavardé avec l'adolescent maladroit en bermuda, tout excité

par son nouvel appareil photo, et il s'était amouraché d'elle.

- Comment va Charlie ? Je ne l'ai pas revu depuis la fin de nos études.

- Il est mort, fit Brian, l'air soudain accablé. En 1941 ; il a été tué dans ce f-f-foutu désert.

Craignant de le voir éclater en sanglots, Betty lui prit la main.

- Brian, je suis absolument désolée.

- C'est gentil de votre part, réussit-il à dire malgré sa gorge serrée.

Depuis cette époque, reprit-il après s'être maîtrisé au prix d'un grand effort, je vous ai vue juste une fois : j'ai assisté à l'un de vos cours lors de mon stage d'entraînement pour le SOE, mais je n'ai pas eu l'occasion de vous parler.

- J'espère vous avoir donné de bons conseils.

- Vous parliez des traîtres et du sort qu'il fallait leur réserver. C'est bien simple, aviez-vous dit. Vous appuyez le canon de votre pistolet contre la nuque de ce salaud et vous pressez deux fois la détente. ^a «a nous a fichu une frousse épouvantable.

Il la regardait avec un air d'adoration tel qu'elle comprit 99

l'allusion de Percy - Brian avait encore le béguin pour elle. Betty s'éloigna un peu, s'assit de l'autre côté de la table et dit :

- Eh bien, nous ferions bien de nous y mettre. Vous savez que vous allez prendre contact avec un réseau de la Résistance qui a été pratiquement démantelé.

- Oui, je dois découvrir ce qu'il en reste et estimer, le cas échéant, ce qu'il est capable de faire.

- Selon toute probabilité, certains membres du réseau ont été faits prisonniers et sont en ce moment même interrogés par la Gestapo. Vous devrez donc vous montrer extrêmement prudent. Votre contact à Reims est une femme, nom de code Bourgeoise. Tous les jours à onze heures du matin, elle se rend dans la crypte de la cathédrale pour prier. Généralement, elle est la seule personne à se trouver là ; si ce n'était pas le cas, vous la reconnaîtrez à ses chaussures dépareillées, une noire et une marron.

- Facile.

- Vous devez lui dire : ´ Priez pour moi. ^a Elle doit vous répondre : ´ Je prie pour la paix. ^a C'est le code.

Il répéta les mots.

- Elle vous emmènera chez elle et vous mettra en contact avec le chef

du réseau Bollinger dont le nom de code est Monet. Faites bien attention à ne mentionner ni l'adresse ni le vrai nom de Bourgeoise devant les autres membres du réseau que vous rencontrerez : pour des raisons de sécurité, mieux vaut qu'ils restent dans l'ignorance.

Betty avait recruté elle-même Bourgeoise et installé le cloisonnement. Même Michel ne l'avait jamais rencontrée.

- Je comprends.

- Avez-vous une question à me poser ?

- Je suis sûr qu'il y en a des centaines, mais aucune ne me vient à l'esprit.

Elle se leva et fit le tour de la table pour lui serrer la main.

- Eh bien, bonne chance.

- Je n'ai jamais oublié ce week-end, répondit-il sans lui serrer la main.

Vous m'avez certainement trouvé mortellement ennuyeux ; mais ça ne vous a pas empêchée de vous montrer très gentille avec moi.

Elle sourit et lança d'un ton léger :

- Vous étiez un gosse charmant.

100

- Ça va, je suis tombé amoureux de vous.

...voquant la mort qui l'attendait peut-être pour le lendemain, elle ne dégagea pas sa main, ne se décidant pas à être aussi cruelle.

- Je suis flattée, dit-elle en s'efforçant de conserver un ton d'aimable badinage.

« Ça ne marchait pas : il était sérieux.

- Je me demandais... voudriez-vous... juste pour me porter chance, me donner un baiser.

Elle hésita. Pourquoi pas, songea-t-elle, et elle se dressa sur la pointe des pieds pour déposer un petit baiser sur ses lèvres ; elle s'attarda un

peu, puis s'écarta. Il était pétrifié de bonheur.

- Restez en vie, Brian, dit-elle en lui donnant une petite tape sur la joue.

Elle retrouva Percy devant une pile d'albums et une collection de photos étalées sur son bureau.

- Terminé ? demanda-t-il. Elle acquiesça de la tête.

- Mais il n'a pas l'étoffe du parfait agent secret, précisa-t-elle.

- Il est courageux, répondit-il en haussant les épaules, il parle français comme un Parisien et c'est un bon tireur.

- Il y a deux ans, vous l'auriez renvoyé dans l'armée

- Exact. Maintenant, je vais l'envoyer à Sandy.

Il s'agissait d'une grande maison près du terrain d'aviation de Tempsford, où Brian recevrait des vêtements bien français, et les faux papiers nécessaires au franchissement des barrages de la Gestapo et à l'achat du ravitaillement. Percy se leva et se dirigea vers la porte.

- Pendant que je l'accompagne, jetez donc un coup d'œil à cet album de famille, voulez-vous ? reprit-il en désignant les photos éparpillées sur le bureau. Ce sont toutes les photos d'officiers allemands que possède le MI6.

Si par hasard l'homme que vous avez vu sur la place de Sainte-Cécile se trouvait parmi eux, cela m'intéresserait de l'identifier.

Percy sortit. Betty commença par ce qui était, en fait, un annuaire de promotion d'une académie militaire avec les photos grandes comme un timbre-poste de quelque deux cents jeunes gens au teint frais. Avec une douzaine d'autres albums de ce genre l'attendaient aussi plusieurs centaines de photos.

101

Elle n'avait guère envie de passer la nuit entière à scruter une galerie de portraits, aussi commença-t-elle par réduire le champ de ses recherches.

L'homme de la place semblait avoir une quarantaine d'années ; en supposant qu'il ait terminé ses études vers vingt-deux ans, l'album devrait être daté

aux alentours de 1926, mais aucun des annuaires n'était aussi ancien.

Elle se pencha donc sur les photographies qui jonchaient le bureau. Tout en les examinant rapidement, elle s'efforça de rassembler ses souvenirs : il était très grand et bien habillé, mais cela ne se verrait pas sur une photo. Il avait des cheveux bruns et drus et, même s'il était rasé de près, on sentait qu'il avait la barbe bien fournie. Elle se rappela les yeux sombres, les sourcils bien dessinés, un nez droit, un menton carré - en fait, un physique déjeune premier.

Les clichés provenaient d'origines extrêmement diverses : documents d'actualité, pour certains, montrant des officiers serrant la main d'Hitler, inspectant des troupes ou contemplant des chars et des avions.

D'autres semblaient avoir été pris par des espions depuis des voitures ou derrière des fenêtres : plus spontanés, au milieu d'une foule, ils montraient les officiers faisant des courses, parlant à des enfants, hélant un taxi, allumant une pipe.

Elle passa les photos en revue aussi vite que possible, et les empila méthodiquement, s'arrêtant sur chaque homme aux cheveux bruns ; aucun cependant n'était aussi bel homme que celui dont elle avait gardé le souvenir. Elle passa sur le portrait d'un policier en tenue, puis elle y revint : l'uniforme l'avait d'abord déroutée, mais un examen attentif la convainquit qu'il s'agissait bien de lui.

Elle retourna le cliché pour lire la feuille dactylographiée collée au verso :

FRANCK, Dieter Wolfgang, parfois surnommé ' Frankie ^a ; né à Cologne le 3

juin 1904 ; études à l'université Humboldt de Berlin et à l'académie de Cologne ; marié en 1930 à Waltraud Loewe, 1 /ils, 1 fille ; commissaire au service d'investigation criminelle, police de Cologne, jusqu'en 1940; major, section renseignements, AfrikaKorps, jusqu'à... ?

Homme clé du service de renseignements de Rommel, cet officier a la réputation d'être un habile inquisiteur et un bourreau sans merci.

102

I

Betty frissonna à l'idée qu'elle avait approché de si près un homme

aussi dangereux. Un policier expérimenté qui avait ensuite consacré ses talents au renseignement militaire était un ennemi redoutable. Le fait d'avoir une famille à Cologne ne l'empêchait pas, apparemment, d'avoir une maîtresse en France.

Elle laissa à peine le temps à Percy de rejoindre sa table de travail.

- C'est lui, dit-elle en tendant la photo.

- Dicter Franck ! Nous le connaissons. Comme c'est intéressant. D'après ce que vous avez surpris de sa conversation sur la place, il semblerait que Rommel lui ait confié une sorte de mission de contre-Résistance. Percy nota quelque chose sur un bloc. Je ferais mieux de prévenir le MI6, puisque c'est eux qui nous ont prêté leurs photos.

On frappa à la porte et la secrétaire de Percy passa la tête.

- Il y a quelqu'un pour vous, colonel Thwaite.

Elle semblait tout émuoustillée ; l'attitude paternelle de Percy n'inspirant jamais ce genre de réaction chez les secrétaires, Betty en conclut que le visiteur devait être un homme séduisant.

- Un Américain, précisa-t-elle.

Voilà qui pourrait être une explication, songea Betty : pour les secrétaires en tout cas, les Américains représentaient le comble de la séduction.

- Comment m'a-t-il trouvé ? demanda Percy. Orchard Court était censé être une adresse secrète.

- Il est allé au 64 Baker Street, et on l'a envoyé ici.

- Ils n'auraient pas d° ; c'est certainement quelqu'un de très persuasif.

De qui s'agit-il ?

- Du major Chancelier.

Percy interrogea Betty du regard : elle ne connaissait personne de ce nom.

Puis elle se rappela l'arrogant major qui s'était montré si grossier avec elle, le matin même au OjG de Monty.

- Oh ! mon Dieu, lui ! l,cha-t-elle, écourée. qu'est-ce qu'il veut ?

- Faites-le entrer, dit Percy.

Paul Chancelier franchit le seuil. Il boitait légèrement; 103

dans la matinée cela avait échappé à Betty. Sans doute sa claudication empirait-elle à mesure que la journée s'avavançait. Il avait une bonne tête d'Américain, avec un grand nez et un menton en galoche. Il aurait pu être beau sans cette oreille gauche, ou ce qu'il en restait - à peine un bout du lobe. Probablement une blessure de guerre. Chancelier salua et lança :

- Bonsoir, colonel. Bonsoir, major.

- On ne salue pas beaucoup au SOE, Chancelier, signala Percy, mais asseyez-vous, je vous en prie. qu'est-ce qui vous amène ?

Chancelier prit un siège et ôta sa casquette d'uniforme.

- Je suis content de vous avoir tous les deux sous la main, commençait-il.

J'ai passé la plus grande partie de la journée à ressasser notre conversation de ce matin. Il eut un petit sourire. Je dois l'avouer, je me suis évertué à composer les remarques cinglantes que j'aurais voulu lancer si seulement j'y avais pensé à temps.

Betty ne put retenir un sourire : elle en avait fait autant.

- Colonel Thwaite, reprit Chancelier, vous avez laissé entendre que le MI6

aurait pu ne pas révéler toute la vérité à propos de l'attaque du central téléphonique, et cette idée m'a tracassé. Le fait que le major Clairet ici présente se soit montrée aussi grossière avec moi ne signifiait pas nécessairement qu'elle mentait.

Betty était à deux doigts de lui pardonner, mais elle se cabra.

- Grossière ? Moi ?

- Betty, coupa Percy, taisez-vous. Elle referma la bouche.

- J'ai donc demandé qu'on m'envoie votre rapport, colonel. Bien s°r, cette requête émanait du bureau de Monty et non pas de moi personnellement. Un motard l'a apporté dare-dare à notre qG.

Voilà quelqu'un qui savait tirer quand il le fallait les manettes de l'appareil militaire, se dit Betty. C'était peut-être un macho arrogant, mais il ferait un précieux allié.

- J'ai compris en le lisant la principale raison de votre échec : vos renseignements étaient erronés.

- Fournis par le MI6 ! précisa Betty avec indignation.

- Oui, je l'ai bien remarqué, fit Chancelier d'un ton un 104

peu sarcastique. Je ne suis pas moi-même un soldat de carrière, mais mon père en est un, et les combines des bureaucrates militaires n'ont aucun secret pour moi.

- Vous êtes le fils du général Chancellor ? intervint Percy d'un ton songeur.

- Oui.

- Continuez.

- Le MI6 ne s'en serait pas tiré comme ça si votre patron avait assisté à la réunion de ce matin et donné la version SOE de cette histoire. qu'il ait été convoqué à la dernière minute m'a paru une coïncidence bien étrange.

Percy avait l'air sceptique.

- Il a été appelé par le Premier ministre. Je ne vois pas comment le MI6

aurait pu arranger cela.

- Churchill n'assistait pas à la réunion. C'est un de ses assistants de Downing Street qui la présidait. Et elle avait bien été organisée à l'instigation du MI6.

- «a, alors, s'écria Betty, furieuse. quels faux jetons !

- Dommage qu'ils ne soient pas aussi forts pour recueillir des renseignements qu'ils le sont pour duper leurs collègues, ajouta Percy.

- Major Clairret, reprit Chancellor, j'ai également examiné en détail

votre plan pour vous emparer du château avec une équipe déguisée en femmes de ménage. ...videmment, c'est risqué, mais ça pourrait marcher.

Reconsidérerait-on la chose ? Betty n'osait pas le demander.

- Alors, fit Percy en regardant Chancellor droit dans les yeux, que comptez-vous faire ?

- Le hasard a fait que j'ai dîné avec mon père. J'en ai profité pour lui raconter toute l'histoire et lui demander ce qu'un aide de camp devrait faire dans de telles circonstances. Nous étions au Savoy.

- qu'a-t-il répondu ? intervint Betty avec impatience. Elle se fichait pas mal de savoir dans quel restaurant ils s'étaient rencontrés.

- que mon devoir était de dire à Monty que nous avions fait une erreur, répondit-il en grimaçant. Difficile pour un général de l'admettre, difficile de revenir sur une décision. Mais parfois, il faut le faire.

- Et vous allez lui parler ? s'enquit Betty, pleine d'espoir.

105

- C'est déjà fait.

- Il n'est pas dans vos habitudes de perdre votre temps n'est-ce pas ? fit Percy, surpris.

Betty retint son souffle. Elle avait du mal à croire qu'après une journée de désespoir on allait lui accorder la seconde chance qu'elle souhaitait.

- Au bout du compte, reprit Chancellor, Monty s'est très bien comporté.

- Bon sang, qu'a-t-il dit de mon plan ? explosa Betty, incapable de contenir plus longtemps son énervement.

- Il a donné son accord.

- Dieu soit loué ! Elle se leva d'un bond, ne tenant plus en place. Une nouvelle chance !

- Magnifique ! fit Percy. Chancellor les arrêta d'un geste.

- Deux choses encore. La première ne vous plaira peut-être pas : il m'a

chargé de diriger l'opération.

- Vous ! l,cha Betty.

- Pourquoi ? s'informa Percy.

- On ne discute pas l'ordre que vous donne un général. Je suis désolé de vous voir aussi consternés. Monty a confiance en moi, même si cela ne semble pas être votre cas.

Percy haussa les épaules.

- quelle est l'autre condition ? interrogea Betty.

- Il y a un impératif de temps. Si je ne peux pas vous dire quand aura lieu le débarquement - d'ailleurs la date n'en a pas encore été

définitivement fixée - je suis en mesure de vous confier que nous devons accomplir notre mission dans des délais très brefs. Si vous n'avez pas atteint l'objectif avant lundi prochain minuit, ce sera probablement trop tard.

- Lundi prochain ! s'exclama Betty.

- Oui, déclara Paul Chancellor. Nous avons exactement une semaine.

Le troisième jour

Mardi 30 mai 1944

11.

Betty quitta Londres au lever du jour, sur une moto Vincent Cornet équipée d'un puissant moteur de cinq cents centimètres cubes. Les routes étaient désertes : l'essence étant sévèrement rationnée, on pouvait se retrouver en prison pour s'être déplacé inutilement ^a. Elle roulait très vite. C'était dangereux, mais excitant.

Elle éprouvait les mêmes sentiments à propos de sa mission : elle avait peur, pourtant elle avait h,te d'y être. La veille, soutenus par des litres de thé, ils avaient, Percy, Paul et elle, dressé des plans jusque tard dans la nuit. L'équipe comprendrait six femmes, avaient-ils décidé, puisque c'était le nombre habituel, dont l'une serait spécialiste en explosifs et une autre technicienne en communications pour déterminer l'emplacement exact des charges qui mettraient, avec certitude, le central hors service ; il fallait aussi une tireuse d'élite et

deux combattantes coriaces. Avec elle, cela ferait six.

Elle ne disposait que d'une journée pour les dénicher, car il fallait prévoir un minimum de deux jours d'entraînement, mercredi et jeudi.

L'équipe devait au moins apprendre à sauter en parachute. Le vendredi soir, on les larguerait à proximité de Reims et, le samedi soir ou le dimanche, elles pénétreraient dans le ch,teau. La marge d'erreur envisageable n'excéderait donc pas vingt-quatre heures.

Elle franchit la Tamise par le pont de Londres. Sa moto passa en rugissant entre les docks ravagés par les bombes et les vieux immeubles croulants de Bermondsey et de Rotherhithe,

109

puis elle emprunta Old Kent Road, la route traditionnelle des pèlerins, en direction de Canterbury. Abandonnant la banlieue derrière elle, elle mit les gaz à fond, laissant le vent chasser ses soucis.

Il n'était pas six heures lorsqu'elle arriva à Somersholme, la résidence de campagne des barons de Colefield, o' ne résidait plus - le baron William marchant sur Rome avec la 8e Armée - que sa sour, l'Honorable Diana Colefield. La vaste demeure, qui pouvait recevoir des douzaines d'amis et leurs domestiques, servait maintenant de maison de convalescence pour les soldats blessés.

Betty ralentit pour remonter l'allée de tilleuls centenaires et contempler l'édifice de granit rosé, ses terrasses, ses balcons, ses pignons et ses toits, ses rangées de fenêtres et sa forêt de cheminées. Elle se gara sur le gravier de la cour entre une ambulance et quelques jeeps.

Dans le hall, des infirmières s'affairaient et portaient des tasses de thé

aux soldats qui, bien que convalescents, devaient quand même être réveillés au lever du jour. Betty demanda Mme Riley, la gouvernante, et on lui indiqua le sous-sol. Elle la trouva là, en compagnie de deux hommes en salopette ; tous trois fixaient la chaudière d'un regard soucieux.

- Bonjour, maman, dit Betty.

Sa mère la serra contre sa poitrine. Encore plus petite que sa fille et tout aussi fluette, elle était cependant, comme Betty, plus costaud

qu'elle n'en avait l'air : son étreinte coupa le souffle de Betty qui, hors d'haleine, se dégagea en riant.

- Maman, tu vas m'étouffer !

- Comment savoir si tu es vivante avant de t'avoir sous les yeux, protesta sa mère.

Elle gardait dans sa voix une trace d'accent irlandais : cela faisait pourtant quarante-cinq ans qu'elle avait quitté Cork avec ses parents.

- que se passe-t-il donc avec cette chaudière ?

- Elle n'a pas été prévue pour produire autant d'eau chaude. Les infirmières sont des maniaques de la propreté et obligent ces malheureux soldats à prendre un bain tous les jours. Viens dans la cuisine, je vais te préparer un petit déjeuner.

Betty était pressée, mais elle pouvait cependant consacrer 110

un moment à sa mère. D'ailleurs, il lui fallait bien se nourrir ; aussi la suivit-elle jusqu'aux logements des domestiques.

Betty avait grandi dans cette maison. Elle avait joué dans le hall des serviteurs, galopé dans les bois et fréquenté l'école du village à quinze cents mètres de là ; puis elle était revenue ici passer ses vacances de pensionnaire et d'étudiante. Elle avait été extraordinairement privilégiée : sa mère aurait dû renoncer à sa place lors de la naissance de Betty, mais le vieux baron, assez peu conventionnel et redoutant surtout de perdre une aussi bonne gouvernante, l'avait autorisée à rester. Le père de Betty, maître d'hôtel, mourut quand elle avait à peine six ans. Chaque année en février, Betty et sa mère avaient accompagné la famille dans sa villa de Nice ; c'était là que Betty avait appris le français.

Le vieux baron, père de William et de Diana, aimait beaucoup Betty et il l'avait encouragée à poursuivre ses études, allant même jusqu'à payer sa pension. Aussi fut-il très fier quand elle obtint une bourse pour l'université d'Oxford. Sa disparition, peu après le début de la guerre, avait causé à Betty autant de peine que celle de son père.

La famille n'occupait plus maintenant qu'une petite partie de la demeure.

L'ancien office était devenu la cuisine, où Betty regardait sa mère s'affairer.

- Rien qu'un toast, ce sera parfait, maman.
- Ma foi, je vois que ça va, répondit celle-ci qui, sans relever, mit du bacon à frire. Comment se porte ton bel homme de mari ?
- Michel est en vie, répondit laconiquement Betty en s'asseyant à la table de la cuisine.
- En vie tout court, hein ? Donc pas en forme. Blessé ?
- Il a reçu une balle dans le derrière, ça ne le tuera pas.
- Alors, tu l'as vu ?
- Maman, arrête ! fit Betty en riant. Je ne suis pas censée en parler !
- Bien sûr que non. Il ne court pas le jupon, au moins ? En admettant que ça ne soit pas un secret militaire.

L'extraordinaire intuition de sa mère surprendrait toujours Betty.

- J'espère que non.
- Hum ! quelqu'un en particulier dont tu espères que le jupon ne l'intéresse pas ?

111

- As-tu constaté, maman, dit Betty sans répondre directement à la question, que les hommes, parfois, ne remarquent pas combien une fille peut être stupide ?
- C'est donc ça, grogna sa mère, écourée. Elle est jolie, je suppose.
- Hum.
- Jeune ?
- Dix-neuf.
- Tu en as discuté avec lui ?
- Oui. Il a promis de cesser.
- Il tiendra peut-être sa promesse... à condition que tu ne sois pas trop longtemps absente.

- J'espère.
- Donc, tu repars, l'cha sa mère, découragée.
- Je ne peux pas te le dire.
- Tu n'en as donc pas fait assez ?
- La guerre n'étant pas encore gagnée, je suppose que non.

Sa mère déposa devant Betty une assiette d'oufs au bacon, sans doute sa ration hebdomadaire. Betty faillit protester, mais au fond il valait mieux accepter avec gratitude ce cadeau. D'ailleurs, elle était affamée.

- Merci, maman, tu me g,tes.

Sa mère eut un sourire satisfait et Betty se mit à dévorer à belles dents le contenu de son assiette, en admirant dans son for intérieur, non sans une certaine ironie, la facilité déconcertante avec laquelle sa mère avait obtenu d'elle tous les renseignements qu'elle cherchait, malgré ses tentatives pour éluder les questions.

- Tu devrais travailler pour le service de renseignements, observa-t-elle entre deux bouchées, comme interrogatrice. Tu as réussi à me faire tout dire.
- Je suis ta mère, j'ai le droit de savoir.

Cela n'avait guère d'importance : elle ne répéterait rien.

- Bien s'r, railla-t-elle avec tendresse, il faut que tu gagnes la guerre à toi toute seule. Enfant, tu étais déjà farouchement indépendante.
- Je me demande pourquoi. On a toujours veillé sur moi. quand tu étais occupée, une demi-douzaine de femmes de chambre se précipitaient pour prendre le relais et me dorloter.

112

- Je crois que je t'ai encouragée en ce sens parce que tu n'avais pas de père. Chaque fois que tu t'adressais à moi, par exemple pour remettre une chaîne de bicyclette ou coudre un bouton, je te répondais : Essaie toi-même ; si tu n'y arrives pas, je t'aiderai. ^a Neuf fois sur dix, je n'en entendais plus parler.

Betty termina le bacon et sauça son assiette avec un morceau de pain, avant de réagir.

- Marc m'aidait très souvent.

Marc était le frère de Betty, son aîné d'un an.

- Vraiment..., coupa sa mère, le visage soudain figé. Betty réprima un soupir. Deux ans auparavant, une grave

dispute avait opposé Marc et leur mère. Il travaillait comme régisseur dans un théâtre et vivait avec un acteur du nom de Steve. Leur mère savait depuis longtemps que Marc n'était pas du genre à se marier^a, comme elle le disait. Mais, dans un élan de sincérité excessive, Marc avait commis l'erreur de lui confirmer qu'il aimait Steve et qu'ils formaient un couple.

Mortellement offensée, elle ne lui avait plus adressé la parole.

- Marc t'aime, tu sais, tenta Betty.

- Vraiment ?

- Je regrette que tu ne le voies pas.

- Je n'en doute pas.

Elle prit l'assiette vide de Betty et la lava dans l'évier.

- Tu es quand même un peu butée, s'exaspéra Betty.

- Alors, ne cherche plus de qui tu tiens ton caractère. Betty ne put s'empêcher de sourire. On l'accusait souvent

d'être entêtée. Comme une mule^a, précisait Percy. Elle fit un effort pour se montrer conciliante.

- Bon, c'est sans doute plus fort que toi. De toute façon, je ne vais pas me disputer avec toi, surtout après un si merveilleux petit déjeuner.

Elle arriverait tout de même à les réconcilier ces deux-là ! Mais pas aujourd'hui. Elle se leva.

- C'est bon de te voir, dit sa mère en souriant. Je me fais du mauvais sang pour toi.

- Ma visite a une autre raison : j'ai besoin de parler à Diana.

- Pourquoi faire ?

- Je ne peux pas te le dire.

113

- Tu ne songes tout de même pas à l'emmener en France avec toi.

- Maman, chut ! qui a parlé d'aller en France ?

- J'imagine que c'est parce qu'elle se débrouille bien avec un fusil.

- Je ne peux pas te le dire.

- Tu vas te faire tuer à cause d'elle ! Elle ignore tout de la discipline ; on ne l'a pas élevée dans cet esprit et ce n'est pas sa faute.

Mais ce serait de la folie de compter sur elle.

- Je sais, je sais.

Betty commençait à s'impatiser. Sa décision était prise et elle n'en discuterait pas avec sa mère.

- Elle s'est fait virer de tous les emplois de guerre qui lui ont été confiés.

- C'est ce qu'on m'a dit. Sais-tu où est Diana en ce moment ?

Diana était la seule tireuse d'élite que Betty pouvait avoir sous la main dans un laps de temps aussi court. Encore fallait-il que celle-ci accepte : or on ne pouvait contraindre personne à travailler dans la clandestinité.

- Dans les bois : elle est partie de bonne heure, pour trouver des lapins.

- J'aurais dû y penser.

Diana adorait tous les sports un peu sanguinaires : chasse au renard, au chevreuil, au lièvre, à la grouse, même la pêche. À défaut d'autre chose, elle tirait des lapins.

- Tu n'as qu'à suivre le bruit des coups de feu. Betty embrassa sa mère sur la joue.

- Merci pour le petit déjeuner, fit-elle en se dirigeant vers la porte.

- Et ne reste pas devant son fusil ! lui lança sa mère. Betty sortit par la porte de service, traversa le potager et

s'enfonça dans les bois derrière la maison. Les arbres étaient couverts de jeunes feuilles et les buissons d'orties lui arrivaient à la taille.

Betty avançait aisément dans les broussailles grâce à ses grosses bottes de moto et à son pantalon de cuir. La meilleure façon d'attirer Diana, se dit-elle, était de lui lancer un défi.

Elle avait parcouru environ cinq cents mètres dans le sous-bois lorsqu'elle entendit le claquement d'un coup de fusil. Elle s'arrêta, tendit l'oreille et cria : ' Diana ! ^a Pas de réponse.

114

Elle s'avança dans la direction du bruit en renouvelant ses appels, jusqu'à

ce qu'elle entende :

- Je ne sais pas qui vous êtes. Par ici, pauvre idiote.

- J'arrive, pose ton fusil.

Elle trouva Diana dans une clairière ; assise le dos contre le tronc d'un chêne, elle fumait, un fusil de chasse prêt à être rechargé sur les genoux.

Une demi-douzaine de lapins morts gisaient auprès d'elle.

- Oh, c'est toi ! fit-elle. Tu as fait fuir tout le gibier.

- Ils reviendront demain. Comment vas-tu, Diana ? Betty examina sa camarade d'enfance : toujours aussi jolie,

avec ses cheveux bruns coupés court et son nez criblé de taches de rousseur qui lui donnaient un style garçon manqué. Elle portait une veste de chasse et un pantalon de velours.

- Je m'ennuie. Je me sens frustrée, déprimée. Ça part ça tout va bien.

Betty s'assit sur l'herbe auprès d'elle. Cela se passerait peut-être mieux qu'elle n'avait cru.

- qu'y a-t-il ?

- Je croupis dans la campagne anglaise pendant que mon frère conquiert l'Italie.

- Comment va William ?

- Lui, il va très bien parce qu'il participe à l'effort de guerre ; mais personne ne veut me donner, à moi, un boulot convenable.

- Je pourrais peut-être t'aider.

- Tu es dans le SEIN, fit Diana en tirant sur sa cigarette. Chérie, je ne peux pas être chauffeuse.

Betty acquiesça. Diana n'était pas du genre à se contenter des t,ches ingrates que la guerre offrait à la plupart des femmes.

- Figure-toi que je viens te proposer quelque chose de plus intéressant.

- quoi donc ?

- «a ne te plaira peut-être pas. C'est très difficile et c'est dangereux.

- De quoi s'agit-il ? fit Diana, l'air sceptique. Conduire dans le black-out ?

- Je ne peux pas te révéler grand-chose parce que c'est secret.

115

- Betty, ma chérie, ne me dis pas que tu joues à l'espionne comme dans les romans.

- Je ne suis pas devenue major en conduisant des généraux à des réunions.

Diana la dévisagea.

- Tu parles sérieusement ?

- Tout à fait.

- Bonté divine.

Malgré elle, Diana était impressionnée. Betty devait obtenir son accord incontestable à se porter volontaire.

- Alors... es-tu prête à accomplir quelque chose de très dangereux ? Je

parle sérieusement : tu risques réellement de te faire tuer.

- Bien sûr que oui. William met bien sa vie enjeu, pourquoi pas moi ?

riposta Diana, plus excitée que découragée.

- Tu le penses vraiment ?

- Je suis très sérieuse.

Betty dissimula son soulagement - elle tenait le premier membre de son équipe - et décida de profiter de l'enthousiasme de Diana.

- Il y a une condition, qui te paraîtra peut-être pire que le danger, reprit-elle.

- Laquelle ? -

- Tu as deux ans de plus que moi et tu m'es supérieure socialement : tu es la fille du baron, je suis la gosse de la gouvernante. Il n'y a pas de mal à cela et je ne me plains pas. Maman dirait que c'est comme cela que ça doit être.

- Oui, ma jolie, alors où veux-tu en venir ?

- C'est moi qui dirige l'opération : il faudra que tu m'obéisses.

- Très bien, fit Diana en haussant les épaules.

- «a posera un problème, insista Betty. Cela te paraîtra incongru. Je n'en démordrai pas jusqu'à ce que tu t'y sois faite. C'est un avertissement.

- à vos ordres !

- On ne se soucie pas des formules de politesse dans mon service, donc pas de 'major^a ou de 'madame^a. Mais, dès l'instant où une opération démarre, on exige la discipline militaire la plus stricte. Si tu oublies cela, tu n'accorderas aucune impor-116

tance à mes coups de gueule. Or, dans mon boulot, désobéir aux ordres peut entraîner la mort.

- Ma chérie, que c'est dramatique ! Mais bien sûr, je comprends.

Betty n'en était pas du tout certaine, mais elle avait fait de son mieux.

Elle prit donc un bloc dans son blouson et y inscrivit une adresse dans le Hampshire.

- Prends une valise pour trois jours et rends-toi à cet endroit.

¿ Waterloo, tu prendras le train pour Brockenhurst.

- Tiens, c'est la propriété de lord Montagu, déclara Diana après avoir pris connaissance de sa destination.

- Mon service en occupe aujourd'hui la plus grande partie.

- quel est donc ton service ?

- Le Bureau de recherches inter-services, annonça Betty, utilisant le nom de couverture habituelle.

- J'espère que c'est plus excitant que ça en a l'air.

- Tu peux y compter.

- quand est-ce que je commence ?

- Il faut que tu te rendes là-bas dès aujourd'hui, répondit Betty en se levant. Ton stage d'entraînement commence demain à l'aube.

- Je rentre à la maison avec toi et je prépare mes affaires, fit Diana se levant à son tour. Dis-moi une chose.

- Si je peux.

L'air embarrassé, Diana tripotait son fusil. quand elle releva la tête vers Betty, son visage exprimait pour la première fois une grande franchise.

- Pourquoi moi ? demanda-t-elle. Tu dois savoir que nulle part on n'a voulu de moi.

Betty hocha la tête, contempla les cadavres ensanglantés des lapins étalés sur le sol, puis son regard remonta vers le joli visage de Diana.

- Je te répondrai franchement. Tu es une tueuse, et c'est ce qu'il me faut.

Dictier dormit jusqu'à dix heures. Malgré la légère torpeur due à la piqûre de morphine, il se sentait bien : excité, optimiste, confiant. Le sanglant interrogatoire de la veille l'avait mené sur la piste de Bourgeoise et de sa maison de la rue du Bois, et de là peut-être droit au cour de la Résistance française, ou - aussi bien - nulle part.

Il but un litre d'eau, prit trois comprimés d'aspirine pour chasser son mal de tête, puis décrocha le téléphone. Il commença par le lieutenant Hesse, installé dans une chambre, plus modeste, du même hôtel.

- Bonjour, Hans, avez-vous bien dormi ?

- Oui, merci, major. Je suis allé à la mairie vérifier l'adresse de la rue du Bois.

- Bon réflexe, apprécia Dictier. qu'avez-vous trouvé ?

- La maison est occupée par une seule personne, la propriétaire, une certaine Mlle Jeanne Lemas.

- Elle pourrait avoir des locataires.

- Je suis passé en voiture pour me rendre compte : la maison m'a paru silencieuse.

- Soyez prêt à partir avec ma voiture dans une heure.

- Très bien.

- Et, Hans... bravo pour votre initiative.

- Merci, major.

Dictier raccrocha, se demandant à quoi ressemblait Mlle Lemas. Selon Gaston, personne du réseau Bollinger ne l'avait jamais rencontrée ; c'était plausible : pour des raisons de

118

sécurité, la maison était en dehors du circuit. Les agents savaient seulement où contacter la femme : s'ils étaient pris, ils n'auraient rien à révéler concernant la Résistance. En théorie du moins. Mais la sécurité absolue n'existait pas.

Sans doute Mlle Lemas vivait-elle seule, jeune femme ayant hérité la

maison de ses parents, célibataire en quête d'un mari, ou vieille fille. Une femme à ses côtés, déciderait-il, lui faciliterait les choses.

Il revint dans la chambre. Stéphanie avait brossé son abondante crinière rousse et s'était assise dans le lit, le drap remonté jusqu'en dessous des seins, offrant un spectacle bien tentant. Il résista cependant.

- Voudrais-tu faire quelque chose pour moi ? demanda-t-il.

- Je ferais n'importe quoi pour toi.

Il s'assit sur le lit et caressa son épaule nue.

- N'importe quoi ? Serais-tu d'accord pour m'observer en compagnie d'une autre femme ?

- Bien sûr, dit-elle. Je lui lécherais les bouts de sein pendant que tu lui ferais l'amour.

Il avait déjà eu des maîtresses, mais aucune ne lui arrivait à la cheville.

- Tu en serais capable, je sais, fit-il avec un rire ravi. Il ne s'agit pas de cela : il faudrait que tu m'accompagnes lors de l'arrestation d'une résistante.

- Très bien, dit-elle sans se démonter.

Il fut tenté d'insister pour analyser sa réaction, pour lui demander ce qu'elle ressentait et si elle acceptait vraiment avec plaisir cette proposition, mais il se contenta de prendre son assentiment pour argent comptant.

- Merci, dit-il, et il regagna le salon.

Il se pourrait que Mlle Lemas soit seule, mais il se pourrait également que la maison grouille d'agents alliés armés jusqu'aux dents. Il était sage de prévoir des renforts. Il consulta son carnet et donna à la standardiste de l'hôtel le numéro de Rom-mel à La Roche-Guyon.

Dans les premiers temps de l'occupation allemande, le réseau téléphonique français s'était trouvé débordé ; les Allemands l'avaient amélioré en posant des milliers de kilomètres de câbles supplémentaires et en installant des centraux automa-119

tiques. Encore surchargé, il fonctionnait quand même mieux. Il demanda l'aide de camp de Rommel, le major Goedel. quelques instants plus tard, il entendit la voix précise et glaciale qu'il connaissait bien.

- Goedel.

- Ici Dicter Franck. Comment allez-vous, Walter ?

- Très occupé, dit brièvement Goedel. qu'y a-t-il ?

- Je progresse rapidement. Je ne donne pas de détails parce que j'appelle d'un hôtel, mais je suis sur le point d'arrêter un espion, peut-être plusieurs. J'ai pensé que le feld-maréchal serait content d'apprendre cela.

- Je le lui dirai.

- Mais j'aurais besoin d'un peu d'assistance. Je ne dispose en effet que d'un seul lieutenant ; j'en suis même réduit à me servir de mon amie française.

- Cela me semble imprudent.

- On peut lui faire confiance. Mais elle ne me sera pas d'une grande utilité en face de terroristes bien entraînés. Pouvez-vous me trouver une demi-douzaine d'hommes robustes ?

- Faites appel à la Gestapo : ils sont là pour ça.

- On ne peut pas compter sur eux. Vous savez qu'ils ne coopèrent avec nous qu'à contrecour. J'ai besoin de gens fiables.

- C'est hors de question, l,cha Goedel.

- ...coutez, Walter, vous savez quelle importance Rommel attache à cette affaire... Il m'a chargé de faire en sorte que la Résistance n'ait pas les moyens d'entraver nos mouvements.

- Certes. Mais le feld-maréchal s'attend à ce que vous y parveniez sans le priver de ses unités combattantes.

- Je ne suis pas s°r de pouvoir le faire.

- Bon sang, mon vieux ! le rembarra Goedel en élevant la voix. Nous nous efforçons de défendre toute la côte atlantique avec une poignée

de soldats, alors que vous, vous êtes entourés d'hommes valides qui n'ont rien de mieux à faire que de traquer de vieux juifs qui se cachent dans les granges.

Faites votre travail et ne venez pas m'emmerder !

Il y eut un déclic : on avait raccroché. Dicter était stupéfait. Cela ne ressemblait pas à Goedel de péter les plombs. Sans doute la menace de l'invasion les rendait-120

ils tous nerveux. Le message était clair : Dicter devait se débrouiller tout seul.

Avec un soupir, il reprit le combiné et demanda qu'on appelle le ch,teau de Sainte-Cécile. On lui passa Willi Weber.

- Je vais faire une descente sur une maison de la Résistance, annonça-t-il.

J'aurai peut-être besoin de quelques-uns de vos poids lourds. Voudriez-vous m'envoyer quatre hommes et une voiture à l'hôtel Frankfurt ? Ou faut-il que je m'adresse une nouvelle fois à Rommel ?

Cette menace était inutile. Weber tenait vivement à ce que ses hommes participent à l'opération. En cas de succès, la Gestapo s'en attribuerait le mérite ; aussi promit-il qu'une voiture serait sur place dans la demi-heure.

Dicter n'aimait guère travailler avec la Gestapo, car il ne pouvait pas contrôler ces gens-là. Mais il n'avait pas le choix.

Tout en se rasant, il écouta la radio branchée sur une station allemande.

Il apprit que la première bataille de chars de toute l'histoire du Pacifique s'était déroulée la veille sur l'île de Biak. Les forces d'occupation japonaises avaient repoussé jusqu'à leur tête de pont les Américains du 162e régiment d'infanterie, qui avaient tenté un débarquement. Ils les ont rejetés à la mer, songea Dicter.

Il revêtit un costume de flanelle gris foncé sur une chemise de coton léger à rayures gris p,le et une cravate noire avec de petits pois blancs, tissés dans la soie et non imprimés - détail qui l'enchantait. Il réfléchit un instant puis ôta sa veste et boucla sous son aisselle l'étui à revolver. Il prit ensuite dans le tiroir de son bureau son Walther P38 automatique, le glissa dans le holster, puis remit son veston.

Sa tasse de café à la main, il s'assit pour regarder Stéphanie s'habiller.

Les Français confectionnent vraiment la plus belle lingerie du monde, se dit-il en la voyant passer une combinaison de soie crème. Il adorait la voir tirer sur ses bas en lissant la soie sur ses cuisses.

- Pourquoi les vieux maîtres n'ont-ils jamais peint cet instant ? dit-il.

- Parce que les femmes de la Renaissance ne portaient pas de bas de soie, répondit Stéphanie.

quand elle fut prête, ils sortirent.

Hans Hesse attendait dehors dans l'Hispano-Suiza de Die-121

ter. Bien que la sachant intouchable, le jeune homme trouva Stéphanie infiniment désirable, et Dictier, qui l'observait, pensa à une modeste Parisienne bouche bée devant la vitrine de Cartier.

Derrière la voiture de Dictier stationnait une traction avant Citroën noire ; à son bord quatre hommes de la Gestapo en civil. Dictier constata que le major Weber avait décidé de venir en personne : il était assis à

l'avant de la Citroën, vêtu d'un costume de tweed vert qui lui donnait l'air d'un fermier partant pour l'église.

- Suivez-moi, lui dit Dictier. quand nous serons là-bas, je vous en prie, restez dans votre véhicule jusqu'à ce que je vous appelle.

- O' diable avez-vous déniché une voiture pareille ? s'en-quit Weber.

- Le cadeau d'un juif que j'ai aidé à fuir en Amérique. Weber eut un grognement incrédule, pourtant l'histoire

était vraie. Avec des hommes comme Weber, la bravade était la meilleure attitude à adopter. Si Dictier avait cherché à dissimuler Stéphanie, Weber aurait tout de suite flairé en elle la juive et se serait mis à enquêter.

Mais, comme Dictier l'affichait sans vergogne, jamais cette idée n'avait traversé l'esprit de Weber.

Hans se mit au volant et ils partirent pour la rue du Bois. On ne croisait dans les rues de Reims, grosse ville de province de plus de cent mille habitants pourtant, que peu d'automobiles, toutes réservées à un usage officiel : police, médecins, pompiers et, évidemment,

militaires allemands.

Les citoyens ordinaires circulaient à bicyclette ou à pied. On distribuait de l'essence pour les livraisons de ravitaillement et autres produits de première nécessité, mais la majeure partie des transports était assurée par des voitures à chevaux. La principale industrie était le Champagne - Dicter l'adorait sous toutes ses formes : les vieux millésimes au goût de noisette, les cuvées récentes et légères non millésimées, le subtil blanc de blanc, les variétés de demi-sec qu'on servait au dessert, même l'amusant Champagne rosé dont raffolaient les courtisanes de Paris.

La rue du Bois était une agréable artère bordée d'arbres à la périphérie de la ville. Hans s'arrêta devant une grande maison, la dernière de la rangée, avec une petite cour sur un côté. C'était la résidence de Mlle Lemas.

Dicter parviendrait-il à la

122

briser ? Les femmes lui donnaient plus de mal que les hommes. Elles pleuraient et hurlaient, mais elles tenaient plus longtemps. Il lui était arrivé d'échouer avec une femme, jamais avec un homme. Si celle-ci lui tenait tête, son enquête s'arrêterait là.

- Viens si je te fais signe, recommanda-t-il à Stéphanie en descendant de voiture.

La Citroën de Weber se rangea, mais les hommes de la Gestapo respectèrent la consigne et restèrent dans la voiture.

Dicter jeta un coup d'oeil dans la cour. Il y avait un garage. Un peu plus loin, il aperçut un petit jardin avec des haies soigneusement taillées, des massifs de fleurs rectangulaires et une allée de gravier ratissée avec soin. La propriétaire aimait l'ordre.

La porte d'entrée pendait un vieux cordon rouge et jaune. Il le tira et entendit à l'intérieur le tintement métallique d'une clochette.

La femme qui vint ouvrir avait une soixantaine d'années. Une pince en écaille maintenait ses cheveux blancs sur la nuque et un tablier blanc impeccable protégeait sa robe bleue parsemée de petites fleurs blanches.

- Bonjour, monsieur, dit-elle poliment.

Dictier sourit. Une dame de province bien comme il faut. Il se mit aussitôt à envisager la manière dont il s'y prendrait pour la torturer.

- Bonjour... Mademoiselle Lemas ?

Elle vit son costume, remarqua la voiture garée le long du trottoir et entendit peut-être un soupçon d'accent allemand. La peur apparut dans son regard et ce fut d'une voix un peu tremblante qu'elle demanda :

- En quoi puisse vous être utile ?

- tes-vous seule, mademoiselle ? fit-il en scrutant son visage.

- Oui, dit-elle. Tout à fait seule.

Elle disait la vérité. Il en était certain. Ce genre de femme ne pouvait pas mentir sans que son regard la trahisse.

Il se tourna et fit signe à Stéphanie. Il n'aurait pas besoin des hommes de Weber.

- Ma collègue va se joindre à nous. J'ai quelques questions à vous poser.

- Des questions ? Sur quoi ?

- Puis-je entrer ?

123

- Très bien.

Les meubles du salon, en bois sombre, étaient soigneusement encaustiqués.

On apercevait un piano sous une housse et au mur une gravure de la cathédrale de Reims. Sur la cheminée, un assortiment de bibelots : un cygne en verre filé, une marchande de fleurs en porcelaine, sous un globe transparent une réplique du chateau de Versailles et trois chameaux de bois.

Dictier s'installa sur un canapé bien rembourré, Stéphanie s'assit auprès de lui et Mlle Lemas choisit un fauteuil bien droit en face d'eux. Dictier remarqua qu'elle était un peu dodue - les Français avec quelques kilos

superflus étaient rares après quatre années d'occupation. Elle avait donc un vice, pensa-t-il, la gourmandise.

Sur une table basse étaient posés un coffret de cigarettes et un gros briquet. Dicter souleva le couvercle et constata que la boîte était pleine.

- Je vous en prie, dit-il, ne vous gênez pas si vous avez envie de fumer.

Elle eut l'air un peu choquée : le tabac n'était pas pour les femmes de sa génération.

- Je ne fume pas.

- Alors, pour qui sont-elles ?

Elle se caressa le menton. Un geste qui la trahissait.

- Des visiteurs.

- Et quel genre de visiteurs recevez-vous ?

- Des amis... des voisins..., murmura-t-elle, gênée.

- Et des espions britanniques.

- C'est absurde.

- De toute évidence, reprit Dicter en la gratifiant de son plus charmant sourire, vous êtes une dame respectable qui, poussée par des mobiles malencontreux, s'est trouvée impliquée dans des activités criminelles. Je ne vais pas tourner autour du pot et j'espère que vous ne serez pas assez stupide pour me mentir.

- Je ne vous dirai rien, déclara-t-elle.

Dicter feignit la déception, alors qu'il était enchanté de progresser aussi rapidement : elle avait déjà renoncé à prétendre qu'elle ne savait pas de quoi il parlait, ce qui équivalait à des aveux.

- Je vais vous poser quelques questions, annonça-t-il. Si 124

vous ne répondez pas, je serai dans l'obligation de vous les poser à

nouveau, mais, cette fois, au quartier général de la Gestapo. Pour toute réponse, elle lui lança un regard de défi.

- O' rencontrez-vous les agents britanniques ? Mutisme.

- Comment vous reconnaissent-ils ?

Elle soutint sans broncher son regard. L'affolement avait fait place à la résignation. Une femme courageuse, se dit-il, ce sera une gageure de l'interroger.

- quel est le mot de passe ? Pas de réponse.

- ¿ qui adressez-vous les agents ? Comment contactez-vous la Résistance ?

qui est responsable du réseau ?

Silence.

- Venez avec moi, je vous prie, fit Dictier en se levant.

- Très bien, dit-elle d'un ton déterminé. Peut-être me permettrez-vous de prendre mon chapeau.

- Bien s'r. Stéphanie, peux-tu accompagner mademoiselle ? Assure-toi qu'elle n'utilise pas le téléphone, qu'elle ne laisse aucun message.

Il attendit dans le couloir. quand elles revinrent, Mlle Lemas avait ôté son tablier et arborait un manteau léger et un chapeau cloche comme on n'en portait déjà plus bien avant la guerre. Elle avait pris un solide sac à

main en cuir fauve. Comme ils se dirigeaient tous trois vers la porte d'entrée, elle s'exclama :

- Oh ! j'ai oublié ma clef !

- Vous n'en avez pas besoin, dit Dictier.

- La porte se referme toute seule. J'aurai besoin de la clef pour rentrer.

- Vous ne comprenez pas ? l,cha-t-il en la regardant dans les yeux. Vous avez abrité dans votre maison des terroristes anglais, vous vous êtes fait prendre et vous êtes entre les mains de la Gestapo. De toute façon, mademoiselle, vous ne reviendrez jamais chez vous.

Il secoua la tête d'un air navré qui n'était pas complètement feint.

Réalisant toute l'horreur de ce qui lui arrivait, Mlle Lemas devint toute p

,le et trébucha. Elle se rattrapa en empoignant le bord d'un petit guéridon. Un vase chinois dans lequel se trouvaient des branches sèches oscilla dangereusement mais ne

125

il

tomba pas. Là-dessus, Mlle Lemas retrouva son aplomb. Elle se redressa et l

,cha la table. Elle lança de nouveau à Dicter ce regard de défi et sortit de la maison la tête haute.

Dicter demanda à Stéphanie de se mettre à l'avant pendant qu'il s'asseyait à l'arrière de la voiture avec la prisonnière. Tandis que Hans les emmenait à Sainte-Cécile, Dicter fit poliment la conversation.

- tes-vous née à Reims, mademoiselle ?

- Oui. Mon père était maître de chapelle à la cathédrale. Un milieu religieux. C'était une bonne nouvelle pour le plan qui s'esquissait dans l'esprit de Dicter.

- Il a pris sa retraite ?

- Il est mort voilà cinq ans après une longue maladie.

- Et votre mère ?

- Morte quand j'étais toute petite.

- J'imagine donc que c'est vous qui avez soigné votre père.

- Pendant vingt ans.

Voilà qui expliquait qu'elle fût célibataire. Elle avait passé sa vie à s'occuper d'un père invalide.

- Ah ! Et il vous a laissé la maison. Elle acquiesça.

- Maigre récompense, auraient pensé certains, pour toutes ces années consacrées à autrui, observa Dictier d'un ton compatissant.

Elle le toisa du regard.

- On n'agit pas ainsi en vue d'une récompense.

- Certes pas.

Peu lui importait cette rebuffade implicite. qu'elle se convainque d'une certaine supériorité sur Dictier, morale et sociale, le servirait plus tard.

- Avez-vous des frères et des sœurs ?

- Non.

Dictier voyait bien le tableau : elle abritait tous ces jeunes gens et les traitait un peu comme ses enfants, les nourrissant, lavant leur linge, leur parlant. Elle avait aussi, sans doute, surveillé les relations entre garçons et filles, s'assurant que rien d'immoral ne se passait, du moins sous son toit.

Et maintenant, elle allait en mourir.

Mais d'abord, espérait-il, elle lui raconterait tout.

126

La Citroën de la Gestapo suivit la voiture de Dictier jusqu'à Sainte-Cécile.

Ils se garèrent dans le parc du château et Dictier annonça à Weber :

- Je vais l'emmener en haut et l'installer dans un bureau.

- Pourquoi ? Il y a des cellules en sous-sol.

- Vous verrez.

Dictier fit monter la prisonnière jusqu'aux bureaux de la Gestapo. Il inspecta toutes les pièces et choisit la plus animée qui abritait à la fois le pool des dactylos et la salle du courrier ; tous, jeunes hommes ou femmes, portaient chemise et cravate. Laissant Mlle Lemas dans le couloir, il referma la porte et frappa dans ses mains pour réclamer l'attention.

Sans élever la voix, il déclara :

- Je vais amener ici une Française. Elle est prisonnière, mais je tiens à ce que vous soyez tous aimables et polis envers elle, c'est compris ?

Traitez-la comme une invitée. Il est important qu'elle se sente respectée.

Il la fit entrer, l'assit à une table et, en lui murmurant quelques mots d'excuse, fixa au pied de la table la menotte qui lui enserrait la cheville. Il laissa Stéphanie avec elle et emmena Hesse.

- Allez à la cantine et demandez-leur de préparer un déjeuner sur un plateau. Un potage, un plat, un peu de vin, une bouteille d'eau minérale et beaucoup de café. Faites venir de la vaisselle, des verres, une serviette de table. que ce soit bien présenté.

Le lieutenant eut un sourire admiratif. Il ne savait absolument pas où son chef voulait en venir, mais il était persuadé de l'habileté de cette mise en scène.

quelques minutes plus tard, il revint avec un plateau. Dicté le lui prit des mains et l'apporta dans le bureau pour le déposer devant Mlle Lemas.

- Je vous en prie, dit-il. C'est l'heure du déjeuner.

- Merci, je ne pourrai rien manger.

- Peut-être juste un peu de potage, dit-il en versant du vin dans son verre.

Elle ajouta un peu d'eau et en but une gorgée, puis goûta le potage.

- Comment est-il ?

- Très bon, reconnut-elle.

127

- La cuisine française est si raffinée. Nous autres, Allemands, n'avons pas ce talent.

Dicté lui racontait n'importe quoi, pour essayer de la détendre. Elle termina presque son assiette de potage. Il lui versa un verre d'eau.

Le major Weber entra et fixa d'un oeil incrédule le plateau posé devant la prisonnière. Il demanda en allemand :

- Maintenant nous récompensons les gens pour avoir donné asile à des terroristes ?

- Mademoiselle est une dame, dit Dicter. Nous devons la traiter correctement.

- Dieu du ciel, fit Weber en tournant les talons.

Elle refusa le plat mais but tout le café. Dicter était ravi. Tout se passait conformément à ses plans. Lorsqu'elle eut terminé, il lui posa de nouveau toutes les questions.

- O^ù rencontrez-vous les agents alliés ? Comment vous reconnaissent-ils ?

quel est le mot de passe ?

Elle semblait préoccupée mais refusa obstinément de répondre. Il la regarda tristement.

- Je suis vraiment désolé que vous refusiez de coopérer avec moi, après la bonté dont j'ai fait preuve à votre égard.

- Je vous en suis reconnaissante, fit-elle quelque peu déconcertée, mais je ne peux rien vous dire.

Stéphanie, assise auprès de Dicter, semblait surprise elle aussi. Il devina ce qu'elle pensait : Tu t'imaginais vraiment qu'un bon repas suffirait à

faire parler cette femme ?

- Très bien, dit-il en se levant comme pour prendre congé.

- Et maintenant, monsieur, fit Mlle Lemas, l'air très gêné, il faut que je vous demande de... si je peux aller me repoudrer.

- Vous voulez aller aux toilettes ? lança Dicter d'un ton cinglant.

-   vrai dire, fit-elle en rougissant, oui.

- Je regrette, mademoiselle, articula Dicter, ce ne sera pas possible.

La dernière chose que Monty avait dite à Paul Chancelier lundi en fin de soirée avait été : Si vous ne réussissez qu'une seule mission au cours de cette guerre, que ce soit la destruction du central téléphonique.^a

Ces mots retentissaient encore aux oreilles de Paul quand il se réveilla.

C'était un ordre bien simple. S'il pouvait s'en acquitter, il aurait aidé à

gagner la guerre. S'il échouait, des hommes mourraient - et il passerait le restant de ses jours à se reprocher d'avoir contribué à perdre la guerre.

Il arriva de bon matin à Baker Street, mais Percy Thwaite était déjà assis à son bureau, tirant sur sa pipe et examinant six cartons de dossiers. Il faisait très militaire bureaucrate, avec sa veste à carreaux et sa moustache en brosse à dents. Il considéra Paul d'un oeil vaguement hostile.

- Je ne sais pas pourquoi Monty vous a confié la responsabilité de cette opération, dit-il. «a ne me gêne pas que vous ne soyez que major et que je sois colonel : tout ça, c'est de la foutaise. Mais vous n'avez jamais dirigé une opération clandestine alors que c'est mon job depuis trois ans.

«a vous paraît logique ?

- Oui, dit Paul d'un ton un peu sec. quand on veut être absolument sûr qu'un travail sera exécuté, on en charge quelqu'un en qui on a confiance.

Monty me fait confiance.

- Mais pas à moi ?

- Il ne vous connaît pas.

- Je vois, ronchonna Percy.

Paul avait besoin de la coopération de Percy, il décida donc 129

de l'amadouer. Apercevant dans un cadre la photographie d'un jeune homme en uniforme de lieutenant, au côté d'une femme plus âgée coiffée d'un chapeau à large bord, et qui aurait pu être Percy trente ans plus tôt, il demanda :

- Votre fils ?

- David est en garnison au Caire, expliqua Percy s'adoucissant aussitôt.

Nous avons connu quelques mauvais moments durant la guerre du désert, surtout après que Rommel eut atteint Tobrouk, mais, aujourd'hui, il est loin de la ligne de feu, et j'avoue que je n'en suis pas mécontent.

- C'est Mme Thwaite ? continua Paul en désignant la femme, belle plus que jolie, aux cheveux bruns comme ses yeux et au visage énergique.

- Rosa Mann. Elle est devenue célèbre comme suffragette dans les années vingt, et elle a toujours gardé son nom déjeune fille.

- Suffragette?

- Elle a fait campagne pour le vote des femmes.

Percy aimait les femmes remarquables, conclut Paul : voilà pourquoi il portait une telle affection à Betty.

- Vous savez, reconnut-il avec franchise, vous avez raison de parler de mes lacunes. Je me suis souvent trouvé en première ligne dans des opérations clandestines, mais ça va être la première fois que j'en organise une. Je vous serais donc très reconnaissant de l'aide que vous voudrez bien m'accorder.

Percy acquiesça.

- Je commence à comprendre pourquoi vous avez gagné la réputation d'arriver à vos fins, dit-il avec l'esquisse d'un sourire. Mais, si vous voulez mon avis...

- Je vous en prie.

- Laissez-vous guider par Betty. Personne d'autre qu'elle n'a réussi à survivre aussi longtemps dans la clandestinité. Sa connaissance et son expérience du terrain sont sans égal. En théorie, c'est peut-être moi qui commande ici, mais je ne fais que lui fournir le soutien dont elle a besoin. Jamais je n'essaierai de lui dire ce qu'elle doit faire.

- Je m'en souviendrai, assura Paul.

Il avait hésité cependant, car si c'était lui que Monty avait chargé de cette mission, ce n'était pas pour qu'il s'en remette aux conseils de quelqu'un d'autre.

Percy parut satisfait. De la main, il désigna les cartons.

- On s'y met ?

- qu'est-ce que c'est ?

- Les dossiers des personnes que nous avons considérées un moment comme des agents possibles mais que nous avons éconduites pour une raison ou pour une autre.

Paul ôta sa veste et retroussa ses manches. Ils passèrent la matinée à éplucher les fiches ensemble. Certains des candidats n'avaient même pas été

reçus, d'autres avaient été rejetés après une entrevue et nombre d'entre eux avaient échoué à un stade ou à un autre du stage de formation : ils étaient dépassés par les codes, incapables de manier des armes ou bien au bord de la crise de nerfs lorsqu'on leur demandait de sauter en parachute.

Ils avaient l'âge en commun, une vingtaine d'années, et la pratique d'une langue étrangère qu'ils parlaient tous aussi couramment que des autochtones.

Il y avait de nombreux dossiers, mais bien peu de candidats acceptables.

quand Percy et Paul eurent éliminé tous les hommes ainsi que les femmes qui parlaient une autre langue que le français, il ne leur restait plus que trois noms.

Paul était découragé : il commençait à peine et déjà il se heurtait à un obstacle de taille.

- Il nous en faut au minimum quatre, même si Betty a recruté la femme qu'elle est allée voir ce matin.

- Diana Colefield.

- Et aucune de celles-ci n'est experte en explosifs ou spécialiste du téléphone !

Percy était plus optimiste.

- Pas quand le SOE les a interviewées, mais peut-être le sont-elles aujourd'hui. Depuis, les femmes ont appris à s'acquitter de tant de t,ches.

- Bien, voyons un peu.

Il leur fallut un moment pour retrouver la trace des trois femmes.

Déception supplémentaire, ils découvrirent que l'une d'elles était morte.

Les deux autres se trouvaient à Londres : Ruby Romain, malheureusement, dans la prison de femmes de Holloway, à cinq kilomètres de Baker Street, attendait d'être jugée pour meurtre ; quant à Maude Valentine, dont le dossier notait simplement ' psychologiquement peu recommandable ^a, elle conduisait une ambulance pour le SEIN.

131

- Il n'en reste que deux ! dit Paul accablé.

- Ce n'est pas tant la quantité que la qualité qui me tracasse, observa Percy.

- Nous savions depuis le départ que nous examinions des rebuts.

- Mais nous ne pouvons pas risquer la vie de Betty avec des gens pareils !

s'écria Percy, furieux.

Paul se rendit compte qu'il tenait désespérément à protéger la jeune femme.

Il avait accepté de céder le contrôle de l'opération, mais il ne se départirait pas de son rôle d'ange gardien.

Un coup de téléphone vint interrompre leur discussion. C'était Simon Fortescue, l'homme au costume rayé du MI6 qui avait rendu le SOE responsable du fiasco de Sainte-Cécile.

- que puis-je faire pour vous ? grommela Paul, sur ses gardes.

On ne pouvait pas se fier à Fortescue.

- Je crois plutôt que c'est moi qui pourrais faire quelque chose pour vous, déclara Fortescue. Je sais que vous êtes d'accord pour le plan du major Clairet.

- qui vous l'a dit ? demanda Paul, d'un ton méfiant. C'était censé être un secret.

- La question n'est pas là. Naturellement, même si j'étais contre, je souhaite que votre mission réussisse, et j'aimerais vous aider.

Paul était furieux qu'on discute de sa t,che, mais inutile de s'étendre là-dessus.

- Connaissez-vous une technicienne du téléphone qui parle parfaitement le français ? demanda-t-il.

- Pas exactement. Mais je vous suggère de rencontrer quand même lady Denise Bowyer, absolument charmante, la fille du marquis d'Inverlocky.

Paul ne s'intéressait pas à son pedigree.

- Comment a-t-elle appris le français ?

- Elle a été élevée par sa belle-mère française, la seconde femme de lord Inverlocky. Elle a très envie de se rendre utile.

Paul se méfiait de Fortescue, mais il était désespérément à court de recrues valables.

- O~ puis-je la trouver ?

- Elle est avec la RAF à Hendon.

132

Hendon n'évoquait rien à Paul, mais Fortescue précisa :

- C'est un terrain d'aviation dans la banlieue nord de Londres.

- Merci.

- Dites-moi ce que ça donne, fit Fortescue et il raccrocha. Paul raconta la conversation à Percy qui déclara :

- Fortescue cherche à placer un espion dans notre camp.

- Nous ne pouvons pas nous permettre d'éliminer cette fille pour cette simple raison.

- Exact.

Ils virent d'abord Maude Valentine, au Fenchurch Hôtel, à deux pas du qG du SOE, car on ne conduisait jamais d'étrangers au 64, expliqua Percy.

- Si nous ne la prenons pas et si elle devine que son recrutement avait été envisagé pour une mission d'espionnage, elle ne connaîtra ni le nom ni l'adresse de l'organisation qui l'a contactée. Alors même si elle bavarde, elle ne pourra pas faire grand mal.

- Fort bien.

- quel est le nom déjeune fille de votre mère ? Un peu surpris, Paul dut réfléchir un instant :

- Thomas. Elle s'appelait Edith Thomas.

- Vous serez donc le major Thomas et moi le colonel Cox. Inutile de citer nos vrais noms.

Percy, décidément, n'était pas un abruti.

Paul rencontra Maude dans le hall de l'hôtel. Elle éveilla aussitôt son intérêt. Jolie fille, toujours prête à faire du charme, elle était sanglée dans son blouson militaire et portait sa casquette un peu de guingois. Paul s'adressa à elle en français.

- Mon collègue vous attend dans un salon particulier. Elle lui lança un regard malicieux et répondit en

français avec un certain culot :

- En général, je ne vais pas dans les salons particuliers, encore moins avec des inconnus, mais pour vous, major, je ferai une exception.

- C'est une salle de réunion, se défendit-il en rougissant, avec une table et des chaises, ce n'est pas une chambre.

- Oh, alors c'est parfait, fit-elle toujours moqueuse.

- D'où êtes-vous ? lui demanda-t-il pour changer de sujet. Il avait remarqué son accent méridional.

- Je suis née à Marseille.
- Et que faites-vous au SEIN ?
- Je sers de chauffeur à Monty.
- Ah oui ?

Paul n'était censé donner aucune information sur lui-même, mais il ne put s'empêcher de dire :

- J'ai travaillé quelque temps pour Monty, mais je ne me rappelle pas vous avoir vue.
- Je ne conduis pas uniquement Monty. Je sers de chauffeur à tous les généraux en chef.
- Bien. Par ici, je vous prie.

Il l'emmena dans la salle et lui versa une tasse de thé. Paul s'en rendit tout de suite compte, Maude était ravie d'être l'objet de tant d'attentions. Pendant que Percy lui posait des questions, il l'examina attentivement : menue, mais pas autant que Betty, et plutôt mignonne avec sa bouche en cerise que le rouge à lèvres soulignait encore et son grain de beauté - peut-être postiche - sur la joue. Ses cheveux bruns étaient ondulés.

- Ma famille s'est installée à Londres quand j'avais dix ans, expliqua-t-elle. Mon père est p,tissier.
- O` travaille-t-il ?
- Il est chef p,tissier au Claridge.
- Très impressionnant.

Le dossier de Maude était posé sur la table et Percy le poussa de quelques centimètres vers Paul. Son geste n'échappa pas au jeune Américain et son regard tomba sur une note ajoutée lors du premier entretien. Père : Armand Valentin, trente-neuf ans, garçon de cuisine au Claridge, lut-il.

quand ce fut terminé, on lui demanda d'attendre dehors.

- Elle vit dans un monde de fantasmes, déclara Percy dès qu'elle fut

sortie. Elle a promu son père au rang de chef cuisinier et transformé son nom de famille en Valentine.

- Dans le hall, elle m'a dit qu'elle était le chauffeur de Monty, ce qui n'est pas le cas, je le sais, confirma-t-il.

- Voilà sans doute pourquoi on l'a éliminée précédemment.

Paul, sentant que Percy était prêt à refuser, s'empessa de faire remarquer :

- Mais aujourd'hui, nous ne pouvons pas nous permettre d'être aussi difficile.

134

- Elle constituerait une menace pour une opération clandestine ! lança Percy, surpris.

- Nous n'avons pas le choix, insista Paul avec un geste d'impuissance.

- C'est de la folie !

Paul se dit que Percy, un peu amoureux de Betty mais plus ,gé et marié, avait transformé son amour en protection paternelle - ce qui le rendait sympathique. Mais s'il voulait réussir, il aurait à lutter contre sa prudence.

- ...coutez, nous ne devrions pas éliminer Maude, proposa-t-il. Betty jugera par elle-même quand elle la rencontrera.

- Vous avez sans doute raison, admit Percy à contrecour. Et ce don d'inventer des histoires peut être précieux en cas d'interrogatoire.

- Bon. Prenons-la... Mademoiselle Valentine, je suis en train de monter une équipe, j'aimerais que vous en fassiez partie. Accepteriez-vous une mission dangereuse ?

- Nous irions à Paris ? s'exclama Maude tout excitée, en guise de réponse.

C'était une réaction bizarre. Paul hésita, puis dit :

- Pourquoi me demandez-vous cela ?

- J'adorerais aller à Paris. Je n'y suis jamais allée. Il paraît que c'est la plus belle ville du monde.

- O^ù que vous alliez, vous n'aurez pas le temps de faire du tourisme, lança Percy, incapable de dissimuler son agacement.

Maude n'eut même pas l'air d'y prendre garde.

- Dommage, fit-elle. «a me plairait quand même.

- Comment réagissez-vous devant le danger ? insista Paul.

- Oh ! fit Maude d'un ton désinvolte, très bien. Je n'ai pas peur.

Vous devriez, songea Paul, mais il se tut.

Ils quittèrent Baker Street et roulèrent vers le nord, traversant un quartier ouvrier durement touché par les bombardements. Dans chaque rue, une maison au moins n'était qu'une carcasse noircie ou qu'un tas de ruines.

Paul devait retrouver Betty devant la prison, o^ù ils auraient un entretien avec Ruby Romain. Percy de son côté continuerait jusqu'à Hendon pour rencontrer Lady Denise Bowyer.

135

I

Percy conduisait avec assurance dans le dédale de ces rues sinistres.

- Vous connaissez bien Londres, observa Paul.

- C'est dans ce quartier que je suis né, répondit Percy.

Paul fut intrigué. Il était peu courant, en effet, qu'un garçon issu d'une famille pauvre atteigne le grade de colonel dans l'armée britannique.

- que faisait votre père ?

- Il vendait du charbon qu'il transportait sur une charrette tirée par un cheval.

- C'était sa propre affaire ?

- Non, il travaillait pour un charbonnier.

- C'est ici que vous êtes allé à l'école ?

Percy sourit à cet interrogatoire, qui ne semblait pas le gêner.

- Gr,ce au pasteur de la paroisse, j'ai obtenu une bourse dans un bon établissement. C'est là que j'ai perdu mon accent des faubourgs.

- Vous l'avez fait exprès ?

- «a n'était pas volontaire. Je vais vous raconter quelque chose. Il arrivait parfois qu'on me dise quand je faisais de la politique : Comment pouvez-vous être socialiste avec un accent pareil ? ^a J'expliquais alors qu'on me fouettait en classe parce que je ne prononçais pas bien les h, ce qui a cloué le bec à un ou deux crétins qui ne se prenaient pas pour de la gnognotte.

Percy arrêta la voiture dans une rue bordée d'arbres, devant ce qui sembla à Paul un ch,teau de conte de fées avec remparts, tourelles et haut donjon.

- C'est une prison, ça ?

- Architecture victorienne, fit Percy en haussant les épaules.

Betty attendait à l'entrée, dans son uniforme du SEIN : une tunique à

quatre poches, une jupe-culotte et un petit chapeau au bord relevé. La ceinture de cuir qui lui sanglait la taille soulignait sa minceur et ses boucles blondes, indisciplinées, encadraient son visage.

- quelle jolie fille ! apprécia Paul, le souffle un peu court.

- Elle est mariée, fit sèchement remarquer Percy. Me voilà prévenu, se dit Paul, amusé.

- ¿ qui ?

136

Après un instant d'hésitation, Percy répondit :

- Je pense qu'il vaut mieux que vous le sachiez. Michel est dans la Résistance française. C'est le chef du réseau Bollinger.

- Ah ! Merci.

Percy laissa Paul aux prises avec Betty et poursuivit sa route. Paul craignait en effet qu'elle ne soit furieuse en apprenant combien leur pêche à la candidate était minable. Il ne l'avait rencontrée qu'à deux reprises et chaque fois elle l'avait engueulé. Mais elle semblait de bonne humeur et, quand il lui parla de Maude, elle dit :

- Nous sommes donc déjà trois, moi comprise. Nous avons fait la moitié du chemin.

Paul acquiesça ; inutile d'avouer son inquiétude. On entra à Holloway par une bâtisse médiévale percée de meurtrières.

- Pourquoi n'ont-ils pas complété le décor par une herse et un pont-levis ? ironisa Paul.

Ils débouchèrent dans une cour où quelques femmes en robe sombre cultivaient des légumes. À Londres, le moindre mètre carré de terrain vague était transformé en potager.

La prison se dressait devant eux. L'entrée était gardée par des monstres de pierre, de lourds griffons ailés tenant dans leurs serres des clefs et des fers. Le corps de garde était flanqué de bâtiments de quatre étages, chacun marqué par de longues rangées d'étroites fenêtres en ogive.

- C'est insensé, cet endroit ! s'exclama Paul.

- C'est ici que les suffragettes faisaient la grève de la faim, lui expliqua Betty. On y a nourri de force la femme de Percy.

- Mon Dieu !

À l'intérieur, une forte odeur d'eau de Javel flottait dans l'air, comme si les autorités espéraient qu'un désinfectant anéantirait les bactéries du crime. On introduisit Betty et Paul dans le bureau de l'adjointe du gouverneur, Mlle Lindleigh, bâtie comme un tonneau avec un gros visage revêché.

- Je ne sais pas pourquoi vous désirez voir Romain, déclara-t-elle.

Apparemment, je ne dois pas le savoir, ajouta-t-elle avec un peu de rancœur.

Betty afficha son air méprisant, qui annonçait une remarque déplaisante.

Aussi Paul s'empressa-t-il d'intervenir.

- Je vous prie de nous excuser pour ce secret, dit-il avec

son plus charmant sourire. Nous ne faisons que suivre des ordres.

- Je présume que c'est notre lot à tous, répondit Mlle Lindleigh en se

radoucissant. quoi qu'il en soit, je dois vous prévenir que Romain est une prisonnière violente.

- J'ai cru comprendre que c'était une meurtrière.

- En effet. On devrait la pendre, mais les tribunaux sont trop indulgents de nos jours.

- C'est bien vrai, dit Paul, qui n'en pensait pas un mot.

- Arrêtée pour ivrognerie, elle a trouvé le moyen de tuer une détenue dans la cour d'exercice si bien que maintenant elle attend d'être jugée pour meurtre.

- Pas commode, remarqua Betty d'un air intéressé.

- En effet, major. Elle vous paraîtra peut-être raisonnable au début, mais ne vous y laissez pas prendre. Elle s'emporte pour un rien et plus vite que le temps de dégainer un couteau.

- Et en général, ça fait mal, dit Paul.

- Vous avez tout compris.

- Nous avons peu de temps, s'impacienta Betty, j'aimerais la voir tout de suite.

- Si cela ne vous dérange pas, mademoiselle Lindleigh, ajouta précipitamment Paul.

- Très bien.

L'adjoine du gouverneur leur montra le chemin. Les sols dallés et les murs nus faisaient résonner les lieux comme une cathédrale, amplifiant le fond sonore, mélange de clameurs lointaines, de claquements de portes et de raclements de brodequins sur les passerelles métalliques. Après avoir suivi une enfilade d'étroits couloirs et gravi des escaliers plutôt raides, ils débouchèrent dans une salle d'interrogatoire.

Ruby Romain était déjà là. Sa peau mate, ses cheveux bruns et raides et ses yeux noirs au regard farouche auraient pu rappeler la beauté gitane traditionnelle, si la nature ne l'avait dotée d'un nez crochu et d'un menton en galoche.

Mlle Lindleigh les laissa ; un gardien installé dans la pièce voisine surveillait l'entrevue par une porte vitrée. Betty, Paul et la prisonnière

s'assirent autour d'une méchante table sur laquelle on avait posé un cendrier crasseux. Paul avait apporté un paquet de Lucky Strike. Il le posa sur la table et dit en fran-138

çais : Servez-vous. ^a Ruby prit deux cigarettes, en plaça une entre ses lèvres et l'autre derrière son oreille.

Paul posa quelques questions de routine, pour rompre la glace, auxquelles elle répondit de façon claire et polie, mais avec un fort accent français.

- Mes parents sont des gens du voyage, expliqua-t-elle. quand j'étais petite, nous voyagions à travers la France d'une fête foraine à une autre.

Mon père tenait un stand de tir et ma mère vendait des crêpes.

- Comment êtes-vous venue en Angleterre ?

- à quatorze ans, je suis tombée amoureuse d'un matelot anglais que j'avais rencontré à Calais. Il s'appelait Freddy. On s'est mariés -

naturellement, j'ai menti sur mon âge - et on est partis pour Londres. Il a été tué il y a deux ans, son navire a été coulé par un sous-marin dans l'Atlantique. Elle frissonna. Une tombe bien froide. Pauvre Freddy.

- Racontez-nous pourquoi vous êtes ici, intervint Betty que les histoires de famille n'intéressaient pas.

- Je me suis procuré un petit brasero pour vendre des crêpes dans la rue, mais la police n'arrêtait pas de me harceler. Un soir, j'avais bu un peu de cognac -j'ai un faible pour l'alcool, c'est vrai - bref, ça s'est mal passé. Le flic m'a dit de me tailler, confirma-t-elle dans un anglais fortement teinté d'accent cockney, je l'ai copieusement injurié. Il m'a bousculée et je l'ai envoyé au tapis.

Paul la considéra avec un certain amusement. Malgré sa taille plutôt moyenne, elle avait de grandes mains et des jambes musclées. Il l'imaginait très bien mettant KO un bobby londonien.

- que s'est-il passé ensuite ? demanda Betty.

- Ses deux copains sont arrivés et, à cause du cognac, j'ai mis un peu de temps à me tirer, alors ils m'ont allongé quelques taloches et m'ont emmenée au gnouf. Comme Paul n'avait pas l'air de comprendre, elle précisa : Au poste de police, je veux dire. Bref, le premier flic avait

honte de me coincer pour agression, car il ne voulait pas avouer qu'il s'était fait envoyer au tapis par une femme ; alors j'ai écopé de quatorze jours pour ivresse et atteinte à l'ordre public.

- Et puis vous avez eu une autre bagarre. Elle toisa longuement Betty.

139

- Je ne sais pas si je peux expliquer à quelqu'un comme vous comment ça se passe ici. La moitié des filles sont dingues et elles ont toutes une arme : on peut limer le bord d'une cuillère pour en faire un couteau, affûter un bout de fil de fer pour fabriquer un stylet ou bien torsader des fils pour se tisser un garrot. Les gardiens n'interviennent jamais dans les empoignades entre détenues. Ils aiment bien nous regarder nous mettre en pièces. C'est pour ça qu'il y a tant de prisonnières qui ont des cicatrices.

Paul était choqué. Il n'avait encore jamais eu de contact avec des femmes incarcérées. Le tableau que présentait Ruby était terrifiant. Peut-être qu'elle exagérait, mais elle semblait d'une tranquille sincérité. Peu lui importait qu'on la crût : elle énumérait les faits avec la sécheresse sans hâte de quelqu'un que ça n'intéresse pas vraiment mais qui n'a rien de mieux à

faire.

- que s'était-il passé, demanda Betty, avec la femme que vous avez tuée ?

- Elle m'avait volé quelque chose.

- quoi donc ?

- Un savon.

Mon Dieu, songea Paul. Elle l'a tuée pour un savon.

- qu'avez-vous fait ? demanda Betty.

- Je l'ai récupéré.

- Et alors ?

- Elle s'est jetée sur moi avec un pied de chaise dont elle avait fait une matraque en fixant au bout un morceau de tuyau de plomb. Elle m'a tapé sur la tête avec ça. J'ai cru qu'elle allait me tuer. Moi, j'avais un

couteau que je m'étais confectionné avec un long éclat de verre pointu provenant d'un carreau cassé et un bout de pneu enroulé en guise de poignée. Je le lui ai enfoncé dans la gorge. Comme ça, elle n'a pas eu l'occasion de me frapper une autre fois.

Betty réprima un frisson et dit :

- C'est de la légitime défense.

- Non. Il aurait fallu prouver que je ne pouvais pas m'en-fuir. Et puis j'avais prémédité le meurtre puisque j'avais fabriqué un couteau avec ce bout de verre.

Paul se leva.

140

- Attendez un moment ici avec le gardien, je vous prie, dit-il à Ruby.

Nous sortons quelques instants.

Ruby lui sourit et, pour la première fois, elle parut non pas jolie mais aimable.

- Vous êtes si poli, dit-elle d'un ton admiratif.

- quelle horrible histoire ! déclara-t-il, une fois dans le couloir.

- N'oubliez pas, lui fit observer Betty, que toutes celles qui sont ici clament leur innocence.

- quand même, je la trouve plus à plaindre qu'à blâmer.

- J'en doute. Je crois que c'est une tueuse.

- Donc nous l'éliminons.

- Au contraire, c'est exactement ce que je veux. Retournons-y. Si vous pouviez sortir d'ici, demanda Betty à Ruby de retour dans la salle, seriez-vous disposée à vous charger d'une mission dangereuse ?

Elle répondit par une autre question.

- On irait en France ? Betty haussa les sourcils.

- qu'est-ce qui vous fait demander cela ?

- Au début, vous m'avez parlé français. Je suppose que vous vouliez vous assurer que je parlais la langue.

- Je ne peux pas vous dire grand-chose de ce que vous auriez à faire.

- Je parie qu'il s'agit de sabotage derrière les lignes ennemies.

Paul était médusé : Ruby avait l'esprit vif. Voyant sa surprise, celle-ci poursuivit :

- Vous savez, au début j'ai cru que vous vouliez que je fasse un peu de traduction pour vous, mais ça n'a rien de dangereux. Alors, c'est que vous devez aller en France. Et qu'est-ce que l'armée britannique ferait là-bas à

part détruire des ponts et des voies de chemin de fer ?

Paul ne dit rien, mais il était impressionné par sa faculté de déduction.

- Ce que je n'arrive pas à comprendre, continua Ruby en fronçant les sourcils, c'est pourquoi votre équipe ne sera constituée que de femmes.

Betty ouvrit de grands yeux.

- qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

141

- Si vous pouviez utiliser des hommes, pourquoi viendriez-vous me parler ?

Vous devez être vraiment aux abois. Ce ne doit pas être si facile de faire sortir une meurtrière de prison, même pour une mission de guerre vitale.

Alors qu'est-ce que j'ai de spécial ? Je suis coriace, mais il doit y avoir des centaines de durs à cuire qui parlent parfaitement le français et qui ne demanderaient pas mieux que de se charger d'une mission secrète. La seule raison de me choisir plutôt que l'un d'eux, c'est que je suis une femme. Peut-être risquent-elles moins d'être interrogées par la Gestapo...

c'est ça ?

- Je ne peux rien vous dire, répondit Betty.

- Enfin, si vous voulez de moi, je le ferai. Est-ce que je peux avoir encore une cigarette ?

- Bien sûr, dit Paul.

- Vous comprenez bien que ce travail est dangereux, reprit Betty.

- Ouais, rétorqua Ruby en allumant une Lucky Strike, mais pas autant que de rester dans cette putain de prison.

Après avoir quitté Ruby, ils revinrent au bureau de l'assistante du gouverneur.

- Mademoiselle Lindleigh, annonça Paul, recourant une nouvelle fois à la flatterie, j'ai besoin de votre aide. Dites-moi ce dont vous auriez besoin pour procéder à la libération de Ruby Romain.

- La libérer ! Mais c'est une meurtrière ! Pourquoi la rel,cher?

- Il m'est malheureusement impossible de vous le dire. Mais je peux vous assurer que, si vous saviez où elle doit aller, vous n'estimeriez pas qu'elle a eu de la chance de sortir d'ici - bien au contraire.

- Je comprends, dit-elle commençant à se radoucir.

- J'ai besoin qu'elle sorte d'ici ce soir, reprit Paul. Mais je ne veux absolument pas vous mettre dans une position délicate. C'est pourquoi je dois savoir exactement quelle autorisation il vous faut.

Ce qu'il voulait en réalité, c'était avoir la certitude qu'elle n'aurait aucune excuse pour s'opposer à cette libération.

- Je ne peux en aucun cas la rel,cher, déclara Mlle Lind-142

leigh. Elle est détenue ici en vertu d'une ordonnance du tribunal, donc seul le tribunal a le pouvoir de la libérer.

- Et que faut-il pour cela ? demanda Paul avec patience.

- Elle doit être conduite, sous escorte policière, devant un magistrat. Le procureur, ou son représentant, devra déclarer au magistrat qu'on a renoncé

à toutes les charges retenues contre Romain. Le magistrat sera alors dans l'obligation de déclarer qu'elle est libre de partir.

Paul fronça les sourcils, à l'aff't de tout obstacle éventuel :

- Il faut qu'elle signe ses papiers d'engagement dans l'armée avant de comparaître devant le magistrat de façon à se trouver soumise à la discipline militaire aussitôt que la cour l'aura relâchée, sinon elle pourrait s'en aller, tout simplement.

Mlle Lindleigh n'en croyait pas ses oreilles.

- Pourquoi abandonner l'accusation ?

- Ce procureur est un fonctionnaire ?

- Oui.

- Alors, cela ne posera pas de problème, fit Paul en se levant. Je reviendrai dans la soirée avec un magistrat, quelqu'un du bureau du procureur et un chauffeur de l'armée pour conduire Ruby à... sa prochaine escale. Pouvez-vous envisager le moindre problème ?

- Major, fit Mlle Lindleigh en secouant la tête. J'obéis aux ordres, comme vous.

- Parfait.

Ils prirent congé. Lorsqu'ils se retrouvèrent dehors, Paul s'arrêta et regarda derrière lui.

- C'est la première fois que je mets les pieds dans une prison, dit-il. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais pas en tout cas à un décor de conte de fées.

C'était une remarque sans importance concernant l'architecture du bâtiment, mais Betty observa d'un ton aigre :

- Plusieurs femmes ont été pendues ici. «a ne fait pas très conte de fées.

Il se demanda pourquoi elle était d'aussi méchante humeur.

- On dirait que vous vous identifiez aux détenues, dit-il, et soudain il comprit pourquoi. Parce que vous pourriez vous retrouver dans une prison en France ?

Elle parut décontenancée.

- Je crois que vous avez raison. Je ne comprenais pas pourquoi j'exécrais autant cet endroit, mais c'est cela.

Elle aussi pourrait être pendue, se dit-il, mais il garda cette pensée pour lui.

Ils se dirigèrent vers la station de métro la plus proche. Betty était songeuse.

- Vous êtes très perspicace, observa-t-elle. Vous avez su vous y prendre pour mettre Mlle Lindleigh dans notre camp. Moi, je m'en serais fait une ennemie.

- «a n'aurait servi à rien.

- Exactement. quant à cette tigresse de Ruby, vous l'avez transformée en chatte ronronnante.

- Je ne prendrais pas le risque qu'une femme comme elle me trouve antipathique.

Betty se mit à rire.

- Et, en plus, vous m'avez fait découvrir en moi quelque chose que je n'avais pas réussi à exprimer.

Paul n'était pas mécontent de l'avoir impressionnée, mais il pensait déjà

au problème suivant.

- ½ minuit, la moitié de notre équipe devrait avoir rallié le centre d'entraînement du Hampshire.

- Nous l'appelons le Pensionnat, dit Betty. Oui : Diana Colefield, Maude Valentine et Ruby Romain.

Paul récapitula avec une pointe de pessimisme :

- Une aristocrate indisciplinée, une charmeuse incapable de discerner le fantasme de la réalité et une gitane meurtrière prompte à s'emporter.

En songeant que Betty pourrait être pendue par la Gestapo, il éprouvait les mêmes inquiétudes que Percy quant aux qualités de leurs recrues.

- Il ne faut pas être difficile, dit-elle avec entrain. Sa mauvaise humeur s'était dissipée.

- Mais nous n'avons toujours pas d'experte en explosifs ni de technicienne du téléphone.

Betty jeta un coup d'œil à sa montre.

- Il n'est encore que quatorze heures. Et puis, peut-être que la RAF a appris à Denise Bowyer comment faire sauter un central téléphonique.

Paul ne put s'empêcher de sourire : l'optimisme de Betty était irrésistible.

144

Ils arrivèrent à la station et montèrent dans une rame. Ne pouvant plus discuter de la mission à cause des autres passagers qui risquaient de les entendre, Paul changea de sujet :

- J'ai appris quelques petites choses sur Percy ce matin, raconta-t-il.

Nous avons traversé le quartier où il a grandi.

- Il a pris les manières et même l'accent de la haute société britannique, mais ne vous y laissez pas prendre. Sous cette vieille veste de tweed bat le cœur d'un vrai gosse des rues.

- Il m'a dit qu'on le fouettait à l'école à cause de son accent faubourien.

- Il avait obtenu une bourse. «a ne facilite généralement pas la vie dans les collèges anglais chics. Je le sais, j'ai vécu ça moi aussi.

- Vous avez dû corriger votre accent ?

- Non. J'ai grandi dans le château d'un comte. J'ai toujours parlé comme ça.

Voilà pourquoi, se dit Paul, Betty et Percy s'entendent si bien : rejetons, tous deux, d'une famille modeste, ils ont gravi les échelons de la société.

Contrairement aux Américains, les Anglais ne voyaient aucun mal à ce qu'on exprime des préjugés de classe. Pourtant cela les choquait d'entendre des Sudistes affirmer que les Noirs leur étaient inférieurs.

- Je crois que Percy a beaucoup d'affection pour vous, dit Paul.

- Je l'aime comme un père.

Ses sentiments semblent sincères, songea Paul, mais par la même occasion, Betty dissipait toute ambiguïté éventuelle au sujet de ses relations avec Percy.

Betty devait retrouver Percy à Orchard Court. Une voiture y attendait elle et Paul ; Paul en reconnut le chauffeur, un membre de l'équipe de Monty.

- Monsieur, quelqu'un vous attend dans la voiture, était en train de dire l'homme quand la portière arrière s'ouvrit pour livrer passage à Caroline, la sœur cadette de Paul.

Il eut un sourire ravi. Elle se jeta dans ses bras et il la serra contre lui.

- «a, alors ! s'exclama-t-il. qu'est-ce que tu fais à

Londres ?

- Je ne peux pas te le dire, mais comme j'avais deux 145

heures de battement, j'ai demandé auprès du bureau de Monty une voiture pour venir te voir. Tu m'offres un verre ?

- Je n'ai pas une minute à perdre, répondit-il. Même pas pour toi. Mais tu peux me conduire à Whitehall. Il faut que je trouve un procureur.

—Alors je t'emmène là-bas et on parlera dans la voiture.

- Bien sûr ! Allons-y !

14.

La scène devant la porte de l'immeuble n'échappa pas à Betty, en particulier le sourire ravi qui éclaira le visage de Paul et la vigueur avec laquelle il serra dans ses bras la jolie fille en uniforme de lieutenant de l'armée américaine qui s'était jetée à son cou. De toute évidence c'était sa femme, sa petite amie ou sa fiancée de passage à

Londres - elle devait appartenir aux forces américaines basées en Angleterre pour préparer le débarquement. Paul avait sauté dans la voiture de la jeune femme.

Betty entra seule à Orchard Court, un peu triste. Paul avait une femme dans sa vie, ils s'adoraient et le destin leur octroyait une rencontre

surprise.

Betty aurait bien voulu que Michel surgisse ainsi à l'improviste. Mais il était allongé, blessé, sur un divan à Reims avec une belle effrontée de dix-neuf ans pour le soigner.

Percy était déjà rentré de Hendon. Elle le trouva en train de faire du thé.

- Comment était votre fille de la RAF ? demanda-t-elle.

- Lady Denise Bowyer ? Elle est en route pour le Pensionnat, annonça-t-il.

- Magnifique ! Maintenant nous en avons quatre !

- Oui, mais je suis un peu inquiet. C'est une vantarde : elle a fait tout un plat de ses prouesses dans l'Air Force et m'a donné toutes sortes de détails dont elle n'aurait jamais dû parler. Il faudra que vous vérifiiez tout ça à l'entraînement.

- Je ne pense pas qu'elle connaisse quoi que ce soit aux centraux téléphoniques.

147

- Absolument rien. Pas plus qu'aux explosifs. Du thé ?

- Volontiers.

Il lui tendit une tasse et s'assit derrière son vieux bureau.

- Où est Paul ?

- Chez le procureur. Il espère faire sortir Ruby Romain de prison ce soir.

- Vous l'aimez bien ? s'enquit Percy.

- Plus qu'au début.

- Moi aussi.

- La vieille mégère qui dirige la prison a succombé à son charme.

- Comment était Ruby Romain ?

- Terrifiante. Elle s'est querellée avec une détenue à propos d'un savon et lui a tranché la gorge.

- Seigneur, fit Percy en secouant la tête d'un air incrédule. quel genre d'équipe sommes-nous en train de rassembler, Betty?

- Une équipe redoutable. C'est ce qu'elle est censée être. Ce n'est pas le problème. D'ailleurs, au train où vont les choses, nous pourrions peut-être nous permettre le luxe d'en éliminer une ou deux si elles ne font pas l'affaire pendant l'entraînement. Ce qui me préoccupe davantage, c'est qu'aucune d'entre elles ne s'y connaît dans les domaines qui nous intéressent, il est inutile d'envoyer en France une cohorte de mégères si elles sont incapables de déterminer les cibles à détruire.

Percy but sa tasse de thé et se mit à bourrer sa pipe.

- Je connais une spécialiste en explosifs qui parle le français.

- C'est formidable ! Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt?

- J'ai tout de suite pensé à elle, mais je l'ai aussitôt éliminée car elle ne fait pas du tout l'affaire. Cependant, étant donné la situation...

- En quoi ne fait-elle pas l'affaire ?

- Elle a une quarantaine d'années. Le SOE utilise rarement des femmes aussi âgées, surtout pour une mission de parachutage, déclara-t-il en craquant une allumette.

À ce stade, pensa Betty, ce n'est pas l'âge qui sera un obstacle. Très excitée, elle dit :

- Elle se portera volontaire ?

148

- Il y a de bonnes chances, surtout si c'est moi qui le lui demande.

- Vous êtes amis ? Il acquiesça.

- Comment a-t-elle acquis cette spécialité ?

Percy, l'air gêné et tenant toujours l'allumette qui se consumait, expliqua :

- C'est une perceuse de coffres-forts. Je l'ai rencontrée voilà des années

quand je faisais de la politique dans l'East End.

L'allumette se consuma et il en craqua une autre.

- Je ne me doutais pas que vous vous étiez encanaillé à ce point. O se trouve-t-elle maintenant ?

Percy consulta sa montre.

- Il est dix-huit heures. ¿ cette heure-ci, certainement au bar du Canard boiteux.

- Un pub ?

- Oui.

- Alors allumez donc cette foutue pipe et allons-y tout de suite.

Dans la voiture Betty poursuivit son enquête :

- Comment savez-vous que c'est une perceuse de coffres-forts ?

- Tout le monde le sait, fit Percy en haussant les épaules.

- Tout le monde ? Même la police ?

- Oui. Dans l'East End, police et malfaiteurs grandissent ensemble, fréquentent les mêmes écoles, habitent les mêmes rues. Tout le monde se connaît.

- Mais si les policiers savent qui sont les criminels, pourquoi ne les mettent-ils pas en prison ? Parce qu'ils ne peuvent rien prouver ?

- Je vais vous expliquer comment cela fonctionne. quand la police se trouve en face d'une affaire à résoudre, elle choisit quelqu'un qui est connu dans le domaine concerné. S'il s'agit d'un cambriolage, elle arrête un cambrioleur. Peu importe qu'il en soit ou non l'auteur, elle pourra toujours lui fabriquer un dossier de toutes pièces : les témoins, elle peut les suborner, les aveux se falsifient et les indices médicaux légaux s'inventent. Bien s'r, elle commet des erreurs et jette en prison des innocents ; elle utilise fréquemment ce système pour régler des

comptes personnels ; mais dans la vie, rien n'est parfait, n'est-ce pas ?

- Si je comprends bien, vous voulez dire que tout ce cirque de tribunaux et de jurés n'est qu'une farce ?

- Une farce extrêmement réussie qui tient l'affiche depuis longtemps et qui fournit à des citoyens, inutiles sans cela, des emplois lucratifs d'inspecteurs, d'hommes de loi, d'avocats et déjuges.

- Votre amie la perceuse de coffres est-elle allée en prison ?

- Non. Il suffit, pour échapper aux poursuites, d'être prêt à payer de substantiels pots-de-vin et d'entretenir de solides amitiés avec des policiers. Supposons que vous habitiez dans la même rue que la chère vieille maman de l'inspecteur Callahan : vous passez la voir une fois par semaine pour lui proposer de lui faire ses courses, pour regarder les photos de ses petits-enfants... Après cela, l'inspecteur aura des scrupules à vous mettre en prison.

Betty songeait à ce que Ruby venait de lui expliquer de la vie à Londres, presque aussi dure que la vie sous le joug de la Gestapo. Cela pouvait-il être vraiment si différent de ce qu'elle avait imaginé ?

- Je n'arrive pas à discerner si vous parlez sérieusement, confia-t-elle à Percy. Je ne sais que croire.

- Oh, je suis sérieux, répondit-il avec un sourire. Mais je ne m'attends pas à ce que vous me croyiez.

Ils traversaient Stepney, non loin des docks. Les dégâts causés par les bombardements y dépassaient en horreur tout ce que Betty avait déjà pu voir. Des rues entières avaient été détruites. Percy s'engagea dans un étroit cul-de-sac et se gara devant un pub.

Le Canard boiteux était en réalité un sobriquet pour désigner le Cygne blanc. Le bar n'avait rien de privé, mais on l'appelait ainsi pour le distinguer de la partie pub où il y avait de la sciure par terre et où la pinte de bière coûtait un penny moins cher. Betty songea à expliquer ces subtilités à Paul. Cela l'amuserait.

Géraldine Knight, cheveux très blonds et maquillage accentué appliqué d'une main experte, trônait sur un tabouret à l'extrémité du comptoir avec des airs de propriétaire. Sa silhouette

150

rebondie ne devait certainement son apparente fermeté qu'au soutien d'un corset. Une trace de rouge à lèvres marquait l'extrémité d'une cigarette qui se consumait dans le cendrier. Personne ne peut moins ressembler à un agent secret, songea Betty avec découragement.

- Percy Thwaite, je n'en crois pas mes yeux ! s'exclama la femme ; on aurait dit une fille des faubourgs qui aurait pris des cours d'élocution.

qu'est-ce que tu fais à zoner par ici, sacré vieux communiste ? ajouta-t-elle, manifestement ravie de le voir.

- Salut, Jelly, je te présente mon amie Betty.

- Ravie de vous connaître, répondit-elle en serrant la main de Betty.

- Jelly ? interrogea Betty.

- Personne ne sait d'où me vient ce surnom.

- Jelly Knight, la gélignite..., reprit Betty. Jelly ne releva pas.

- Puisque c'est toi qui régales, Percy, je prendrai un gin-tonic.

- Vous habitez le quartier ? lui demanda Betty en français.

- Depuis l'âge de dix ans, répondit-elle en français avec un accent nord américain. Je suis née au Québec.

C'est ennuyeux, se dit Betty. Les Allemands pourront ne pas remarquer son accent, mais les Français n'y manqueront pas. Jelly devra se faire passer pour une Française d'origine canadienne. Parfaitement plausible, mais juste assez inhabituel pour attirer la curiosité. F,cheux.

- Mais vous vous considérez comme britannique ?

- Anglaise, pas britannique, déclara Jelly avec une feinte indignation, en revenant à l'anglais. J'appartiens à l'église anglicane, je vote conservateur, je déteste les étrangers, les paöens et les républicains.

Exception faite, naturellement, de la présente assemblée, ajouta-t-elle avec un coup d'œil à Percy.

- Tu devrais, déclara Percy, habiter une ferme du York-shire au milieu des collines, où on n'a pas vu d'étrangers depuis les Vikings. Je ne sais pas comment tu peux supporter de vivre à Londres, entourée de bolcheviques russes, de juifs allemands, de catholiques irlandais et de Gallois non conformistes qui érigent partout de petites chapelles comme des taupinières sur une pelouse.

- Ah ! Percy, Londres n'est plus ce qu'elle était.

- Plus ce qu'elle était quand tu étais une étrangère, commença Percy, pour reprendre, de toute évidence, une vieille discussion entre eux.
- Je suis très heureuse d'apprendre que vous êtes si patriote, Jelly, intervint Betty avec impatience.
- Et en quoi cela vous intéresse-t-il, si je puis me permettre ?
- Vous pourriez agir pour votre pays.
- J'ai parlé à Betty de ton... de ton savoir-faire, Jelly, précisa Percy.

Elle regarda ses ongles vermillon.

- De la discrétion, Percy, je t'en prie. La discrétion est l'essentiel du courage, dit-on dans la Bible.
- Vous savez, je présume, qu'on a réalisé des progrès stupéfiants dans ce domaine... celui des pains de plastic.
- J'essaie de me tenir au courant, reconnut Jelly, modeste. Elle changea d'expression et lança à Betty un regard rusé. «a a quelque chose à voir avec la guerre, n'est-ce pas ?
- Oui.
- Alors, j'en suis. Je ferais n'importe quoi pour l'Angleterre.
- Vous devrez vous absenter quelques jours.
- Pas de problème.
- Vous pourriez ne pas revenir.
- Bon sang, qu'est-ce que ça veut dire ?
- Ce sera très dangereux, dit calmement Betty.
- Oh ! l,cha Jelly, consternée. Elle avala sa salive. Cela ne fait rien, ajouta-t-elle sans conviction.
- Vous êtes s're ?
- Vous voulez que je fasse sauter quelque chose ? s'informa Jelly, songeuse.

Betty acquiesça sans rien dire.

- Ce n'est pas sur le continent, n'est-ce pas ?

- «a se pourrait.

Jelly p,lit sous son maquillage.

- Oh ! doux Jésus. Vous voulez que j'aille en France, c'est ça?

Betty ne dit rien.

- Derrière les lignes ennemies ! Bonté divine, je suis fich-trement trop vieuque pour ça. Je... J'ai trente-sept ans.

152

Va pour au moins cinq ans de plus, se dit Betty, mais elle répondit :

- Nous sommes presque du même ,ge, j'ai près de trente ans. Nous ne sommes pas trop vieilles pour un peu d'aventure, hein ?

- Parlez pour vous, chérie.

Betty sentit son cour se serrer. Jelly allait refuser.

On n'arrivera jamais à trouver des femmes capables de faire ce travail et parlant parfaitement français, estima-t-elle soudain. Ce plan a été mal conçu, il est condamné depuis le début. Elle détourna la tête au bord des larmes.

- Jelly, insista Percy, nous te demandons d'effectuer un travail vraiment crucial pour l'effort de guerre.

- N'essaie pas de me faire marcher, Perce, dit-elle d'un ton un peu moqueur, mais non sans une certaine gravité.

- Je n'exagère pas. «a pourrait faire toute la différence entre la victoire ou la défaite.

Elle le dévisagea sans rien dire, très indécise.

- Et tu es la seule personne dans ce pays capable de le faire.

- Tu parles, fit-elle, sceptique.

- Tu es une perceuse de coffres-forts qui parle français : combien crois-

tu qu'il y en ait ? Je vais te le dire : à part toi, pas une.

- Tu parles sérieusement ?

- Je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie.

- Bonté de merde, Perce.

Jelly se tut et garda le silence un long moment pendant que Betty retenait son souffle, et finit par lancer :

- Bon, mon salaud, je suis ton homme !

Betty était tellement heureuse qu'elle l'embrassa.

- Dieu te bénisse, Jelly, fit Percy.

- quand commence-t-on ?

- Maintenant, déclara Percy. Tu termines ton gin et je te ramène chez toi pour faire ta valise, ensuite je t'emmène directement au centre d'entraînement.

- quoi, ce soir ?

- Je t'ai dit que c'était important. Elle avala ce qui restait dans son verre.

- Bon, je suis prête.

153

En descendant de son tabouret, elle révéla son ample postérieur à Betty qui se demanda comment elle se débrouillerait avec un parachute. En sortant, Percy demanda à Betty :

- Vous pourrez prendre le métro pour rentrer ?

- Bien s'r,

- Alors, à demain au Pensionnat.

- J'y serai, déclara Betty avant de se diriger vers la station la plus proche.

Elle marchait comme dans un rêve. Par cette douce soirée estivale l'East End était très animé : des garçons au visage sale jouaient au

cricket avec un batton et une balle de tennis toute r, pée ; un homme las en vêtement de travail pleins de cambouis rentrait prendre un thé tardif; un permissionnaire en uniforme, avec pour toute fortune un paquet de cigarettes et quelques shillings se pavanait sur le trottoir comme si tous les plaisirs du monde étaient à sa portée, s'attirant les rires de trois jolies filles en robe décolletée et chapeau de paille. Et dire, songea Betty, que le sort de tous ces gens va se décider dans les tout prochains jours.

Dans la rame qui l'emmenait à Bayswater, son enthousiasme se dissipa, car lui manquait toujours le membre essentiel de l'équipe : la spécialiste des communications qui indiquerait à Jelly o disposer les explosifs. Mal placés, ils provoqueraient des dég,ts certes, mais réparables en un jour ou deux, et on aurait, en vain, gaspillé des efforts considérables et risqué

bien des vies.

quand elle regagna sa chambre meublée, elle trouva son frère Marc qui l'attendait. Elle le prit dans ses bras et l'embrassa.

- quelle bonne surprise ! s'exclama-t-elle.

- J'ai une soirée libre, je t'emmène prendre un verre, dit-il.

- O est Steve ?

- Il joue l'ago au Lyme Régis. Nous travaillons tous les deux presque tout le temps pour l'ENSA maintenant. (L'Enter-tainments National Service Association organisait des spectacles pour les forces armées.) O va-t-on ?

Betty, épuisée, aurait bien dans un premier réflexe refusé son invitation.

Mais se rappelant qu'elle partait pour la France vendredi et que ce pourrait être la dernière fois qu'elle voyait son frère, elle proposa :

- que dirais-tu du West End ?

154

- Allons dans une boîte.

- Parfait !

Ils sortirent de l'immeuble et s'engagèrent bras dessus bras dessous

dans la rue.

- J'ai vu maman ce matin, annonça Betty.

- Comment va-t-elle ?

- Très bien, mais elle n'a pas changé d'avis en ce qui vous concerne Steve et toi, je regrette de te le dire.

- Je n'y comptais pas. Comment se fait-il que tu l'aies vue ?

- Je suis allée à Somersholme. Ce serait trop long de t'expliquer pourquoi.

- Top secret, je suppose.

Elle acquiesça en souriant, puis poussa un soupir en se rappelant son problème.

- Tu n'as pas, bien entendu, parmi tes relations, une spécialiste du téléphone qui parlerait français, n'est-ce pas ?

Il s'arrêta net.

- Ma foi, déclara-t-il, presque.

15.

Mlle Lemas, assise bien droite sur sa chaise derrière la petite table, le visage totalement figé, était au supplice. Elle n'osait pas faire un geste.

Toujours coiffée de son chapeau, elle crispait ses mains sur le gros sac à

main en cuir posé sur ses genoux. Elle ne portait pas de bague ; son seul bijou était une petite croix d'argent attachée à une chaîne.

Autour d'elle, des employés et des secrétaires sanglés dans leur uniforme bien repassé continuaient à taper à la machine et à classer des dossiers.

Obéissant aux consignes de Dictier, ils souriaient poliment quand ils croisaient son regard et, de temps en temps, une des femmes venait lui proposer de l'eau ou du café.

Entre le lieutenant Hesse et Stéphanie, Dictier l'observait. Hans Hesse, le type même du prolétaire allemand robuste et imperturbable,

contemplant la scène d'un air stoïque : il avait assisté à bien des tortures. Stéphanie, l'air malheureux, se taisait et maîtrisait son émotion : elle cherchait avant tout à plaire à Dicter.

Les souffrances de Mlle Lemas n'étaient pas simplement physiques, Dicter le savait. Ce qui était pire encore que sa vessie gonflée, c'était la terreur de se souiller devant des gens courtois et bien habillés qui vquaient normalement à leurs occupations. Pour une dame respectable, d'un certain

ge, c'était le plus affreux des cauchemars. Il admirait son courage se demandant si elle allait craquer ou tenir le coup.

Un jeune caporal se planta devant Dicter en claquant les talons.

156

- Je vous demande pardon, major, dit-il, on m'a envoyé vous demander de me suivre dans le bureau du major Weber.

Dicter songea à lui faire répondre : Si vous voulez me parler, venez me voir, mais il décida qu'il n'y avait rien à gagner à se montrer agressif avant que ce soit strictement nécessaire. Weber pourrait même être un peu plus coopératif si on le laissait marquer quelques points.

- Très bien. Hans, vous connaissez les questions à lui poser si elle craque.

- Oui, major.

- Dans le cas contraire... Stéphanie, voudrais-tu aller au café des Sports chercher une bouteille de bière et un verre, s'il te plaît ?

- Bien s'r, fit-elle, apparemment ravie d'avoir un prétexte pour quitter la pièce.

Dicter suivit le caporal jusqu'au bureau de Willi Weber, vaste pièce dont les trois hautes fenêtres donnaient sur la place. Il regarda le soleil se coucher sur la ville. Dans la lumière rasante qui soulignait les arcs et les piliers de l'église médiévale, il aperçut Stéphanie qui traversait la place sur ses hauts talons, à la fois délicate et puissante, tel un pur-sang.

Des soldats étaient au travail, ils érigeaient trois solides poteaux de bois bien alignés.

- Un peloton d'exécution ? fit Dicter en fronçant les sourcils.
- Pour les trois terroristes de dimanche ; j'ai cru comprendre que vous aviez fini de les interroger.

Dicter acquiesça.

- Ils m'ont dit tout ce qu'ils savaient.
- Ils seront fusillés en public en guise d'avertissement pour ceux qui songeraient à rejoindre la Résistance.

- Excellente idée. Pourtant je serais surpris qu'ils réussissent à marcher, car même si Gaston est valide, Bertrand et Geneviève sont sérieusement blessés.

- On les portera. Mais ce n'est pas pour discuter d'eux que je vous ai fait venir. Ceux de Paris m'ont demandé où en est l'enquête.
- Et que leur avez-vous répondu ?
- que, au bout de quarante-huit heures, vous aviez arrêté

157

une vieille femme soupçonnée d'avoir abrité des agents alliés, mais qui, jusqu'à maintenant, n'avait encore rien dit.

- Et que souhaitez-vous leur dire ?
- que nous avons brisé les reins de la Résistance française ! s'exclama Weber en donnant un grand coup de poing sur son bureau.
- Cela peut prendre plus de quarante-huit heures.
- Pourquoi ne torturez-vous pas cette vieille peau ?
- Mais je la torture.
- En refusant de la laisser aller aux toilettes ! qu'est-ce que c'est que ce genre de torture ?
- La plus efficace dans son cas, à mon avis.
- Ah ! oui, vous croyez tout savoir. quelle arrogance ! Mais c'est l'Allemagne nouvelle, major, et vous ne détenez plus un jugement

supérieur simplement parce que vous êtes le fils d'un professeur.

- Ne soyez pas ridicule.

- Croyez-vous vraiment que vous seriez devenu le plus jeune directeur du service de renseignements criminels de Cologne si votre père n'avait pas été un personnage important de l'université ?

- J'ai dû me présenter aux mêmes examens que tout le monde.

- Et vous ne trouvez pas étrange que d'autres, tout aussi capables n'aient jamais réussi aussi bien ?

quels fantasmes se racontait donc Weber ?

- Bon sang, Willi, vous ne vous imaginez quand même pas que toute la police de Cologne a conspiré pour me donner de meilleures notes que les vôtres sous le prétexte que mon père était professeur de musique : c'est grotesque !

- Autrefois, ce genre de magouilles était monnaie courante.

Dictier poussa un soupir. Weber avait un peu raison. Le népotisme avait bien existé en Allemagne. Mais ce n'était pas pour cette raison que Willi n'avait pas eu de promotion. En vérité, il était stupide. Il n'arriverait jamais nulle part sauf dans une organisation où le fanatisme comptait plus que le talent.

- Ne vous inquiétez pas pour Mlle Lemas, déclara-t-il, exaspéré par cette conversation stupide. Elle ne va pas tarder à

158

parler. Et nous briserons également les reins de la Résistance française.

Il faudra juste attendre un peu.

Il regagna le grand bureau : Mlle Lemas poussait maintenant de sourds gémissements. L'entrevue avec Weber avait fait naître l'impatience en Dictier, aussi décida-t-il d'accélérer les choses : il posa un verre sur la table, ouvrit la bouteille rapportée par Stéphanie et versa lentement la bière devant la prisonnière. Des larmes de douleur jaillirent de ses yeux et roulèrent sur ses joues rebondies. Dictier but une longue gorgée et reposa le verre.

- Votre supplice est presque terminé, mademoiselle, annonça-t-il.

Le soulagement est proche. Dans quelques instants, vous allez répondre à

mes questions et vous retrouverez la tranquillité.

Elle ferma les yeux.

- O^ù rencontrez-vous les agents britanniques ? Un silence.

- ¿ quoi vous reconnaissent-ils ? Toujours rien.

- quel est le mot de passe ?

Il attendit un moment, puis reprit :

- Tenez les réponses prêtes dans votre esprit et assurez-vous qu'elles sont précises de façon à, le moment venu, me répondre rapidement, sans hésitation ni digression ; vous pourrez alors rapidement oublier vos souffrances.

Il prit dans sa poche la clé des menottes.

- Hans, tenez-lui solidement le poignet.

Il se pencha et ouvrit la menotte qui retenait sa cheville au pied de la table. Il la prit par le bras.

- Viens avec nous, Stéphanie, reprit-il, nous allons aux toilettes pour dames.

Ils sortirent, Stéphanie devant Dicter et Hans tenant la prisonnière qui clopinait péniblement, pliée en deux, et se mordant les lèvres. Ils allèrent jusqu'au fond du couloir et s'arrêtèrent devant une porte sur laquelle on pouvait lire Damm, et qui arracha un gémissement à la vieille femme.

- Ouvre la porte, demanda Dicter à Stéphanie.

C'était une pièce immaculée, carrelée de blanc, avec un lavabo, une serviette accrochée à une tringle et une rangée de cabines.

159

- Maintenant, déclara Dicter, la douleur va cesser.

- Je vous en prie, murmura-t-elle. L,chez-moi.

- O' rencontrez-vous les agents britanniques ? Mlle Lemas se mit à pleurer.

- O' rencontrez-vous ces gens ? demanda doucement Dictier.

- Dans la cathédrale, fit-elle en sanglotant. Dans la crypte. Je vous en prie, l,chez-moi !

Dictier poussa un long soupir de satisfaction. Elle avait craqué.

- ¿ quelle heure ?

- ¿ quinze heures chaque après-midi ; j'y vais tous les jours.

- Et comment vous reconnaissent-ils ?

- ¿ mes chaussures dépareillées, une noire et une marron, maintenant, je peux y aller ?

- Encore une question. quel est le mot de passe ?

- Priez pour moi.

Elle essaya d'avancer, mais Dictier la tenait solidement, tout comme Hans.

- Priez pour moi, répéta Dictier. C'est ce que vous dites ou ce que dit l'agent ?

- L'agent, oh ! je vous en supplie !

- Et votre réponse ?

- Je réponds : 'Je prie pour la paix. ^a

- Je vous remercie, dit Dictier et il la l,cha.

Elle se précipita à l'intérieur. Stéphanie, sur un signe de tête de Dictier, lui emboîta le pas et ferma la porte.

- Cette fois, Hans, nous progressons, constata-t-il sans pouvoir dissimuler sa satisfaction.

Hans, lui aussi, était content.

- La crypte de la cathédrale, tous les jours à quinze heures, une chaussure marron, une chaussure noire, ' Priez pour moi ^a, la réponse

: 'Je prie pour la paix. ^a Excellent !

- quand elles sortiront, enfermez la prisonnière dans une cellule et remettez-la à la Gestapo. Ils s'arrangeront pour qu'elle disparaisse dans un camp quelque part.

- C'est un peu dur, major, fit Hans en hochant la tête, c'est une dame ,gée.

- C'est vrai -jusqu'au moment o' on pense aux soldats allemands et aux civils français tués par les terroristes qu'elle a abrités. Le ch,timent semble alors bien léger.

160

- En effet, major, ça donne un éclairage différent.

- Vous voyez comme une chose mène à une autre, reprit Dictier d'un ton songeur, Gaston nous donne une adresse, l'adresse nous donne Mlle Lemas qui nous donne la crypte. que va nous donner la crypte ? qui sait ?

Il se mit à réfléchir à la meilleure façon d'exploiter ce nouveau renseignement.

La gageure était de capturer des agents à l'insu de Londres, pour que les Alliés continuent à en envoyer par la même voie, gaspillant ainsi leurs ressources. Comme en Hollande, o' plus de cinquante saboteurs formés à

grands frais avaient été parachutés droit dans les bras des Allemands.

Si tout se passait de façon idéale, le prochain agent envoyé par Londres se rendrait dans la crypte de la cathédrale et y trouverait Mlle Lemas. Elle l'emmènerait chez elle d'o' il enverrait un message radio pour dire que tout allait bien. Puis, dès qu'il aurait quitté la maison, Dictier prendrait connaissance de ses codes. Ensuite il arrêterait l'agent mais continuerait d'envoyer, sous son nom, des messages à Londres - et lirait les réponses.

En fait, il élaborerait un réseau de Résistance totalement fictif. C'était une perspective grisante.

Willi Weber entra.

- Eh bien, major, la prisonnière a parlé ?

- En effet.

- Pas trop tôt. A-t-elle raconté quoi que ce soit d'utile ?

- Vous pouvez dire à vos supérieurs que nous connaissons l'endroit des rendez-vous et les mots de passe utilisés, et que nous pourrions cueillir les prochains agents dès leur arrivée.

Malgré son hostilité, Weber avait l'air intéressé.

- Et quel est le lieu de rendez-vous ?

Dictier hésita, car il aurait préféré ne rien dire à Weber. Mais, s'il refusait, il le vexerait. Or il avait besoin de lui.

- La crypte de la cathédrale, chaque après-midi à quinze heures, l'chat-il, résigné.

- J'informe Paris immédiatement, annonça Weber. Dictier se remit à penser à

l'étape suivante. La maison de la

rue du Bois allait lui faire gagner du temps. Personne du réseau Bollinger

- pas plus que les agents venant de Londres - n'avait rencontré Mlle Lemas, d'où la nécessité des signes de

161

reconnaissance et du mot de passe. quelqu'un devrait se faire passer pour elle... mais qui ? Stéphanie bien sûr.

Elle sortait à l'instant des toilettes avec Mlle Lemas.

qu'elle soit beaucoup plus jeune que Mlle Lemas et qu'elle ne lui ressemble pas du tout n'alerteraient pas les agents, qui verraient en elle une authentique Française. Elle n'aurait qu'à veiller sur eux un jour ou deux.

- Hans va s'occuper d'elle maintenant, lui dit-il en la prenant par le bras. Viens, je t'offre une coupe de Champagne.

Il l'entraîna dehors. Sur la place, les soldats avaient terminé leur travail et les trois poteaux projetaient de longues ombres dans la

lumière du soir. Une poignée de gens du pays étaient plantés, silencieux et attentifs devant la porte de l'église. Dictier et Stéphanie entrèrent dans le café. Il commanda une bouteille de Champagne.

- Merci de m'avoir aidé aujourd'hui, dit-il. Je t'en suis reconnaissant.

- Je t'aime. Et tu m'aimes, je le sais, même si tu ne le dis jamais.

- Mais comment réagis-tu devant ce que tu nous as vus faire ? Tu es française et tu as une grand-mère dont nous ne devons même pas évoquer l'origine, et pour autant que je le sache, tu n'es pas fasciste.

Elle secoua énergiquement la tête.

- Je ne crois plus ni à la nationalité, ni à l'origine, ni à la politique, commença-t-elle avec feu. quand la Gestapo m'a arrêtée, aucun Français, aucun juif ne m'a aidée, ni aucun socialiste ou libéral. J'avais si froid dans cette prison.

Son visage avait changé. Ses lèvres avaient perdu le demi-sourire aguichant qu'elle arborait la plupart du temps et la lueur taquine qui brillait dans son regard avait disparu. Elle revivait une scène datant d'une autre époque. Elle croisa les bras en frissonnant dans la tiède soirée d'été.

- Le froid ne s'attaquait pas qu'à ma peau ; il s'insinuait partout, dans mon cour, dans mes entrailles, dans mes os. J'avais l'impression que jamais plus je ne me réchaufferais. que je resterais glacée jusqu'à la tombe.

Elle resta un long moment silencieuse, le visage p,le et tiré, et Dictier réalisa à cet instant toute l'horreur de la guerre. Puis elle reprit.

162

- Je me souviendrai à tout jamais du feu qui br°lait chez toi. J'avais oublié cette chaleur douce. Je me suis retrouvée humaine. Elle sortit de sa transe. Tu m'as sauvée. Tu m'as donné à manger et à boire. Tu m'as acheté

des vêtements. Elle eut son sourire d'antan, celui qui disait : Tu peux si tu l'oses. Et tu m'as fait l'amour devant la cheminée.

Il lui prit la main.

- Cela ne m'a pas co°té de grands efforts.

- Tu m'as protégée dans un monde où presque personne n'est à l'abri. Alors aujourd'hui je ne crois plus qu'en toi.

- Tu le penses vraiment ?

- Bien sûr.

- Tu pourrais encore faire quelque chose pour moi.

- Tout ce que tu veux.

- Je voudrais que tu joues le rôle de Mlle Lemas. Elle haussa un sourcil épilé avec soin.

- que tu fasses semblant d'être elle. Chaque après-midi tu iras dans la crypte de la cathédrale avec une chaussure noire et une chaussure marron.

quand quelqu'un t'abordera en disant : ' Priez pour moi ^a, tu répondras :

'Je prie pour la paix. ^a Tu emmèneras alors cette personne à la maison de la rue du Bois. Et ensuite tu m'appelleras.

- «a paraît simple.

Le Champagne arriva et il emplit deux coupes. Il décida de lui parler franchement.

- En principe oui, mais il y a un léger risque. Si l'agent a déjà

rencontré Mlle Lemas, il saura que c'est une imposture. ¿ ce moment-là, tu pourrais être en danger. Es-tu prête à prendre ce risque ?

- C'est important pour toi ?

- C'est important pour la guerre.

- Je me fiche de la guerre.

- C'est important pour moi aussi.

- Alors, je le ferai.

- Merci, dit-il en levant sa coupe. Ils trinquèrent et burent une gorgée.

On entendit une rafale dehors sur la place. Dictier regarda par la

fenêtre.

Il aperçut trois corps attachés aux poteaux de bois, affaissés, sans vie ; des soldats alignés qui abaissaient leur fusil et un petit groupe de témoins, silencieux et immobiles.

16.

Soho, le quartier chaud au cour du West End londonien, n'avait guère été

touché par l'austérité du temps de guerre. Les mêmes groupes de jeunes gens continuaient à trébucher dans les rues, ivres de bière, même si la plupart d'entre eux étaient en uniforme. Les mêmes filles trop maquillées et dans des robes trop moulantes déambulaient en lorgnant des clients éventuels.

¿ cause du black-out, on avait éteint les enseignes lumineuses devant les clubs et les bars, mais tous les établissements restaient ouverts.

Mark et Betty arrivèrent au club du Carrefour dans la soirée. Le directeur, un jeune homme en smoking et noud papillon rouge, accueillit Mark comme un vieil ami. Betty avait retrouvé son moral. Son frère allait lui faire rencontrer une spécialiste en téléphonie ; elle se sentait pleine d'optimisme. Mark lui avait simplement dit qu'elle s'appelait Greta, comme Garbo. quand Betty chercha à le questionner, il se contenta de dire :

- Tu jugeras par toi-même.

Tandis que Mark payait le droit d'entrée et échangeait quelques banalités avec le gérant, Betty releva le changement qui s'opérait en lui : plus extraverti, la voix aux accents chantants et les gestes maniérés. Elle réalisa qu'elle se trouvait en face de la personnalité nocturne de Mark.

Ils descendirent quelques marches jusqu'à un sous-sol enfumé et peu éclairé

où Betty réussit à distinguer une formation de cinq musiciens, une petite piste de danse, quelques tables et des niches réparties dans l'ombre de la salle. Elle

164

redoutait un peu que la boîte ne soit fréquentée que par des hommes

comme Mark, résolument célibataires. Mais, bien qu'en majorité masculine, la clientèle comportait un certain nombre de femmes, dont certaines très élégantes.

- Bonjour, Markie, susurra un serveur en posant une main sur l'épaule du jeune homme et en lançant à Betty un regard sans amabilité.

- Robbie, je te présente ma sour Elizabeth, mais nous l'avons toujours appelée Betty.

L'attitude du jeune homme changea aussitôt, il leur désigna une table et adressa un large sourire à Betty.

- Enchanté de vous rencontrer.

Sans doute Robbie avait-il imaginé une petite amie susceptible de faire changer Mark de camp. Mais une sour ne présentait aucun danger, et du coup il se trouvait plus enclin à la sympathie.

- Comment va Kit ? demanda Mark en souriant.

- Très bien, je suppose, grinça Robbie.

- Vous avez eu une scène ?

Mark jouait les charmeurs : il flirtait presque, se révélant sous un jour nouveau pour Betty. Voilà le vrai Mark, songea-t-elle ; l'autre, celui de la journée, n'est sans doute qu'un faux-semblant.

- quand n'avons-nous pas eu de scène ?

- Il ne t'apprécie sans doute pas à ta juste valeur, déclama Mark avec une mélancolie théâtrale en prenant la main de Robbie.

- Tu as raison, mon ange. Vous voulez boire quelque chose ?

Betty commanda un scotch et Mark un martini. Elle ne connaissait pas grand-chose à ce genre d'homme. Mark l'avait présentée à Steve, son ami, elle avait visité leur appartement, mais elle n'avait jamais rencontré aucun de leurs amis. Même si leur monde l'intriguait, il lui semblait déplacé de poser des questions. Comment s'appelaient-ils entre eux par exemple ? Pédé, tapette, tantouze ?

- Mark, se risqua-t-elle, comment toi appelles-tu les hommes qui... qui préfèrent les hommes ?

- Des homos, chérie, répondit-il avec un petit geste de la main très

féminin et l'initiant ainsi à leur code secret.

165

Une grande blonde en robe de cocktail rouge fit alors une entrée froufroulante sur la scène au milieu des applaudissements.

- Voici Greta, annonça Mark. Dans la journée, elle travaille comme technicienne du téléphone.

Greta entama Nobody Knows You When You're Down and Out, d'une voix chaude et bluesy, mais dans laquelle Betty décela tout de suite l'accent allemand.

Criant à l'oreille de Mark pour dominer le bruit de l'orchestre, elle dit :

- Je croyais que tu m'avais dit qu'elle était française ?

- Elle parle français, mais elle est allemande, rectifia-t-il, assenant un grand coup au moral de sa sour : les origines de Greta devaient tout autant transparaître quand elle parlait.

Le public adorait Greta, applaudissant avec enthousiasme à chacun de ses numéros, acclamant la chanteuse et sifflant énergiquement tandis qu'elle se déhanchait au rythme de la musique. Betty, toujours en panne de technicienne du téléphone et ayant perdu la moitié de sa soirée, n'arrivait pas à se détendre.

que faire ? Se lancer elle-même dans l'apprentissage de la téléphonie ? La technique ne lui posait pas trop de problèmes : elle avait construit une radio à l'école, et d'ailleurs il lui suffirait d'en savoir juste assez pour mettre hors d'usage l'équipement du central. Si elle suivait un stage accéléré, avec des gens de la poste peut-être ?

Principale inconnue, donc première difficulté : quel genre de matériel attendait les saboteurs ? Français, allemand, un mélange des deux, ou peut-

être même avec du matériel américain - les ...tats-Unis excellaient dans ce domaine. ȧ Sainte-Cécile, il y avait des équipements différents selon la fonction assurée : un central manuel, un central automatique, des installations en tandem pour la liaison avec d'autres centraux et un poste d'amplification pour le nouveau réseau extrêmement important de lignes reliées directement à l'Allemagne. Seul un technicien expérimenté pourrait s'y retrouver en arrivant sur place.

Bien sûr, on trouvait en France des spécialistes des communications et, parmi eux, il lui serait possible de dénicher une femme - à condition d'avoir le temps. Ce n'était pas une perspective bien prometteuse, mais elle y réfléchit quand même. Le

166

SOE pourrait alerter les réseaux de Résistance ; en cas de succès, il faudrait un jour ou deux à la perle rare pour se rendre à Reims. Tout cela était très incertain : cette résistante française experte en téléphone existait-elle ? Si ce n'était pas le cas, Betty aurait perdu deux jours, et sa mission serait condamnée d'avance.

Non, il lui fallait quelque chose de plus fiable. Elle repensa à Greta.

Impossible de la faire passer pour une Française. Ceux de la Gestapo ne remarqueraient probablement pas son accent - le même que le leur, en fait

-, mais il ne passerait pas inaperçu de la police française. ...pouses d'officier, jeunes femmes dans les forces armées, conductrices, dactylos et opératrices radio, les Allemandes étaient nombreuses en France. Betty ressentit un regain d'excitation. Pourquoi pas ? Greta pourrait se faire passer pour une secrétaire de l'armée. Non, cela poserait des problèmes si un officier se mettait à lui donner des ordres. Il serait plus prudent pour elle de se faire passer pour une civile, une jeune épouse d'officier habitant avec son mari à Paris - non, Vichy, c'était plus loin. Il faudrait trouver une histoire expliquant pourquoi Greta se retrouvait avec un groupe de Françaises : et si l'une des femmes de l'équipe prétendait être sa femme de chambre française ?

Bien, et une fois dans le château ? Betty était pratiquement sûre qu'aucune Allemande ne travaillait comme femme de ménage en France. Comment déjouer les soupçons ? Aucune crainte du côté des Allemands, mais les Français, eux, remarqueraient son accent. Comment éviter de parler à des Français ?

Prétexter une laryngite lui permettrait sans doute de s'en tirer quelques minutes, se dit Betty.

Ce n'était pas à proprement parler la solution idéale, mais elle n'en avait pas d'autre.

Greta termina son numéro sur un blues extrêmement suggestif intitulé *Le Cuisinier*, et bourré de jeux de mots. Le public fit un triomphe à : ' quand je mange ses beignets, je ne laisse que le trou. ^a Elle sortit de

scène sous un tonnerre d'applaudissements.

- Allons lui parler dans sa loge, suggéra Mark en se levant.

Betty le suivit le long d'un couloir malodorant débouchant sur un coin encombré de cartons de bière et de gin, la cave d'un pub sur le déclin, jusqu'à une porte sur laquelle on avait punaisé

167

une étoile de papier rosé. Mark frappa et ouvrit sans attendre de réponse.

La pièce minuscule comprenait une table de toilette, un miroir entouré

d'ampoules éblouissantes, un tabouret et une affiche de Greta Garbo dans La Femme aux deux visages. Une superbe perruque blonde était posée sur un support, et la robe rouge pendait à un cintre. Assis sur le tabouret, un jeune homme au torse poilu se tenait devant le miroir.

Betty resta le souffle coupé. Pas de doute, c'était Greta. Très maquillée, un rouge à lèvres des plus vifs, des faux cils, des sourcils épilés et une épaisse couche de maquillage pour dissimuler l'ombre d'une barbe brune. Les cheveux étaient coupés très court, pour permettre le port de la perruque.

Les faux seins étaient sans doute cousus à l'intérieur de la robe, mais Greta arborait encore une combinaison, des bas et des escarpins rouges à

hauts talons.

- Tu ne m'avais pas prévenue ! accusa Betty en se tournant vers son frère qui eut un rire ravi.

- Betty, je te présente Gerhard. Il adore quand les gens n'y voient que du feu.

Gerhard était en effet enchanté : qu'elle l'ait pris pour une vraie femme était un hommage à son talent. Il ne voyait là absolument rien d'insultant.

Seulement c'était un homme ; or Betty avait besoin d'une femme. Elle était amèrement déçue : Greta représentait la dernière pièce de son puzzle, la femme qui aurait complété l'équipe. Et, encore une fois, l'avenir de la mission était compromis. Elle était furieuse contre Mark.

- C'est vraiment moche de ta part ! s'écria-t-elle. Je croyais que tu voulais m'aider à résoudre mon problème, mais ce n'était qu'une mauvaise plaisanterie.

- Ce n'est pas une plaisanterie, protesta Mark avec indignation. Tu as besoin d'une femme, prends Greta.

- C'est impossible, protesta Betty. C'est ridicule.

Mais, au fond, Greta l'avait bien convaincue, elle. Pourquoi pas ceux de la Gestapo ? S'ils l'arrêtaient et qu'ils découvrent la vérité, ce serait fichu de toute façon.

- Les patrons n'accepteront jamais, observa-t-elle pensant à ses chefs du SOE et à Simon Fortescue du MI6.

- Ne leur en parle pas, suggéra Mark.

168

- Ne pas leur dire !

Betty trouva d'abord l'idée choquante, puis intéressante. Si Greta devait duper la Gestapo, elle devrait pouvoir aussi tromper tout le monde au SOE.

- Pourquoi pas ? dit Mark.

- Pourquoi pas ? répéta Betty.

- Mark, mon chou, qu'est-ce que tout ça veut dire ? s'informa Gerhard.

Son accent allemand s'entendait encore plus quand il parlait.

- Je n'en sais rien. Ma sœur est impliquée dans des combines ultraconfidentielles.

- Je vous expliquerai, intervint Betty. D'abord parlez-moi de vous. Comment êtes-vous arrivé à Londres ?

- Eh bien, ma jolie, par où commencer ? fit Gerhard en allumant une cigarette. Je viens de Hambourg où j'ai débuté, à l'âge de seize ans, mon apprentissage en téléphonie. À l'époque - il y a douze ans - c'était une ville merveilleuse, avec des bars et des boîtes pleines de matelots qui y passaient le plus clair de leurs permissions. Je m'amusais comme un fou.

Deux ans plus tard, j'ai rencontré l'amour de ma vie. Il s'appelait Manfred.

Des larmes montaient aux yeux de Gerhard et Mark lui prit la main.

- J'adorais déjà les toilettes féminines, poursuivit Gerhard en reniflant d'une façon bien inélégante, les dessous de dentelle et les hauts talons, les chapeaux et les sacs à main, le froufrou d'une jupe ample. Mais je m'y prenais si mal en ce temps-là. Je ne réussissais même pas à appliquer mon rimmel. Manfred m'a tout appris, dit-il d'un air attendri. Ce n'était pas un travesti ; il était même extrêmement viril. Il travaillait au port comme docker. Mais me voir en femme lui plaisait terriblement et il m'a montré

comment faire.

- Pourquoi êtes-vous parti ?

- On a arrêté Manfred, ces sales putains de nazis, ma chérie, après cinq années passées ensemble ; un soir, on est venu le chercher et je ne l'ai jamais revu. Il doit être mort, je pense que la prison l'a tué, mais je n'ai aucune certitude. Peut-être survit-il encore dans un de leurs putains de camps.

Des larmes diluèrent son mascara qui laissa sur ses joues poudrées de longues traînées noires.

169

Son chagrin gagna Betty qui dut refouler ses larmes. Comment peut-on en arriver à persécuter ses semblables ? se demanda-t-elle. Qu'est-ce qui pousse les nazis à tourmenter d'innocents excentriques comme Gerhard ?

- Je suis alors parti pour Londres, reprit Gerhard. Mon père était un marin anglais, de Liverpool ; il avait abandonné son bateau à Hambourg où il était tombé amoureux d'une jolie petite Allemande et l'avait épousée.

J'avais deux ans quand il est mort, si bien que je ne l'ai jamais vraiment connu, mais il m'a donné son nom, O'Reilly. Je jouis toujours de la double nationalité. «a m'a coûté une fortune d'obtenir un passeport en 1939. Avec la tournure que les événements prenaient, je l'ai fait juste à temps.

Heureusement, un technicien du téléphone trouve toujours du travail

oû que ce soit. Alors me voilà, la coqueluche de Londres, la diva des homos.

- quelle triste histoire ! soupira Betty, je suis vraiment désolée.

- Merci, ma chérie. De nos jours, le monde regorge de tristes histoires, n'est-ce pas ? Pourquoi vous intéressez-vous à la mienne ?

- Je cherche une technicienne du téléphone.

- Au nom du ciel, pourquoi ?

- Je ne peux pas en parler, c'est ultrasecret. C'est très dangereux et vous courez le risque de vous faire tuer.

- Fichtre, ça donne la chair de poule ! Vous vous imaginez bien que la violence n'est pas mon fort. On m'a reconnu psychologiquement inapte à

servir sous les drapeaux et on a eu rudement raison. La moitié des bidasses aurait voulu me tabasser, l'autre moitié se serait faufilée dans mon lit le soir.

- J'ai tous les costauds qu'il me faut. Ce sont les connaissances techniques que je recherche chez vous.

- Est-ce que ça me donnerait l'occasion de me venger de ces putains de nazis ?

- Absolument. Si nous réussissons, cela causera de gros dégâts au régime de Hitler.

- Alors, ma jolie, je suis tout à vous.

Betty sourit. Mon Dieu ! se dit-elle, j'y suis arrivée.

Le quatrième jour

Mercredi 31 mai 1944

17.

La circulation était intense cette nuit-là sur les routes du sud de l'Angleterre, oû d'interminables convois de camions militaires se dirigeant vers la côte grondaient sur les axes principaux traversant dans un bruit de tonnerre les villes plongées dans le black-out. Plantés

derrière les fenêtres de leur chambre, des villageois éberlués contemplaient d'un regard incrédule le flot incessant du trafic qui les privait de leur sommeil.

- Mon Dieu, murmura Greta, il va vraiment y avoir un débarquement.

Betty et elle avaient quitté Londres peu après minuit dans une voiture d'emprunt, une grosse Lincoln Continental blanche que Betty adorait conduire. Greta portait une de ses tenues les moins voyantes, petite robe noire et perruque brune, et ne redeviendrait Gerhard qu'une fois la mission terminée.

Betty pria le ciel que sa passagère soit aussi versée dans son métier que Mark l'avait prétendu. Ingénieur au service des postes, elle savait sans doute de quoi il retournait. De toute façon, Betty n'avait pas pu la mettre à l'épreuve et, tout en se traînant derrière un camion porte char, Betty expliqua en quoi consistait la mission, non sans angoisse, car elle craignait que cette conversation ne révèle d'énormes lacunes dans les connaissances de Greta.

- Les Allemands ont installé un nouveau central automatique dans le ch

,teau pour traiter le surcroît de trafic des conversations téléphoniques et des télex entre Berlin et les troupes d'occupation.

173

Gré ta commença par exprimer des doutes sur le projet.

- Mais, ma chérie, à supposer que nous réussissions, qu'est-ce qui empêchera les Allemands de dérouter les c,bles vers un autre réseau ?

- Le volume du trafic. Le système est déjà surchargé. Le centre de commandement militaire dans la banlieue de Berlin, le *Zeppelin*^a, traite chaque jour cent vingt mille appels interurbains et vingt mille messages télex ; bien davantage encore quand nous aurons débarqué en France. Mais l'essentiel du réseau français, lui, est encore manuel. Imaginez que le principal central automatique soit hors service : tous ces appels devront alors être traités à l'ancienne par standardistes ; cela prendra dix fois plus de temps et quatre-vingt-dix pour cent des communications ne passeront plus.

- Les militaires interdiront les communications civiles.

- «a ne changera pas grand-chose : elles ne représentent de toute façon

qu'une infime fraction des échanges.

- Très bien, fit Greta songeuse. Eh bien, il nous faudra détruire les ch,ssis d'équipement commun.

- ¿ quoi servent-t-ils ?

- ¿ assurer la tonalité, le voltage des sonneries pour les appels automatiques. Et les adaptateurs de registres : ils transforment les codes de secteurs déposés sur le cadran en instructions de routage.

- Cela rendrait-il la totalité du central inutilisable ?

- Non. Et les dég,ts seraient réparables. Il faut saboter le central manuel, le central automatique, les amplificateurs pour l'interurbain, le central téléx et les amplificateurs de téléx - qui sont probablement tous dans des pièces différentes.

- N'oubliez pas que nous ne transporterons qu'une modeste quantité d'explosifs, juste celle que six femmes peuvent dissimuler dans leur sac à

main.

- C'est un problème.

Michel avait étudié tout cela avec Arnaud, un membre du réseau Bollinger qui travaillait pour les PTT, mais Betty ne s'était pas enquis des détails, et maintenant Arnaud était mort, tué au cours du raid sur Sainte-Cécile.

- Il doit bien y avoir un équipement commun à tous les systèmes.

- Oui, en effet : le RP.

174

- qu'est-ce que c'est ?

- Le répartiteur principal. Deux jeux d'autocommutateurs installés sur de grands ch,ssis. Un côté reçoit les c,bles venant de l'extérieur et l'autre côté ceux qui sortent du central ; ils sont tous reliés par des cavaliers.

- O~ devraient-ils se trouver ?

- Dans une pièce à côté de la salle des c,bles. L'idéal serait de provoquer un incendie assez puissant pour faire fondre le cuivre des c,bles.
 - Combien de temps faudrait-il pour rebrancher les c,bles ?
 - Deuxjours.
 - Vous êtes s're ? Un technicien de la poste a rebranché en quelques heures ceux de ma rue qui avaient été sectionnés par une bombe.
 - C'est simple dans ce cas : il s'agit juste de relier le rouge avec le rouge et le bleu avec le bleu. Mais un RP comprend des centaines de connexions croisées. Deuxjours, ça me paraît un minimum, à supposer que les réparateurs soient en possession des fiches de raccord.
 - Les fiches de raccord ?
 - Elles indiquent comment sont connectés les c,bles, et sont généralement stockées dans une armoire de la salle du RP. Si elles brûlent aussi, trouver les raccords demandera des semaines de tâtonnements aux Allemands.
- Betty se souvint alors de ce que Michel lui avait raconté un jour, à savoir qu'un résistant des PTT était en mesure de détruire les doubles des fiches que l'on gardait au quartier général.
- «a n'a pas l'air mal. Maintenant, écoutez bien. Demain matin j'expliquerai notre mission aux autres ; ce sera une version complètement différente.
 - Pourquoi ?
 - Pour éviter de tout compromettre au cas où l'une de nous serait arrêtée et interrogée.
 - Oh ! fit Greta, soudain dégrisée. quelle horreur !
 - Vous êtes donc la seule à connaître la véritable version ; pour l'instant, gardez-la pour vous.
 - Ne vous en faites pas, nous autres pédales, avons l'habitude de garder des secrets.

Betty fut surprise par le terme, mais s'abstint de tout commentaire.

Le Pensionnat était situé dans l'immense domaine de Beau-lieu au sud-ouest de Southampton, près de la côte sud. La résidence principale, le Palace House, était le château de lord Mon-tagu. Dans les bois des alentours se dissimulaient de nombreuses maisons de campagne et chacune disposait d'un vaste parc. La plupart avaient été évacuées au début de la guerre, soit que les propriétaires aient eu l'âge d'être mobilisés, soit que, plus âgés, ils aient eu les moyens de se réfugier dans des endroits plus sûrs. Le SOE

avait réquisitionné douze de ces propriétés et les utilisait comme centre d'entraînement aux techniques de sécurité, au fonctionnement des émetteurs radio, à la lecture de carte ou encore à des talents moins recommandables tels que cambriolage, sabotage, falsification de papiers et art de tuer en silence.

Elles arrivèrent à trois heures du matin. Betty emprunta un chemin de terre et franchit une grille électrifiée avant de s'arrêter devant une grande b

âtisse. Elle ressentit, cette fois encore, l'impression de pénétrer dans un autre univers, un monde de tromperie et de violence. La maison avait d'ailleurs un air irréel. Malgré sa vingtaine de chambres, elle était bâtie comme un chalet, style architectural très en vogue juste avant la Première Guerre mondiale, et, sous le clair de lune, ses cheminées, ses chiens assis et ses toits en croupe lui donnaient un air étrange. On aurait dit une illustration de livre d'enfants, une grande maison pleine de coins et de recoins où l'on pouvait jouer toute la journée à cache-cache.

Malgré la présence de l'équipe tout était silencieux, chacun devait dormir.

Betty connaissait bien la maison ; elle trouva rapidement deux chambres libres dans les combles, où elles se mirent au lit avec satisfaction. Betty resta un moment éveillée, réfléchissant au moyen de souder ce ramassis d'inadaptées.

Elle se réveilla à six heures. De sa fenêtre, elle apercevait l'estuaire de la Soient dont le courant, dans la lumière grise du petit matin, ressemblait à du mercure. Elle fit chauffer de l'eau et apporta la bouilloire dans la chambre de Greta pour qu'elle se rase. Puis elle réveilla les autres.

Percy et Paul arrivèrent les premiers dans la grande cuisine à l'arrière de la maison, le premier réclamant du thé et le

176

second du café. Betty qui n'avait pas rallié le SOE pour servir les hommes leur dit de s'en occuper eux-mêmes.

- Je vous fais parfois du thé, protesta Percy, indigné.
- Oui, avec l'air d'un duc qui tient la porte pour une femme de chambre, répliqua-t-elle.
- Vous me faites vraiment rigoler tous les deux, fit Paul en riant.

Un cuistot de l'armée arriva à six heures et demie et ils se retrouvèrent peu après autour de la grande table à dévorer des oufs frits et d'épaisses tranches de bacon. Pas de rationnement pour les agents secrets : ils avaient besoin de se constituer des réserves. Une fois en mission, ils devaient pouvoir tenir des jours sans alimentation convenable.

Les filles descendirent l'une après l'autre. Betty fut étonnée de la beauté

de Maude Valentine : ni Percy ni Paul ne lui avaient dit combien elle était jolie. Impeccablement vêtue, parfumée, sa bouche en cerise accentuée par son rouge à lèvres, comme si elle s'apprêtait à aller déjeuner au Savoy, elle s'assit auprès de Paul et lui demanda d'un air plein de sous-entendu :

- Bien dormi, major ?

Betty fut soulagée de voir le visage de pirate de Ruby Romain, car apprendre qu'elle s'était enfuie au milieu de la nuit ne l'aurait pas étonnée outre mesure. Savoir que les accusations à son endroit pesaient toujours sur elle devrait empêcher Ruby de disparaître ; mais une coriace comme elle était fort capable de courir le risque.

L'heure matinale n'épargnait pas Jelly Knight qui paraissait nettement son

,ge. Elle vint s'asseoir auprès de Percy et le gratifia d'un tendre sourire.

- Je suppose que tu as dormi comme une souche, dit-elle.
- Gr,ce à ma bonne conscience, répondit-il.

- Ne me dis pas que tu as une conscience, riposta-t-elle en riant. Non, merci, mon cher, dit-elle au cuistot qui lui proposait une assiette d'oufs au bacon, je dois surveiller ma ligne.

Elle se contenta pour son petit déjeuner d'une tasse de thé et de quelques cigarettes.

Betty retint son souffle au moment où Greta franchit la porte. Elle portait une jolie robe de cotonnade avec de petits faux seins. Un cardigan rosé

adoucissait sa carrure et un foulard de mousseline dissimulait ce que sa gorge pouvait avoir de mas-177

culin. Une courte perruque brune encadrait son visage abondamment poudré

mais aux lèvres et aux yeux à peine maquillés. Le personnage effronté qu'elle exhibait en scène avait complètement disparu, remplacé par celui d'une jeune femme assez ordinaire, probablement gênée par sa taille. Betty la présenta en guettant la réaction des autres. C'était la première fois que Greta testait son imitation.

On l'accueillit avec d'aimables sourires et personne ne parut remarquer quoi que ce soit d'anormal. Betty put alors respirer.

Vint enfin lady Denise Bowyer. Betty connaissait seulement d'elle le manque de discrétion à cause duquel Percy avait hésité à la recruter. quelconque, l'air provocant, sous une masse de cheveux bruns, bien que fille d'un marquis, il lui manquait l'aisance et l'assurance des filles de la haute société. Betty fut un peu tentée de la plaindre, mais Denise était décidément trop dénuée de charme pour être sympathique.

Voici mon équipe, songea Betty, une allumeuse, une criminelle, une perceuse de coffres, un travesti et une aristocrate mal dans sa peau. Elle s'aperçut qu'il manquait quelqu'un : l'autre aristocrate. Pas trace de Diana, et il était maintenant sept heures et demie.

- Vous avez dit à Diana que le réveil était à six heures ? demanda Betty à

Percy.

- J'ai prévenu tout le monde.

- J'ai frappé à sa porte à six heures et quart, reprit Betty en se levant.

Je ferais mieux d'aller voir. Chambre dix, c'est bien ça?

Elle monta, frappa à la porte de Diana et, sans réponse, entra. Une bombe tombée dans la chambre n'aurait pas causé plus de dégâts - une valise ouverte sur le lit défait, des coussins par terre, une petite culotte sur la coiffeuse -, mais tout cela parut normal à Betty qui savait Diana entourée depuis toujours de gens chargés de ranger après elle, dont notamment sa propre mère. Diana est partie vadrouiller Dieu sait où, mais elle va devoir rentrer dans le rang et admettre qu'elle n'est plus maîtresse de son temps, se dit Betty avec agacement.

- Elle a disparu. Nous allons commencer sans elle, annonça-t-elle en se plantant au bout de la table. D'abord deux jours d'entraînement, et ensuite, vendredi soir, on nous para-178

chute en France. Notre équipe ne comporte que des femmes parce qu'il leur est beaucoup plus facile de circuler en France occupée : la Gestapo s'en méfie moins. Notre mission est de faire sauter un tunnel près du village de Maries, non loin de Reims, sur la principale voie ferrée entre Francfort et Paris.

Betty jeta un coup d'œil à Greta qui savait que l'histoire était fausse.

Elle était tranquillement en train de se beurrer un toast et ne leva même pas les yeux vers Betty.

- Normalement, l'entraînement d'un agent dure trois mois, reprit Betty.

Mais ce tunnel doit être détruit pour lundi soir. En deux jours, nous espérons vous inculquer quelques principes essentiels de sécurité, vous apprendre à sauter en parachute, vous former au maniement de certaines armes et vous montrer comment tuer des gens sans faire aucun bruit.

Maude p, lit sous son maquillage.

- Tuer des gens ? fit-elle. Vous ne vous attendez quand même pas à ce que des femmes fassent ça ?

- Il y a une putain de guerre, je te rappelle, grogna Jelly, écourée.

Diana arriva du jardin à ce moment-là, des brins d'herbe collés à son pantalon de velours.

- Je suis allée faire une balade dans les bois, proclama-t-elle avec enthousiasme. Magnifique. Et regardez ce que le jardinier m'a donné, ajouta-t-elle en tirant de sa poche des tomates mûres qu'elle fit rouler sur la table.

- Assieds-toi, Diana, tu es en retard pour le briefing.

- Je suis désolée, chérie, aurais-je manqué un de tes charmants petits discours ?

- Tu es dans l'armée maintenant, répliqua Betty, exaspérée. quand on te dit d'être dans la cuisine à sept heures, ce n'est pas une simple suggestion.

- Tu ne vas pas jouer les maîtresses d'école avec moi, tout de même ?

- Assieds-toi et boucle-la.

- Je suis absolument désolée, chérie.

- Diana, articula Betty en haussant le ton, quand je dis ' Boucle-la ^a, tu ne me réponds pas : Absolument désolée ^a et tu ne m'appelles pas : chérie ^a, jamais. Tu la boucles simplement.

Diana obtempéra sans un mot, mais on la sentait au bord 179

de la mutinerie. Bon sang, se dit Betty, je ne m'en suis pas très bien tirée.

La porte de la cuisine s'ouvrit avec fracas devant un petit homme musclé

d'une quarantaine d'années et qui portait sur sa chemise d'uniforme des chevrons de sergent.

- Bonjour, les filles ! lança-t-il d'un ton cordial.

- Voici, annonça Betty, le sergent Bill Griffiths, un des instructeurs.

Nous sommes prêtes, sergent, vous pouvez commencer.

Elle n'aimait pas Bill. Moniteur d'éducation physique de l'armée, il affichait un penchant déplaisant pour le combat à mains nues et ne s'apitoyait jamais sur le sort de quelqu'un qu'il venait de blesser. Elle avait remarqué qu'avec les femmes il était encore plus cruel.

Elle s'écarta et alla s'adosser au mur.

- Vos désirs sont des ordres, déclara-t-il inutilement tout en prenant place au bout de la table. Atterrir avec un parachute, c'est comme sauter du haut d'un mur de cinq mètres. Le plafond de cette cuisine est un peu plus bas, alors disons que cela revient à sauter dans le jardin du premier étage.

Betty entendit Jelly murmurer :

- Oh ! mes aîeux !

- Il ne faut pas atterrir sur vos pieds et rester debout, poursuivit Bill.

Vous vous briseriez les jambes. La seule méthode s're, c'est de tomber.

C'est ce que nous allons vous apprendre en premier lieu. Si vous ne voulez pas salir vos vêtements, je vous conseille d'enfiler les salopettes qui sont dans le vestiaire. Rassemblement dehors dans trois minutes, et on commence.

Pendant que les femmes se changeaient, Paul prit congé.

- Il nous faudra un avion pour le vol d'entraînement de demain et on va me dire qu'aucun n'est disponible, déclara-t-il à Betty. Je m'en vais à

Londres pour les secouer un peu. Je serai de retour ce soir.

Betty se demanda s'il en profiterait pour voir son amie.

Dans le jardin, une vieille table en pin, une affreuse penderie en acajou de l'époque victorienne et une échelle de cinq mètres provoquèrent la consternation de Jelly.

- Vous n'allez pas nous faire sauter du haut de cette foutue armoire, grommela-t-elle à l'intention de Betty.

180

- En tout cas, pas avant de vous avoir montré comment vous y prendre. Vous serez surprise de voir comme c'est facile.

- Espèce de salopard, lança Jelly en regardant Percy. Dans quel pétrin m'as-tu fourrée ?

- Pour commencer, nous apprendrons à tomber de l'altitude zéro,

déclara Bill dès qu'elles furent toutes prêtes. Il y a trois façons : en avant, en arrière et de côté.

Il montra chacune d'elles, se laissant tomber sur le sol sans effort et se relevant d'un bond avec une agilité de gymnaste.

- D'abord vous devez serrer les jambes... comme toutes les jeunes dames respectables.

Cela ne fit rire personne.

- N'écarter pas les bras pour atténuer votre chute, reprit-il, mais gardez-les le long du corps, sinon vous risqueriez une fracture, ce qui serait bien pire.

Confirmant ce à quoi Betty s'attendait, les plus jeunes, Diana, Maude, Ruby et Denise, parvinrent sans difficulté à tomber comme on le leur avait appris. Ruby, perdant patience, grimpa même jusqu'en haut de l'échelle.

- Pas encore ! lui cria Bill.

Mais c'était trop tard : elle avait déjà sauté du dernier échelon et fait un atterrissage parfait. Sur ce, elle s'éloigna, s'assit sous un arbre et alluma une cigarette. Celle-là va me donner du fil à retordre, se dit Betty.

Jelly lui causait plus d'inquiétude. Le membre essentiel de l'équipe, la seule à s'y connaître en explosifs, avait depuis longtemps perdu sa souplesse déjeune fille et sauter en parachute lui poserait des problèmes, malgré toute sa bonne volonté. Elle se laissa tomber de sa hauteur, heurta le sol avec un grognement et se releva en jurant, mais déjà prête à

recommencer.

que Greta fût la plus mauvaise élève surprit Betty.

- Je ne peux pas, dit-elle à Betty, je vous l'ai dit, je suis nulle pour les trucs violents.

- Drôle d'accent, marmonna Jelly en fronçant les sourcils. C'était la première phrase prononcée par Greta.

- Laissez-moi vous montrer, dit Bill à Greta. Ne bougez pas. Détendez-vous.

Il la prit par les épaules. Puis, d'un mouvement brusque et énergique, il la jeta au sol. Elle tomba lourdement, poussa un cri 181

de douleur, puis à la grande consternation de Betty, éclata en sanglots.

- Bonté divine, fit Bill écouré, quelle clientèle on nous envoie !

Betty le foudroya du regard.

- Allez-y doucement, lui lança-t-elle, furieuse à l'idée que, à cause de sa brutalité, elle puisse perdre sa technicienne du téléphone.

- La Gestapo est bien pire que moi ! insista-t-il.

Betty, prenant Greta par la main, entreprit de réparer elle-même les dég

,ts.

- Nous allons faire un petit entraînement spécial de notre côté.

Elles contournèrent la maison pour passer dans une autre partie du jardin.

- Je suis navrée, fit Greta. Ce nabot me fait horreur.

- Je sais. Essayons ensemble. Agenouillez-vous. Elles s'agenouillèrent l'une en face de l'autre et se prirent la main. Faites simplement comme moi. Betty se pencha lentement de côté et imitée par Greta elles s'affaissèrent ensemble sans se lâcher la main. Et voilà, c'est mieux ainsi, n'est-ce pas ?

- Pourquoi ne se comporte-t-il pas comme vous ?

- Ah- ! les hommes ! fit-elle en haussant les épaules avec un sourire.

Maintenant, d'accord pour essayer de tomber de notre hauteur ? Nous allons nous y prendre de la même façon, en nous tenant les mains.

Elle fit pratiquer à Greta tous les exercices auxquels Bill soumettait les autres, Greta reprit confiance et elles rejoignirent le groupe qui s'entraînait à sauter de la table. Greta fit un atterrissage parfait qui lui valut une salve d'applaudissements.

Progressant dans la difficulté, elles s'essayèrent à sauter de l'armoire, puis pour finir du haut de l'échelle. Jelly sauta, roula et se redressa sans problème.

- Je suis fière de vous, la félicita Betty en la serrant dans ses bras.

...couré, Bill se tourna vers Percy.

- Mais quelle est cette armée o' l'on vous embrasse pour avoir obéi à un ordre ?

- Il faudra vous y faire, Bill, répondit Percy.

182

18.

Dictier gravit l'escalier de la grande maison de la rue du Bois, déposa la valise de Stéphanie dans la chambre de Mlle Lemas et s'attarda à examiner le lit étroit et fait avec soin, la vieille commode en noyer, le prie-Dieu et le rosaire posé sur l'accoudoir.

- Cette maison passera difficilement pour la tienne, s'inquiéta-t-il.

- Je dirai que je l'ai héritée d'une tante célibataire et que je n'ai pas eu le courage de l'arranger à mon go't.

- Pas bête. quand même, il faudra mettre un peu de désordre.

Elle ouvrit la valise, y prit un déshabillé noir et le drapa nonchalamment sur le prie-Dieu.

- C'est déjà mieux, déclara Dictier. que feras-tu si le téléphone sonne ?

Stéphanie réfléchit une minute pour reprendre d'une voix plus basse o'

l'accent de la Parisienne, femme du monde, avait cédé la place à une diction de respectable provinciale.

- Allô, oui, ici mademoiselle Lemas, qui est à l'appareil, je vous prie ?

- Excellent.

Une amie proche ou une parente ne s'y laisserait peut-être pas prendre, mais quelqu'un qui appellerait par hasard ne remarquerait rien d'anormal, surtout avec la distorsion d'une ligne téléphonique.

Le lit fait et la serviette propre posée sur le lavabo dans les 183

quatre autres chambres laissaient à penser que chacune était prête à

accueillir un invité. De plus, Dicter et Stéphanie découvrirent dans la cuisine, au lieu de la batterie de casseroles et de la cafetière courantes, des grands faitouts et un sac de riz suffisant pour nourrir Mlle Lemas pendant un an, ainsi que dans la cave, du vin ordinaire à côté d'un demi-carton de bon whisky. La petite Simca 5 d'avant-guerre que le garage abritait, en bon état et le réservoir plein, démarra au premier tour de manivelle ; ce n'était certainement pas gr,ce aux libéralités des autorités soucieuses d'aider Mlle Lemas dans ses courses. La Simca devait être ravitaillée et approvisionnée en pièces détachées par la Résistance. Dicter se demanda ce qu'elle avait pu inventer pour expliquer ses déplacements : peut-être prétendait-elle être sage-femme.

- Cette vieille vache était bien organisée, observa Dicter. Ils avaient fait des courses en chemin : à défaut de viande ou de poisson absents des magasins, ils avaient pris des champignons, une laitue et une miche de ce pain noir que les boulangers français produisaient alors avec de la mauvaise farine et du son, leurs seules ressources. Stéphanie prépara une salade et du risotto aux champignons, qu'ils complétèrent par un reste de fromage trouvé dans le garde-manger.

Les miettes sur la table et les plats sales dans l'évier de la cuisine donnèrent tout de suite un air de vie à la maison.

- La guerre est certainement ce qui lui est arrivé de mieux, avança Dicter devant son café.

- Comment peux-tu dire cela ? Elle va partir pour un camp de prisonniers.

- Songe à la vie que menait auparavant cette femme absolument seule, pas de mari, pas de famille, plus de parents. Et puis subitement tous ces jeunes gens, garçons et filles courageux qui risquent leur vie dans des missions impossibles. Ils s'épanchent sans doute et lui racontent tout de leurs amours et de leurs craintes. Elle les cache chez elle, leur donne du whisky et des cigarettes et les laisse partir en leur souhaitant bonne chance. «a a probablement été l'époque la plus excitante de sa vie. Je te parie qu'elle n'a jamais été aussi heureuse.

- Elle aurait peut-être préféré une vie paisible : courir les modistes avec une amie, arranger des bouquets pour la ca-184

thédrale, se rendre une fois par an à Paris pour assister à un concert.

- Personne n'aspire vraiment à une vie paisible, dit Dicter en jetant un coup d'œil par la fenêtre de la salle à manger. Bon sang ! qu'est-ce que

c'est que ça ?

Une jeune femme remontait l'allée en poussant une bicyclette, un gros panier posé sur le garde-boue de la roue avant.

- qu'est-ce que je dois faire ? interrogea Stéphanie en examinant la visiteuse.

Dictier ne répondit pas tout de suite. L'intruse, une robuste fille en pantalon boueux et chemise de travail auréolée de grosses taches de sueur sous les bras, poussa son vélo dans la cour sans sonner à la porte. Il était consterné que sa mascarade soit aussi vite dévoilée.

- Elle se dirige vers la porte de derrière... une amie ou une parente...

il va falloir que tu improvises. Va l'accueillir, je reste ici pour vous écouter.

Ils entendirent la porte de la cuisine s'ouvrir et se refermer et la jeune femme crier en français :

- Bonjour, c'est moi ! qui êtes-vous ? s'étonna la fille en découvrant Stéphanie.

- Je suis Stéphanie, la nièce de Mlle Lemas.

- Je ne savais pas qu'elle avait une nièce, rétorqua la visiteuse sans chercher à dissimuler sa méfiance.

- Elle ne m'a pas parlé de vous non plus. Voulez-vous vous asseoir ? qu'y a-t-il dans ce panier ?

Dictier perçut dans la voix de Stéphanie un accent amusé et se rendit compte qu'elle jouait de son charme.

- Des provisions. Je m'appelle Marie. Je vis à la campagne. J'ai pu trouver un peu de ravitaillement et en apporter à... à mademoiselle.

- Ah ! fit Stéphanie. Pour ses... invités. On entendit un froissement de papier et Dictier devina que Stéphanie déballait les provisions enveloppées dans le panier. C'est merveilleux ! Des oufs... du porc... des fraises...

Voilà qui explique le léger embonpoint de Mlle Lemas, songea Dictier.

- Alors vous êtes au courant, dit Marie.

- Je suis au courant de la vie secrète de tantine, oui.

En entendant ´ tantine ^a, Dicter réalisa qu'ils ignoraient le 185

prénom de Mlle Lemas, ce qui mettrait un terme à la comédie, dès que Marie s'en rendrait compte.

- O˘ est-elle ?

- Elle est partie pour Aix. Vous vous souvenez de Charles Menton, le doyen de la cathédrale ?

- Non, pas du tout.

- Vous êtes trop jeune. C'était le meilleur ami du père de tantine jusqu'au jour o˘ il a pris sa retraite en Provence. Il a eu une crise cardiaque et elle est allée le soigner. Elle m'a demandé de m'occuper de ses invités pendant son absence.

Stéphanie improvise brillamment, songea Dicter avec admiration. Elle garde son sang-froid et ne manque pas d'imagination.

- quand doit-elle revenir ?

- Charles n'en a plus pour bien longtemps. D'un autre côté, la guerre peut se terminer rapidement.

- Elle n'a parlé à personne de ce Charles.

- Elle m'en a parlé à moi.

Stéphanie va sans doute s'en tirer, se dit Dicter. Si elle tient encore un peu, Marie repartira convaincue. Elle racontera ce qui s'est passé ; cette histoire est parfaitement plausible : dans ces mouvements, qui ne sont pas l'armée, quelqu'un comme Mlle Lemas peut fort bien décider, en effet, de quitter son poste et se faire remplacer, à la grande fureur des chefs de la Résistance. Mais ils sont impuissants devant leurs troupes composées uniquement de volontaires. Dicter se prit à espérer.

- D'o˘ êtes-vous ? demanda Marie.

- J'habite Paris.

- Votre tante Valérie a d'autres nièces planquées comme ça ?

Ainsi, songea Dicter, Mlle Lemas se prénomme Valérie.

- Je ne pense pas... pas à ma connaissance.

- Vous êtes une menteuse.

Le ton de Marie avait changé. quelque chose clochait. Dicter poussa un soupir et tira son automatique de sous sa veste.

- qu'est-ce que vous me racontez ? dit Stéphanie.

- Vous mentez. Vous ne connaissez même pas son prénom. Ce n'est pas Valérie, c'est Jeanne.

Dicter ôta le cran de sûreté de son pistolet. Stéphanie poursuivit bravement :

186

- Je l'appelle toujours tantine. Je vous trouve très grossière.

- Je m'en suis doutée depuis le début, reprit Marie d'un ton dédaigneux.

Jeanne ne ferait jamais confiance à quelqu'un comme vous, avec vos hauts talons et votre parfum.

- quel dommage ! Marie, intervint Dicter en avançant dans la cuisine. Plus confiante, moins maligne, vous vous en seriez tirée. Maintenant, vous êtes en état d'arrestation.

- Vous êtes une putain de la Gestapo, l'cha Marie à l'intention de Stéphanie qui rougit jusqu'aux oreilles.

Dicter, quant à lui, faillit frapper Marie de la crosse de son arme.

- Voilà une remarque que vous regretterez quand vous vous trouverez aux mains de la Gestapo, rétorqua-t-il d'un ton glacial. Un certain sergent Becker va vous interroger. quand vous hurlerez, que vous saignerez et que vous demanderez gr,ce, souvenez-vous de cette insulte inutile.

Marie semblait prête à s'enfuir, ce que Dicter espérait. Il pourrait l'abattre et le problème serait réglé. Mais, au contraire, ses épaules s'affaissèrent et elle se mit à pleurer.

- Allongez-vous le visage contre le sol et les mains derrière le dos, ordonna-t-il, sourd à ses sanglots.

Elle obéit et il rengaina son pistolet.

- Je crois avoir vu une corde dans la cave, dit-il à Stéphanie.

- Je vais la chercher.

- Il va falloir que je l'éloigné d'ici, que je la conduise à Sainte-Cécile, expliqua-t-il après avoir ligoté Marie, au cas où un agent britannique se présenterait aujourd'hui.

Il regarda sa montre : deux heures, il avait le temps de l'emmener au ch

,teau et d'être de retour pour trois heures.

- Tu devras te rendre à la crypte toute seule, ajouta-t-il à l'attention de Stéphanie, prends la petite voiture qui est dans le garage. Je me trouverai dans la cathédrale, mais tu ne me verras peut-être pas. Il faut que je me dépêche.

Il l'embrassa. Un peu comme un mari qui part pour son bureau, songea-t-il avec un certain amusement. Il empoigna Marie, la jeta sur son épaule et se dirigea vers la porte de derrière. Dehors, il se retourna.

- Cache le vélo.

187

- Ne t'inquiète pas.

Il porta la jeune femme d'où ment ligotée jusqu'à la voiture, ouvrit le coffre et la jeta à l'intérieur. Si elle s'était abstenue de traiter Stéphanie de putain, il l'aurait installée sur le siège arrière.

Il referma le coffre et regarda aux alentours. Il ne vit personne, mais, dans une rue comme celle-là il y avait toujours des gens à l'affût derrière leurs volets. L'arrestation de Mlle Lemas la veille et la grosse voiture bleu ciel ne leur avaient sûrement pas échappé. Dès qu'il aurait démarré, ils parleraient de l'homme qui avait fourré une fille dans le coffre de sa voiture. En temps normal, ils auraient appelé la police, mais personne en territoire occupé ne s'adressait à elle à moins d'y être obligé, surtout quand la Gestapo risquait d'être impliquée.

Pour Dicter, il importait de savoir si la Résistance avait eu vent de l'arrestation de Mlle Lemas. Reims était une ville, pas un village, où

chaque jour on arrêta des gens, qu'ils soient voleurs, meurtriers, trafiquants, profiteurs du marché noir, communistes, juifs... Aussi y avait-il de fortes chances pour qu'un compte rendu de l'affaire de la rue du Bois ne parvienne jamais aux oreilles de Michel Clairret. Mais ce n'était pas une certitude.

Dictier monta dans la voiture et partit vers Sainte-Cécile.

I

19.

Au grand soulagement de Betty, l'équipe ne s'était pas trop mal tirée de la séance du matin, où tout le monde avait appris la technique de la réception au sol, partie la plus délicate du saut en parachute. Le cours de lecture de carte, cependant, avait été moins réussi : pour Ruby qui n'était jamais allée à l'école et pouvait à peine lire, c'était du chinois ; Maude restait déconcertée devant des précisions comme nord-nord-est et se contentait de battre des cils de façon charmante devant l'instructeur ; quant à Denise, malgré son éducation, elle se révéla absolument incapable de comprendre les coordonnées cartographiques. Si, une fois en France, le groupe doit se fractionner, songea Betty avec inquiétude, il ne faudra pas compter sur elles pour retrouver leur chemin.

L'après-midi, elles passèrent à un exercice plus violent, le maniement des armes, avec le capitaine Jim Cardwell, à l'allure décontractée et au visage anguleux barré d'une grosse moustache noire. C'était un instructeur à la personnalité très différente de celle de Bill Griffiths. Il sourit gentiment quand les filles découvrirent combien il était difficile de toucher un arbre à six pas avec un Coût automatique de 12 mm.

Ruby, à l'aise avec un pistolet à la main, était bonne tireuse (ce n'est pas la première fois, songea Betty, qu'elle utilise une arme à feu) plus à

l'aise encore quand Jim passa les bras autour d'elle pour lui montrer comment tenir le fusil canadien ^a Lee-Enfield. Il lui murmura quelque chose à l'oreille qui la fit sourire. Elle vient de passer trois ans dans une prison de

189

femmes, se dit Betty, et elle apprécie s'orement le contact d'un homme.

Jelly, elle aussi, maniait les armes à feu avec une certaine aisance,

mais ce fut Diana qui tint la vedette : fusil en main, elle fit mouche chaque fois au centre de la cible, vidant le chargeur dans une terrifiante grêle de balles.

- Excellent ! apprécia Jim, surpris. Vous pouvez me remplacer.

Diana lança à Betty un regard triomphant et déclara :

- Il y a certains domaines où tu n'es pas la meilleure ! Seigneur, qu'ai-je fait pour mériter cela ? se demanda Betty.

Diana pensait-elle au résultats scolaires de Betty régulièrement supérieurs aux siens ? Cette vieille rivalité lui restait-elle sur le cœur ?

La seule à échouer fut Greta qui se montra, là encore, plus féminine que ses compagnes. Elle se bouchait les oreilles, sursautait à chaque détonation et fermait les yeux d'un air terrifié en pressant la détente.

Jim fit montre avec elle de la plus grande patience, lui donnant des boules qu'il essayait d'étouffer le bruit, guidant sa main pour presser la détente avec douceur, mais en vain : nerveuse, elle ne réussirait jamais à tirer correctement.

- Je ne suis vraiment pas faite pour ce genre de choses ! s'écria-t-elle, désespérée.

- Alors, r, la Jelly, qu'est-ce que tu fous ici ?

- Greta est ingénieur ; c'est elle qui vous dira où disposer les charges d'explosifs, s'empessa de préciser Betty.

- Et nous avons besoin d'un ingénieur allemand !

- Je suis anglaise, riposta Greta. Mon père est né à Liver-pool.

- Si c'est ça l'accent de Liverpool, ricana Jelly, moi je suis la duchesse de Devonshire.

- Gardez votre agressivité pour la séance suivante, intervint Betty. Nous allons nous entraîner au corps à corps.

Ces chamailleries la préoccupaient, car la confiance devait absolument régner entre elles.

Bill Griffiths, torse nu, en short et chaussures de tennis, les attendait en faisant des pompes. Il tient à faire admirer son physique, ça saute aux yeux, comprit Betty.

Bill enseignait l'autodéfense en disant : Attaquez-moi ^a à ses élèves qu'il venait d'armer. Il leur démontrait alors, en une 190

leçon spectaculaire et mémorable, qu'un homme désarmé pouvait repousser un assaillant. Bill utilisait parfois inutilement la violence, mais ce n'était pas un mal, estimait Betty, que les agents s'y habituent.

Ce jour-là, il avait disposé sur la vieille table de pin un sinistre assortiment : un poignard à la lame inquiétante qui, prétendait-il, faisait partie de l'équipement des SS, un pistolet automatique Walther P38 comme ceux que Betty avait vu porter par des officiers allemands, une matraque de policier français, un bout de fil électrique noir et jaune qu'il appelait un garrot et une bouteille de bière dont on avait cassé le goulot. Pour la leçon, il remit sa chemise.

- Comment échapper à un homme qui braque un pistolet sur vous, commença-t-il.

Il prit le Walther, ôta le cran de s'oreté et tendit l'arme à Maude. Elle le braqua sur lui.

- Tôt ou tard, votre assaillant voudra vous faire aller quelque part.

Il tourna les talons et leva les mains en l'air.

- Selon toute probabilité, il vous suivra de près en vous enfonçant le canon de son arme dans le dos.

Il décrivit un large cercle, Maude se tenait derrière lui.

- Maintenant, Maude, je veux que vous pressiez la détente à l'instant où vous croyez que je cherche à m'échapper.

Il h,ta légèrement le pas, obligeant ainsi Maude à marcher un peu plus vite et, ce faisant, il fit un pas de côté et recula. Il lui coinça le poignet droit sous son bras et lui assena sur la main une violente manchette. Elle poussa un cri et l,cha son pistolet.

- C'est à ce moment précis que vous risquez de faire une grave erreur, dit-il tandis que Maude se frictionnait le poignet. Ne vous enfuyez surtout pas, sinon, votre Boche prendra son arme et vous tirera dans le dos. Ce qu'il faut faire c'est...

Il prit le Luger, le braqua sur Maude et pressa la détente. Un coup de feu claqua. Maude poussa un cri, tout comme Greta.

- Bien s'êr, ajouta Bill, ce sont des cartouches à blanc. Les démonstrations de Bill dérangent parfois Betty : elle leur trouvait un côté trop théâtral.

- Nous allons nous exercer quelques minutes à toutes ces techniques, reprit-il.

191

Il saisit le fil électrique et se tourna vers Greta.

- Passez-moi ça autour du cou. quand je vous le dirai, tirez dessus de toutes vos forces. Il lui tendit le cordon. Votre type de la Gestapo, ou votre traître de gendarme collabo pourrait vous tuer avec ce cordon, mais il lui est impossible de supporter en plus votre poids. Bon, Greta, étranglez-moi.

Greta hésita, puis tira très fort sur le fil électrique qui s'enfonça dans le cou musclé de Bill. Celui-ci rua des deux pieds en avant et tomba sur le sol, atterrissant sur le dos. Greta lâcha le cordon.

- Malheureusement, observa Bill, vous vous retrouvez allongée par terre, votre ennemi debout au-dessus de vous ; cette situation vous est très défavorable. Il se releva. On va recommencer. Mais cette fois, avant de tomber par terre, je vais agripper mon assaillant par un poignet.

Ils reprirent la position et Greta tira sur le fil électrique. Bill lui saisit le poignet et tomba, l'entraînant en avant. Au moment où elle s'écroulait sur lui, il fléchit une jambe et lui donna un méchant coup de genou dans l'estomac. Elle roula sur le sol, ramassée sur elle-même, le souffle coupé et secouée de nausées.

- Bon sang, Bill, s'écria Betty, c'est un peu violent !

- Ceux de la Gestapo, rétorqua-t-il, l'air ravi, sont bien plus durs que moi.

Elle s'approcha de Greta pour l'aider à se relever.

- Je suis navrée, fit-elle.

- C'est un vrai putain de nazi, lâcha Greta, encore haletante.

Betty l'aida à regagner la maison et la fit s'asseoir dans la cuisine. La cuisinière interrompit l'épluchage des patates du déjeuner pour lui

offrir une tasse de thé que Greta accepta avec gratitude.

De retour dans le jardin, Betty constata que Bill avait choisi Ruby comme prochaine victime ; il était en train de lui tendre la matraque de policier.   l'air roublard de Ruby, Betty se dit qu'à la place de Bill elle se méfierait.

Betty l'avait déjà vu à l'ouvre dans cette technique : quand Ruby lèverait la main droite pour le frapper avec la matraque, Bill l'empoignerait par le bras, la ferait pivoter et la jetterait pardessus son épaule, la faisant atterrir brutalement sur le dos.

192

- Allons, ma petite gitane, dit Bill, cogne sur moi avec la matraque aussi fort que tu peux.

Ruby leva le bras et Bill s'approcha d'elle, mais les gestes ne s'enchaînèrent pas comme d'habitude. quand Bill voulut saisir le bras de Ruby, elle n'était plus là. La matraque tomba par terre. La jeune femme se rapprocha de son instructeur et lui décocha un violent coup de genou dans l'aine, le faisant crier de douleur. Elle l'empoigna alors par le plastron de sa chemise, l'attira brusquement vers elle et lui frappa le nez de sa tête, puis, de sa robuste chaussure, elle lui assena un coup dans le jarret ; il s'écroula, et son nez se mit à saigner.

- Espèce de garce, ce n'est pas ce que tu étais censée faire ! clama-t-il.

- Ils sont bien pires que moi à la Gestapo, déclara Ruby.

20.

Dieter se gara devant l'hôtel Frankfurt à quinze heures moins une et gagna aussitôt la cathédrale en traversant le parvis sous le regard de pierre des anges sculptés dans les piliers. Il ne comptait pas trop sur la venue d'un agent britannique dès le premier jour, mais, d'un autre côté, la probable imminence d'un débarquement inciterait les Alliés à lancer tous leurs atouts dans la bataille.

La Simca 5 de Mlle Lemas était garée le long de la place . Stéphanie se trouvait donc déjà là. Il se félicita d'être arrivé à l'heure car il ne voulait pas qu'elle soit obligée de se débrouiller toute seule en cas de problème.

Il franchit la grande porte ouest et pénétra dans la fraîche pénombre. Il échangea un bref signe de tête avec Hans Hesse qu'il avait repéré

assis dans les derniers rangs, mais sans lui adresser la parole.

Dictier ressentait une impression désagréable : procéder à une arrestation dans ce sanctuaire consacré depuis des siècles lui semblait une profanation. Il n'était pas très dévot pourtant - moins sans doute que l'Allemand moyen, songea-t-il -, mais pas mécréant non plus. Il se sentait vraiment mal à l'aise, mais il se força à chasser ce qui, selon lui, n'était que de la superstition.

Il traversa la nef, remonta la longue allée nord jusqu'au transept, à proximité des marches menant à la crypte située sous le maître-autel ; ses pas résonnaient sur le dallage. Stéphanie doit s'y trouver, se dit-il, et porter une chaussure noire et une marron. De sa place, il balayait du regard, derrière lui, la longue

194

allée nord par laquelle il était arrivé et, devant, la courbe du déambulatoire à l'autre extrémité de l'édifice. Il s'agenouilla et croisa les mains pour prier.

- Seigneur, pardonnez-moi les souffrances que j'inflige à mes prisonniers.

Vous savez que je fais de mon mieux pour accomplir mon devoir. Pardonnez-moi de pécher avec Stéphanie. C'est mal, mais Vous l'avez faite si séduisante que je suis incapable de résister à la tentation. Veillez sur ma chère Wal-traud, aidez-la à être une bonne mère pour Rudi et le petit Mausi ; protégez-les tous des bombes de la RAF. Soyez auprès du feld-maréchal Rommel lors du débarquement et donnez-lui la force de repousser les Alliés à la mer. C'est une bien courte prière pour Vous en demander autant, mais Vous savez que j'ai beaucoup à faire en ce moment. Amen.

Il regarda autour de lui. Bien qu'on ne célébrât aucun office, quelques fidèles priaient dans les chapelles des bas-côtés ou, tout simplement, se reposaient dans le silence de la cathédrale. Des touristes circulaient dans les allées, se tordant le cou pour contempler les voûtes et commenter d'une voix étouffée l'architecture médiévale.

Si un agent allié se présentait aujourd'hui, Dictier se contenterait d'observer la scène pour s'assurer que tout se passait bien. Dans le meilleur des cas, il n'aurait pas à intervenir : Stéphanie aborderait l'agent, échangerait avec lui les mots de passe et l'emmènerait rue du Bois.

Ses plans pour la suite étaient plus vagues ; d'une façon ou d'une autre, l'agent le conduirait aux autres, et la situation se débloquerait : un imprudent aurait gardé une liste de noms et d'adresses ; Dictier mettrait la main sur un émetteur et un code, ou sur un responsable comme Betty Clairet qui, sous la torture, trahirait la moitié de la Résistance française.

Il consulta sa montre. quinze heures cinq. Personne sans doute ne viendrait aujourd'hui. Il releva la tête pour constater, avec horreur, la présence de Willi Weber.

que diable faisait-il ici ?

En civil - il arborait son costume de tweed vert - et accompagné d'un jeune assistant de la Gestapo en veste à carreaux, il débouchait du déambulatoire en direction de Dictier, mais sans le voir. Arrivé devant la porte de la crypte, il s'arrêta. Il

195

allait tout g,cher. Dictier jura sous cape, en venant même à espérer qu'aucun agent britannique ne viendrait.

Regardant derrière lui, il aperçut un jeune homme tenant une petite serviette. Dictier plissa les yeux : plus jeune que la plupart des visiteurs, vêtu d'un méchant costume bleu de coupe française, il avait en outre les cheveux roux, les yeux bleus et le teint p,le légèrement rosé

d'un authentique Viking. Il faisait très anglais, mais il pouvait aussi bien être allemand, un officier en civil venu en touriste ou avec l'intention de prier.

Cependant son comportement le trahit : il suivait l'allée d'un pas décidé, sans regarder l'édifice comme le ferait un touriste ni s'asseoir comme un fidèle. Dictier sentit son cour s'emballer : un agent dès le premier jour !

Et presque à coup s'r un émetteur radio avec un code dans cette serviette.

C'était plus que Dictier n'avait osé imaginer. Mais la présence de Weber risquait de compromettre cette occasion inespérée.

Passant devant Dictier, l'agent ralentit, cherchant manifestement la

crypte.

Weber le vit à son tour, le dévisagea soigneusement puis se détourna en faisant semblant d'admirer les cannelures d'un pilier.

Tout n'est peut-être pas perdu, songea Dicter. Weber a agi stupidement en venant ici, mais sans doute compte-t-il simplement observer. Il n'est quand même pas assez bête pour intervenir.

L'agent repéra l'entrée de la crypte et disparut dans l'escalier.

Weber adressa un signe de tête en direction du transept nord. Suivant son regard, Dicter remarqua deux autres hommes de la Gestapo postés au pied de l'orgue. Mauvais signe : pour une simple reconnaissance de la situation, ces quatre-là ne servaient à rien. Dicter envisagea un instant de demander à Weber de rappeler ses hommes, mais celui-ci protesterait, entamerait une discussion et...

Subitement les événements se précipitèrent : Stéphanie remontait de la crypte, l'agent sur ses talons. Parvenue en haut des marches, elle aperçut Weber ; la surprise se lut sur son visage. Cette présence inattendue la désorientait visiblement, comme si, en montant sur scène, elle s'apercevait soudain qu'elle se trouvait au cour d'une pièce qui n'était pas la sienne.

Elle trébucha, le jeune agent la rattrapa par le coude. Avec sa 196

rapidité coutumière, elle retrouva son sang-froid et le remercia d'un sourire. Bien joué, ma petite, apprécia Dicter en lui-même. Là-dessus, Weber avança d'un pas.

- Non ! s'écria Dicter dans un réflexe, mais personne ne l'entendit.

Weber saisit l'agent par le bras et lui dit quelque chose. Dicter sentit son cour se serrer en comprenant que Weber était en train de l'arrêter.

Stéphanie recula, abasourdie.

Dicter se leva et se dirigea à grands pas vers le groupe, persuadé que Weber avait décidé de s'attribuer la gloire de capturer un agent ennemi.

C'était dément, mais possible. Dicter n'eut même pas le temps d'arriver à

leur hauteur : l'agent avait repoussé la main de Weber et détalé.

Le jeune assistant en veste à carreaux fut prompt à réagir. En deux grandes enjambées, il avait rattrapé le fuyard et plongé en refermant les bras autour de ses genoux. Le Viking trébucha, se débattit énergiquement, fit l

,cher prise à son adversaire, retrouva son équilibre, et partit en courant, sa serviette toujours à la main.

Cette course soudaine et les vociférations des deux hommes retentirent bruyamment dans le silence de la cathédrale ; tous les regards convergèrent vers eux. Dicter, voyant l'agent se précipiter vers lui, comprit ce qui allait se passer et poussa un hennissement. Les deux autres Allemands jaillirent alors du transept nord, éveillant certainement les soupçons du fugitif, car il obliqua vers la gauche, mais trop tard ; un croche-pied et il s'écroula de tout son long sur les dalles avec un bruit sourd. La serviette lui échappa des mains tandis que les deux poursuivants sautaient sur lui. Weber arriva en courant, l'air enchanté.

- Merde ! l,cha Dicter, oubliant o' il était.

Ces crétins étaient en train de tout g,cher. Cependant il entrevit une toute petite chance de sauver la situation. Il plongea la main dans sa veste, sortit son Walther P38 et en ôta le cran de s'°reté pour le braquer sur ses compatriotes qui maintenaient l'agent cloué au sol.

- L,chez-le tout de suite ou je tire ! hurla-t-il à pleins poumons, en français.

- Major, je..., dit Weber.

Dicter tira en l'air. Le fracas de la détonation retentit sous 197

les vo°tes de la cathédrale, noyant fort à propos l'apostrophe révélatrice.

- Silence ! cria Dicter en allemand.

Affolé, Weber constata que Dicter rapprochait le canon de son pistolet de ses sbires et se tut.

- L,chez-le immédiatement, répéta Dicter en français, avec une intonation telle qu'il fut aussitôt obéi. Jeanne ! Vas-y ! File ! cria-t-il à

Stéphanie en utilisant le prénom de Mlle Lemas.

La jeune femme évita les hommes de la Gestapo et se précipita vers la porte ouest.

- Allez avec elle ! Suivez-la ! ordonna Dicter, la désignant du doigt à l'agent qui se relevait.

Il ramassa sa serviette et partit à toutes jambes ; il sauta pardessus le dossier des stalles du chœur avant de détalier par l'allée centrale de la nef. Weber et ses trois associés étaient abasourdis.

V

- A plat ventre ! leur ordonna Dicter.

Ils obéirent aussitôt et il s'éloigna à reculons sans cesser de les menacer de son pistolet. Puis il tourna les talons et s'élança derrière Stéphanie et le Britannique.

Au moment où ceux-ci franchissaient la porte, Dicter s'arrêta pour s'adresser à Hans qui, impassible, était resté planté au fond de la cathédrale.

- Allez expliquer à ces crétins ce que nous faisons, murmura Dicter hors d'haleine. Et, surtout, qu'ils ne nous suivent pas.

Il remit le pistolet dans son étui et sortit en courant.

Le moteur de la Simca tournait déjà. Dicter poussa l'agent anglais sur l'étroite banquette arrière et s'installa à l'avant, à la place du passager. Stéphanie écrasa la pédale de l'accélérateur : la petite voiture jaillit de la place comme un bouchon de champagne et dévala la rue.

- Personne ne nous suit, annonça Dicter après avoir jeté un coup d'œil par la lunette arrière. Ralentis, il ne faut pas que nous nous fassions arrêter par un gendarme.

- Je suis Hélicoptère, déclara l'agent en français. Bon sang, que s'est-il passé ?

^ Hélicoptère ^a est certainement son nom de code, se dit Dicter. Celui de Mlle Lemas, que lui avait révélé Gaston, lui revint en mémoire :

- Voici Bourgeoise, répondit-il en désignant Stéphanie.

Moi, c'est Charenton, improvisa-t-il, pensant, on ne sait pourquoi, à

l'hospice où le marquis de Sade avait été incarcéré. Depuis quelques jours, Bourgeoise se méfie ; elle craint que la cathédrale ne soit surveillée, c'est pourquoi elle m'a demandé de l'accompagner. Moi, je ne fais pas partie du réseau Bollinger, c'est Bourgeoise la responsable.

- Je comprends.

- quoi qu'il en soit, nous savons maintenant que la Gestapo avait bel et bien tendu un piège. C'est une vraie chance que Bourgeoise m'ait appelé en renfort.

- Vous avez été formidable ! déclara Hélicoptère avec enthousiasme. Dieu que j'ai eu peur, j'ai cru avoir tout loupé dès mon premier jour.

Parfaitement exact, songea Dictier sans rien répondre.

Dictier pensait avoir réussi à sauver la situation. Hélicoptère était maintenant convaincu que Dictier militait dans la Résistance : il parlait parfaitement français, mais pas au point d'être capable d'identifier le léger accent de Dictier. Est-ce que, un peu plus tard, quand il repenserait à la scène, un autre détail viendrait éveiller sa méfiance ? Juste au début de la bagarre, Dictier s'était dressé en disant : 'Non !^a, mais un simple 'non^a ne voulait pas dire grand-chose et d'ailleurs personne ne l'avait entendu. Le 'major^a en allemand lancé par Willi Weber avait été masqué

par le coup de feu ; à supposer qu'Hélicoptère l'ait entendu - en connaît-il la signification ? - risque-t-il de s'en souvenir par la suite et de s'interroger à ce propos ? Non, décida Dictier. Si Hélicoptère a compris, il peut supposer que Weber s'adressait à un de ses adjoints : tous en civil, il est impossible de deviner leur grade.

La confiance d'Hélicoptère était donc désormais tout acquise à Dictier : celui-ci l'avait arraché aux griffes de la Gestapo, il en était persuadé.

Les suivants se laisseraient moins facilement duper. Aussi bien à Londres qu'au chef du réseau Bollinger, Michel Clairet, il faudrait expliquer de façon plausible l'existence d'un nouveau membre de la Résistance, nom de code Charenton, recruté par Mlle Lemas. D'un côté comme de l'autre, on pourrait poser des questions et procéder à des vérifications. Dictier réglerait les problèmes au fur et à mesure, car il ne pouvait pas les prévoir tous.

Il s'autorisa un moment de triomphe : il avait progressé

d'un pas, et mettre la Résistance hors de combat dans le nord de la France se trouvait à sa portée ; de plus il avait nargué la Gestapo. C'était grisant.

Il s'agissait maintenant de tirer le maximum de la confiance d'Hélicoptère.

que celui-ci, se croyant à l'abri de tout soupçon, continue à opérer et conduise ainsi Dicter à d'autres agents. Mais il fallait manœuvrer avec subtilité.

Une fois arrivés rue du Bois, la voiture garée, ils entrèrent dans la maison par la porte de derrière et s'installèrent dans la cuisine.

Stéphanie alla chercher une bouteille de scotch dans la cave et servit un verre à tous. Dicter tenait absolument à avoir la confirmation qu'Hélicoptère se déplaçait avec une radio.

- Vous feriez mieux d'envoyer tout de suite un message à Londres, suggéra-t-il.

- Je suis censé émettre à vingt heures et recevoir à vingt-trois heures.

Dicter nota tout cela dans sa tête.

- Mais il faut qu'ils sachent le plus tôt possible que le rendez-vous dans la cathédrale n'est plus s'r. qu'ils n'envoient plus personne. Un agent s'apprête peut-être à partir dès ce soir.

- Oh ! mon Dieu, oui, murmura le jeune homme. Je vais utiliser la fréquence d'urgence.

- Installez-vous ici, dans la cuisine, proposa Dicter qui réprima un soupir de satisfaction quand il vit Hélicoptère poser la lourde serviette sur la table et l'ouvrir.

Il ne s'était pas trompé.

L'intérieur du sac était divisé en quatre compartiments : un le long de chaque côté et, au centre, un à l'avant et un à l'arrière. Dicter observa aussitôt que le compartiment arrière du milieu contenait l'émetteur avec la clef Morse dans le coin inférieur droit et que la partie centrale avant constituait le récepteur avec une prise pour les écouteurs. La case de droite contenait l'alimentation. quant à celle de gauche, il en

comprit l'utilité lorsque Hélicoptère souleva le couvercle, révélant tout un assortiment d'accessoires et de pièces de rechange : c,ble électrique, adaptateurs, fil d'antenne, c,bles de raccordement, casque, lampes, fusibles et tournevis.

Un appareil compact et bien conçu, songea Dicter avec une certaine admiration : le genre d'installation qu'on attend des Allemands, mais pas du tout des Anglais, tellement désorganisés.

200

Il connaissait déjà les heures d'émission et de réception ; ne lui restait plus maintenant qu'à découvrir les fréquences utilisées et - le plus important - le code.

Hélicoptère brancha un fil dans la prise d'alimentation.

- Je croyais que ça fonctionnait sur piles.

- Sur piles, mais aussi sur le courant, car il paraît que le truc préféré

de la Gestapo, quand elle essaye de repérer d'où vient une émission radio illicite, c'est de couper le courant d'une ville, p,té de maisons après p

,té de maisons, jusqu'au moment où la transmission est interrompue.

Dicter acquiesça.

- Eh bien, avec ce modèle, il suffit d'inverser cette manette pour le faire basculer sur les piles.

Excellent.

Dicter ne manquerait pas de renseigner la Gestapo.

Hélicoptère brancha le fil dans une prise de courant, sortit l'antenne et demanda à Stéphanie de l'enrouler au-dessus du buffet. Dicter inspecta les tiroirs et finit par y trouver le crayon et le bloc que Mlle Lemas utilisait sans doute pour noter la liste de ses courses.

- Vous n'aurez qu'à coder votre message là-dessus, proposa-t-il.

- Il faut d'abord que je sache ce que je vais dire. Hélicoptère se gratta la tête puis se mit à écrire en anglais :

ARRIV...E OK STOP

RENDEZ-VOUS CRYPTÉ DANGEREUX STOP COINC... PAR GESTAPO
MAIS AI R...USSI

¿ M'ENFUIR TERMIN...

- Je pense que ça ira pour l'instant.

- Nous devrions, suggéra Dicter, proposer un nouveau lieu de rendez-vous, disons au café de la Gare, à côté de la voie ferrée.

Hélicoptère prit note, avant de sortir du compartiment un mouchoir de soie sur lequel était imprimée une table compliquée de lettres associées par paires, ainsi qu'un bloc d'une douzaine de feuillets sur lequel étaient inscrites des séquences de cinq lettres sans signification. Dicter reconnut les éléments d'un système de chiffage impossible à percer sans ces données.

Au-dessus de chaque mot de son message, Hélicoptère 201

recopia d'après le carnet les groupes de cinq signes qu'il utilisa ensuite pour choisir des transpositions d'après sa pochette en soie. Au-dessus des cinq premières lettres de ARRIV...E, il écrivit BGKRU, la première séquence de son carnet. Le ' B^a indiquait, d'après la grille du mouchoir en soie, la colonne à utiliser ; en haut de celle-ci, on trouvait le couple Áe^a ; il fallait donc remplacer le Á^a de ARRIV...E par é^a.

Impossible de décrypter ce code gr,ce à la méthode habituelle, car le prochain Á^a ne serait pas représenté par é^a mais par une autre lettre. En fait, chaque signe de l'alphabet pouvait remplacer n'importe quel autre ; le message n'était donc lisible que par la personne détenant le bloc et ses séquences de cinq lettres. Mettre la main sur un texte original en clair et sa traduction codée ne servait à rien car un autre message serait rédigé d'après une autre feuille du bloc - voilà pourquoi on appelait cela un code unique. Chaque page n'était utilisée qu'une fois, ensuite on la brûlait.

Une fois terminé le codage de son message, Hélicoptère appuya sur la commande de mise en marche et tourna un bouton sur lequel était inscrit en anglais Sélecteur de cristal^a. En regardant attentivement, Dicter constata sur le cadran trois marques discrètes au crayon gras jaune. Ne se fiant pas à sa mémoire, Hélicoptère avait indiqué ses positions pour émettre. Le cristal qu'il choisit devait être celui réservé aux urgences, les deux autres servant l'un pour l'émission, l'autre pour la réception.

Pendant qu'il terminait ses réglages, Dicter remarqua des marques

identiques sur le cadran des fréquences.

Avant d'envoyer son message, il commença par prendre contact avec la station réceptrice.

HLCP DXDX qTC1 qRK ? K

Plissant le front, Dicter réfléchissait. Le premier groupe correspondait certainement à l'indicatif ´ Hélicoptère ^a ; le suivant, ´ DXDX ^a, était un mystère. Le chiffre 1 de ´ qTC1 ^a laissait à penser que cela signifiait quelque chose comme : ´J'ai un seul message à vous envoyer ^a ; le point d'interrogation de ´ qRK ? ^a demandait sans doute si la réception était bonne.

202

´ K ^a équivalait à ´ Terminé ^a, Dicter le savait. Restait le mystérieux ´ DXDX ^a.

- N'oubliez pas votre indicatif de confirmation, tenta-t-il.

- Je ne l'ai pas oublié, répondit Hélicoptère. C'est ´ DXDX ^a, en conclut Dicter.

Hélicoptère passa sur ´ réception ^a, et la réponse, HLCP qRK qRV K, crépita en morse.

On retrouvait en introduction l'indicatif d'Hélicoptère ; ´ qRK ^a figurait déjà sur le message original ; sans le point d'interrogation, il signifiait sans doute : ´Je vous reçois cinq sur cinq. ^a Il n'en était pas certain, mais ´ qRV ^a devait donner le feu vert à Hélicoptère, car il entreprit sans délai de taper son message en morse sous l'œil de Dicter. Celui-ci, ravi, vivait le rêve du chasseur d'espions : tenir entre ses mains un agent ignorant avoir été démasqué.

Une fois le message envoyé, Hélicoptère s'empressa d'éteindre l'émetteur pour ne pas atteindre les quelques minutes nécessaires aux goniomètres de la Gestapo.

Transcrire le message, le décoder et le remettre à l'officier traitant d'Hélicoptère, qui aurait peut-être à consulter ses collègues avant de répondre, demanderait plusieurs heures aux Anglais ; Hélicoptère attendrait donc jusqu'à l'heure prévue pour une réponse.

- Je suppose que vous voulez maintenant contacter le réseau Bollinger,

avança Dictier qui cherchait à lui faire abandonner son poste de radio et, surtout, son matériel de codage.

- Oui. Londres a besoin de savoir ce qu'il en reste.

- Nous allons vous mettre en contact avec Monet, c'est le nom de code du chef de réseau.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et eut un instant de pur affolement : si Hélicoptère la reconnaissait - c'était le modèle réglementaire de l'armée allemande - l'affaire serait à l'eau. S'efforçant de réprimer le tremblement de sa voix, Dictier reprit :

- Je vous conduis chez lui, nous avons le temps.

- C'est loin ? s'informa Hélicoptère.

- Dans le centre ville.

Monet, de son vrai nom Michel Clairet, ne serait pas chez lui. Il n'utilisait plus la maison : Dictier avait vérifié. Les voisins prétendaient n'avoir aucune idée de l'endroit où il se trouvait, 203

ce qui n'avait pas surpris Dictier : Monet se doutait bien que l'un ou l'autre de ses camarades ne résisterait pas devant un interrogatoire bien mené et l'aurait ses nom et adresse ; il avait préféré disparaître dans la nature.

Hélicoptère se mit à ranger sa radio.

- Est-ce qu'il ne faut pas de temps en temps recharger la batterie ?

- Si... en fait on nous conseille de la brancher sur une prise de courant à la moindre occasion pour qu'elle soit toujours en pleine charge.

- Alors pourquoi ne pas la laisser ici pour l'instant ? quand nous reviendrons, elle sera chargée ; si jamais quelqu'un arrivait entre-

temps, Bourgeoise n'aurait besoin que de quelques secondes pour la cacher..

- Excellente idée.

- Bien, allons-y.

Dictier le précéda dans le garage et fit sortir la Simca 5 en marche

arrière. Puis il dit :

- Attendez-moi un instant, j'ai oublié de dire quelque chose à Bourgeoise.

Il retourna dans la maison. Stéphanie n'avait pas quitté la cuisine, où elle était plongée dans la contemplation de la valise radio posée sur la table. Dicter prit le bloc et la pochette en soie dans leur compartiment.

- Combien de temps te faut-il pour recopier cela ? s'informa-t-il.

- Tout ce charabia ? répondit-elle en faisant la grimace. Au moins une heure.

- Fais-le aussi vite que tu peux, mais ne te trompe pas. Je m'arrangerai pour l'occuper pendant une heure et demie, lui dit-il avant de regagner la voiture pour conduire Hélicoptère dans le centre jusqu'au charmant petit hôtel particulier de Michel Clairret, proche de la cathédrale.

Hélicoptère sonna à la porte puis revint quelques minutes plus tard, bredouille :

- Pas de réponse, annonça-t-il à Dicter qui n'avait pas quitté la voiture.

- Vous ferez une nouvelle tentative un peu plus tard, suggéra celui-ci. En attendant, je connais un bar utilisé par la Résis-204

tance. Allons-y ; je trouverai peut-être quelqu'un de connaissance.

Il laissa la voiture près de la gare et choisit un café au hasard. Ils restèrent tous deux assis à siroter une bière fadasse, avant de retourner rue du Bois où Stéphanie accueillit son ami d'un petit signe de tête ; sans doute, supposa-t-il, pour lui signaler qu'elle avait réussi à tout recopier.

- Vous aimeriez peut-être faire votre toilette maintenant, proposa Dicter à Hélicoptère, et vous raser. Je vais vous montrer votre chambre pendant que Bourgeoise vous fera couler un bain.

- Vous êtes bien aimable.

Dicter l'installa dans la chambre mansardée la plus éloignée de la salle de bains et, dès qu'il entendit l'Anglais barboter dans la baignoire, entra dans la chambre et fouilla ses affaires. Tout était français : son linge et ses chaussettes de rechange, les cigarettes, un mouchoir

venant de chez un chemisier français ; le portefeuille, quant à lui, contenait une grosse somme d'argent - un demi-million de francs (de quoi acheter une somptueuse automobile, s'il y en avait à vendre). Les papiers d'identité, certainement faux, paraissaient cependant impeccables.

Il y trouva aussi une photographie sur laquelle l'officier allemand reconnu avec surprise Betty Clairret. Pas d'erreur. C'était bien la femme qu'il avait croisée sur la place de Sainte-Cécile. quel magnifique coup de chance ! Mais un désastre pour elle !

Elle portait un costume de bain qui révélait des jambes musclées et des bras bronzés. Le maillot soulignait des seins bien dessinés, une taille fine et des hanches aux rondeurs délicieuses. On voyait sur sa gorge des gouttelettes - d'eau ou de transpiration - et elle regardait l'objectif avec un léger sourire. Derrière elle, la silhouette un peu floue de deux jeunes gens en caleçon de bain s'apprêtant à plonger dans une rivière. La photo avait manifestement été prise au cours d'une baignade bien innocente.

Mais de sa semi-nudité, des traces d'humidité sur sa gorge et du sourire esquissé se dégageait une vibrante sexualité. Sans les garçons à l'arrière-plan, on aurait pu l'imaginer sur le point d'ôter son maillot pour offrir son corps au photographe. C'est ainsi qu'une femme sourit à son amant quand 205

elle veut qu'il lui fasse l'amour, se dit Dictier. Il comprenait pourquoi ce jeune gaillard conservait précieusement le cliché.

Les agents n'avaient pas le droit d'emporter des photos en territoire ennemi - pour des raisons évidentes. La passion d'Hélicoptère pour Betty Clairret risquait de causer sa perte et celle aussi de tout un pan de la Résistance française.

Dictier fourra la photo dans sa poche et sortit de la chambre. L'un dans l'autre, se félicita-t-il, j'ai fait du bon travail aujourd'hui.

21.

Paul Chancelier passa la journée à se battre contre la bureaucratie militaire - à persuader, menacer, implorer, charmer et en dernier ressort utiliser le nom de Monty. Il finit par obtenir un avion pour entraîner l'équipe au saut en parachute.

En montant dans le train, il réalisa qu'il avait hâte de revoir Betty. Il appréciait beaucoup cette jeune femme intelligente, solide et, de plus,

charmante à regarder. Dommage qu'elle ne soit pas célibataire.

Il profita du trajet pour lire les nouvelles de la guerre que donnait le journal. La longue pause sur le front est avait été rompue la veille par une attaque allemande d'une étonnante violence contre la Roumanie. Ces Allemands faisaient preuve d'un ressort étonnant : partout ils battaient en retraite et continuaient cependant à résister.

Le train avait du retard et il manqua le dîner de dix-huit heures au Pensionnat. Après le dernier cours qui suivait toujours le repas, les étudiants étaient libres de se détendre environ une heure avant d'aller au lit. Paul rejoignit l'équipe presque au complet dans le salon, qui offrait une bibliothèque, des jeux de société, un poste de radio et un petit billard. Il vint s'asseoir sur le canapé auprès de Betty et lui demanda calmement :

- Comment cela s'est-il passé aujourd'hui ?

- Mieux qu'on ne pouvait l'espérer. Mais je suis inquiète : que peuvent-elles assimiler en si peu de temps ? qu'en auront-elles retenu une fois sur le terrain ?

207

- À mon avis, si peu que ce soit, ce sera toujours mieux que rien.

Cette Jelly, se dit Paul, qui l'observait tout en jouant au poker avec Percy Thwaite, c'est quelqu'un. Perceuse de coffre professionnelle, comment arrive-t-elle à se prendre pour une respectable lady ?

- «a s'est bien passé pour Jelly ? s'informa-t-il.

- Pas mal. L'entraînement physique lui cause plus de difficultés qu'aux autres, mais, bon sang, vous l'auriez vue serrer les dents et s'accrocher ; au bout du compte, elle a tout réussi aussi bien que les jeunes.

Betty s'interrompit, l'air soucieux.

- quoi ? fit Paul

- Son hostilité vis-à-vis de Greta pose un problème.

- Il n'est pas surprenant qu'une Anglaise déteste les Allemands.

- quand même, ce n'est pas normal : Greta a davantage souffert des nazis que Jelly.

- Oui, mais Jelly l'ignore.

- Elle voit bien comment Greta se prépare à en découdre avec les nazis.

- Dans certaines circonstances les gens oublient toute logique.

- C'est fichtrement vrai.

De son côté, Greta discutait avec Denise. Ou plutôt, se dit Paul, Denise parlait et Greta écoutait.

- Mon demi-frère, lord Foules, est pilote de chasseur bombardier, l'entendit-il déclarer avec son accent aristocratique qui lui faisait avaler la moitié des mots. Il s'entraîne à des missions de soutien pour les forces de débarquement.

Paul fronça les sourcils.

- Vous avez entendu ? demanda-t-il à Betty.

- Oui. Si elle ne fabule pas, elle se montre dangereusement indiscreète.

Il examina Denise. ¿ son air perpétuellement outragé, on l'imagine mal, songea-t-il, en train de fantasmer.

- Elle ne semble pas particulièrement douée pour les bobards, dit-il.

- Je suis bien d'accord, je crois qu'elle est tout bonne-208

ment en train de débiter des informations on ne peut plus vraies.

- Je lui ferai passer un petit test demain.

- D'accord.

- Allons faire un tour dans le jardin, proposa-t-il, désireux d'avoir Betty à lui tout seul et de discuter plus librement.

Ils sortirent. Il faisait doux et il restait encore une bonne heure de clarté. quelques hectares de pelouse parsemée d'arbres entouraient la maison. Assise sous un hêtre, Maude qui semblait avoir renoncé à flirter avec Paul, écoutait Diana avec une sorte d'avidité, la regardait presque avec adoration.

- que peut bien lui raconter Diana ? fit Paul. En tout cas, Maude paraît fascinée.

- Maude savoure l'évocation de tous les endroits fréquentés par Diana, expliqua Betty, les défilés de mode, les bals, les paquebots...

Paul se rappela que Maude l'avait étonné en lui demandant si cette mission les conduirait à Paris.

- Elle aimerait peut-être m'accompagner en Amérique.

- ¿ coup s'r, elle vous fait du gringue, observa Betty. Elle est jolie.

- Pas mon type, en tout cas.

- Pourquoi donc ?

- Franchement ? Elle n'est pas assez intelligente.

- Bon, dit Betty. «a me fait plaisir.

- Pourquoi ? fit-il en haussant les sourcils.

- Vous auriez baissé dans mon estime.

- Ravi d'avoir votre approbation, railla-t-il, trouvant sa réflexion un peu condescendante.

- N'ironisez pas, lui reprocha-t-elle. Je vous faisais un compliment.

Il sourit. Il ne pouvait pas s'empêcher de la trouver sympathique, même quand elle se montrait autoritaire. quand ils passèrent à proximité des deux femmes, Diana était en train de déclarer :

- Alors la contessa a dit : N'oubliez pas à mon mari avec vos petites griffes peinturlurées ^a, avant de renverser une coupe de Champagne sur la tête de Jennifer ; celle-ci a alors attrapé les cheveux de la contessa...

qui lui sont restés dans la main : c'était une perruque !

209

- J'aurais bien voulu être là, s'esclaffa Maude.

- Elles ont l'air de bien s'entendre, observa Paul.

- Tant mieux. J'ai besoin d'une équipe soudée.

En marchant droit devant eux, ils avaient dépassé les limites du parc

et se trouvaient dans les sous-bois où la pénombre régnait déjà.

- Pourquoi appelle-t-on cela ' la nouvelle forêt ^a ? demanda Paul. «a m'a plutôt l'air vieux.

- Vous vous attendiez à une logique dans la toponymie anglaise ?

- Certainement pas, fit-il en riant.

Ils continuèrent quelque temps sans échanger un mot. Paul se sentait d'humeur romantique, et n'e^t été cette maudite alliance, il se serait bien risqué à l'embrasser.

- quand j'avais quatre ans, j'ai rencontré le roi, annonça soudain Betty.

- Le roi actuel ?

- Non, son père, George V. Il séjournait à Somersholme. Bien s^r, on m'avait tenue à l'écart, mais un dimanche matin il s'est aventuré dans le potager et m'a aperçue. ' Bonjour, petite fille, es-tu prête pour l'église ? ^a m'a-t-il dit Sa taille modeste ne l'empêchait pas d'avoir une voix retentissante.

- qu'avez-vous répondu ?

- ' qui êtes-vous ? -Je suis le roi. ^a Là-dessus, à en croire la légende familiale, j'aurais déclaré : Ce n'est pas possible, vous n'êtes pas assez grand. ^a Heureusement, il a éclaté de rire.

- Enfant, vous ne respectiez déjà pas l'autorité.

- On dirait.

Paul perçut alors comme un léger gémissement. Surpris, il regarda dans la direction d'o^ù provenait le bruit : Ruby Romain adossée à un arbre échangeait des baisers passionnés avec Jim Cardwell, l'instructeur en maniement d'armes. Jim la serrait dans ses bras avec fougue, lui arrachant un nouveau gémissement.

Ils ne se contentent pas de s'embrasser, constata Paul gêné de sentir naître en lui une certaine excitation. Jim explorait le corsage de Ruby dont la jupe retroussée jusqu'à la taille dévoilait, jusqu'à l'aine et sa toison de poils bruns, une longue jambe bronzée. De l'autre, Ruby prenait appui sur la hanche de Jim. Il n'y avait pas à se tromper sur la nature de leurs mouvements.

Paul regarda Betty qui, elle aussi avait vu la scène. D'abord figée, une expression indéfinissable sur son visage, elle s'empressa de tourner les talons, aussitôt imitée par Paul. Ils reprirent le chemin par lequel ils étaient venus en marchant sans faire de bruit.

- Je suis extrêmement désolé, dit-il quand ils furent hors de portée.

- Ce n'est pas de votre faute.

- quand même, je suis navré de vous avoir entraînée par là.

- Vraiment, ça n'a aucune importance. Je n'avais encore jamais vu personne... faire ça. C'était plutôt mignon.

- Mignon ?

Ce n'était pas le terme qu'il aurait choisi.

- Vous êtes complètement imprévisible.

- Vous venez de vous en apercevoir ?

- Ne faites pas d'ironie, c'est un compliment que je vous faisais, dit-il, reprenant à son compte les termes qu'elle venait d'utiliser.

Cela la fit rire.

Le jour tombait rapidement et, quand ils émergèrent des bois, quelqu'un dans la maison tirait les rideaux à cause du black-out. Maude et Diana avaient quitté le banc sous le hêtre.

- Asseyons-nous ici une minute, proposa Paul, nullement pressé de rentrer.

Betty obéit sans un mot. Il s'assit de côté pour la regarder. Songeuse, elle se laissait examiner sans faire aucun commentaire. Il lui prit la main et lui caressa les doigts. Elle leva les yeux vers lui, le visage impénétrable, mais ne retira pas sa main.

- Je ne devrais pas, j'en suis conscient, avoua-t-il, mais j'ai vraiment envie de vous embrasser.

Sans répondre, elle continua à le regarder de cet air énigmatique mi-amusé, mi-triste. Prenant son silence pour un acquiescement, il l'embrassa.

Sa bouche était douce et humide. Il ferma les yeux, se concentrant sur ce qu'il éprouvait. Il fut surpris de sentir les lèvres de Betty s'écarter pour laisser passer le bout de sa langue. Encouragé, il la prit dans ses bras et l'attira à lui, mais elle se dégagea et se leva.

211

- Assez, dit-elle, tournant les talons pour se diriger vers la maison.

Il la regarda s'éloigner dans la lumière déclinante. Son corps menu et si bien proportionné lui parut soudain le plus désirable au monde. quand elle eut disparu à l'intérieur, il se résigna à regagner lui aussi la maison.

Diana était toute seule dans le salon et fumait une cigarette, l'air songeur. Paul vint s'asseoir près d'elle et lui demanda sans préambule :

- Vous connaissez Betty depuis votre enfance ? Diana eut un sourire étonnamment chaleureux.

- Elle est adorable, n'est-ce pas ? Paul ne voulait pas se dévoiler.

- Je l'apprécie beaucoup et j'aimerais en savoir plus sur elle.

- Elle a toujours eu le goût de l'aventure, commença Diana. Elle adorait en particulier nos voyages en France en février. Nous passions une soirée à

Paris, puis nous prenions le Train bleu jusqu'à Nice. Un hiver, mon père a décidé d'aller au Maroc : pour Betty, ça a été extraordinaire. Elle avait appris quelques mots d'arabe et discutait avec les marchands dans les souks. Nous dévorions les mémoires de ces vaillantes exploratrices du XIXe siècle qui sillonnaient le Moyen-Orient déguisées en hommes.

- Elle s'entendait bien avec votre père ?

- Mieux que moi.

- Comment est son mari ?

- Tous les hommes de Betty ont un côté un peu exotique. Son meilleur ami à

Oxford, Rajendra, venait du Népal ; je vous laisse imaginer l'immense consternation des étudiants de Sainte-Hilda ; pourtant, à mon avis, elle n'a pas fait de bêtises avec lui. Un certain Charlie Standish était

désespérément amoureux d'elle, mais il était bien trop assommant à son goût. Elle s'est entichée de Michel parce que, charmant, étranger et intelligent, il avait tout pour lui plaire.

- Exotique, répéta Paul.

- Ne vous inquiétez pas, fit Diana en riant. «a ira. Vous êtes américain, malin comme un singe, bref, vous avez vos chances.

La conversation prit un tour intime qui le mit mal à l'aise, Paul se leva.

212

- Je vais prendre cela comme un compliment, dit-il avec un sourire. Bonne nuit.

Il gravit l'escalier et passa devant la chambre de Betty. De la lumière filtrait sous la porte.

Il se coucha aussitôt mais, revivant inlassablement ce baiser, il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il était trop excité. Il aurait voulu, comme Ruby et Jim, céder sans vergogne à son désir. Pourquoi pas ? se dit-il. Bon sang, pourquoi pas ?

Le silence régnait sur la maison. Peu après minuit, Paul se releva, suivit le couloir jusqu'à la chambre de Betty, frappa doucement à la porte et entra.

- Bonsoir, dit-elle calmement.

- C'est moi.

- Je sais.

Elle était allongée sur le dos, la tête posée sur deux oreillers. Le clair de lune pénétrait par la petite fenêtre dont les rideaux n'étaient pas tirés, éclairant la ligne droite du nez et le contour du menton que, dans une autre vie, il n'avait pas appréciés. Ces traits lui paraissaient maintenant appartenir à un ange. Il s'agenouilla auprès du lit.

- La réponse est non, déclara-t-elle.

Il prit sa main et en embrassa la paume.

- S'il vous plaît, insista-t-il.

- Non.

Il se pencha sur elle pour l'embrasser mais elle détourna la tête.

- Rien qu'un baiser ? plaida-t-il.

- Si je vous laisse faire, je suis perdue.

Ce demi-aveu déclencha en lui un grand bonheur : elle éprouvait les mêmes sentiments que lui. Il posa un baiser sur ses cheveux, sur son front puis sur sa joue ; comme elle continuait de dérober son visage, il passa à

l'épaule, puis des lèvres lui effleura le sein.

- Vous en avez envie, avança-t-il.

- Sortez, ordonna-t-elle.

- Ne dites pas cela.

Elle se tourna vers lui et posa un doigt sur ses lèvres comme pour le faire taire.

- Allez-vous-en, répéta-t-elle, je parle sérieusement.

Il étudia le charmant visage et y lut une expression très 213
déterminée, très explicite : impossible d'aller contre sa volonté.

¿ regret, il se redressa.

- ...coutez, si nous..., tenta-t-il une dernière fois.

- La conversation est terminée. Partez. Il tourna les talons et sortit de la chambre.

Le cinquième jour

Jeudi 1er juin 1944

22.

Dictier dormit quelques heures à l'hôtel Frankfurt et se leva à deux heures du matin. Il était seul : Stéphanie se trouvait rue du Bois avec Hélicoptère, l'agent britannique. Dans le courant de la matinée, celui-ci se mettrait en quête du chef du réseau Bollinger et Dictier le suivrait.

Il savait qu'Hélicoptère commencerait par le domicile de Michel Clairet, aussi avait-il décidé d'y poster une équipe de surveillance dès le lever du jour.

Au petit matin, il partit pour Sainte-Cécile dans sa grosse voiture, traversa les vignobles éclairés par la lune et se gara devant le ch,teau.

Il se rendit d'abord dans la chambre noire du laboratoire photo au sous-sol. Ses tirages séchaient, accrochés à un fil comme des pièces de linge dans une blanchisserie. Il avait demandé deux tirages de la photo de Betty Clairet qu'il avait subtilisée dans le portefeuille d'Hélicoptère. Il les examina, se rappelant la façon dont elle avait volé au secours de son mari sans se soucier de la fusillade. Il essaya de retrouver un peu de ce sang-froid inébranlable dans l'air insouciant de la jolie fille en maillot de bain, mais il n'en vit aucune trace. ¿ n'en pas douter, elle l'avait acquis avec la guerre.

Il empocha le négatif et reprit l'original qu'il devrait restituer discrètement à Hélicoptère. Il trouva une enveloppe, une feuille de papier blanc, et réfléchit un moment avant d'écrire : 217

Ma chérie,

Pendant qu 'Hélicoptère se rase, peux-tu mettre ceci dans la pocfie intérieure de son blouson pour qu'elle ait l'air d'avoir glissé de son portefeuille. Merci.

D.

Il mit le mot et la photo dans l'enveloppe, la cacheta et inscrivit dessus

´ Mademoiselle Lemas ^a. Il la déposerait plus tard.

Il passa devant les cellules et s'arrêta devant celle de Marie, la fille qu'il avait surprise la veille apportant le ravitaillement des invités ^a

de Mlle Lemas, pour l'observer par le judas. Allongée sur un drap rouge de sang, elle fixait le mur de ses yeux agrandis par l'horreur, en émettant un sourd gémissement de machine cassée qu'on aurait oublié de débrancher.

Son interrogatoire par Dicter n'avait rien donné : elle ne détenait aucune information utile, ne connaissant personne dans la Résistance, prétendait-elle, à l'exception de Mlle Lemas. Dicter était enclin à la croire mais, à

tout hasard, il l'avait laissée entre les mains du sergent Becker. La torture n'avait rien changé à son récit : la disparition de Marie n'aiguillerait pas la Résistance vers l'imposteur de la rue du Bois, Dicter en était persuadé.

La vue de ce corps disloqué le déprima un instant. Il se rappelait la fille à la bicyclette de la veille et sa santé rayonnante. Une fille heureuse, bien que stupide. Une simple erreur et elle allait connaître une triste fin. Bien s'r, pour avoir aidé des terroristes, elle méritait son sort.

Malgré tout, c'était horrible avoir.

Il chassa cette image de son esprit et quitta le sous-sol. Il traversa la salle du rez-de-chaussée, occupée par les téléphonistes de l'équipe de nuit devant leurs standards. Au premier, dans ce qui avait jadis été une somptueuse enfilade de pièces, se trouvaient les bureaux de la Gestapo.

Dicter n'avait pas rencontré Weber depuis le fiasco de la cathédrale - sans doute pensait-il ses blessures quelque part -, seulement son assistant auquel il avait demandé qu'une équipe de quatre hommes en civil se tienne prête à trois heures du matin pour assurer une mission de surveillance.

Dicter avait également convoqué le lieutenant Hesse. ...cartant un rideau en 218

dépît du black-out, il l'aperçut qui traversait la cour illuminée par le clair de lune ; il n'y avait personne d'autre.

Il gagna le bureau de Weber et, à sa grande surprise, le trouva seul à sa table : il feignait de travailler et brassait des papiers à la lueur d'une lampe à abatjour vert.

- O` sont les hommes que j'ai demandés ? s'enquit Dicter.

- Vous avez braqué un pistolet sur moi hier, l,cha Weber en se levant.

Vous avez menacé un officier.

Dicter ne s'attendait pas à cette réaction : Weber s'insurgeait à propos d'un incident au cours duquel il s'était ridiculisé. Il ne comprenait donc pas sa terrible erreur ?

- C'était votre faute, espèce d'idiot, répliqua Dictier, exaspéré. Je ne voulais pas qu'on arrête cet homme.

- Vous pouviez vous retrouver devant une cour martiale. Dictier était sur le point de tourner cette idée en ridicule,

certes, il se retint. J'ai tout simplement fait ce que je devais pour sauver la situation, analysa-t-il, mais, le IIIe Reich bureaucratique ne répugne pas à réprimander un officier qui a fait montre d'initiative.

- Allez-y, dénoncez-moi, je pense pouvoir me justifier devant un tribunal, rétorqua-t-il avec aplomb mais le cour serré.

- Vous avez bel et bien fait feu ! Dictier ne put s'empêcher de lancer :

- Je suppose que c'est plutôt nouveau dans votre carrière militaire de se retrouver au feu !

Weber devint tout rouge. Il n'était jamais allé au feu.

- C'est contre l'ennemi qu'on utilise son arme, pas contre des camarades officiers.

- J'ai tiré en l'air. Je suis désolé de vous avoir fait peur. Votre intervention aurait g,ché un formidable coup de contre-espionnage. Vous ne pensez pas qu'un tribunal en tiendrait compte ? quels ordres suiviez-vous donc vous-même ? C'est vous qui avez fait preuve d'indiscipline.

- J'arrêtais un espion britannique.

- quel intérêt? Un seul, alors qu'ils sont encore nombreux. Laissé libre de ses mouvements, il va nous conduire à d'autres - peut-être à beaucoup d'autres. Votre insubordination aurait anéanti cette possibilité. Je vous ai bien heureusement épargné une épouvantable erreur.

219

- Certains de nos supérieurs, reprit Weber d'un ton sournois, trouveraient extrêmement louche votre empressement à libérer un allié.

- Ne soyez pas stupide, soupira Dictier. Je ne suis pas un malheureux boutiquier juif que la menace d'une rumeur malveillante pourrait effrayer.

Vous ne pouvez pas prétendre que je suis un traître : personne ne vous croira. Maintenant, où sont mes hommes ?

- L'espion doit être arrêté sur-le-champ.

- Absolument pas, et si vous essayez, je vous abattraï sur place. Où sont les hommes ?

- Je refuse d'affecter des hommes dont nous avons grand besoin à une mission aussi irresponsable.

- Vous refusez ?

Dicter le dévisagea. Il n'aurait pas cru Weber assez courageux ni assez stupide pour agir ainsi.

- qu'arrivera-t-il, selon vous, quand le feld-maréchal apprendra cela ?

Weber avait peur mais continuait à défier Dicter.

- Je ne suis pas dans l'armée, dit-il. Ici, c'est la Gestapo.

Malheureusement, songea Dicter découragé, il a raison : Walter Goedel a beau jeu de m'envoyer piocher dans le personnel de la Gestapo pour ne pas dégarnir ses positions côtières, mais la Gestapo, elle, considère que je n'ai pas d'ordres à lui donner. Le nom de Rommel avait un moment effrayé Weber, mais l'effet s'était vite émoussé et Dicter devrait maintenant se contenter d'une équipe réduite au seul lieutenant Hesse.

Parviendraient-ils à eux deux à filer Hélicoptère ? Ce serait difficile, mais il n'avait pas le choix.

- tes-vous prêt à affronter les conséquences de ce refus, Willi ? Vous allez vous attirer les pires ennuis, menaçait-il une dernière fois.

- Bien au contraire, c'est vous qui êtes dans le pétrin. Désabusé, Dicter secoua la tête. Il n'y avait plus rien à dire, et il avait déjà perdu beaucoup trop de temps à discuter avec ce crétin.

Il retrouva Hans dans le hall et lui expliqua la situation. Il leur fallait maintenant prendre livraison de la camionnette des PTT et de la mobylette que Hans, la veille au soir, avait réussi à

qu'occupait la section motorisée.

Si Weber a été informé, se dit Dicter, il est capable d'avoir donné un contrordre aux mécaniciens ; il n'y a plus qu'une demi-heure avant le lever du jour et il ne sera plus temps alors pour de nouvelles discussions. Mais ces craintes étaient superflues et, après avoir enfilé une combinaison et remisé la mobylette à l'arrière de la camionnette, ils se rendirent à

Reims.

Ils s'engagèrent dans la rue du Bois et s'arrêtèrent le temps pour Hans de glisser dans la boîte à lettres l'enveloppe contenant la photo de Betty. La chambre d'Hélicoptère se trouvant à l'arrière, le risque qu'il aperçoive Hans et le reconnaisse plus tard était minime.

Le jour se levait quand Hans se gara à une centaine de mètres de chez Michel Clairet à la hauteur d'une bouche d'égout. Il y descendit et se mit à feindre une intervention sur des cables téléphoniques ; en fait cela lui permettait d'observer la maison. C'était une rue animée où stationnaient de nombreux véhicules ; personne ne remarqua le leur.

Dicter, resté à l'intérieur pour plus de discrétion, ruminait sa discussion avec Weber. L'homme était stupide, mais il n'avait pas complètement tort, car Dicter prenait un énorme risque : si jamais Hélicoptère lui échappait, le fil serait rompu. Torturer le jeune agent semblait certes plus facile, mais le laisser circuler, même si c'était risqué, offrait une alternative prometteuse qui, si tout se passait bien, conduirait tout droit Dicter vers un triomphe dont la seule évocation accélérerait son pouls.

Dans le cas contraire, Weber en tirerait le maximum, en colportant partout qu'il s'était opposé au plan risqué de Dicter. Mais Dicter refusait de se soucier de ces chicaneries bureaucratiques et n'éprouvait que mépris à

l'égard d'êtres comme Weber, capables déjouer ce jeu-là.

Lentement, la ville s'éveillait, à commencer par les femmes qui bavardaient tout en montant patiemment la garde devant la porte encore fermée de la boulangerie en face de chez Michel. Le pain, rationné, manquait parfois, et les ménagères, prudentes, faisaient leurs courses de bonne heure pour profiter de la distribution. La porte s'ouvrit enfin : elles se précipitèrent toutes à la fois - contrairement à ses compatriotes qui auraient formé une file d'attente bien disciplinée, se dit Dicter avec un 221

sentiment de supériorité. Il regretta cependant de ne pas avoir pris de petit déjeuner quand il les vit sortir avec leurs miches.

Puis apparurent les ouvriers, bottés et coiffés d'un béret ; chacun portait le sac ou le vieux panier du déjeuner. C'était le tour des écoliers quand Hélicoptère surgit, juché sur la bicyclette abandonnée par Marie. Dicter se redressa : il avait remarqué, sur le porte-bagages, un objet rectangulaire entortillé dans un chiffon : le poste de radio, supposa-t-il.

Hans sortit la tête de son trou et observa la scène. Hélicoptère s'était arrêté devant la porte de Michel et frappait. ...videmment personne ne répondit. Il resta un moment sur le perron, puis inspecta les fenêtres avant de se mettre en quête d'une ouverture sur l'arrière. Il n'y en avait aucune, Dicter le savait.

Il avait lui-même suggéré à Hélicoptère ce qu'il devrait faire ensuite. Allez au bar un peu plus loin, chez Régis. Commandez du café et des croissants et attendez. ^a Dicter escomptait une surveillance de la maison par la Résistance à l'aff't d'un émissaire envoyé par Londres ; pas un guet permanent, mais un voisin sympathisant qui aurait peut-être promis de jeter un coup d'œil de temps en temps. La candeur manifeste d'Hélicoptère serait de nature à rassurer cet observateur ; sa démarche, déjà, n'avait rien de celle d'un agent de la Gestapo ou de la Milice. Dicter avait la certitude que d'une façon ou d'une autre la Résistance serait alertée et qu'avant peu quelqu'un aborderait Hélicoptère - et ce quelqu'un conduirait l'officier allemand jusqu'au cour de la Résistance.

Une minute plus tard, Hélicoptère suivait le conseil de Dicter et, poussant sa bicyclette jusqu'au bar, il s'installa à la terrasse, apparemment pour profiter du soleil. On lui servit une tasse de café, sans doute de l'ersatz confectionné avec des céréales grillées, mais il le but avec une avidité

manifeste.

Au bout d'une vingtaine de minutes, il commanda un autre café, alla prendre un journal à l'intérieur et en entreprit la lecture avec attention. La patience qu'il dégagait était telle qu'on le sentait prêt à attendre toute la journée. Excellent signe.

La matinée s'écoulait, inspirant à Dicter quelques craintes au sujet de son plan : et si le massacre de Sainte-Cécile avait décimé les rangs du réseau Bollinger au point qu'il ne rest,t plus personne pour s'acquitter

quelle déception pour lui, si aucun terroriste ne mordait à l'hameçon...
et quelle satisfaction pour Weber !

Le moment approchait où Hélicoptère devrait commander un déjeuner pour justifier sa présence à la table. Un serveur vint lui parler, puis lui apporta un pastis. Bien que fabriqué, à coup sûr, avec des grains d'anis synthétique, cet apéritif excita les papilles de Dictier qui se passa la langue sur les lèvres : il aurait bien aimé prendre un verre.

Un autre client se présenta et choisit, parmi les cinq tables de la terrasse, précisément celle qui se trouvait à côté d'Hélicoptère. Il aurait paru naturel qu'il s'assît un peu plus loin et du coup l'optimisme de Dictier revint. Le nouveau venu était un homme assez grand d'une trentaine d'années. Malgré sa chemise bleue et son pantalon de toile plus foncée, Dictier ne le prit pas un instant pour un ouvrier : il avait plutôt l'air d'un artiste jouant au prolétaire. Il se cala sur sa chaise et croisa les jambes, la cheville droite sur son genou gauche, dans une attitude qui parut familière à Dictier. L'aurait-il déjà vu ?

Le garçon apparut et prit la commande. Pendant une minute environ, rien ne se passa. L'homme examinait-il discrètement Hélicoptère ? Ou bien attendait-il simplement la bière très p,le avec laquelle le serveur revint ? Il aspira une longue gorgée et s'essuya ensuite les lèvres d'un air satisfait. Dictier, consterné, ne vit là qu'un homme qui, tout simplement, avait soif ; pourtant il lui sembla avoir déjà vu cette façon de s'essuyer la bouche.

Là-dessus, le nouveau venu adressa la parole à Hélicoptère. Dictier se crispa. Assistait-il au scénario qu'il espérait ?

Ils échangèrent quelques mots. Même à cette distance, Dictier sentit que le nouvel arrivant était quelqu'un de très liant : Hélicoptère souriait et discutait avec enthousiasme. Au bout de quelques instants, le jeune Anglais désigna la maison de Michel, s'enquérant très certainement de son propriétaire. L'autre eut un haussement d'épaules typiquement français que Dictier traduisit par ' moi, je ne sais pas ^a. Mais Hélicoptère semblait insister.

Le nouveau venu vida son verre et Dictier, sursautant sur son siège, se souvint tout d'un coup qu'il avait vu cet homme sur la place de Sainte-Cécile, à une autre table de café, assis avec Betty 223

Clairot, juste avant l'escarmouche ; il n'était autre que son mari, Michel en personne.

- Mais oui ! s'écria Dicter en frappant du poing le tableau de bord.

Sa stratégie s'était révélée payante : Hélicoptère l'avait conduit jusqu'au cour de la Résistance locale.

Mais il ne s'attendait pas à un tel succès : il avait imaginé qu'un messenger se présenterait pour conduire Hélicoptère - et donc Dicter - à

Michel. que fallait-il faire maintenant de cette très grosse prise ?

L'arrêter sur-le-champ ou le suivre dans l'espoir de ferrer un plus gros poisson encore ?

Hans remit en place la plaque d'éégout et remonta dans la camionnette.

- Un contact, mon commandant ?

- Oui.

- Et maintenant ?

Dicter hésitait quand Michel, imité par Hélicoptère, se leva. Du coup il cessa de tergiverser et décida de les suivre.

- que doisje faire ? demanda Hans, perplexe.

- Sortez la mobylette, vite.

Pendant que Hans s'exécutait, les deux hommes ayant posé de la monnaie sur leur table commencèrent à s'éloigner. Dicter remarqua que Michel boitillait et se rappela qu'il avait été touché lors de l'escarmouche.

- Filez-les, dit-il à Hans, moi je vous suis.

Il remit en marche le moteur de la camionnette.

Hans enfourcha la mobylette et se mit à pédaler pour démarrer. Il roula lentement, restant à une centaine de mètres derrière sa proie, Dicter fermait la marche.

Michel et Hélicoptère tournèrent à un coin de rue. Dicter les retrouva une minute plus tard regardant la devanture d'une pharmacie. Dicter

ne fut pas dupe : ils n'avaient pas l'intention d'acheter des médicaments, seulement de vérifier qu'ils n'étaient pas surveillés. quand Dictier passa à leur hauteur, ils firent demi-tour pour repartir dans la direction d'où ils étaient venus. Ils repéreraient tout véhicule changeant d'itinéraire, interdisant ainsi à Dictier de les poursuivre. Mais Hans, dissimulé par un camion, avait pu repartir en sens inverse : il longeait le trottoir d'en face, sans perdre de vue les deux hommes.

Dictier fit le tour du p,té de maisons et les rattrapa. Michel 224

et Hélicoptère approchaient de la gare, Hans toujours sur leurs talons.

Dictier se demanda s'ils savaient qu'ils étaient suivis. L'arrêt devant la pharmacie pouvait indiquer qu'ils se méfiaient. Ils n'avaient certainement pas remarqué la camionnette des PTT car, la plupart du temps, il restait hors de vue, mais ils auraient pu repérer la mobylette. Selon toute probabilité, se dit Dictier, ce changement de direction est une précaution prise systématiquement par Michel qui a sans doute une grande expérience de la clandestinité.

Les deux hommes traversèrent le square devant la gare, aux parterres nus, égayé seulement par quelques arbres en fleurs. Le b,timent, résolument classique avec pilastres et frontons, proposait une architecture aussi guindée que les hommes d'affaires du XIXe siècle qui l'avaient conçue.

que ferait Dictier si Michel et Hélicoptère prenaient un train ? Il ne pouvait pas monter - Hélicoptère le reconnaîtrait et Michel se souviendrait peut-être de l'avoir vu sur la place de Sainte-Cécile . ce serait donc Hans, tandis que Dictier suivrait par la route.

Ils pénétrèrent dans la gare par l'une des trois arches néoclassiques. Hans abandonna sa mobylette et entra avec Dictier. Si les deux hommes se dirigeaient vers le guichet, il dirait à Hans de se poster derrière eux dans la queue et d'acheter un billet pour la même destination.

Personne au guichet, mais Dictier eut juste le temps de voir disparaître Hans dans le tunnel qui passait sous les voies. Peut-être Michel a-t-il déjà pris des billets, se dit Dictier. Tant pis, Hans s'en passera.

Flairant le danger, il h,ta le pas pour gravir les marches qui menaient à

l'autre entrée de la gare. Il rejoignit Hans au moment où celui-ci

débouchait dans la rue de Courcelles.

De récents bombardements avaient dégradé la chaussée, mais certains avaient été déblayés et quelques voitures stationnaient parmi les décombres. Dicter parcourut la rue du regard, l'appréhension lui tenaillait le ventre. Cent mètres plus loin, Michel et Hélicoptère sautaient dans une voiture noire, hors de portée de leurs poursuivants. Dicter posa la main sur la crosse de son pistolet, mais il était trop loin. La voiture, une Mona-quatre noire, démarra. C'était un des modèles les plus courants 225

en France, et Dicter ne parvint pas à lire la plaque. Elle s'éloigna et disparut au premier tournant.

Dicter se mit à jurer. C'était un vieux truc, mais infailible. S'engageant dans le tunnel, ils avaient obligé leurs poursuivants à abandonner leurs véhicules ; puis retrouvant la voiture qui les attendait de l'autre côté, ils leur avaient échappé. En fait, ils n'avaient peut-être même pas remarqué qu'ils étaient filés : comme le changement de direction devant la pharmacie, le stratagème du tunnel faisait partie sans doute de la routine.

Dicter n'avait plus le moral. Il avait joué et perdu. Weber allait être aux anges.

- que fait-on maintenant ? demanda Hans.

- On retourne à Sainte-Cécile.

Ils regagnèrent la camionnette, hissèrent la mobylette à l'arrière et rentrèrent au quartier général.

Restait une seule lueur d'espoir à Dicter : les horaires des contacts radio d'Hélicoptère et les fréquences qui lui étaient réservées. Cette information pourrait encore lui servir à le reprendre. La Gestapo utilisait un système sophistiqué, conçu et perfectionné durant la guerre, pour déceler les émissions illicites et remonter jusqu'à leur source ; cela avait abouti à la capture de nombreux agents alliés. Les Britanniques avaient amélioré leur technique ; les opérateurs radio adoptaient des mesures de sécurité plus sévères, émettant d'un emplacement chaque fois différent, et jamais plus de quinze minutes ; mais on pouvait encore mettre la main sur les négligents.

Les Anglais se douteraient-ils qu'Hélicoptère avait été démasqué ? L'agent devait en ce moment même faire à Michel un récit complet de ses aventures.

Michel ne manquerait pas de le presser de questions sur son arrestation dans la cathédrale et sur son évasion. Il s'intéresserait sans doute tout particulièrement au nouveau venu, nom de code Charenton. Il n'aurait toutefois aucune raison de soupçonner que Mlle Lemas avait été remplacée, ne l'ayant jamais rencontrée ; aussi ne se méfierait-il pas si Hélicoptère mentionnait en passant une charmante jeune rousse au lieu d'une vieille fille d'un certain ,ge. En outre, Hélicoptère ne se doutait absolument pas que son bloc et sa pochette de soie avaient été recopiés avec soin par Stéphanie, ni que Dicter avait noté les fréquences qu'il utilisait - gr,ce aux marques de crayon gras sur les cadrans. Peut-être, se prit à espé-226

rer Dicter, peut-être tout n'est-il pas encore perdu. En arrivant au ch ,teau, Dicter tomba sur Weber qui traversait le grand vestibule.

- Vous l'avez perdu ? lança-t-il après avoir dévisagé son compatriote.

Les chacals sentent le sang, se dit Dicter.

- Oui, avoua-t-il.

Ce serait indigne de lui de mentir à Weber.

- Ha ! fit l'autre, triomphant. Vous devriez laisser ce travail-là aux experts.

- Tout à fait, c'est d'ailleurs ce que je vais faire, déclara Dicter.

Weber parut surpris. Dicter poursuivit :

__ H doit émettre vers l'Angleterre ce soir à vingt heures.

Cela vous donne une chance de prouver vos talents. Montrez un peu comme vous êtes fort. Trouvez-le.

23.

Le Repos du pêcheur était un grand café dressé sur la rive de l'estuaire comme un fort, ses cheminées faisaient office de tourelles et ses vitraux en verre fumé de meurtrières. ç demi effacé, un panneau planté dans le jardin prévenait les clients du danger de s'aventurer sur la plage, minée en 1940 en prévision d'une invasion allemande.

Depuis que le SOE s'était installé dans les parages, l'établissement connaissait chaque soir une grande animation : les lumières brillaient

derrière les rideaux du black-out, on jouait très fort du piano et, dans la douceur des soirs d'été, les habitués envahissaient le jardin. On chantait à tue-tête, buvait sec et flirtait jusqu'à l'extrême limite des convenances. Bref, on se laissait aller, tout le monde avait à l'esprit que certains de ces jeunes gens qui riaient bruyamment au bar embarqueraient demain pour des missions dont ils ne reviendraient jamais.

À la fin des deux jours d'entraînement, Betty et Paul emmenèrent leur équipe au pub. Les filles s'habillèrent pour l'occasion. La robe d'été rosé

de Maude la rendait plus jolie que jamais. Ruby, elle, ne serait jamais jolie, mais elle était assez aguichante dans une robe de cocktail noire empruntée à Dieu sait qui. Lady Denise arborait un ensemble de soie vert p

,le qui avait sans doute coûté une fortune, mais ne parvenait pas pour autant à adoucir sa silhouette osseuse. Greta avait revêtu une de ses tenues de scène, robe et escarpins rouges. Même Diana avait remplacé par une jupe élégante son habituel pantalon de velours, poussant la coquetterie, à la stupéfaction de Betty, jus-228

qu'à colorer ses lèvres d'un soupçon de rouge. L'équipe avait été baptisée du nom de code réseau Corneille. Elle devait être parachutée non loin de Reims, ce qui rappela à Betty la légende de la corneille de Reims, l'oiseau qui avait volé l'anneau de l'évêque.

- Les moines n'arrivaient pas à comprendre qui avait pu le subtiliser et l'évêque avait maudit le voleur inconnu, raconta-t-elle à Paul tandis qu'ils buvaient leur scotch, le sien allongé d'eau, celui de Paul de glaçons. quand la corneille apparut dans un piteux état, tous comprirent qu'elle avait subi la malédiction et qu'elle était donc la coupable. J'ai appris cela à l'école :

Le jour passa

La nuit tomba

Les moines et les frères cherchèrent jusqu'à l'aube quand le sacristain aperçut

Los serres crispées

Une pauvre petite corneille qui trottnait en boitillant Elle n'avait plus la gaieté

Des jours passés

Elle avait le plumage sens dessus dessous

Les ailes basses et pouvait à peine se tenir debout Elle avait le crâne chauve comme un genou

Le regard si terne

Des pattes si frêles

que, sans se soucier de la grammaire,

Tous s'écrièrent : ' Pour s'r, c'est elle ! ^a

Et, bien entendu, on retrouva l'anneau dans son nid.

Paul hocha la tête en souriant. Betty se serait exprimée en islandais qu'il aurait réagi exactement de la même façon, elle en avait parfaitement conscience. Peu lui importait ce qu'elle disait, ce qu'il voulait c'était juste la contempler. Betty, quant à elle, malgré son expérience limitée devinait en Paul un amoureux.

...mue et troublée par les baisers de la nuit, elle avait passé la journée dans une sorte d'inconscience. Elle ne voulait pas d'une aventure, elle tenait à retrouver l'amour de son mari infidèle. Mais la passion de Paul avait bouleversé ses priorités : pourquoi irait-elle quémander ailleurs l'affection que lui devait

229

Michel quand un homme comme Paul se jetait à ses pieds ? Elle avait bien failli le laisser entrer dans son lit : à vrai dire, elle regrettait qu'il se fût montré aussi gentleman, car si, passant outre ses protestations, il s'était glissé sous les draps, elle aurait bien pu céder.

A d'autres moments, elle avait honte de l'avoir ne serait-ce qu'embrassé.

C'était terriblement vulgaire : à travers toute l'Angleterre, des femmes oubliaient maris et fiancés partis au front pour s'amouracher à la sauvette de soldats américains. Ne valait-elle pas mieux que ces vendeuses à la tête vide qui couchaient avec leurs Yankees simplement parce qu'ils parlaient comme des vedettes de cinéma ?

Mais elle se reprochait par-dessus tout la menace que ses sentiments pour Paul faisaient peser sur sa mission. Elle tenait dans ses mains le

sort de six personnes, élément capital dans le plan de débarquement, et ce n'était vraiment pas le moment de se demander s'il avait les yeux verts ou noisette. D'ailleurs, il n'avait rien d'un tombeur, avec son menton en galoche et son oreille arrachée, même si son visage ne manquait pas d'un certain charme...

- ¿ quoi pensez-vous ? s'enquit-il.

Elle réalisa qu'elle était en train de le dévisager.

- Je me demandais si nous sommes capables de réussir ce coup-là, mentit-elle sans vergogne.

- Avec un peu de chance, oui.

- Jusqu'à maintenant, elle m'a accompagnée. Maude vint s'asseoir auprès de Paul.

- Dites-moi, susurra-t-elle en battant des cils, m'offririez-vous une cigarette ?

- Servez-vous, fit-il en poussant le paquet sur la table. Elle glissa une cigarette entre ses lèvres et il lui donna du feu. Betty, jetant un coup d'oil vers le bar, surprit un regard irrité de Diana. Maude et Diana étaient certes devenues de grandes amies, mais celle-ci n'avait jamais vraiment aimé partager. Alors pourquoi Maude flirtait-elle avec Paul ? Pour agacer Diana ? Heureusement, se dit Betty, que Paul ne vient pas en France : il aurait représenté un élément perturbateur au milieu de ces jeunes femmes.

Elle examina la salle. Jelly et Percy jouaient à deviner combien de pièces de monnaie cachait le poing fermé de l'autre.

230

Percy offrait tournée après tournée. Délibérément. Betty avait besoin de savoir comment les corneilles se comportaient sous l'influence de l'alcool.

Si l'une d'elles commençait à chahuter, à se montrer indiscrete ou agressive, il faudrait en tenir compte une fois sur le terrain. Celle qui la préoccupait le plus, c'était Denise qui, en cet instant même, assise dans un coin, entretenait une conversation animée avec un homme en uniforme de capitaine.

Ruby vidait un verre après l'autre, mais Betty faisait confiance à ce curieux mélange d'analphabétisme - elle savait à peine lire ou écrire et s'était montrée désespérante en lecture de cartes et en codage - et d'intelligence intuitive ; elle était la meilleure du groupe. De temps en temps elle observait attentivement Greta : elle avait certainement deviné

que c'était un homme, mais elle avait-eu le mérite de n'en rien dire.

Ruby était assise au comptoir avec Jim Cardwell. Elle discutait avec la serveuse, sa petite main brune caressant discrètement la cuisse de Jim.

Entre ces deux-là, c'avait été le coup de foudre ; ils s'éclipsaient quelques minutes à la moindre occasion : à la pause-café du matin, pendant la demi-heure de repos après le déjeuner, à l'heure du thé. On aurait dit que Jim venait de sauter d'un avion sans avoir encore ouvert son parachute.

Son visage arborait une perpétuelle expression de ravissement stupéfait.

Pourtant Ruby n'était pas belle, avec son nez crochu et son menton retroussé, mais c'était de toute évidence une bombe sexuelle et Jim titubait encore sous le choc de l'explosion. Betty en était presque jalouse. Non pas que Jim fût son type - pour qu'elle tombe amoureuse, il lui fallait des intellectuels, ou du moins des gens très brillants -, mais elle enviait quand même le bonheur épanoui de Ruby.

Greta, accoudée au piano, un verre rempli d'un cocktail rosé à la main, bavardait avec trois hommes qui ressemblaient plutôt à des autochtones qu'à

des stagiaires du Pensionnat. Ils semblaient remis de la surprise qu'inspirait toujours son accent allemand - elle avait dû leur servir la version de son père originaire de Liverpool - et l'écoutaient, fascinés, raconter des histoires sur les boîtes de nuit de Hambourg. Betty sentait qu'ils n'avaient aucun doute sur le sexe de Greta. Ils la traitaient comme une femme un peu excentrique mais séduisante, ils lui 231

offraient des verres, lui donnaient du feu et poussaient des petits rires ravis quand elle les touchait.

Tandis que Betty observait la scène, un des hommes alla s'asseoir au piano, plaqua quelques accords et leva vers Greta un regard interrogateur. Le silence se fit dans la salle et Greta attaqua Le Vrai Cuisinier : Ce garçon n'a pas son pareil Pour préparer les moules

marinières Je ne laisse personne Toucher à mon panier

Le public ne mit pas longtemps à comprendre que chaque vers contenait une allusion au sexe et des rires éclatèrent. quand Greta eut terminé, elle embrassa le pianiste sur les lèvres et il eut l'air tout ému.

Maude planta là Paul pour aller retrouver Diana au bar. Le capitaine qui bavardait avec Denise s'approcha et dit à l'Américain :

- Mon colonel, elle m'a tout dit.

Betty hocha la tête, déçue mais pas surprise.

- qu'a-t-elle dit ? lui demanda Paul.

- que demain soir elle va faire sauter un tunnel de chemin de fer à

Maries, près de Reims.

Ce n'était qu'une fable, mais pour Denise c'était la vérité et elle n'avait pas hésité à la révéler à un inconnu. Betty était furieuse.

- Je vous remercie, dit Paul.

- Désolé, fit le capitaine en haussant les épaules.

- Mieux vaut l'avoir découvert maintenant que plus tard, remarqua Betty.

- Vous préférez lui parler, mon colonel, ou bien faut-il que je m'en charge ?

- Je vais le faire, répondit Paul. Si ça ne vous ennuie pas, attendez-la dehors.

- Bien, mon colonel.

Le capitaine sortit et Paul fit signe à Denise d'approcher.

- Il est parti brusquement. quelle incorrection ! déclara Denise, de toute évidence vexée. C'est un spécialiste en explosifs.

- Pas du tout, rétorqua Paul. Il est policier.

- Comment cela ? fit Denise, déconcertée. Il a un uniforme de

capitaine et il m'a raconté...

- ... Des mensonges. Son travail est de pincer les gens qui bavardent avec des inconnus. Et il vous a pincée.

Denise resta bouche bée, mais retrouva vite son sang-froid pour s'indigner aussitôt.

- Alors, c'était un piège ? Vous avez essayé de me coincer ?

- Malheureusement, dit Paul, j'ai réussi puisque vous lui avez tout dévoilé.

Comprenant qu'elle était découverte, Denise essaya de traiter la situation à la légère.

- quelle est ma punition ? Cent lignes à copier et privée de récréation ?

Betty aurait voulu la gifler : à cause de ses vantardises, Denise aurait pu mettre en danger la vie de tous les membres de l'équipe.

- Il n'y a pas vraiment de punition, répliqua Paul, glacial.

- Oh ! merci beaucoup.

- Vous ne faites plus partie de l'équipe. Vous ne viendrez pas avec nous.

Vous partirez ce soir, avec le capitaine.

- Je vais me sentir un peu bête à retrouver mon vieux poste à Hendon.

- Ce n'est pas à Hendon qu'il vous emmène, fit observer Paul en secouant la tête.

- Pourquoi donc ?

- Vous en savez trop. Je ne peux pas vous laisser libre de circuler.

- qu'est-ce que vous allez me faire ? s'inquiéta Denise, soudain soucieuse.

- Vous affecter là où vous ne risquez pas de causer de dégâts ; il s'agit généralement d'une base isolée d'Ecosse où le principal travail consiste à

archiver la comptabilité des régiments.

- Mais c'est aussi terrible que la prison !

Paul resta un moment songeur, puis hocha la tête.

- Presque.

- Pour combien de temps? interrogea Denise, consternée.

- qui le sait ? Jusqu'à la fin de la guerre, sans doute.

233

- Espèce de salopard, s'écria Denise, furieuse. Je regrette de vous avoir rencontré.

- Vous pouvez disposer maintenant, dit Paul. Et félicitez-vous que ce soit moi qui vous ai pincée. Sinon, ça aurait pu être la Gestapo.

Denise sortit à grands pas.

- J'espère, soupira Paul, que je ne me suis pas montré inutilement cruel.

Betty ne le pensait pas. Cette idiote méritait bien pis. Toutefois, elle voulait faire bonne impression sur Paul, et elle se contenta de déclarer :

- Pas la peine de l'accabler. Certains ne sont pas faits pour ce travail.

Ce n'est pas de sa faute.

- Vous êtes une sacrée menteuse, fit Paul en souriant. Vous trouvez que je n'ai pas été assez dur, n'est-ce pas ?

- À mon avis, la crucifixion aurait été encore trop douce pour elle, répliqua Betty, furieuse ; mais Paul éclata de rire, ce qui calma sa colère et la fit sourire. On ne peut pas vous la faire, n'est-ce pas ?

- J'espère bien. Heureusement que nous avons un membre en plus dans l'équipe, dit Paul à nouveau sérieux. Nous pouvons nous permettre de renvoyer Denise.

- Oui, mais maintenant, nous sommes réduits au strict minimum, conclut Betty en se levant avec lassitude. Nous ferions mieux d'emmener les autres se coucher. Elles ne connaîtront pas de sommeil

convenable d'ici un bon moment.

- Je ne vois ni Diana ni Maude, remarqua Paul qui venait d'inspecter la salle.

- Elles ont dû sortir prendre l'air. Si vous voulez bien rassembler les autres, je vais les chercher.

Paul acquiesça et Betty sortit.

Aucune trace des deux filles. Elle contempla un instant les eaux calmes de l'estuaire qui scintillaient à la lumière du soir, puis elle contourna le pub pour se rendre au parking : une Aus-tin militaire de couleur kaki en démarrait, emmenant Denise qui sanglotait à l'arrière. Diana et Maude restaient introuvables. Soucieuse, Betty traversa le parking et se dirigea vers l'arrière du café. Elle déboucha dans une cour où s'entassaient de vieux tonneaux et des caisses. Au fond, un petit appentis avec une porte en bois entrebâillée. Elle entra.

234

Au début, l'obscurité l'empêcha de distinguer quoi que ce soit, mais elle entendait respirer, elle n'était donc pas seule. Son instinct lui dit de ne pas bouger et de garder le silence. Ses yeux s'habituaient à la pénombre.

Elle se trouvait dans une cabane à outils, des clefs et des pelles soigneusement alignées en témoignaient ainsi qu'une imposante tondeuse.

Diana et Maude étaient tapies dans un coin.

Diana, qui avait dégrafé son corsage révélant un solide soutien-gorge guère affriolant, embrassait Maude adossée à la paroi. Sa jupe de vichy rosé

était retroussée autour de la taille, et Betty, bouche bée, percevant de mieux en mieux les détails, réalisa que Diana avait plongé la main dans la petite culotte de Maude. Maude aperçut Betty pétrifiée et soutint son regard.

- Vous vous êtes bien rincé l'œil ? lança-t-elle, provocante. Vous voulez prendre une photo ?

Diana sursauta, retira sa main et s'écarta de Maude. Elle se retourna horrifiée.

- Oh ! mon Dieu, fit-elle, honteuse tout en rajustant son corsage.

- Je... je... je venais juste vous dire que nous partions, balbutia Betty.

Puis elle tourna les talons et sortit en trébuchant.

24.

Les opérateurs radio n'étaient pas totalement invisibles. Ils s'activaient

dans un monde désincarné où l'on distinguait vaguement leurs formes fantomatiques. De leur côté, scrutant la pénombre pour les traquer, la Gestapo et ses spécialistes en détection radio se terraient dans une grotte du sous-sol parisien. Dictier avait visité les lieux. Trois cents oscilloscopes présentaient des courbes verticales sur leurs écrans ; des lignes verticales laissées par les émissions radio, leur disposition indiquait la fréquence et la hauteur du trait, l'amplitude du signal. Jour et nuit, ces opérateurs silencieux et attentifs surveillaient les écrans comme les anges les péchés de l'humanité, se disait Dictier.

Les stations régulières contrôlées par les Allemands ou basées à l'étranger étant connues des opérateurs, ils repéraient immédiatement les intrus ; ils alertaient aussitôt les trois stations de repérage d'Augsbourg, Nuremberg ou Brest qui, d'après la fréquence de l'émission pirate et grâce à leurs goniomètres, étaient en mesure d'indiquer en quelques secondes la provenance de l'émission. On renvoyait alors cette information à Paris où

l'opérateur traçait trois droites sur une immense carte murale : la radio suspecte émettait de leur point d'intersection. Le bureau de la Gestapo le plus proche était prévenu et envoyait ses voitures qui attendaient, équipées de leur propre appareil de détection.

Dictier avait maintenant pris place dans l'une d'entre elles, une longue Citroën noire garée dans les faubourgs de Reims. Trois spécialistes en détection radio de la Gestapo l'accompa-

236 gnaient. On n'avait pas besoin ce soir-là de l'aide du centre de Paris, la fréquence qu'allait utiliser Hélicoptère était connue ; de plus il émettrait à coup sûr intra muros - aller se perdre dans la campagne aurait été une folie. Le récepteur de la voiture était branché sur la fréquence d'Hélicoptère. Il mesurait la force du signal aussi bien que son point d'émission et Dictier saurait qu'il approchait de l'émetteur quand l'aiguille se déplacerait sur le cadran.

L'homme de la Gestapo qui partageait la banquette arrière avec Dictier portait en outre, dissimulé sous son imperméable, un récepteur avec une antenne ; à son poignet un compteur ressemblant à un bracelet-montre mesurait la force du signal. quand les mailles du filet se resserreraient autour d'une rue, d'un pâté de maisons ou d'un immeuble, il prendrait le relais.

L'Allemand assis à l'avant, quant à lui, tenait sur ses genoux une masse pour enfoncer des portes. Dictier avait déjà chassé une fois : il n'avait

guère apprécié cette traque du gibier en rase campagne ; il préférerait de beaucoup les plaisirs plus raffinés de la vie citadine. Cela ne l'empêchait pas d'être bon tireur. En attendant qu'Hélicoptère se manifeste, il évoquait ces souvenirs, cette tension qu'on éprouve, à l'affût au petit matin, dans l'impatience de débusquer le cerf.

Ceux de la Résistance, songea Dictier, sont moins des cerfs que des renards tapis dans leur terrier, qui ne sortent que pour ravager les poulaillers avant de rentrer dans leur trou. Il était mortifié d'avoir perdu Hélicoptère. Il tenait tant à le reprendre qu'il aurait fini par accepter l'idée de recourir à l'aide de Willi Weber, son dessein étant de tuer le renard.

C'était une belle soirée d'été. La voiture était garée dans le quartier nord de Reims. Cette agglomération de taille modeste se traverse en voiture, estimait Dictier, en moins de dix minutes.

Il consulta sa montre : vingt heures une. Hélicoptère était en retard.

Peut-être n'émettrait-il pas ce soir... mais c'était peu probable, car il avait rencontré Michel aujourd'hui ; il voudrait en informer ses supérieurs le plus tôt possible et leur communiquer des nouvelles du réseau Bollinger.

Deux heures auparavant, Dictier se trouvait rue du Bois ; Michel avait appelé à ce moment-là. Surmontant la tension qui pesait sur elle, Stéphanie avait répondu en imitant la voix de Mlle Lemas. Michel avait donné son code et demandé si Bour-237

geoise se souvenait de lui : cette question avait rassuré Stéphanie car elle en avait conclu que Michel ne connaissait pas très bien la vieille fille et qu'il ne relèverait pas la supercherie.

Il s'était informé au sujet de sa nouvelle recrue, nom de code Charenton. C'est mon cousin, avait sèchement répondu Stéphanie. Je le connais depuis notre enfance, je lui confierais ma vie. ^a Michel avait rétorqué qu'elle n'avait aucun droit de recruter des gens sans au moins en discuter avec lui, mais il avait paru trouver son histoire crédible ; Dictier avait embrassé Stéphanie et l'avait assurée que sa prestation la rendait digne de la Comédie-Française.

Toutefois Hélicoptère se douterait que la Gestapo serait à l'écoute et tenterait de le repérer. C'était un risque à courir : s'il n'envoyait pas de message en Angleterre, il ne servait à rien. Il n'émettrait que le minimum de temps, et, s'il avait beaucoup de renseignements à envoyer, il le ferait en deux ou trois fois et à partir de lieux différents.

Dictier comptait - et c'était son seul espoir - sur un léger dépassement à cause du désir d'Hélicoptère de communiquer avec ses compatriotes.

Les minutes s'écoulaient dans le silence de la voiture, et les agents de la Gestapo tiraient nerveusement sur leur cigarette. Puis, à vingt heures cinq, le récepteur émit quelques bips. Comme convenu, le chauffeur démarra aussitôt en direction du sud.

Le signal se faisait de plus en plus fort, mais trop lentement au gré de Dictier : ils ne se dirigeaient pas droit vers la source, s'inquiétait-il.

D'ailleurs, quand ils passèrent devant la cathédrale, au centre de la ville, l'aiguille retomba à zéro.

L'agent de la Gestapo assis à la place du passager consulta, gr,ce à son émetteur à ondes courtes, un de ses collègues à l'aff't dans un camion de détection radio à quinze cents mètres de là. quelques instants plus tard, il ordonna :

- Secteur nord-ouest.

Le chauffeur obtempéra et le signal reprit du volume.

- On le tient, murmura Dictier. Mais cinq minutes s'étaient écoulées.

La voiture fonçait vers l'ouest et le signal se renforçait. Hélicoptère, de sa cachette - une salle de bains, un grenier, un entrepôt -, continuait à

tapoter sur son émetteur, quelque part dans le nord-ouest de la ville. Au ch,teau de Sainte-Cécile, un

238

radio opérateur allemand, branché lui aussi sur la fréquence du Britannique, notait le message codé qu'on enregistrerait en même temps sur un magnétophone à fil. Dictier le déchiffrerait plus tard en utilisant le bloc recopié par Stéphanie. Toutefois, ce qui comptait le plus, ce n'était pas le message, mais le messenger.

Ils pénétrèrent dans un quartier o' de grands immeubles du siècle dernier, décrépis pour la plupart, avaient été divisés en petits appartements et studios pour des étudiants ou des infirmières. Le signal se renforça encore puis, soudain, perdit de son intensité.

- Trop loin, trop loin, s'écria le spécialiste.

Le chauffeur fit marche arrière puis s'arrêta brutalement. Dictier et ses

trois acolytes sautèrent à terre. Celui qui portait l'appareil de détection marchait d'un pas vif, sans cesser de consulter le cadran, suivi par les autres. Au bout d'une centaine de mètres, il se retourna brusquement et s'arrêta en désignant une maison.

- C'est là, annonça-t-il. Mais l'émission a cessé.

Dictier releva l'absence de rideau aux fenêtres : il avait remarqué que la Résistance utilisait de préférence des maisons délabrées pour ses émissions.

L'homme à la massue fit, en deux coups, voler la porte en éclats. Ils se précipitèrent tous à l'intérieur.

Les planchers étaient nus, il flottait dans la maison une odeur de renfermé. Dictier ouvrit toute grande une première porte : elle donnait sur une pièce vide. Il traversa la chambre du fond en trois enjambées et se retrouva dans une cuisine abandonnée.

Il se précipita dans l'escalier. Du premier, il jeta un coup d'œil par une fenêtre qui ouvrait sur un jardin tout en longueur qu'Hélicoptère et Michel traversaient au pas de course - Michel boitillait, Hélicoptère portait sa petite valise. Dictier poussa un juron. Alertés par les coups, ils s'étaient échappés par l'arrière. Dictier hurla :

- Le jardin, derrière !

Les hommes de la Gestapo foncèrent et il leur emboîta le pas. En débouchant dans le jardin, il vit Michel et Hélicoptère escalader la clôture et passer sur un autre terrain. Il se lança à leur poursuite, mais les fugitifs avaient de l'avance. Les Alle-239

mands franchirent la clôture et se précipitèrent à leur tour dans le jardin d'à côté.

Ils déboulèrent dans la rue suivante : une Monaquatre Renault noire disparaissait au coin. - Bon Dieu, jura Dictier.

Pour la seconde fois de la journée, Hélicoptère venait de lui échapper.

25.

De retour au Pensionnat, Betty prépara du chocolat pour son équipe ; ce genre de t,che était inhabituel pour les officiers - à tort, estimait Betty, car ils démontraient par là leur difficulté à assumer un commandement. Elle sentait le regard de Paul - il était resté dans la

cuisine - posé sur elle comme une caresse. Elle savait ce qu'il allait dire et elle avait peaufiné sa réponse. Elle s'interdisait de tomber amoureuse de Paul, car l'idée de trahir un mari qui risquait sa vie en luttant contre les nazis dans la France occupée l'indignait. Toutefois, la question qu'il lui posa la surprit.

- que ferez-vous après la guerre ?

- Je suppose que je vais m'ennuyer.

- Ce ne sont pas les distractions qui vous auront manqué, en effet, dit-il en riant.

- Il y en a eu trop, soupira-t-elle, songeuse. Je veux toujours être professeur. J'aimerais communiquer à des jeunes mon amour pour la culture française, leur faire connaître la littérature et la peinture de ce pays mais aussi la cuisine et la mode.

- Vous choisissez donc l'enseignement ?

- Terminer mon doctorat, obtenir un poste dans une université et exercer sous le regard condescendant de vieux professeurs à l'esprit étroit. Peut-

être aussi écrire un guide sur la France, ou même un livre de cuisine.

- Après tous ces événements, cela vous paraîtra banal.

- Pourtant, c'est important. Mieux les jeunes de tous les 241

pays se connaîtront, moins ils se conduiront de façon stupide ; ainsi ils n'iront pas, comme nous, faire la guerre à leurs voisins.

- Je me demande si c'est réaliste.

- Et vous ? quels sont vos projets d'après guerre ?

- Oh ! ils sont très simples : vous épouser et vous emmener passer notre lune de miel à Paris ; ensuite nous installer et avoir des enfants.

Elle le dévisagea.

- Pensiez-vous me demander mon consentement ? répliqua-t-elle, indignée.

- Je ne pense à rien d'autre depuis des jours, déclara-t-il, très grave.

- J'ai déjà un mari.
- Mais vous ne l'aimez pas.
- Vous n'avez pas le droit de dire cela !
- Je sais, mais c'est plus fort que moi.
- Pourquoi étais-je persuadée que vous étiez un baratineur ?
- Parce que, en général, j'en suis un. Votre eau bout. Elle retira la bouilloire de la plaque et en versa le contenu sur le chocolat en poudre dans un grand pichet de terre cuite.
- Mettez donc des bols sur un plateau, dit-elle à Paul. quelques travaux ménagers tempéreront peut-être vos rêves de vie domestique.
- Vous ne me découragez pas par vos réflexions autoritaires, dit-il en s'exécutant. J'aime assez ça.

Elle ajouta au cacao du lait et du sucre et versa le mélange dans les bols qu'il avait préparés.

- Dans ce cas, portez donc ce plateau aux filles.
- Tout de suite, patronne, obéit-il en la suivant dans le salon.

Ils y trouvèrent Jelly et Gré ta en pleine dispute : elles se faisaient face au milieu de la pièce sous le regard mi-amusé mi-consterné des autres.

- Tu ne t'en servais pas ! r, lait Jelly.
- J'avais mes pieds posés dessus, répondit Greta.
- Il n'y a pas assez de sièges.

Jelly tenait à la main un petit pouf capitonné et Betty devina qu'elle l'avait arraché à Greta sans lui demander son avis.

- Mesdames, je vous en prie ! intervint Betty.

242

Elles l'ignorèrent.

- Tu n'avais qu'à demander, ma chérie, fit Greta.
- Je n'ai aucune permission à demander à des étrangères dans mon

propre pays.

- Je ne suis pas une étrangère, grosse pouffOasse.

- Oh!

Piquée par cette insulte, Jelly attrapa Greta par les cheveux, mais la perruque brune de celle-ci lui resta dans la main.

La coupe en brosse de Greta ne laissait aucun doute sur son sexe. Betty et Paul étaient dans le secret et Ruby l'avait deviné, mais Maude et Diana restèrent pétrifiées. Diana dit : ' Bonté divine ! ^a et Maude poussa un petit cri de frayeur. Jelly fut la première à retrouver ses esprits.

- Un pervers ! s'écria-t-elle, triomphante. Bon sang, un pervers d'étranger !

Greta était en larmes.

- Putain de nazi, sanglota-t-elle.

- Je parie que c'est une espionne ! lança Jelly.

- Tais-toi, Jelly, ordonna Betty. Ce n'est pas une espionne. Je savais que c'était un homme.

- Vous le saviez !

- Tout comme Paul. Et Percy.

Jelly regarda son vieil ami qui hocha gravement la tête. Greta s'apprêtait à partir, mais Betty la retint par le bras.

- Ne t'en va pas, je t'en prie. Assieds-toi, dit-elle à Greta qui se laissa convaincre. Jelly, donne-moi cette foutue perruque.

Jelly obtempéra. Betty s'approcha de Greta et remit l'objet du délit en place. Ruby, comprenant aussitôt l'idée de Betty, souleva la glace posée sur la cheminée et la présenta à Greta : elle se regarda dans le miroir, ajusta la perruque et essuya ses larmes avec un mouchoir.

- Maintenant, écoutez-moi toutes, reprit Betty. Greta est ingénieur et nous ne pouvons pas remplir notre mission sans ses connaissances. Or nos chances de survie en territoire occupé sont bien meilleures avec une équipe entièrement féminine. Résultat, nous avons besoin de Greta et nous avons besoin que ce soit une femme. Alors t,chez de

vous y faire.

Jelly eut un grognement méprisant.

- Il y a encore une chose que je dois vous expliquer, poursuivit Betty en lançant à Jelly un regard sévère. Vous avez peut-243

être remarqué l'absence de Denise. On lui a fait passer ce soir un petit test auquel elle a échoué, et elle ne fait donc plus partie de l'équipe.

Malheureusement, ces deux derniers jours, elle a appris certains secrets et on ne peut pas la laisser reprendre son ancienne affectation. Elle est donc partie pour une base lointaine en Ecosse, où elle sera consignée pour la durée de la guerre, sans permission il va de soi.

- Vous ne pouvez pas faire ça ! s'indigna Jelly.

- Bien sûr que si, espèce d'idiot, riposta Betty, exaspérée. Nous sommes en guerre, tu t'en souviens? Ce que j'ai fait à Denise, je le ferai à

quiconque devrait être viré de cette équipe.

- Je ne me suis même pas engagée dans l'armée ! protesta Jelly.

- Mais si. Tu as été promue officier, hier, après le thé. Toutes autant que vous êtes. Vous en toucherez la solde, même si vous n'en avez pas encore vu la couleur. Cela signifie que vous êtes soumises à la discipline militaire. Toutes, vous en savez trop.

- Alors, nous sommes prisonnières ? demanda Diana.

- Vous êtes dans l'armée, répondit Betty. C'est à peu près la même chose.

Buvez votre chocolat et allez vous coucher.

Elles partirent l'une après l'autre jusqu'au moment où il ne resta plus que Diana. Betty s'attendait à cela. Voir les deux femmes s'étreindre avait été

un véritable choc ; elle se rappelait certaines filles de l'école entichées l'une de l'autre, s'envoyant des mots d'amour, se tenant la main et s'embrassant même parfois mais, à sa connaissance, ce n'était jamais allé

plus loin. Il y a bien longtemps, Diana et elle s'étaient entraînées à

s'embrasser sur la bouche de façon à savoir comment s'y prendre quand elles auraient un petit ami : Betty réalisait maintenant que ces baisers avaient certainement davantage compté pour Diana que pour elle. Mais elle n'avait jamais rencontré une adulte qui désirait d'autres femmes. Elle savait, en théorie, qu'il existait des équivalents féminins de son frère Marc et de Greta, mais elle ne les avait jamais imaginés... se pelotant dans une cabane à outils.

...tait-ce vraiment important ? Pas dans la vie quotidienne : Marc et ses camarades étaient heureux, du moins quand les gens les laissaient tranquilles. Mais les rapports que Diana entretenait avec Maude affecteraient-ils la mission ? Pas nécessairement. Après tout, Betty elle-même avait travaillé dans la Résistance avec son mari. Bien s'r, ce n'était pas tout à fait pareil. Les

244

débuts d'une aventure passionnée pourraient détourner leur attention.

Si Betty tentait de les séparer, Diana réagirait avec encore plus d'indiscipline. Et puis cette liaison pouvait au contraire les stimuler.

Betty s'était désespérément efforcée d'amener ces femmes à travailler en équipe ; pour elles deux, ce serait une solution. Elle avait donc décidé de passer outre. Mais Diana ne voulait pas en rester là.

- Tu sais, déclara-t-elle, sans préambule, ça n'est pas du tout ce que tu imagines. Bon sang, il faut que tu me croies. C'est juste un geste stupide, une plaisanterie...

- Veux-tu encore du chocolat ? proposa Betty. Je crois qu'il en reste dans la cruche.

- Comment peux-tu parler de chocolat ? dit Diana, abasourdie.

- Je veux simplement que tu te calmes et que tu admettes que ce n'est pas la fin du monde parce que tu as embrassé Maude. Tu m'as embrassée moi aussi autrefois..., tu te rappelles ?

- Je savais que tu remettrais ça sur le tapis. Mais c'était juste des histoires de gosses. Avec Maude, ce n'était pas un simple baiser.

Diana s'assit. Son fier visage commença à se décomposer et elle éclata en sanglots.

- Tu sais bien que c'était plus que cela. Tu as vu, oh ! mon Dieu, ce que j'ai pu faire. qu'est-ce que tu as dû penser ?

Betty choisit ses mots avec soin.

- Je vous ai trouvées toutes les deux très touchantes.

- Touchantes ? fit Diana, incrédule. Tu n'étais pas dégoûtée ?

- Certainement pas. Maude est une jolie fille et tu semblés être tombée amoureuse d'elle.

- C'est exactement ce qui s'est passé.

- Alors cesse d'avoir honte.

- Comment veux-tu que je n'aie pas honte ? Je suis une gouine !

- À ta place, je ne considérerais pas les choses comme ça. Il faut que tu te montres discrète, que tu évites de choquer des gens à l'esprit étroit comme Jelly, mais il n'y a pas de quoi avoir honte.

245

- Je serai toujours comme ça ?

Betty réfléchit. La réponse était sans doute oui, mais elle ne voulait pas se montrer brutale.

- ...coute, je crois que certaines personnes, comme Maude, adorent qu'on les aime et qu'un homme aussi bien qu'une femme peut les rendre heureuses.

À vrai dire, Maude était une petite pute égoïste et superficielle, mais Betty s'empessa de chasser cette pensée.

- D'autres sont plus inflexibles, reprit-elle. Il faut que tu gardes une certaine ouverture d'esprit.

- J'imagine que c'est la fin de la mission pour Maude et moi.

- Absolument pas.

- Tu nous gardes ?

- Je continue d'avoir besoin de vous. Je ne vois pas en quoi cet incident changerait quoi que ce soit.

Diana prit une pochette pour se moucher. Betty se leva et se dirigea vers la fenêtre pour lui laisser le temps de retrouver son sang-froid. Au bout de quelques instants, Diana reprit d'un ton plus calme :

- Tu es rudement gentille, dit-elle en retrouvant un peu de ses airs hautains.

- Va te coucher. Diana se leva docilement.

- Et si j'étais toi...

- quoi ?

- J'irais retrouver Maude. Diana parut choquée. Ce sera peut-être la dernière occasion, dit Betty en haussant les épaules.

- Merci, murmura Diana.

Elle s'avança vers Betty et ouvrit les bras comme pour la serrer contre elle, puis elle s'arrêta.

- Tu n'as peut-être pas envie que je t'embrasse.

- Ne sois pas stupide, dit Betty en l'étreignant.

- Bonne nuit, fit Diana, et elle sortit.

Betty se retourna pour regarder le jardin. La lune était aux trois quarts pleine. Dans quelques jours, ce serait la pleine lune et les Alliés débarqueraient en France. Une petite brise agitait les feuilles toutes neuves de la forêt : le temps allait changer. Pourvu qu'une tempête ne s'abatte pas sur la Manche et ne bouleverse pas, à cause des caprices du climat britannique, les plans

246

du débarquement. Elle imagina tous ceux qui devaient invoquer le beau temps.

Il fallait qu'elle dorme un peu. Aussi quitta-t-elle le salon. En gravissant l'escalier, elle se rappela ce qu'elle avait dit à Diana : Va rejoindre Maude dans son lit. Ce sera peut-être ta dernière occasion. Elle hésita devant la porte de Paul. Contrairement à Diana, Betty, elle, était mariée. Mais, pour elle aussi, ce pourrait bien être sa dernière occasion.

Elle frappa à la porte et entra.

26.

Dicter, accablé, regagna le château de Sainte-Cécile en Citroën, avec l'équipe de détection radio. Il descendit dans l'abri antibombardement.

Willi Weber était dans la salle d'écoute, furieux. Ma seule consolation au fiasco de ce soir, se dit Dicter, est que Weber ne peut pas se vanter d'avoir réussi là où j'ai échoué. Mais Dicter se serait résigné au triomphe de Weber s'il avait trouvé Hélicoptère dans la salle de torture.

- Vous avez le message qu'il a envoyé ? demanda Dicter. Weber lui en tendit une copie au carbone.

- C'est déjà parti au bureau du chiffre à Berlin.

Dicter examina les groupes de lettres incompréhensibles. Ils n'arriveront pas à le déchiffrer avec ce système, estima-t-il. Il plia la feuille et la glissa dans sa poche.

- que pouvez-vous en faire ? s'étonna Weber.

- Je possède une copie du code, répondit Dicter. Cette victoire un peu mesquine lui fit du bien. Weber avala sa salive.

- Le message nous permettra peut-être de le localiser.

- Probablement. Il devrait recevoir une réponse à vingt-trois heures. Il regarda sa montre : plus que quelques minutes. Enregistrons cela, je déchiffrerai les deux en même temps.

Weber sortit et Dicter attendit dans la pièce sans fenêtre. À vingt-trois heures pile, un récepteur branché sur la fréquence d'écoute d'Hélicoptère se mit à crépiter au rythme de l'alphabet morse. Un opérateur notait chaque lettre en même temps qu'un magnétophone à fil les enregistrait. Le pianotement s'ar-

rêta, l'opérateur approcha de lui une machine à écrire, dactylographia ce qu'il avait noté sur son bloc et tendit une copie à Dicter.

Ces deux messages peuvent signifier tout ou rien, se dit Dicter en s'installant au volant de sa voiture. La lune éclairait la route serpentant au milieu des vignobles ; arrivé à Reims, il se gara rue du Bois. Beau temps pour un débarquement.

Stéphanie l'attendait dans la cuisine de Mlle Lemas. Il posa sur la table les messages chiffrés ainsi que les copies faites par Stéphanie du bloc de la pochette en soie. Il se frotta les yeux et entreprit le déchiffrement du premier texte, celui qu'Hélicoptère avait écrit en clair sur le bloc-notes de Mlle Lemas.

Stéphanie prépara du café, se pencha quelques instants sur son épaule, posa deux ou trois questions, saisit le second message et entreprit de le décoder elle-même.

La traduction qu'étudiait Dictier contenait un bref récit de l'incident de la cathédrale, révélant que Dictier, alias Charenton, avait été recruté par Bourgeoise (Mlle Lemas) parce qu'elle s'inquiétait de la sécurité du rendez-vous. Il précisait que Monet (Michel) avait pris l'initiative, inhabituelle, de téléphoner à Bourgeoise pour se faire confirmer la fiabilité de Charenton ; il avait été rassuré.

Il trouvait là aussi les noms de code des membres du réseau Bollinger, rescapés de l'embuscade de dimanche dernier et encore en activité. Il n'y en avait que quatre.

Renseignements précieux, certes, mais rien au sujet de la situation géographique des espions.

Il but une tasse de café en attendant que Stéphanie eût terminé. Elle lui tendit une feuille de papier couverte de son écriture ample et élégante dont la lecture le laissa incrédule :

PR...PAREZ VOUS RECEVOIR GROUPE DE SIX

PARACHUTISTES NOM DE CODE CORNEILLE CHEF

PANTH»RE ARRIVANT VINGT-TROIS HEURES

VENDREDI 2 JUIN CHAMP DE PIERRE.

- Mon Dieu ! murmura-t-il.

Champ de pierre, un nom de code bien entendu, signifiait quelque chose pour Dictier puisque Gaston lui avait parlé, lors de son tout premier interrogatoire, de cette zone de largage

située dans un pré à côté du petit village de Chatelle, à huit kilomètres de Reims. Dictier savait maintenant exactement où arrêter Hélicoptère

et Michel le lendemain soir.

Dans ses filets également les six autres agents alliés dont le parachutage était annoncé et, parmi eux Panthère, autrement dit Betty Clairet, celle qui savait tout de la Résistance française, celle qui, sous la torture, lui fournirait les informations dont il avait besoin pour contrer -juste à

temps - tous les plans pour aider au débarquement des forces alliées.

- Dieu tout-puissant, exulta Dictier, quel coup de chance !

Le sixième jour

Vendredi 2 juin 1944

27.

Paul et Betty bavardaient, allongés côte à côte sur le lit de Paul. Les lumières étaient éteintes, mais la lune brillait derrière la fenêtre. Il était nu, comme lorsqu'elle était entrée dans la chambre, n'enfilant un pyjama que pour traverser le couloir jusqu'à la salle de bains.

Bien qu'endormi, il avait tout de suite sauté hors du lit, son inconscient lui soufflant qu'il n'y avait que la Gestapo pour ce genre de visite nocturne. Aussi avait-il déjà commencé à l'étrangler quand il réalisa de qui il s'agissait.

Stupéfait, heureux, plein de gratitude, il embrassa la jeune femme avant de s'immobiliser un long moment, persuadé que le rêve qu'il vivait s'évanouirait au moindre mouvement de sa part.

Elle avait caressé et palpé ses épaules, son dos et son torse de ses mains douces mais fermes, à la découverte de ce corps.

- Vous êtes poilu, avait-elle murmuré.

- Velu comme un singe.

- Pas aussi beau, avait-elle lancé en riant.

Il regarda ses lèvres pour savourer la façon dont elles remuaient quand elle parlait, en se disant que dans un instant il les toucherait avec les siennes et que ce serait merveilleux.

- Allongeons-nous, suggéra-t-il en souriant.

Elle lui obéit ; cependant, elle avait gardé ses vêtements et même ses chaussures. La présence de cette femme tout habillée à côté de lui, absolument nu, avait quelque chose d'étrange et d'excitant. Il aimait tant cette sensation qu'il n'était pas pressé

253

de passer au stade suivant. Il aurait voulu que cet instant dure à jamais.

- Dites-moi quelque chose, pria-t-elle d'une voix langoureuse et sensuelle.

- quoi donc ?

- N'importe quoi. J'ai l'impression de ne pas vous connaître.

Il n'avait jamais vu une femme se conduire ainsi : débarquer dans sa chambre au milieu de la nuit, et s'allonger, entièrement vêtue, pour poser des questions.

- C'est pour ça que vous êtes venue, s'informa-t-il d'un ton léger en observant son visage. Un interrogatoire ?

- Ne vous inquiétez pas, répondit-elle avec un petit rire, j'ai envie de vous, mais je ne suis pas pressée. Parlez-moi de votre premier amour.

Du bout des doigts, il lui caressa la joue en suivant la courbe de sa mâchoire. Elle l'avait pris complètement au dépourvu, et il ne savait ni ce qu'elle voulait, ni où elle allait.

- On peut toucher tout en bavardant ?

- Oui.

Il posa un baiser sur ses lèvres.

- Et embrasser aussi ?

- Oui.

- Alors, je propose que nous bavardions un petit moment, un an ou deux peut-être.

- Comment s'appelait-elle ?

Betty affiche une assurance qu'elle n'a pas, se dit-il. C'est sa nervosité qui lui fait poser des questions. Si cela devait contribuer à la mettre à l'aise, il répondrait volontiers.

- Elle s'appelait Linda. Nous étions terriblement jeunes : je n'ose pas vous dire à quel point. La première fois que je l'ai embrassée elle avait douze ans et moi quatorze, vous vous rendez compte ?

- Oh ! très bien, fit-elle en pouffant et, un instant, elle se retrouva petite fille. J'embrassais des garçons quand j'avais douze ans.

- Nous devons simuler une sortie avec une bande de copains, ce qui était le cas en général, puis nous filions de notre côté pour aller au cinéma ou je ne sais où. Nous n'avons vraiment fait l'amour qu'après deux ans de ce régime.

254

- Cela se passait où, en Amérique ?

- À Paris. Mon père était attaché militaire à l'ambassade, et les parents de Linda propriétaires d'un hôtel fréquenté surtout par une clientèle d'Américains. Et nous, les gosses, nous retrouvions entre expatriés.

- Où faisiez-vous l'amour ?

- À l'hôtel. C'était facile. Il y avait toujours des chambres libres.

- Comment était-ce la première fois ? Est-ce que vous... vous savez, vous avez pris des précautions ?

- Elle avait volé un préservatif à son père.

Les doigts de Betty descendaient sur son ventre. Il ferma les yeux.

- qui l'a posé ?

- Elle. C'était très excitant. J'ai failli avoir un orgasme sur-le-champ.

Et si vous ne faites pas attention...

Sa main remonta jusqu'à sa hanche.

- J'aimerais vous avoir connu quand vous aviez seize ans. Il ouvrit les yeux ; ces préliminaires ne faisaient qu'attiser sa hâte de passer à

l'étape suivante.

- Est-ce que vous... Est-ce que vous voulez bien ôter quelques vêtements ?

Il avait la bouche sèche et il avala sa salive.

- Oui. Mais, à propos de précaution...

- Dans mon portefeuille. Sur la table de chevet.

- Bon.

Elle se redressa, délaça ses chaussures et les lança sur le sol. Puis elle se leva et entreprit de déboutonner son corsage.

- Prenez votre temps, nous avons toute la nuit, la rassura-t-il, ayant perçu à quel point elle était tendue.

Cela faisait bien deux ans que Paul n'avait pas regardé une femme se déshabiller ; il avait essentiellement bénéficié des charmes de pin-up qui émergeaient d'ensembles sophistiqués de soie et de dentelle, de gaines, de porte jarre telles et de déshabillés transparents. Betty, elle, portait une chemisette de coton assez vague, ses seins petits et assez fermes - tels qu'il les devinait sous le tissu - se passaient d'un soutien-gorge. Elle laissa tomber sa jupe, révélant une petite culotte de coton blanc agrémentée de volants autour des cuisses. Son corps menu mais musclé

évoquait celui d'une collégienne se changeant pour son 255

entraînement de hockey. Ce spectacle lui parut plus excitant que celui d'une star.

- C'est mieux ? demanda-t-elle après s'être rallongée.

Il lui caressa la hanche, passant de sa peau tiède à la douceur du coton, puis revenant à la peau. Mais sentant qu'elle n'était pas encore prête, il s'obligea à la patience et la laissa imposer son rythme.

- Vous ne m'avez pas parlé de votre première fois, dit-il. Il fut surpris de la voir rougir.

- Elle n'était pas aussi charmante que la vôtre.

- En quoi ?

- L'endroit, un débarras poussiéreux, était horrible.

Il était indigné. qui avait pu être assez idiot pour entraîner dans un placard une fille comme Betty et l'y prendre à la sauvette ?

- quel ,ge aviez-vous ?

- Vingt-deux ans.

Il avait imaginé dix-sept.

- «a alors !   cet ,ge-là, on mérite un lit confortable.

- Ce n'était pas le cas.

Elle commençait à se détendre et Paul l'encouragea à parler encore.

- Alors, qu'est-ce qui n'allait pas ?

- Sans doute le fait qu'on m'avait persuadée alors que je n'en avais pas vraiment envie.

- Vous n'aimiez pas ce garçon ?

- Si. Mais je n'étais pas prête.

- Comment s'appelait-il ?

- Je ne vous le dirai pas.

Il s'agissait donc de Michel, son mari, devina Paul. Il décida de ne plus la questionner.

- Je peux toucher vos seins ? demanda-t-il en l'embrassant.

- Vous pouvez toucher tout ce que vous voulez.

Il n'avait jamais entendu cela. Cette spontanéité l'étonna et le transporta ; il partit à la découverte de son corps. D'après son expérience, la plupart des femmes à ce moment-là fermaient les yeux ; mais les siens étaient grands ouverts pour ne rien perdre du visage de Paul avec un mélange de désir et de curiosité tel qu'il s'enflamma encore davantage.

Du regard, elle l'explorait

mieux que lui ne le faisait avec ses mains, ses mains qui suivaient le contour charmant de la poitrine et qui cherchaient à deviner comment apporter du plaisir à la jeune femme. Il lui ôta sa petite culotte, découvrant une toison bouclée couleur miel et, plus bas, sur le côté

gauche, une tache de naissance, comme une éclaboussure de thé. Il pencha la tête et l'embrassa là, ses lèvres savouraient les boucles drues, sa langue en goûtait la moiteur.

Il la sentit s'abandonner au plaisir. Sa nervosité s'apaisait. Bras et jambes écartés comme une étoile de mer échouée, molle et offerte mais les hanches avidement tendues vers lui. Avec une délicieuse lenteur, il inspecta les plis de son sexe. Ses mouvements se faisaient plus pressants.

Elle lui repoussa la tête. Elle avait le visage un peu congestionné et le souffle court. T,tonnant sur la table de chevet, elle ouvrit le portefeuille et y trouva les préservatifs, en trois exemplaires dans un petit emballage en papier. Les doigts tremblants, elle ouvrit le paquet, en prit un et le lui passa. Elle le chevaucha et se pencha alors pour l'embrasser et lui souffler à l'oreille : Ôh ! Dieu que c'est bon de te sentir en moi. ^a Puis elle se redressa et continua ce qu'elle avait entrepris.

- 'te ta chemisette, dit-il.

Elle la fit passer par-dessus sa tête. Il regarda le joli visage crispé

dans une expression d'ardente concentration et les petits seins délicieusement animés. Il était l'homme le plus chanceux du monde et il aurait voulu abolir l'écoulement du temps : plus d'aurore, plus de lendemain, plus d'avion, plus de parachute, plus de guerre.

Dans la vie, songea-t-il, rien ne vaut l'amour.

quand ce fut terminé, la première pensée de Betty alla à Michel : que vais-je lui dire ?

Elle se sentait portée par le bonheur, frémissante d'amour et de désir pour Paul avec lequel, en quelques instants, elle était parvenue à une intimité

plus grande qu'avec Michel en plusieurs années de vie commune. Elle avait envie de lui faire l'amour tous les jours jusqu'à la fin de sa vie. C'en était donc fini de son mariage, ce qu'elle devait annoncer à Michel dès qu'elle le verrait. Il lui était désormais impossible de

feindre, f't-ce pour quelques minutes, d'éprouver pour lui les mêmes sentiments qu'auparavant.

257

Elle aurait bien dit à Paul que, avant lui, il n'y avait eu que Michel, mais elle trouvait déloyal de parler de son mari, assimilant cet aveu plus à une trahison qu'à un simple adultère. Un jour elle raconterait à Paul qu'il occupait la seconde place dans la liste de ses amants, qui n'en comptait que deux, et elle pourrait lui affirmer qu'il était le meilleur, mais jamais elle ne lui expliquerait comment elle faisait l'amour avec Michel.

Il n'y avait pourtant pas que cela qui avait changé avec Paul, elle même aussi avait changé. Jamais elle n'avait demandé à Michel, comme elle l'avait fait avec Paul, d'évoquer ses premières expériences sexuelles.

Jamais elle ne lui avait dit : Vous pouvez toucher tout ce que vous voulez.

Elle n'avait jamais pris l'initiative de lui passer un préservatif, ou de se mettre à califourchon sur lui pas plus qu'elle n'avait jamais exprimé son bien-être à le sentir en elle.

C'était une personnalité nouvelle qui l'animait quand elle était venue s'allonger auprès de Paul, une transformation qui rappelait celle de Mark lors de son entrée au club du Carrefour. Subitement elle s'autorisait à

tout exprimer, à faire tout ce qui lui passait par la tête, à être elle-même sans se soucier de ce qu'on penserait d'elle. Avec Michel, cela n'avait jamais été comme ça : lorsqu'elle était son étudiante, elle cherchait à l'impressionner. Ne se trouvant jamais avec lui sur un pied d'égalité, elle quêtait sans cesse son approbation, tandis que l'inverse ne s'était jamais produit. Au lit, elle visait son plaisir à lui, pas le sien.

- ¿ quoi penses-tu ? lui demanda Paul au bout d'un moment.

- ¿ mon mariage.

- Alors ?

Elle hésita : jusqu'à quel point pouvait-elle se confesser à lui ? Certes il avait déclaré un peu plus tôt vouloir l'épouser, mais c'était avant ce

qui venait de se passer ; or, à en croire le code féminin, les hommes n'épousaient jamais les filles qui commençaient par coucher avec eux. Ce n'était pas toujours vrai, témoin son expérience avec Michel. Mais elle décida tout de même de ne révéler à Paul que la moitié de la vérité.

- C'est fini.

- C'est une décision radicale.

Elle se souleva sur un coude et le regarda.

258

- «a t'ennuie ?

- Au contraire. Cela veut dire, j'espère, que nous pourrons nous revoir.

- Tu le penses vraiment ?

- Je n'ose pas te dire à quel point j'en rêve, dit-il en la prenant dans ses bras.

- Tu as peur ?

- De t'effrayer. J'ai dit quelque chose d'idiot tout à l'heure.

- quand tu as parlé de m'épouser et d'avoir des enfants ?

- C'était sincère, mais je me suis montré arrogant.

- Ce n'est pas grave, dit-elle. La politesse parfaite va généralement à

l'encontre de la sincérité, alors qu'une certaine maladresse a le mérite d'être spontanée.

- Tu as sans doute raison. Je n'y avais jamais pensé.

Elle lui caressa le visage. Elle apercevait les poils de sa barbe naissante et elle se rendit compte que le jour se levait. Elle se força à ne pas regarder sa montre : elle ne voulait pas savoir combien de temps il leur restait.

Elle passa les mains sur les contours de son visage, comme pour en graver les traits du bout des doigts : les sourcils broussailleux, le creux des orbites, le nez bien marqué, l'oreille arrachée, les lèvres sensuelles, les joues creuses.

- As-tu de l'eau chaude ? demanda-t-elle soudain.
- Mais oui, c'est chic ici. Il y a un lavabo dans le coin. Elle se leva.
- qu'est-ce que tu fais ?
- Reste là.

Elle traversa la chambre sur ses pieds nus ; elle sentait le regard de Paul sur son corps et regrettait ses hanches qu'elle estimait trop larges. Elle trouva sur une étagère de la pâte dentifrice et une brosse à dents de fabrication française, ainsi qu'un rasoir, un blaireau et du savon à barbe.

Elle ouvrit le robinet d'eau chaude, trempa le blaireau dans l'eau et fit mousser le savon.

- Allons, dit-il. qu'est-ce que tu fais ?
- Je vais te raser.
- Pourquoi ?
- Tu verras.

Elle lui couvrit le visage de mousse, puis saisit le rasoir et le 259

verre à dents rempli d'eau chaude. Elle l'enfourcha comme pour l'amour et lui rasa le visage à petits coups prudents et tendres.

- Comment as-tu appris ça ? interrogea-t-il.
- Ne parle pas. J'ai regardé ma mère le faire bien des fois pour mon père.

Mon père était un ivrogne et, à la fin de sa vie, maman devait le raser tous les jours. Lève le menton.

Il obéit docilement et elle rasa la peau délicate de sa gorge. Enfin, elle enleva l'excès de mousse avec un gant de toilette trempé dans l'eau chaude et lui sécha les joues en les tapotant avec une serviette propre.

- Un peu de crème sur le visage ne te ferait pas de mal, mais je parie que tu trouves ça trop efféminé.
- C'est surtout que je n'y ai jamais pensé.

- Peu importe.
- Et maintenant ?
- Tu te rappelles où tu en étais juste avant que je prenne ton portefeuille.
- Parfaitement.
- Tu ne t'es pas demandé pourquoi je ne t'ai pas laissé continuer ?
- J'ai cru que tu étais impatiente... de passer aux choses sérieuses.
- Pas du tout : ta barbe me grattait les cuisses, là où la peau est la plus tendre.
- Oh ! je suis désolé.
- Eh bien, tu peux te rattraper.
- Comment ? dit-il en haussant les sourcils. Elle feignit la déception.
- Allons, Einstein. Maintenant que tu n'as plus ta barbe...
- Oh !... je vois ! C'est pour ça que tu m'as rasé ? Mais oui, bien sûr.

Tu veux que je...

Elle se mit sur le dos en souriant et écarta les jambes.

- Voilà ce que j'appelle comprendre à demi-mot.
- C'est vrai, fit-il en riant et il se pencha sur elle. Elle ferma les yeux.

28.

L'ancienne salle de bal se trouvait dans l'aile ouest du château de Sainte-Cécile, celle qui avait été bombardée, sans grands dommages d'ailleurs : dans un coin s'entassaient toutes sortes de gravats, des blocs de pierre, et des débris de frontons sculptés ainsi que des fragments poussiéreux de tentures, mais le reste était intact. Ces colonnes brisées éclairées par les rayons du soleil matinal qui filtres par un trou du plafond ressemblent, se dit Dictier, aux ruines classiques d'un tableau victorien.

Dictier avait décidé de tenir sa réunion dans la salle de bal plutôt que dans le bureau de Weber, parce que les hommes auraient pu en

conclure que Willi dirigeait les opérations. Il avait fait installer un tableau noir sur la petite estrade prévue sans doute, en d'autres temps, pour un orchestre.

Des chaises, provenant des autres ailes, avaient été disposées en quatre impeccables rangées de cinq : très allemand, apprécia Dictier avec un petit sourire ; des Français les auraient dispersées n'importe comment. Weber qui avait regroupé l'équipe avait pris place sur l'estrade, face aux hommes, pour bien montrer qu'il était un des chefs et non pas le subordonné de Dictier.

La présence de deux commandants de grade égal et se détestant cordialement constituait pour l'opération, estimait Dictier, la plus grave menace qui soit.

Sur le tableau noir, il avait dessiné à la craie le plan de Chatelle. Il comprenait trois grands b,tements - des fermes ou des caves sans doute -, six chaumières et une boulangerie, groupés autour d'un carrefour. Au nord, à l'ouest et au sud, des

261

vignobles et, à l'est, bordé par un large étang, un grand pré d'un kilomètre de long qui selon Dictier, devait servir de p,turage car le sol, trop humide, ne convenait pas pour la vigne.

- Les parachutistes chercheront à atterrir dans le pré, expliqua Dictier.

C'est un champ classique certainement utilisé aussi bien pour les atterrissages que les décollages : il est bien nivelé, et ses dimensions lui permettent de recevoir un Lysander et même un Hudson. L'étang voisin, visible des airs, constitue un repère précieux. L'étable à l'extrémité sud du pré abritera sans doute le comité d'accueil pendant l'attente. Il marqua un temps. Ce que tout le monde ici doit se rappeler, c'est que nous voulons que ces parachutistes se posent. Nous devons donc éviter toute intervention qui risquerait de révéler notre présence au comité d'accueil et au pilote.

Nous devons être silencieux et invisibles. Si l'appareil fait demi-tour sans l,cher les agents à son bord, nous aurons g,ché une occasion en or.

Parmi eux se trouve une femme susceptible de nous donner des renseignements sur la plupart des réseaux de la Résistance du nord de la France - à

condition, bien entendu, de mettre la main sur elle.

Weber ajouta, surtout pour leur rappeler qu'il était là :

- Laissez-moi insister sur ce qu'a dit le major Franck. Ne prenez aucun risque ! Ne vous montrez pas ! Tenez vous-en au plan !

- Merci, major, fit Dictier. Le lieutenant Hesse vous a divisés en équipes de deux hommes, de A^a jusqu'à L^a, lettres qui désignent aussi chacune des constructions figurant sur le plan. Nous arriverons au village à vingt heures pour investir rapidement chaque bâtiment; leurs occupants seront regroupés dans la plus vaste des trois maisons, la ferme Grandin, et retenus là jusqu'à la fin de l'opération.

Un des hommes leva la main. Weber aboya :

- Schuller ! Vous pouvez parler.

- Major, si les gens de la Résistance se présentent dans une maison et la trouvent vide, cela risque d'éveiller leurs soupçons.

- Bonne remarque, approuva Dictier en hochant la tête. À mon avis, ce ne sera pas le cas, le comité de réception étant certainement étranger à la région. On ne parachute généralement pas d'agents à proximité d'un endroit où résident leurs proches : ce serait une tentation inutile. Je parie qu'ils arrivent-262

ront après la tombée de la nuit et qu'ils gagneront directement l'étable sans s'occuper des villageois. Weber reprit la parole.

- C'est la procédure normale de la Résistance, dit-il avec l'air d'un médecin posant un diagnostic.

- La ferme Grandin sera notre quartier général, continua Dictier, et le major Weber en prendra le commandement.

C'était son plan pour éloigner Weber du véritable théâtre des opérations.

- Les prisonniers seront enfermés dans un endroit commode - une cave serait l'idéal - et tenus au silence pour que nous puissions entendre arriver le véhicule du comité de réception et plus tard l'avion.

- Tout prisonnier qui fera du bruit, précisa Weber, pourra être abattu.

- Aussitôt les villageois enfermés, reprit Dictier, les équipes A, B, C et D iront se cacher dans des positions réparties sur les routes menant au

village. Signalez par ondes courtes toute entrée dans le village, mais ne faites rien de plus. Pour le moment, n'empêchez pas les gens d'aller et venir et ne trahissez pas votre présence.

Parcourant du regard la salle, Dictier se demanda avec inquiétude si les hommes de la Gestapo avaient assez de cervelle pour suivre ces instructions.

- L'ennemi aura à transporter six parachutistes en plus du comité

d'accueil : ils arriveront donc en camion, en car ou peut-être à plusieurs voitures. Je pense qu'ils accèderont au pré par cette barrière

- le sol est très sec à cette époque de l'année, il n'y a donc aucun danger de voir les voitures s'enliser - et ils se gareront entre la barrière et l'étable, ici, fit-il en désignant un point sur le plan.

Les équipes E, F, G et H se tiendront dans ce bouquet d'arbres auprès de l'étang, chacune équipée d'un gros projecteur fonctionnant sur piles. Les équipes I et J resteront à la ferme Grandin pour garder les prisonniers et occuper le qG avec le major Weber. Dictier ne voulait pas le voir sur les lieux de l'arrestation. Les équipes K et L seront avec moi, derrière cette haie près de l'étable.

Hans avait repéré les meilleurs tireurs et les avait affectés à Dictier.

263

- Je serai en contact radio avec toutes les équipes et j'assurerai le commandement dans le pré. quand nous entendrons l'avion... nous ne ferons rien ! quand nous apercevrons les parachutistes... nous ne ferons rien !

Nous les regarderons se poser et nous attendrons que le comité d'accueil les rassemble et les regroupe près de l'endroit où seront garés les véhicules. Dictier haussa le ton en s'adressant principalement à Weber. Nous ne procéderons à aucune arrestation avant.

Les hommes n'utiliseraient pas leur fusil à moins qu'un officier nerveux leur en donne l'ordre.

- quand nous serons prêts, je vous donnerai le signal. A partir de cet instant et jusqu'à ce qu'elles aient reçu l'ordre de se retirer, les équipes A, B, G et D arrêteront quiconque tentera d'entrer dans le village ou d'en sortir. Les équipes E, F, G et H allumeront leur projecteur et les braqueront sur l'ennemi. Seules les équipes E et F sont autorisées à faire usage de leurs armes, la consigne étant de ne tirer que pour

blessé. Nous voulons ces parachutistes en état de répondre aux interrogatoires.

Le téléphone sonna et Hans Hesse décrocha.

- C'est pour vous, dit-il à Dicter. Le quartier général de Rommel.

Heureuse coïncidence, pensa Dicter en prenant le combiné. Il avait appelé

un peu plus tôt Walter Goedel à La Roche-Guyon et laissé un message demandant que celui-ci le rappelle.

- Walter, mon ami, comment va le feld-maréchal ?

- Très bien, que voulez-vous ? scanda Goedel toujours aussi brusque.

- Je pensais que le feld-maréchal serait content de savoir que nous comptons réussir un petit coup de main ce soir : l'interception d'un groupe de saboteurs à leur arrivée. D'après mes renseignements, l'un d'eux connaîtrait à fond plusieurs réseaux de résistance.

Dicter hésitait à donner des détails au téléphone, cependant il était peu probable que la Résistance réussisse à capter une ligne militaire allemande, et obtenir le soutien de Goedel était capital.

- Excellent, dit Goedel. Justement, je vous appelle de Paris. Combien me faudrait-il de temps en voiture pour aller jusqu'à Reims... deux heures ?

- Trois.

264

- Alors, je vais participer à l'opération.

- Mais certainement, fit Dicter, ravi, si c'est ce que souhaite le feld-maréchal. Retrouvez-nous au château de Sainte-Cécile au plus tard à dix-neuf heures.

Dicter jubila : Weber avait légèrement p.li.

- Très bien, fit Goedel en raccrochant. Dicter rendit le combiné à Hesse.

- L'aide de camp du feld-maréchal Rommel, le major Goedel, nous rejoindra ce soir, annonça-t-il d'un ton triomphant. Raison de plus pour nous assurer que tout se passe avec la plus totale efficacité. Il parcourut l'assistance d'un regard souriant et s'arrêta finalement sur Weber. quelle chance, vous ne trouvez pas ?

29.

Les Corneilles à bord d'un petit bus roulèrent toute la matinée vers le nord. Ce fut un long voyage à travers des bois touffus et des champs de blé

encore verts, zigzaguant d'une bourgade endormie à l'autre en contournant Londres par l'ouest. La campagne semblait ignorer la guerre, et même le xxc siècle, et Betty espérait que le pays resterait longtemps ainsi. Tout en traversant le quartier médiéval de Winchester, elle évoqua Reims et sa cathédrale, les nazis en uniforme se pavanant dans les rues et les voitures noires de la Gestapo omniprésentes ; elle remercia le ciel que la Manche les eût arrêtés. Assise auprès de Paul, elle observa quelque temps la campagne, puis - comme elle avait passé toute la nuit à faire l'amour -

elle sombra dans un sommeil béat, la tête sur son épaule.

Ils atteignirent le village de Sandy dans le Bedfordshire à quatorze heures. Le car dévala le lacet d'une route de campagne, déboucha sur un chemin de terre qui traversait un bois et arriva à Tempsford House. Betty connaissait cette vaste demeure, point de rassemblement du terrain d'aviation voisin. Oubliée l'ambiance paisible qui y régnait alors et l'élégance du xviir siècle. Ne restait plus que la tension insupportable des heures précédant un départ en territoire ennemi.

Il était trop tard pour le déjeuner, mais on leur servit du thé et des sandwiches dans la salle à manger. L'angoisse empêcha Betty de manger. Les autres toutefois dévorèrent de bon cœur la collation. Puis on leur montra leur chambre.

Un peu plus tard, les femmes se retrouvèrent dans la biblio-266

thèque qui, en fait, évoquait davantage la garde-robe d'un studio de cinéma : des manteaux et des robes suspendus à des cintres, des cartons à

chapeaux, des boîtes de chaussures, des tiroirs avec des étiquettes Culottes, Chaussettes, Mouchoirs et, sur une grande table au milieu de la pièce, plusieurs machines à coudre.

La responsable, une certaine Mme Guillemain, menue, la cinquantaine, vêtue d'une robe chemisier et d'une élégante petite veste assortie, des lunettes sur le bout du nez et un mètre autour du cou, s'adressa à Betty dans un français parfait à l'accent parisien.

- Comme vous le savez, les tenues en France sont très différentes de ce qu'on porte en Angleterre. Je ne dirais pas qu'elles ont plus de chic, mais... pourtant, je ne saurais pas m'exprimer autrement, elles ont... plus de chic.

Elle eut un petit haussement d'épaules très français et les femmes éclatèrent de rire. Ce n'est pas une simple question de chic, songea Betty : non seulement les vestes des Françaises mesurent en général une vingtaine de centimètres de plus qu'en Angleterre, mais il y a de nombreuses autres différences de détail qui risquent de trahir un agent.

Tous les vêtements entreposés là avaient donc été achetés en France, échangés avec des garde-robes de réfugiés contre des toilettes britanniques neuves, ou bien fidèlement copiés à partir d'originaux français, et portés quelque temps pour ne pas avoir l'air neuf.

- Pour l'été, nous avons des robes de cotonnade, des tailleurs de laine légers et des imperméables. Mes assistantes feront des retouches si besoin est.

De la main elle désigna les deux jeunes femmes installées derrière les machines à coudre.

- Ce qu'il nous faut, expliqua Betty, ce sont des toilettes assez chères, mais un peu usées, qui nous donnent un air respectable au cas où nous serions interrogées par la Gestapo.

Se faire passer pour des femmes de ménage serait facile : il leur suffirait de se débarrasser des accessoires élégants, comme chapeaux, gants ou ceintures.

Mme Guillemain commença par Ruby. Elle l'examina une minute avant de décrocher une robe bleu marine et un imperméable beige.

- Essayez donc cela. C'est un modèle pour homme, mais 267

aucune femme en France aujourd'hui n'a les moyens de faire la difficile. Si vous voulez, dit-elle en désignant le fond de la pièce, vous pourrez vous changer derrière ce paravent et, pour les plus pudiques, dans un petit vestibule derrière le bureau, où, à notre avis, le

propriétaire de cette maison devait s'enfermer pour lire des livres polissons.

Les filles se remirent à rire, à l'exception de Betty qui avait déjà

entendu cette plaisanterie. La couturière toisa longuement Greta, puis repartit en disant :

- Je reviendrai m'occuper de vous.

Elle choisit des tenues pour Jelly, Diana et Maude qui, toutes passèrent derrière le paravent. Puis elle se tourna vers Betty et dit à voix basse :

- C'est une plaisanterie ?

- Pourquoi dites-vous cela ?

- Vous êtes un homme, affirma-t-elle en se tournant vers Greta, à la grande déception de Betty.

La couturière avait en quelques secondes percé son déguisement. C'était mauvais signe.

- Vous pourriez tromper pas mal de gens, ajouta-t-elle, mais pas moi. Je devine tout de suite.

- Comment ? demanda Greta.

- à cause des proportions, expliqua Mme Guillemin. Carrure, tour du bassin et des mollets, taille des mains... quand on s'y connaît, ça saute aux yeux.

- Pour cette mission, déclara Betty avec agacement, elle doit être une femme, alors veuillez, je vous prie, l'habiller du mieux que vous pourrez.

- Naturellement. Mais, au nom du ciel, évitez qu'elle rencontre une couturière.

- Pas de problème. La Gestapo n'en emploie pas beaucoup.

Betty feignait l'assurance, ne voulant pas montrer son inquiétude à Mme Guillemin. Le regard de la couturière revint à Greta.

- Je vais vous trouver une jupe et un corsage qui fassent contraste,

pour que vous paraissiez moins grande, ainsi qu'un manteau trois quarts.

Son choix ne plut guère à Greta qui préférait les tenues plus habillées, toutefois elle ne protesta pas.

268

- Je vais être pudique et m'enfermer dans l'antichambre, annonça-t-elle.

Pour finir, Mme Guillemain proposa à Betty une robe vert pomme avec un manteau assorti.

- Cet ensemble mettra vos yeux en valeur, dit-elle. Dès l'instant que vous n'êtes pas voyante, il ne vous est pas interdit de paraître jolie. Le charme peut aider à se tirer d'un mauvais pas.

La robe sans forme tombait sur Betty comme un sac, mais elle souligna sa taille avec une ceinture de cuir.

- Je vous trouve très chic, on dirait une Française, approuva Mme Guillemain.

Betty ne lui avoua pas que la ceinture était surtout destinée à cacher un pistolet.

Arborant leurs nouvelles toilettes, les Corneilles paradèrent dans la pièce en pouffant de rire. Les choix de Mme Guillemain leur plaisaient, mais certaines toilettes nécessitaient un ajustage.

- Choisissez des accessoires, proposa la couturière, pendant que nous faisons les retouches.

Oubliant rapidement leur timidité et leur tenue limitée à leurs seuls sous-vêtements, elles firent les pitres en essayant chapeaux, chaussures, écharpes et sacs. Elles ne pensent pas pour l'instant aux dangers qui les attendent, se dit Betty, toutes au plaisir simple que procure une nouvelle toilette.

Greta émergea de l'antichambre, étonnamment élégante. Betty l'examina avec intérêt. Elle avait relevé le col de son corsage blanc, ce qui lui donnait un certain chic, et posé l'imperméable sur ses épaules comme une cape. Mme Guillemain haussa un sourcil mais s'abstint de tout commentaire.

Pendant qu'on lui raccourcissait sa robe, Betty inspecta le manteau.

Travailler dans la clandestinité lui avait donné le sens du détail et elle vérifia avec soin que piqûres, doublure, boutons et poches faisaient bien français. Rien ne clochait ; l'étiquette sur le col précisait même

Galleries Lafayette ^a.

Betty montra à Mme Guillemin son couteau de poche ; à peine huit centimètres de longueur, une lame très étroite, mais terriblement tranchante, il tenait dans un mince étui de cuir percé d'un trou où pouvait passer un fil.

- Pouvez-vous me coudre ça sous le revers de mon manteau ?
demanda Betty.

269

- C'est faisable, fit Mme Guillemin en hochant la tête.

Elle donna ensuite à chacune des jeunes femmes un assortiment de lingerie, en double exemplaire, provenant - les étiquettes l'attestaient - de magasins français. Avec un flair sans faille, elle avait choisi non seulement la taille appropriée, mais le style qui convenait à chacune : une gaine pour Jelly, une jolie combinaison ornée de dentelle pour Maude, une culotte bleu marine et un soutien-gorge à armature pour Diana, de simples chemisettes et petites culottes pour Ruby et pour Betty.

- Les mouchoirs portent la marque de différentes blanchisseries de Reims, fit observer Mme Guillemin avec une certaine fierté.

Pour finir, elle exhiba une collection de bagages : un sac de marin en toile, un petit sac de voyage en cuir, un sac à dos et un assortiment de vieilles valises de carton de différentes couleurs et de différentes tailles. Chacune reçut le sien et trouva à l'intérieur une brosse à dents, de la pâte dentifrice, de la poudre, du cirage, des cigarettes et des allumettes - tout cela de marque française. Betty avait en effet insisté

pour que, malgré la brièveté du déplacement chacune ait une trousse complète.

- Rappelez-vous, dit Betty, qu'il est hors de question que vous emportiez quoi que ce soit qui ne vous aurait pas été remis cet après-midi. Votre vie en dépend.

Les ricanements cessèrent à l'évocation du danger qu'elles allaient affronter dans quelques heures.

- Bon, conclut Betty, retournez dans vos chambres et enfilez vos vêtements français, y compris des dessous. Nous nous retrouverons ensuite en bas pour dîner.

On avait installé un bar dans le grand salon de la maison, que Betty trouva occupé par une douzaine d'hommes, certains en uniforme de la RAF, mais tous

- Betty le savait pour être déjà venue ici - désignés pour effectuer des vols clandestins au-dessus de la France. Sur un tableau noir, les noms, ou les noms de code, de ceux qui décolleraient ce soir, et l'heure de leur départ.

Aristote : 19 heures 50

Capt.Jenkins & lieut. Ramsey : 20 heures 5

Groupe Corneilles : 20 heures 30

Colgate & Bunter : 21 heures

MrBlister, Paradox, Saxophone : 22 heures 05

270

Elle consulta sa montre. 18 heures 30 : encore deux heures.

Elle s'assit au bar et regarda tous ces gens, en se demandant lesquels reviendraient et lesquels mourraient là-bas. Certains étaient terriblement jeunes, ils fumaient et échangeaient des plaisanteries, l'air parfaitement insouciant. Les plus âgés, apparemment endurcis, savouraient qu'un whisky, qu'un gin, peut-être le dernier. Elle pensa à leurs parents, leurs épouses ou leurs petites amies, leurs bébés et leurs enfants. Les missions de ce soir en laisseraient avec une douleur qui ne s'effacerait jamais complètement.

Elle fut interrompue dans ces sombres réflexions par un spectacle qui la décontenança : vêtu d'un costume rayé, Simon Fortescue, l'onctueux bureaucrate du MI6, faisait son entrée dans le bar accompagné de Denise Bowyer. Elle en resta bouche bée.

- Elizabeth, dit Simon, je suis bien content de vous rencontrer. Sans attendre d'y être invité, il approcha un tabouret pour Denise. Gin-

tonic, je vous prie, barman. que désirez-vous, lady Denise ?

- Un Martini, très sec.

- Et pour vous, Elizabeth ?

- Elle est censée être en Ecosse ! s'écria-t-elle, ne répondant pas à la question.

- ...coutez, il semble y avoir eu un malentendu. Denise m'a tout raconté à

propos de ce policier...

- Il n'y a aucun malentendu, rétorqua sèchement Betty. Denise a loupé son stage, voilà tout.

Denise émit un grognement écouré.

- Je ne vois vraiment pas, reprit Fortescue, comment une fille remarquablement intelligente, et issue d'une illustre famille, pourrait échouer...

- Parce que c'est une grande gueule.

- Pardon ?

- Elle est incapable de tenir sa langue : on ne peut pas lui faire confiance, et elle ne devrait pas se promener ainsi, en liberté !

- Sale petite insolente, lança Denise.

Au prix d'un effort, Fortescue se maîtrisa et baissa la voix.

- ...coutez, son frère est le marquis d'Inverlocky, un 271

proche du Premier ministre. Inverlocky lui-même m'a demandé de m'assurer que Denise aurait l'occasion de servir sa patrie. Alors, vous comprenez, il serait extrêmement indélicat de la renvoyer.

- Permettez-moi de mettre les choses au point, dit Betty en haussant le ton, si bien qu'un ou deux hommes installés au bar levèrent les yeux. Pour faire plaisir à votre ami de la haute, vous me demandez d'emmener quelqu'un qui n'est pas fiable dans une mission dangereuse derrière les lignes ennemies. C'est bien cela ?

À cet instant, Percy et Paul arrivèrent. Percy lança à Fortescue un

regard sans bienveillance et Paul l,cha :

- J'ai bien entendu ?

- J'ai amené Denise avec moi, déclara Fortescue, parce que ce serait franchement extrêmement gênant pour le gouvernement si on la laissait là...

- Ce serait un danger pour moi si elle venait ! lança Betty. Vous gaspillez votre salive. Elle ne fait plus partie de l'équipe.

- ...coutez, je ne veux pas faire jouer mon grade...

- quel grade ? demanda Betty.

- J'ai démissionné des Gardes avec le grade de colonel...

- ¿ la retraite !

- ... et, en tant que fonctionnaire, j'ai rang de général de brigade.

- Ne soyez pas ridicule, vous n'appartenez même pas à l'armée.

- Je vous ordonne de prendre Denise avec vous.

- Voilà qui mérite réflexion.

- C'est mieux ainsi. Je suis s'r que vous ne le regretterez pas.

- Très bien, c'est tout réfléchi. Allez vous faire foutre. Fortescue devint tout rouge. Jamais sans doute une femme ne lui avait parlé sur ce ton. Il restait muet, ce qui n'était pas son habitude.

- Eh bien ! remarqua Denise. Nous savons maintenant à quel genre de personne nous avons affaire.

- C'est à moi que vous avez affaire, intervint Paul. Je suis le responsable de cette opération et à aucun prix je ne prendrai Denise dans l'équipe. Si vous n'êtes pas d'accord, Fortescue appelez Monty.

272

- Bien dit, mon garçon, renchérit Percy.

Fortescue avait enfin retrouvé sa voix. Il menaça Betty du doigt.

- Le temps viendra, madame Clairret, o' vous regretterez de m'avoir dit

cela, dit-il en se levant. Je suis désolé de cet incident, lady Denise, mais je crois que nous avons fait tout ce que nous pouvions ici.

Ils sortirent.

- Petite idiote, marmonna Percy.

- Allons dîner, conclut Betty.

Les autres attendaient déjà dans la salle à manger. Comme les Corneilles attaquaient leur dernier repas en Angleterre, Percy leur fit à chacune un joli cadeau : un étui à cigarettes pour les fumeuses, un poudrier en or pour les autres.

- Ils ont tous des poinçons français, alors vous pouvez les emporter, précisa-t-il. Ces objets ont une autre utilité : vous pouvez facilement les mettre en gage pour vous dépanner en cas de gros pépins.

Les femmes étaient ravies de son geste, mais sa remarque les ramena à des considérations plus sérieuses.

La nourriture était abondante - un vrai banquet par ces temps de guerre -

et les Corneilles y firent honneur. Betty, quant à elle, n'avait pas très faim, mais elle se força à avaler un steak respectable sachant que c'était plus de viande qu'elle n'en aurait en France en toute une semaine. La fin du repas sonna l'heure du départ pour le terrain d'aviation. Elles remontèrent dans leur chambre, prirent leur bagage français, puis embarquèrent dans le bus. Il emprunta une autre route de campagne, traversa une voie ferrée et approcha d'un groupe de b,tements au bord d'un grand champ plat ; un panneau annonçait la ferme Gibraltar. Betty savait que s'y dissimulait en réalité le terrain d'aviation de Tempsford avec ses casernements en tôle camouflés en étables.

Dans l'une d'entre elles, un officier de la RAF en uniforme montait la garde devant des étagères croulant sous les équipements. On distribua son matériel à chacune des Corneilles après une fouille en bonne et due forme.

On découvrit dans la valise de Maude une boîte d'allumettes anglaises, dans la poche de Diana une grille de mots croisés arrachée au Daily Mirror que, jura-t-elle, elle comptait laisser dans l'avion, et dans les affaires 273

de Jelly, la joueuse invétérée, un jeu de cartes dont chacune portait la mention ' made in Birmingham ^a.

Paul distribua papiers d'identité, cartes de ravitaillement et tickets de textile. En outre, chaque femme reçut cent mille francs français, presque uniquement en coupures de mille, crasseuses : de quoi acheter deux conduites intérieures Ford.

On leur remit aussi des armes, des coÙts automatiques 12 mm, et des poignards de commando à deux lames, extrêmement tranchants. Betty refusa les deux, préférant son propre browning automatique de 9 mm qu'elle glisserait dans sa ceinture de cuir ainsi que, en cas d'urgence, une mitraillette. Au lieu du poignard de commando, elle garda son canif, moins long et moins redoutable, mais également moins encombrant ; ainsi un agent interpellé pourrait plonger la main dans sa poche et en retirer, au lieu de ses papiers qu'on lui demandait, le couteau.

Diana et Betty reçurent en outre, la première un fusil Lee-Enfield, la seconde une mitraillette Sten Mark II avec un silencieux.

Le plastic dont Jelly aurait besoin fut réparti équitablement entre les six femmes, si bien qu'il en resterait encore assez même si un ou deux bagages se perdaient.

- Mais je risque de sauter avec ! s'exclama Maude. Jelly lui expliqua qu'elle ne risquait absolument rien.

- Je me rappelle un type qui a pris ça pour du chocolat et qui en a croqué

un bout, raconta-t-elle. quelle courante après !

On leur proposa les traditionnelles grenades Mills rondes à écailles, mais Betty insista pour la catégorie des défensives qui pouvaient aussi faire office de charges explosives. Chaque femme reçut enfin un stylo dont le capuchon creux cachait un comprimé de cyanure.

Puis ce fut le passage obligatoire par les toilettes avant d'enfiler la combinaison de vol avec une poche revolver, ce qui permettait de se défendre dès l'atterrissage - le casque, les lunettes et, en dernier lieu, le harnais du parachute.

Paul demanda à Betty de sortir un moment : il avait gardé les laissez-passer indispensables à l'équipe pour accéder au ch,teau, car si une Corneille était capturée par la Gestapo, un tel document trahirait le

véritable objectif de la mission. Pour plus de s'°reté, il les confia donc tous à Betty qui ne les distribuerait qu'à la dernière minute.

274

Alors, il l'embrassa. Se plaquant contre son corps, elle lui rendit son baiser avec une passion désespérée, faisant fi sans vergogne de sa réserve, jusqu'à en perdre haleine.

- Ne te fais pas tuer, lui souffla-t-il à l'oreille.

Une toux discrète accompagnée de l'odeur de la pipe de Percy vint les interrompre. Elle se dégagea.

- Le pilote attend vos instructions, signala Percy à Paul. Paul acquiesça et s'éloigna.

- Faites-lui bien comprendre que c'est Betty qui commande, lui cria Percy.

- Bien s'°r, répondit Paul.

Percy avait l'air préoccupé et Betty eut un mauvais pressentiment.

- que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

- Un motard venant de Londres, dit-il en lui tendant une feuille de papier qu'il avait prise dans la poche de son blouson, a apporté cela du qG du SOE

juste avant notre départ. C'est Brian Standish qui l'a envoyé hier soir.

Il tira nerveusement sur sa pipe et exhala un nuage de fumée. Betty examina la feuille dans la lumière du soir. C'était un message déchiffré dont la teneur la frappa comme un coup à l'estomac. Elle leva les yeux, consternée.

- Brian est tombé aux mains de la Gestapo !

- Juste quelques secondes.

- C'est ce qu'il prétend.

- Vous n'y croyez pas ?

- Ah ! putain ! dit-elle tout haut provoquant la stupéfaction d'un pilote qui passait, peu habitué à entendre ce genre de terme dans la bouche

d'une femme.

Betty roula le papier en boule et le jeta sur le sol. Percy se baissa pour le ramasser et le défroissa.

- Essayons de garder notre calme et de réfléchir de façon positive-
Betty prit une profonde inspiration.

- Nous avons un principe, dit-elle d'un ton catégorique. Tout agent capturé par l'ennemi, quelles que soient les circonstances, doit être immédiatement rappelé à Londres pour être débriefé.

- Alors, vous n'aurez pas d'opérateur radio.

- Je peux m'en passer. Et ce Charenton ?

275

- Je trouve naturel que Mlle Lemas ait recruté quelqu'un pour l'aider.

- Toutes les recrues doivent être avalisées par Londres.

- Vous savez que c'est une règle qu'on n'a jamais appliquée.

- Au minimum, elles devraient être approuvées par le commandement local.

- Eh bien, c'est fait maintenant : Michel estime qu'on peut se fier à

Charenton. Et Charenton a sauvé Brian de la Gestapo. Toute cette scène à la cathédrale, ça ne peut pas être un

coup monté, non ?

y

- Peut-être qu'elle n'a jamais eu lieu et que ce message

*~^ SCpUcIILC JOUT émane directement du quartier général de la Gestapo.

- Mais il contient tous les codes de sécurité. D'ailleurs, ils _, „ _ . .
n'iraient pas inventer qu'il a été fait prisonnier et qu'il s'est

oameal J JUIH échappé. Ils sauraient que ça éveillerait nos soupçons.
Ils se

contenteraient de dire qu'il était bien arrivé.

- Vous avez raison, mais je n'aime quand même pas ça.

- Non, moi non plus, dit-il à l'étonnement de Betty. Mais je ne sais que faire.

- Il faut courir le risque, soupira-t-elle. Nous n'avons pas le temps de prendre des précautions. Si nous ne mettons pas hors d'usage le central téléphonique dans les trois jours qui viennent, ce sera trop tard. Il faut y aller de toute façon.

Percy acquiesça, les larmes aux yeux. Il prit sa pipe entre ses dents puis la retira.

- C'est bien, mon petit, dit-il dans un souffle. C'est bien.

i

30.

Le SOE ne possédait pas d'avion : il devait les emprunter à la RAF, situation extrêmement pénible. En 1941, l'aviation lui avait confié deux Lysander, trop lents et trop lourds pour assurer le rôle de soutien sur le champ de bataille pour lequel on les avait prévus, mais parfaits pour les atterrissages clandestins en territoire ennemi. Plus tard, sous la pression de Churchill, deux escadrilles de bombardiers démodés furent affectées au SOE, même si le chef du Bomber Command, Arthur Harris, ne cessa jamais d'intriguer pour les récupérer. Au printemps 1944, à l'époque où l'on parachutait en France des douzaines d'agents pour préparer le débarquement, le SOE disposait de trente-six appareils.

Les Corneilles embarquèrent à bord d'un Hudson, un bombardier léger, bimoteur américain fabriqué en 1939 et depuis lors dépassé par le bombardier lourd Lancaster quadrimoteur. Le Hudson avait deux mitrailleuses à l'avant auxquelles la RAF en avait ajouté deux en installant une tourelle à l'arrière. Dans le fond de la cabine des passagers, une glissière en forme de toboggan permettait aux parachutistes de se jeter dans le vide. Il n'y avait pas de sièges et les six femmes et leur contrôleur étaient donc assis à même le métal de la carlingue. C'était froid, inconfortable et elles avaient peur, mais Jelly fut prise d'un fou rire qui les ragaillardit toutes.

Elles partageaient l'espace avec douze conteneurs métalliques de la taille d'un homme et munis d'un parachute qui renfermaient - Betty le

présumait -

des armes et des munitions

279

I

pour que d'autres réseaux de résistance puissent intervenir derrière les lignes allemandes au moment du débarquement. Après avoir largué les Corneilles à Chatelle, le Hudson se rendrait à une autre destination avant de rebrousser chemin pour regagner Tempsford.

Le décollage avait été retardé à cause d'un altimètre défectueux qu'il avait fallu remplacer : il était donc une heure du matin quand elles laissèrent derrière elles la côte anglaise. Au-dessus de la Manche, le pilote choisit de voler à quelques dizaines de mètres au-dessus de la mer pour échapper aux radars ennemis ; Betty, quant à elle, espérait sans rien dire qu'elles ne serviraient pas de cible aux navires de la Royal Navy, mais il reprit bientôt une altitude de deux mille quatre cents mètres pour franchir les fortifications de la côte française. Il passa ainsi le mur de l'Atlantique, puis redescendit à moins de cent mètres pour faciliter la t

,che du navigateur.

Celui-ci, plongé dans ses cartes, calculait à l'estime la position de l'appareil. La lune serait pleine dans trois jours, aussi, malgré le black-out, distinguait-on sans mal les grandes villes. Toutefois, comme elles disposaient, pour la plupart, de batteries antiaériennes, il était préférable de les éviter, tout comme, pour la même raison, les camps et les bases militaires. Les rivières et les lacs étaient les accidents de terrain les plus précieux, surtout quand la lune se reflétait dans l'eau. Les forêts faisaient des taches sombres et toute disparition inattendue de l'une d'elles montrait clairement que le pilote s'était écarté de sa route.

La lune qui faisait briller les rails de chemin de fer, le rougeoiement d'une locomotive et parfois les phares d'une voiture méprisant le black-out étaient autant d'utiles indications.

Pendant tout le vol, Betty repensa aux nouvelles qu'on lui avait données de Brian Standish et de ce nouveau venu, Charen-ton. L'histoire était sans doute vraie. Par l'intermédiaire d'un des prisonniers raflés au château par la Gestapo le dimanche précédent, les Allemands avaient découvert les rendez-vous dans la crypte de la

cathédrale et ils avaient tendu un piège dans lequel Brian était tombé mais dont il avait réussi à s'échapper gr,ce à la nouvelle recrue de Mlle Lemas. Tout cela était parfaitement possible.

Betty toutefois se méfiait des explications plausibles, ne se sentant en s'°reté que quand les événements sui-280

vaient la procédure habituelle et n'exigeaient aucune explication supplémentaire.

En approchant de la Champagne, une autre aide à la navigation intervint, l'invention récente connue sous le nom d'Eureka-Rebecca. Une balise émettait un appel radio d'un emplacement secret quelque part à Reims -

Betty savait qui l'avait installée dans la tour de la cathédrale, mais l'équipage du Hudson l'ignorait. C'était la moitié, Eurêka. L'autre, Rebecca, se trouvait à bord de l'appareil : un récepteur radio coincé dans la cabine auprès du navigateur. Ils étaient à environ quatre-vingts kilomètres au nord de Reims quand ce dernier capta le message d'Eureka envoyé depuis la cathédrale.

La première idée des inventeurs avait été de placer Eurêka sur le terrain d'atterrissage avec le comité d'accueil, mais ce n'était pas faisable.

L'appareil, pesant près de cinquante kilos, était trop encombrant pour être transporté discrètement ; de plus, on aurait du mal, au premier poste de contrôle, à en expliquer la présence, f't-ce au fonctionnaire de la Gestapo le plus crédule. Michel et les autres chefs de la Résistance voulaient bien qu'on installe Eurêka dans une position permanente, mais absolument pas qu'on le trimbale.

Le navigateur devait donc recourir aux méthodes traditionnelles pour repérer Chatelle. Il bénéficiait toutefois de la présence de Betty à ses côtés : elle s'était posée là à diverses occasions et reconnaîtrait donc l'endroit. En fait, ils passèrent à un peu plus d'un kilomètre à l'est du village, mais Betty repéra l'étang et remit le pilote sur la bonne trajectoire.

Ils tournèrent à moins de cent mètres au-dessus du pré. Betty aperçut les quatre lumières vacillantes en forme de L, et celle qui se trouvait au pied du L, clignotant suivant le code convenu. Le pilote remonta à près de deux cents mètres, l'altitude idéale pour un largage : plus haut, le vent ferait dériver les parachutistes, plus bas, leur parachute risquait de s'ouvrir trop tard.

- quand vous voudrez, dit le pilote.

- Je ne suis pas prête.

- qu'est-ce qui se passe ?

- quelque chose ne va pas.

L'instinct de Betty déclenchait chez elle une sonnette 281

d'alarme, outre ce qui concernait Brian Standish et Charenton. Elle désigna le village à l'ouest et ajouta :

- Regardez, aucune lumière.

- «a vous surprend ? C'est le black-out. Et il est plus de trois heures du matin.

- C'est la campagne, fit Betty en secouant la tête, ils se moquent du black-out. Et puis il y a toujours au moins une personne éveillée : une mère avec un nouveau-né, un insomniaque, un étudiant qui potasse son examen. Je n'ai jamais vu le village plongé dans une obscurité totale.

- Si vous avez vraiment l'impression que quelque chose cloche, nous devrions filer dare-dare, grommela le pilote, un peu nerveux.

Une autre raison la préoccupait. Perplexe, elle voulut se gratter la tête, mais ses doigts rencontrèrent le casque, et l'idée qu'elle poursuivait lui échappa.

que faire ? Elle ne pouvait tout de même pas annuler la mission sous le prétexte que, pour une fois, les villageois de Chatelle respectaient les règles du black-out.

L'avion survola le champ et amorça un virage.

- Rappelez-vous, fit observer le pilote d'un ton anxieux, chaque passage augmente les risques. Tous les habitants ont entendu maintenant nos moteurs et l'un d'entre eux va appeler la police.

- Justement ! fit-elle. Nous avons dû réveiller tout le monde et pourtant personne n'a allumé une lumière.

- Je ne sais pas, moi, les gens de la campagne n'ont parfois aucune curiosité. Ils aiment bien rester sur leur quant-à-soi, comme ils disent.

- Allons donc. Ils sont aussi curieux que n'importe qui. C'est bizarre.

Le pilote avait l'air de plus en plus soucieux, mais il continuait à tourner en rond. Elle se rappela tout d'un coup ce qui l'avait frappé.

- Le boulanger aurait dû allumer son four. En temps normal, on voit la lueur d'en haut.

- Il est peut-être fermé aujourd'hui.

- quel jour est-on ? Samedi. Un lundi ou un mardi d'accord, mais jamais un samedi. qu'est-il arrivé ? On dirait une ville fantôme.

282

Comme si, pensa-t-elle, les villageois, y compris le boulanger, avaient été

rassemblés et enfermés dans une grange - ce que la Gestapo avait sans doute fait si elle les attendait.

- Alors, allons-nous-en.

Je ne peux pas annuler la mission, réfléchissait Betty, c'est trop important. Mais tous ses sens lui dictaient de ne pas sauter à Chatelle.

- C'est quand même risqué, murmura-t-elle. Le pilote perdait patience.

- Alors décidez-vous !

- quelle est votre prochaine destination ? demanda-t-elle, se souvenant soudain des conteneurs dans la cabine.

- Je ne suis pas censé vous le dire.

- Non, en général pas, mais cette fois j'ai vraiment besoin de savoir.

- Un champ au nord de Chartres. Autrement dit, le réseau du Sacristain.

- Je le connais, s'écria Betty, qui sentait son excitation monter. Vous pourriez nous larguer avec les conteneurs. Leur comité d'accueil nous prendra en charge et nous pourrions être à Paris cet après-midi, à Reims demain matin.

Il saisit le manche à balai.

- C'est ce que vous voulez faire ?

- C'est possible ?

- Je peux vous larguer là-bas, pas de problème. La décision vous appartient. Vous êtes responsable de la mission : on me l'a très clairement expliqué.

Betty réfléchit : il fallait qu'elle transmette un message à Michel par la radio de Brian pour le prévenir que, si le parachutage avait été annulé, elle était quand même en route. Mais, au cas où la radio de Brian serait entre les mains de la Gestapo, elle devrait ne fournir que le minimum de renseignements. Cela dit, c'était faisable. Elle rédigerait un bref message radio que le pilote apporterait à Percy : Brian le recevrait d'ici deux heures.

Elle devrait également modifier les dispositions prises pour le ramassage des Corneilles après la mission. Pour l'instant, un Hudson devait se poser à deux heures du matin dimanche à Chatelle et, au cas où elles n'y seraient pas, revenir la nuit suivante à la même heure. Si on avait livré le nom de Chatelle à la Gestapo, ce qui rendait la prairie inutilisable, elle devrait recou-283

rir au terrain de Laroque, à l'ouest de Reims, nom de code : Champ d'or. La mission durerait un jour de plus parce qu'elles devraient faire le trajet de Chartres à Reims, en prévoyant le passage de l'avion de ramassage lundi à deux heures du matin, ou le lendemain à la même heure.

Elle évalua les conséquences : Chartres lui faisait perdre un jour, mais atterrir à Chatelle pouvait signifier l'échec de la mission et l'emprisonnement des Corneilles dans les chambres de torture de la Gestapo.

Pas d'hésitation.

- Cap sur Chartres, ordonna-t-elle au pilote.

- Roger, j'exécute.

L'appareil vira sur l'aile et changea de cap ; Betty revint dans la cabine, sous les regards convergents des Corneilles.

- Changement de programme, annonça-t-elle.

Tapi sous une haie, Dicter regarda avec stupéfaction l'avion britannique tourner au-dessus du p,turage.

Pourquoi ces atermoiements ? Le pilote avait exécuté deux passages au-dessus du terrain. Les flambeaux étaient bien en place. Le responsable du comité d'accueil avait-il fait clignoter un code erroné ? Les hommes de la Gestapo avaient-ils éveillé les soupçons ? quelle situation exaspérante : Elizabeth Clairet à seulement quelques mètres de lui, si près qu'avec son pistolet il pourrait toucher l'appareil.

Là-dessus, l'avion vira sur l'aile, changea de direction et fila vers le sud. Dicter était mortifié. Elizabeth Clairet lui avait échappé - sous le nez de Walter Goedel, de Willi Weber et de vingt hommes de la Gestapo. Il enfouit son visage entre ses mains.

que s'était-il passé ? Il pouvait y avoir une douzaine de raisons. Tandis que le ronronnement des moteurs s'éloignait, Dicter entendit des cris d'indignation en français. Les hommes de la Résistance semblaient aussi perplexes que lui. ¿ son avis, Betty, qui avait de l'expérience, avait flairé un piège et annulé le parachutage. Walter Goedel, allongé par terre auprès de lui, demanda :

- qu'allez-vous faire maintenant ?

Dicter réfléchit brièvement. quatre membres de la Résistance se trouvaient à proximité : Michel, le chef, que sa blessure faisait encore boiter ; Hélicoptère, l'opérateur radio britannique ; un Français que Dicter ne reconnut pas et une jeune

285

femme. qu'allait-il faire d'eux ? Laisser Hélicoptère libre de ses mouvements était un bon plan en théorie, mais cela lui avait déjà valu deux revers humiliants ; il n'avait pas le cran de continuer. Il fallait à

partir du fiasco de ce soir, en revenant aux méthodes traditionnelles d'interrogatoire, sauver au moins quelque chose de l'opération - notamment sa réputation.

Il porta à ses lèvres le micro de sa radio à ondes courtes. ' ¿ toutes les unités, ici le major Franck, dit-il à voix basse. Allez-y, je répète, Allez-y. ^a Puis il se leva et dégaina son pistolet. Les projecteurs dissimulés dans les arbres s'allumèrent, éclairant impitoyablement les quatre terroristes plantés au milieu du champ, soudain ahuris et vulnérables.

- Vous êtes cernés ! Les mains en l'air ! cria Dicter en français.

Auprès de lui, Goedel prit son Luger. Les quatre hommes de la Gestapo qui accompagnaient Dictier braquèrent leur fusil sur les jambes des résistants.

Il y eut un moment de flottement : les résistants allaient-ils ouvrir le feu ? S'ils le faisaient, ils seraient fauchés par les Allemands, ou au mieux blessés ; mais Dictier n'avait guère eu de chance ce soir : s'ils étaient tous les quatre tués, c'en serait fini. Profitant de l'hésitation des résistants, Dictier s'avança dans la lumière, flanqué de ses quatre compatriotes.

- Il y a vingt fusils braqués sur vous, cria-t-il. Ne touchez pas à vos armes.

L'un d'eux, ignorant l'avertissement, se mit à courir arrachant un juron à

Dictier : l'imbécile qui, dans le faisceau des projecteurs, fonçait à travers le pré comme un taureau furieux, avait les cheveux roux d'Hélicoptère.

- Abattez-le, ordonna calmement Dictier.

Ceux-ci visèrent soigneusement avant de tirer. Les détonations claquèrent dans le silence de la prairie. Hélicoptère fit encore deux pas, puis s'écroula.

Dictier regarda les trois autres qui attendaient ; lentement, ils levèrent les mains au-dessus de leur tête. Dictier transmit par radio : ' 2 toutes les équipes dans le pré, avancez et emparez-vous des prisonniers. ^a Il rengaina son pistolet.

Il s'approcha de l'endroit où gisait Hélicoptère : il ne bougeait pas. Les hommes de la Gestapo avaient visé les jambes, mais toucher une cible en mouvement dans le noir était difficile

286

et l'un d'eux avait misé trop haut : dans le cou, sectionnant la moelle épinière, ou la jugulaire ou les deux. Dictier s'agenouilla auprès de lui et t,ta son poulx : rien.

- Tu n'étais pas un agent très malin, mais tu t'es comporté en brave, murmura-t-il. que Dieu ait ton ,me, fit-il en lui fermant les yeux.

Il observa les trois autres qu'on désarmait avant de leur passer les menottes. Michel résisterait à un interrogatoire ; Dicter l'avait vu au combat, il était courageux. Son point faible était sans doute la vanité, aussi torturer ce beau coureur de jupons devant un miroir serait la bonne méthode - lui casser le nez, lui briser les dents, lui lacérer les joues, lui faire comprendre que chaque minute d'obstination supplémentaire le défigurerait davantage.

Venait ensuite un professeur ou un avocat : on trouva sur lui un laissez-

passer autorisant le Dr Claude Bouler à circuler après le couvre-feu.

Dicter pensa à un faux mais il y avait bel et bien dans l'une de leurs voitures une authentique sacoche de médecin, pleine d'instruments et de médicaments. Arrêté, il avait p,li mais restait maître de lui - lui aussi poserait des problèmes.

La plus prometteuse, c'était la fille. Dix-neuf ou vingt ans, jolie, de longs cheveux bruns et de grands yeux, mais le regard vide. D'après ses papiers, il s'agissait de Gilberte Duval. Dicter avait retenu de l'interrogatoire de Gaston que Gilberte était la maîtresse de Michel et la rivale de Betty. Habilement manipulée, elle se laisserait facilement retourner.

On fit venir jusqu'à la ferme Grandin les véhicules allemands garés dans l'étable. Les prisonniers montèrent dans un camion avec les hommes de la Gestapo. Dicter ordonna qu'on les garde dans des cellules séparées et qu'on les empêche de communiquer.

La Mercedes de Weber les ramena, lui et Goedel, à Sainte-Cécile.

- quelle farce ! cracha Weber d'un ton méprisant. que de temps et d'énergie g,chés !

- Pas tout à fait, observa Dicter. Nous avons retiré de la circulation quatre agents subversifs - ce qui, après tout, est le boulot de la Gestapo

- mieux encore, trois d'entre eux sont en vie et pourront être interrogés.

287

- qu'espérez-vous obtenir d'eux ? demanda Goedel.

- Le mort, Hélicoptère, était un opérateur radio, expliqua Dictier. J'ai une copie de son livre de code. Malheureusement il n'avait pas emporté son émetteur. Retrouvons-le et nous nous ferons passer pour Hélicoptère.

- Vous n'avez qu'à utiliser n'importe quelle radio puisque vous connaissez la fréquence qui lui est attribuée ?

- Pour une oreille expérimentée, expliqua Dictier en secouant la tête, chaque émetteur est différent. Et ces petites radios portables ont des caractéristiques particulières. On a supprimé tous les circuits qui ne sont pas essentiels, afin de les miniaturiser au maximum et le résultat est d'une piètre qualité sonore. Si nous en possédions une exactement comme la sienne, confisquée à un autre agent, on pourrait prendre le risque.

- Il se peut que nous en ayons une quelque part.

- Oui, mais à Berlin. Il est plus facile de retrouver celle d'Hélicoptère.

- Comment vous y prendrez-vous ?

- La fille me dira où elle est.

Pendant le reste du trajet, Dictier réfléchit à sa stratégie d'interrogatoire. Torturer la fille devant les hommes : ils résisteraient... Les torturer devant la fille... Il y avait peut-être un moyen plus facile.

Un plan s'esquissait dans son esprit au moment où ils passèrent devant la bibliothèque municipale au centre de Reims. Il avait déjà remarqué ce b

,timent : un petit bijou Art déco b,ti en pierre sombre au milieu d'un parc.

- Voudriez-vous faire arrêter un instant la voiture, je vous prie, major Weber ?

Weber donna un ordre à son chauffeur.

- Avez-vous des outils dans le coffre ?

- Je n'en ai aucune idée. Pour quoi faire ?

- Bien sûr, major, intervint le chauffeur, nous avons une trousse à

outils.

- Un marteau de bonne taille ?

- Mais oui, fit l'homme en sautant à terre.

- J'en ai pour un instant, dit Dicter en descendant. Muni d'un marteau à

long manche avec une solide tête en

acier, Dicter passa devant un buste d'Andrew Carnegie et se diri-288

gea vers la bibliothèque. Bien s'ôr, tout était fermé et plongé dans l'obscurité. Les portes vitrées étaient protégées par une grille de fer forgé. Contournant le b,timent, il découvrit au sous-sol l'entrée des archives municipales commandée par une porte en bois.

Dicter fit sauter la serrure, entra et alluma. Il repéra un petit escalier qui menait au rez-de-chaussée, à la salle de lecture. Il s'orienta vers la section ´ Romans ^a, précisément à la lettre F, pour Flaubert, et prit un exemplaire du livre qu'il cherchait, Madame Bovary. Ce n'était pas un coup de chance extraordinaire : s'il existait une oeuvre qui figurait dans toutes les bibliothèques de France, c'était bien celle-là.

Il feuilleta l'ouvrage jusqu'au chapitre neuf et trouva le passage auquel il songeait. Sa mémoire ne l'avait pas trompé : c'était exactement ce qu'il lui fallait.

Il revint à la voiture. Goedel avait l'air de s'amuser. Weber, quant à lui, lança d'un ton incrédule :

- Vous cherchiez de la lecture ?

- J'ai parfois du mal à m'endormir, répliqua Dicter. Goedel se mit à rire.

Il prit le livre des mains de Dicter et en

lut le titre.

- Un classique de la littérature mondiale certes, déclara-t-il ; j'imagine cependant que c'est la première fois qu'on fracture la porte d'une bibliothèque pour l'emprunter.

Ils poursuivirent vers Sainte-Cécile. Lorsqu'ils arrivèrent au ch,teau, le plan de Dicter était au point. Il ordonna au lieutenant Hesse de

préparer Michel, de le déshabiller et de le ligoter à une chaise dans la chambre de torture.

- Montrez-lui l'instrument qu'on utilise pour arracher les ongles, dit-il.

Laissez-le sur la table devant lui.

Pendant ce temps, il prit une plume, une bouteille d'encre et un bloc de papier à lettres. Walter Goedel s'était installé dans un coin pour observer la scène.

Dictier examina Michel pendant quelques instants : grand, de séduisantes petites rides autour des yeux, le chef du réseau affichait cet air de voyou qui plaît aux femmes. Maintenant, il avait peur, mais il était résolu. Sans doute, songea Dictier, se demande-t-il comment faire pour tenir le plus longtemps possible sous la torture.

Dictier campa le décor, celui de l'alternative qu'il proposait 289

I

à Michel : sur la table d'un côté la plume, l'encre et le papier, de l'autre la pince pour arracher les ongles.

- Détachez-lui les mains, ordonna-t-il.

Hesse obéit. Il comprenait à voir le visage de Michel qu'il éprouvait un immense soulagement en même temps qu'il redoutait de s'être trompé.

- Avant d'interroger les prisonniers, expliqua Dictier à Walter Goedel, je vais recueillir des échantillons de leur écriture.

- Leur écriture ?

Dictier confirma, sans perdre Michel de vue : apparemment plein d'espoir, celui-ci semblait avoir compris ce bref échange en allemand. Dictier tira de sa poche Madame Bovary, l'ouvrit et le posa sur la table.

- Copiez le chapitre neuf, dit-il à Michel en français. Mais remplacez les

´ vous ^a par des ´ tu ^a, précisa-t-il sans donner d'explication.

Michel hésita devant cette demande bien anodine. Il soupçonnait un piège, devina Dictier, mais il ne voyait pas lequel. Die-ter attendit. Les résistants avaient pour consigne de tout faire pour reculer le moment

l'on commencerait à les torturer. Il y avait peu de chance que ce soit inoffensif, mais cela valait mieux que de se faire arracher les ongles.

- Très bien, dit-il après un long silence, et il se mit à couvrir cinq feuillets de papier à lettres - deux pages du livre - d'une grande écriture énergique.

Michel s'apprêtait à tourner une nouvelle page quand Dictier l'arrêta. Il demanda à Hans de le reconduire dans sa cellule et de lui amener Gilberte.

Goedel examina ce que Michel avait écrit et secoua la tête d'un air perplexe.

- Je ne vois pas où vous voulez en venir, dit-il.

Il lui rendit les feuillets et regagna sa chaise. Dictier déchira soigneusement une des pages pour ne garder que certains mots. Gilberte arriva, terrifiée mais avec un air de défi.

- Je ne vous dirai rien, déclara-t-elle. Jamais je ne trahirai mes amis.

D'ailleurs, je ne sais rien. Je ne fais que conduire des voitures.

Dictier lui dit de s'asseoir et lui offrit du café.

- Du vrai, précisa-t-il en lui tendant une tasse.

Elle but une gorgée et le remercia. Dictier l'examina : mal-290

gré son expression un peu rustre, elle était très belle, avec de longs cheveux bruns et des yeux sombres.

- Vous êtes une femme charmante, Gilberte, commença-t-il. Je ne crois pas que, au fond du cour, vous soyez une meurtrière.

- Absolument pas ! affirma-t-elle.

- Il arrive à une femme de faire des choses par amour, n'est-ce pas ?

- Vous comprenez, dit-elle en le regardant d'un air surpris.

- Je sais tout de vous. Vous êtes amoureuse de Michel. Elle baissa la tête sans rien dire.

- Un homme marié, évidemment. C'est regrettable. Mais vous l'aimez. Voilà

pourquoi vous aidez la Résistance, par amour pas par haine.

Elle hocha la tête.

- J'ai raison ? fit-il. Il me faut une réponse.

- Oui, murmura-t-elle.

- Vous avez été mal inspirée, ma chère.

- Je sais que j'ai eu tort.

- Vous vous méprenez. Vous avez été mal inspirée, non pas en enfreignant la loi, mais en tombant amoureuse de Michel.

Elle fixa sur lui un regard étonné.

- Je sais qu'il est marié, mais...

- J'ai peur qu'il ne vous aime pas vraiment.

- Mais si !

- Non. Il aime sa femme. Elizabeth Clairret, dite Betty. Une Anglaise - ni très chic ni très belle, quelques années de plus que vous - mais il l'aime.

Les larmes aux yeux, elle lança :

- Je ne vous crois pas.

- Il lui écrit, vous savez. Il utilise probablement les courriers pour faire parvenir ses messages en Angleterre. Il lui envoie des lettres d'amour pour lui dire combien elle lui manque. Il ne manque pas de poésie, dans un genre un peu démodé. J'en ai lu certaines.

- Ce n'est pas possible.

- Il en avait une sur lui quand nous vous avons arrêtés. Il a essayé de la détruire, mais nous avons réussi à en sauver des frag-291

ments. Dictier sortit de sa poche la feuille qu'il avait déchirée et la lui tendit. Ce n'est pas son écriture ?

- Si.

- Si ce n'est pas une lettre d'amour... qu'est-ce que c'est ? Gilberte se mit à déchiffrer lentement en remuant les

lèvres :

Je pense à toi continuellement. Ton souvenir me désespère ! Pardon !... Je te quitte... Adieu ! ...J'irai loin..., si loin que tu n'entendras plus parler de moi !..., et cependant..., aujourd'hui..., je ne sais quelle force encore m'a poussé vers toi ! On ne lutte pas contre le ciel, on ne résiste point aux sourires des anges ! On se laisse entraîner par ce qui est beau, charmant, adorable.

Elle reposa la feuille avec un sanglot.

- Je suis désolé de vous apprendre cela moi-même, reprit Dictier avec douceur.

Il ôta de sa poche de poitrine un mouchoir de batiste blanc et le lui tendit. Elle y enfouit son visage.

Le moment était venu de faire dériver imperceptiblement la conversation vers l'interrogatoire.

- Je suppose que Michel vit avec vous depuis le départ de Betty.

- Depuis plus longtemps, protesta-t-elle avec indignation. Tous les soirs depuis six mois, sauf quand elle est en ville.

- Dans votre maison ?

- J'ai un appartement. Petit. Mais suffisant pour deux... deux personnes qui s'aiment, poursuivit-elle en sanglotant.

Dictier s'efforçait de garder à la conversation un ton léger tout en approchant obliquement du sujet qui l'intéressait vraiment.

- Devoir partager un espace aussi exigu avec Hélicoptère n'a pas d'être facile.

- Il n'habite pas là. Il n'est arrivé qu'aujourd'hui.

- Mais vous avez d° vous demander o° l'installer.

- Non, Michel lui a trouvé un endroit, une chambre vide au-dessus de la vieille librairie de la rue Molière.

Walter Goedel s'agita soudain sur son siège : il venait de comprendre
o

tout cela les menait. Dicter, sans un regard dans 292

sa direction, demanda, comme si cela n'avait aucune importance :

- Il n'a pas laissé ses affaires chez vous quand vous êtes allés à

Chatelle pour accueillir l'avion ?

- Non, il a tout emporté dans sa chambre. Dicter alors posa la question
clé :

- Y compris sa petite valise ?

- Oui.

Dicter savait ce qu'il voulait. La radio d'Hélicoptère l'attendait dans
une chambre au-dessus de la librairie de la rue Molière.

- J'en ai fini avec cette andouille, dit-il à Hans en allemand. Passez-la à
Becker.

La voiture de Dicter, l'Hispano-Suiza bleue était garée devant le
ch,teau.

Walter Goedel assis auprès de lui et Hans Hesse à l'arrière, il traversa
en trombe les villages jusqu'à Reims et eut tôt fait de trouver la
librairie de la rue Molière.

Ils enfoncèrent la porte et grimpèrent un escalier aux marches nues
jusqu'à

la pièce au-dessus de la boutique. Il n'y avait aucun meuble à part une
paillasse sur laquelle on avait jeté une couverture. Sur le plancher,
auprès du lit improvisé, une bouteille de whisky, une trousse de
toilette et la petite valise. Die-ter l'ouvrit pour montrer la radio à
Goedel.

- Avec ça, dit-il d'un ton triomphant, je peux devenir Hélicoptère.

En retournant à Sainte-Cécile, ils discutèrent du message qu'il fallait
envoyer.

- En premier lieu, Hélicoptère voudrait savoir pourquoi les parachutistes n'ont pas été largués, déclara Dictier. Il va donc demander : ´ que s'est-il passé ? ^a Vous êtes d'accord ?

- Il serait furieux, précisa Goedel.

- Alors, il dirait peut-être : ´ Bon sang, que s'est-il passé ?

^a

Goedel secoua la tête.

- J'ai suivi des études en Angleterre avant la guerre. ´ Bon sang ^a est trop poli. C'est un euphémisme pour ´ mon Dieu. ^a Jamais, dans l'Armée, un jeune homme ne l'utiliserait.

- Alors : ´ Putain, qu'est-ce qui s'est passé ? ^a

- Trop grossier, protesta Goedel. Il sait que le message peut être déchiffré par une femme.

293

- Choisissez : votre anglais est meilleur que le mien.

- Je crois qu'il dirait : ´ que diable s'est-il passé ? ^a Cela exprimerait sa colère, et ce juron masculin ne choquerait pas une femme.

- D'accord. Il voudrait savoir ce qu'il doit faire ensuite, alors il demanderait quels sont les ordres. Comment s'exprimerait-il ?

- Sans doute : Envoyez instructions. ^a Les Anglais détestent le mot ordre ^a : pour eux cette notion manque de raffinement.

- Très bien. Nous demanderons une réponse rapide car Hélicoptère serait impatient, et nous aussi.

Arrivés au ch,teau, ils descendirent au sous-sol pour gagner la salle d'écoute radio. Un opérateur radio d'un certain ,ge, du nom de Joachim, brancha l'émetteur et le régla sur la fréquence d'urgence d'Hélicoptère tandis que Dictier griffonnait le message qu'ils étaient convenus d'envoyer :

QUE DIABLE S'EST-IL PASS... ?

ENVOYEZ INSTRUCTIONS. R...PONDEZ IMM...DIATEMENT.

Dictier fit un effort pour maîtriser son impatience et montra soigneusement à Joachim comment chiffrer le message, y compris les codes de sécurité.

- Le doigté d'un expéditeur, comme son écriture, demanda Goedel, n'est-il pas reconnaissable ? Peuvent-ils découvrir que ce n'est pas Hélicoptère qui utilise l'émetteur ?

- C'est vrai, reconnut Joachim, Mais j'ai écouté deux ou trois fois ce type émettre et je peux l'imiter. C'est un peu comme copier un accent pour, par exemple, parler comme un habitant de Francfort.

- Vous vous sentez capable de l'imiter parfaitement après l'avoir entendu deux fois ? demanda Goedel, sceptique.

- Parfaitement, non. Mais les agents émettent souvent dans des conditions difficiles, éprouvantes pour les nerfs ; ils sont inquiets à l'idée de se faire repérer ; on mettra les petites variantes sur le compte de la tension.

Il se mit à pianoter les lettres. Dictier évaluait l'attente au minimum à

une heure : les Britanniques devront déchiffrer le message, puis le transmettre à l'officier traitant d'Hélicoptère qui sera s'rement en train de dormir ; on le lui téléphonera donc et il composera immédiatement sa réponse qui devra être chiffrée avant d'être envoyée. Restera enfin pour Joachim à décoder le texte.

Dictier et Goedel, mettant à profit ce délai imposé, se rendirent à la cuisine. Un caporal du mess y commençait les préparatifs du petit déjeuner : ils se firent servir des saucisses et du café. Goedel, bien que pressé de retourner au qG de Rommel, avait décidé de rester, curieux de voir comment la situation allait évoluer.

Le jour se levait quand une jeune femme en uniforme de SS vint les prévenir : la réponse était arrivée et Joachim finissait de la dactylographier.

Ils se précipitèrent au sous-sol, pour y trouver Weber, décidément passé

maître dans l'art de surgir au bon moment. Joachim lui remit le message dactylographié et tendit des carbones à Dictier et à Goedel.

LES CORNEILLES ONT ANNUL... LARGAGE ET ONT ATTERRI
AILLEURS ATTENDEZ CONTACT

- «a ne nous dit pas grand-chose, marmonna Weber.
- quelle déception ! renchérit Goedel.
- Vous avez tort tous les deux ! s'exclama Dictier. Panthère est en France
- et j'ai une photo d'elle !

Il tira d'un geste de prestidigitateur les photos de Betty Clairret qu'il avait dans sa poche et en tendit une à Weber.

- Sortez un imprimeur de son lit et faites tirer un millier d'exemplaires.

Je veux voir, dans les douze heures qui suivent, cette photo placardée dans tout Reims. Hans, faites le plein de ma voiture.

- O~ allez-vous ? s'enquit Goedel.
- ¿ Paris faire la même chose avec l'autre cliché. Maintenant, je la tiens !

294

32.

Le parachutage se passa sans encombre. On largua d'abord les conteneurs pour éviter qu'ils ne tombent sur la tête d'une des Corneilles ; puis celles-ci s'assirent à tour de rôle sur le toboggan et, au signal du contrôleur, se laissèrent glisser dans le vide.

Betty souhaita bonne chance à l'équipage et sauta la dernière. L'Hudson vira aussitôt vers le nord et disparut dans la nuit. L'aube pointait : à

cause des diverses péripéties de la nuit, la dernière partie du vol s'effectuerait avec tous les risques du plein jour.

Betty fit un atterrissage parfait, les genoux fléchis et les bras le long du corps. Elle resta un moment immobile. Le sol français, songea-t-elle avec un frisson d'appréhension, était un territoire ennemi o~ on la considérait comme une criminelle, une terroriste, une espionne. Si elle se faisait prendre, elle serait exécutée.

Elle chassa cette pensée et se releva. ¿ quelques mètres de là, dans le

clair de lune, un ,ne la contempla un instant avant de recommencer à
brouter. Dispersés dans la prairie, quelques résistants travaillant deux
par deux ramassaient les volumineux conteneurs dont trois gisaient
non loin d'elle.

Elle se débarrassait de son équipement quand un jeune homme
s'approcha d'elle en courant et lui dit dans un français haletant :

- Nous n'attendions pas de personnel, rien que du matériel !

296

- Un changement de plan, dit-elle. Ne vous inquiétez pas. Anton est
avec vous ?

Anton était le nom de code du chef du réseau Sacristain.

- Oui.

- Dites-lui que Panthère est ici.

- Ah !... Vous êtes Panthère ? fit-il, visiblement impressionné.

- Oui.

- Je suis Chevalier. Je suis très heureux de vous rencontrer.

Elle leva les yeux vers le ciel qui virait du noir au gris.

- Chevalier, trouvez Anton le plus vite possible, je vous prie. Dites-lui
que j'ai six personnes qu'il faut transporter. Il n'y a pas de temps à
perdre.

- Très bien, fit-il en s'éloignant rapidement.

Elle replia soigneusement son parachute, puis entreprit de retrouver
les autres Corneilles. Greta avait atterri dans un arbre et récolté
quelques bleus en heurtant les plus hautes branches sans, toutefois, se
blesser sérieusement ; elle avait réussi à se débarrasser de son harnais
et à

descendre jusqu'au sol. Les autres avaient toutes atterri sur l'herbe
sans dommage.

- Je suis très fière de moi, déclara Jelly, mais je ne le referais pas pour

un million de livres.

Betty emmena les Corneilles vers l'extrémité sud du champ où étaient transférés les conteneurs. Elle trouva là une camionnette d'entrepreneur, une charrette attelée d'un cheval et une vieille limousine Lincoln avec le capot relevé sur une sorte de moteur à vapeur. Le spectacle ne l'étonna pas : l'essence étant réservée aux activités essentielles, les Français inventaient des systèmes tous plus ingénieux les uns que les autres pour faire fonctionner leur voiture.

Les hommes de la Résistance avaient chargé les conteneurs dans la charrette, les avaient dissimulés sous des cageots de légumes vides.

D'autres s'entassaient à l'arrière de la camionnette. Tout cela sous la direction d'Anton, un homme fluet d'une quarantaine d'années arborant une casquette graisseuse et un blouson de travail bleu, une Gitane maÔs au coin des lèvres.

- Six femmes ? s'étonna-t-il. C'est un club de couture ? Betty l'avait constaté, mieux valait ignorer les plaisanteries sur les femmes. Elle prit un ton solennel.

297

- C'est l'opération la plus importante dont on m'ait jamais chargée et j'ai besoin de votre aide.

- Bien s'r.

- Il faut que nous prenions un train pour Paris.

- Je peux vous conduire à Chartres.

Il jeta un coup d'œil au ciel pour estimer le temps dont ils disposaient jusqu'au lever du jour, puis désigna de l'autre côté du champ une ferme qu'on distinguait à peine.

- Pour l'instant, vous pouvez vous cacher dans une grange. Nous reviendrons quand nous aurons déchargé ces conteneurs.

- Non, dit Betty d'un ton ferme, nous devons partir tout de suite.

- Le premier train pour Paris est à dix heures. Je peux vous amener là-bas à temps.

- Non, je ne me fie pas aux horaires. Déposez les conteneurs dans la grange et emmenez-nous maintenant.

C'était vrai. ȃ cause des bombardements alliés, des sabotages par les maquisards et des erreurs délibérées des cheminots antinazis, ceux-ci étaient totalement incertains et la seule solution était de se rendre à la gare et d'y camper jusqu'à l'arrivée d'un train. Mieux valait prendre position de bonne heure.

- Impossible, il faut que le matériel soit entreposé avant le lever du jour.

Les hommes s'interrompirent pour suivre la discussion. Betty soupira. Anton accordait une priorité absolue aux armes et aux munitions ; c'est de là

qu'il tirait son pouvoir et son prestige.

- Croyez-moi, reprit-elle, cette mission est plus importante.

- Je regrette...

- Anton, écoutez-moi bien. Si vous ne m'aidez pas, je vous promets que vous ne recevrez plus jamais un seul conteneur d'Angleterre. Vous savez que je peux le faire, n'est-ce pas ?

Il y eut un silence. Anton ne voulait pas abdiquer en présence de ses hommes. Par ailleurs, ils le quitteraient si on ne le ravitaillait plus en armes. C'était le seul moyen de pression des officiers britanniques sur la Résistance.

La manœuvre réussit. Il lui lança un regard noir puis, lentement, il ôta le mégot calé au coin de sa bouche, en écrasa l'extrémité et le lança par terre.

298

- Très bien, l,cha-t-il, montez dans la camionnette.

Les femmes les aidèrent à décharger les conteneurs avant de s'installer par terre tant bien que mal, utilisant ce qu'elles trouvaient pour protéger leur tenue de la poussière de ciment, des plaques de boue et des flaques d'huile qui encrassaient le plancher du véhicule. Anton ferma la porte derrière elles. Chevalier se mit au volant.

- Allons, mes petites dames, dit-il en anglais. En route ! Betty répondit en français d'un ton glacial :

- Pas de plaisanterie, je vous prie, et pas un mot d'anglais. Il démarra.

Après avoir, pendant huit cents kilomètres, t,té du plancher métallique d'un bombardier, les Corneilles go°taient maintenant pour une trentaine de kilomètres au confort de la plateforme d'une camionnette. Contrairement à

ce qu'on aurait pu imaginer, ce fut Jelly - la plus vieille, la plus grosse et la moins en forme des six - qui se montra la plus stoÔque, plaisantant sur l'inconfort du véhicule et riant quand un virage un peu sec la projetait contre le hayon. Leur arrivée à Chartres coÔncida avec les premiers rayons du soleil, qui n'empêchèrent pas leur humeur de s'assombrir à nouveau.

- Je n'arrive pas à réaliser ce qu'on est en train de faire, marmonna Maude.

Diana lui pressa la main sans rien dire.

- ¿ partir de maintenant, annonça Betty, nous nous répar-tissons par couples et nous nous séparons.

On avait formé les équipes avant de quitter le Pensionnat. Diana avec Maude, ce qui éviterait à l'aristocrate de faire des histoires ; Betty avec Ruby, la plus maligne des Corneilles, afin de pouvoir discuter des problèmes avec quelqu'un ; malheureusement cela obligeait Greta et Jelly à

s'associer.

- Je ne comprends toujours pas pourquoi je dois aller avec cette étrangère, r,la Jelly.

- Tu n'es pas conviée, répliqua Betty avec agacement, à t'asseoir dans un salon de thé avec ta meilleure copine. C'est une opération militaire et tu fais ce qu'on te dit.

Jelly se tut.

- Il va falloir modifier vos couvertures pour expliquer le voyage en train, reprit Betty. Vous avez des idées ?

- Je suis, annonça Greta, la femme du major Remmer, un 299

officier allemand en poste à Paris. Je voyage avec ma femme de chambre française. Je devais visiter la cathédrale de Reims. Je suppose que je peux tout aussi bien revenir d'une excursion à la cathédrale de Chartres.

- Pas mal. Diana ?

- Maude et moi sommes des secrétaires employées à la compagnie d'électricité de Reims. Nous nous sommes rendues à Chartres parce que...

Maude ayant perdu le contact avec son fiancé, nous espérions qu'il s'y trouverait. Ce n'est pas le cas.

Betty acquiesça : ces récits la satisfaisaient. Des milliers de Françaises se mettaient en quête de parents disparus, surtout des jeunes gens, qui avaient pu être blessés dans un bombardement, arrêtés par la Gestapo, envoyés en Allemagne pour travailler ou recrutés par la Résistance.

- Et moi, dit-elle, je suis la veuve d'un agent de change tué en 1940. Je suis allée à Chartres rechercher ma cousine orpheline pour l'héberger à

Reims.

Les femmes pouvaient circuler sans attirer les soupçons, contrairement aux hommes qui, repérés loin de leur lieu de travail, étaient rapidement catalogués comme résistants, surtout s'ils étaient jeunes. Cela faisait de celles-ci de précieux agents secrets. Betty s'adressa au chauffeur.

- Chevalier, t,chez de trouver un endroit discret pour nous permettre de descendre. Nous trouverons la gare nous-mêmes.

Six femmes convenablement vêtues sortant de l'arrière d'une camionnette ne manqueraient pas d'attirer l'attention, même dans la France occupée o ù on avait pris l'habitude d'emprunter n'importe quoi en guise de moyen de transport.

Deux minutes plus tard, il arrêta la voiture, fit une marche arrière dans un virage, puis sauta à terre pour ouvrir le hayon : les Corneilles se retrouvaient dans une étroite petite rue pavée, bordée de maisons à

plusieurs étages. Par une brèche entre les toits, elles purent apercevoir un pan de la cathédrale.

Betty leur rappela leurs instructions.

- Allez jusqu'à la gare, achetez des allers simples pour Paris et prenez le premier train. Chaque couple ignorera les autres, mais s'assiéra cependant à proximité. Vous avez l'adresse à Paris : c'est une pension

minable, l'Hôtel de la Chapelle. La propriétaire n'appartient pas, à proprement parler, à la Résis-

300

tance ; elle ne posera pas de questions et vous hébergera si vous arrivez trop tard pour continuer immédiatement vers Reims.

Transiter par Paris n'enchantait pas Betty - la ville grouillait d'agents de la Gestapo et de collabos -, cependant on ne pouvait pas contourner la capitale.

Seules Betty et Greta connaissaient la véritable mission des Corneilles.

Les autres croyaient encore qu'elles allaient faire sauter un tunnel de chemin de fer.

- Diana et Maude d'abord, allez-y, vite ! Jelly et Greta ensuite, plus doucement.

Elles s'éloignèrent, pas rassurées du tout. Chevalier serra la main de Betty, lui souhaita bonne chance et repartit s'occuper des conteneurs.

Betty et Ruby sortirent de la ruelle.

Les premiers pas dans une ville française étaient toujours les plus durs, comme si une pancarte accrochée dans son dos proclamait : Agent britannique ! Abattez-la ! ^a Mais les gens passaient, indifférents, et le pouls de Betty retrouva un rythme normal quand elle eut croisé sans encombre un gendarme et deux officiers allemands.

Elle éprouvait quand même un sentiment très étrange : ayant toujours mené

une vie parfaitement respectable, elle considérait les agents de police comme des amis.

- J'ai horreur de ce genre de situation, murmura-t-elle à Ruby en français.

On dirait que j'ai mal agi.

Ruby eut un petit rire étouffé.

- Moi, dit-elle, j'ai l'habitude. Les policiers ont toujours été mes

ennemis.

Betty se rappela brusquement que, mardi dernier, Ruby était encore en prison pour meurtre. Ces quatre jours lui semblaient bien longs.

Elles atteignirent la cathédrale ; Betty eut un petit frisson en découvrant ce sanctuaire unique, un des sommets de l'architecture médiévale française, et elle éprouva un petit pincement au cour en pensant à la visite qu'elle lui aurait consacrée en temps de paix.

Elles descendirent jusqu'à la gare, un bâtiment moderne, édifié avec les mêmes pierres que la cathédrale. Elles pénétrèrent dans un grand hall en marbre brun ; de nombreux voyageurs attendaient au guichet, ce qui était bon signe : les gens du

301

pays pensaient qu'il y aurait bientôt un train. Greta et Jelly faisaient la queue, mais pas trace de Diana et Maude qui devaient être sur le quai.

Elles attendirent devant une affiche contre la Résistance montrant une brute avec un fusil et Staline derrière lui. On pouvait lire : ILS TUENT !

enveloppés dans les plis de

NOTRE DRAPEAU

Voilà ce que je suis censée être, se dit Betty.

Elles achetèrent leurs billets sans incident. Pour atteindre le quai, elles durent passer devant un contrôle de la Gestapo et Betty sentit son pouls battre plus vite : Greta et Jelly allaient rencontrer l'ennemi pour la première fois et tester leur capacité à garder leur sang-froid. Diana et Maude avaient déjà dû passer.

Greta s'adressa en allemand aux hommes de la Gestapo. Betty l'entendit clairement raconter son histoire.

- Je connais un major Remmer, dit un des factionnaires, un sergent. Il est dans le génie ?

- Non, dans le Renseignement, répondit Greta.

Elle paraissait remarquablement calme et Betty se dit que simuler était pour elle une seconde nature.

- Il faut aimer les cathédrales, reprit l'Allemand pour faire la conversation, parce qu'il n'y a rien d'autre à voir dans ce bled.

- C'est vrai.

Inspectant ensuite les papiers de Jelly, il se mit à parler français.

- Vous voyagez partout avec Frau Remmer ?

- Oui, elle est très bonne avec moi, répondit Jelly. Betty perçut le tremblement de sa voix, Jelly était terrifiée.

- Avez-vous vu l'évêché ? reprit le sergent. C'est quelque chose.

- Oui..., répondit Greta en français, très impressionnant. Le sergent regarda Jelly, attendant sa réaction. Elle parut un moment abasourdie, puis déclara :

- La femme de l'évêque a été charmante.

Betty sentit son cour se serrer. Jelly parlait un français parfait, mais n'avait jamais mis les pieds à l'étranger. Elle ignorait 302

que, hormis ceux de l'...glise d'Angleterre, les évêques n'avaient pas le droit de se marier, que la France était un pays catholique dont les prêtres respectaient la règle du célibat. Jelly venait de se trahir au premier contrôle.

qu'allait-il se passer maintenant ? La Sten était démontée en trois morceaux dans sa valise, il ne restait plus à Betty que son Browning qu'elle avait glissé dans le sac de cuir usé qu'elle portait en bandoulière. Elle en fit discrètement glisser la fermeture pour avoir rapidement accès à son arme pendant que Ruby, de son côté, plongeait sa main droite dans la poche de son imperméable où se trouvait son pistolet.

- Sa femme ? dit le sergent, s'adressant à Jelly. quelle femme ?

Jelly parut interloquée.

- Vous êtes française ? demanda-t-il.

- Bien s'r.

Greta s'empressa d'intervenir.

- Pas sa femme, sa femme de ménage, précisa-t-elle en français.

C'était une explication plausible. Jelly se rendit compte qu'elle avait fait une erreur et dit :

- Oui, bien sûr, sa femme de ménage, c'est ce que je voulais dire.

Betty retint son souffle. Le sergent hésita encore un moment, puis haussa les épaules et leur rendit leurs papiers.

- J'espère que vous n'aurez pas trop longtemps à attendre le train, dit-il en allemand.

Greta et Jelly avancèrent et Betty put recommencer à respirer. Ruby et elle s'apprêtaient à présenter leurs papiers quand deux gendarmes français en uniforme passèrent devant tout le monde. Ils s'arrêtèrent au contrôle en esquissant un vague salut à l'adresse des Allemands, mais sans montrer leurs papiers. Le sergent acquiesça et leur dit de passer.

Si j'étais chargée de la sécurité ici, songea Betty, je serais plus sévère.

N'importe qui peut prétendre être de la police. Mais les Allemands manifestent un respect exagéré pour l'uniforme : cela explique en partie pourquoi ils ont laissé des psychopathes mettre la main sur leur pays.

C'était maintenant son tour de raconter son histoire à la Gestapo.

303

- Vous êtes cousines ? dit le sergent, son regard allant de l'une à l'autre.

- On ne se ressemble pas beaucoup, n'est-ce pas ? fit Betty avec un entrain qu'elle n'éprouvait absolument pas, mais consciente que ses cheveux blonds, ses yeux verts et sa peau claire contrastaient avec les cheveux bruns et les yeux noirs de Ruby.

- On dirait une gitane, remarqua-t-il grossièrement.

- Eh bien, ce n'est pas le cas, répliqua Betty indignée. Sa mère, la femme de mon oncle, était de Naples, expliqua-t-elle pour expliquer le teint basané de Ruby.

Il haussa les épaules et demanda à Ruby :

- Comment sont morts vos parents ?

- Dans un déraillement provoqué par des saboteurs, répondit-elle.
- La Résistance ?
- Oui.
- Toutes mes condoléances, ma petite demoiselle. Ces gens-là sont vraiment des bêtes sauvages, fit-il en lui rendant ses papiers.
- Merci, monsieur, dit Ruby.

Betty se contenta de le saluer de la tête. Elles avancèrent. Cela n'avait pas été facile. J'espère que les contrôles ne sont pas tous comme ça, songea Betty. Mon cour ne le supporterait pas.

Diana et Maude étaient au bar. Par la vitre, Betty constata qu'elles buvaient du Champagne. Cela la rendit furieuse : d'abord les billets de mille francs du SOE n'étaient pas destinés à cela, et en plus Diana semblait oublier qu'elle devait garder son sang-froid intact. Mais pour l'instant, Betty n'y pouvait rien.

Greta et Jelly étaient assises sur un banc, cette dernière l'air un peu penaud : sans doute réalisait-elle que quelqu'un qu'elle considérait comme un étranger pervers venait juste de lui sauver la vie. Betty se demanda si elle n'allait pas maintenant se montrer plus aimable.

Ruby et elle trouvèrent un autre banc un peu plus loin et s'assirent pour attendre le train.

Pendant les heures qui suivirent, les gens, arrivant de plus en plus nombreux, s'entassaient sur le quai. Des hommes en complet veston - avocats ou fonctionnaires appelés à Paris pour leurs affaires -, quelques Françaises relativement bien

304

r

habillées, et une poignée d'Allemands en uniforme. Grâce à leur argent et à

leurs fausses cartes de rationnement, les Corneilles se procurèrent du pain noir et de l'ersatz de café.

Il était onze heures quand un train entra en gare. Les wagons, très pleins, libérèrent très peu de voyageurs, si bien que Betty et Ruby

urent rester debout, tout comme Greta et Jelly. Diana et Maude parvinrent quant à elles à partager un compartiment avec deux femmes d'un certain âge et deux gendarmes.

La présence de ces gendarmes inquiétait Betty ; aussi se faufila-t-elle dans le couloir d'où elle pourrait les surveiller. Par chance, à cause de la nuit sans sommeil et du Champagne qu'elles avaient bu à la gare, Diana et Maude s'endormirent dès le départ du train.

Le convoi avançait lentement au milieu des bois et des champs où ondulaient les blés. Une heure plus tard, les deux Françaises descendirent, libérant des places que Betty et Ruby s'empressèrent d'occuper. Betty regretta presque aussitôt sa décision. Les gendarmes, qui avaient tous deux une vingtaine d'années, engagèrent sans tarder la conversation, ravis d'avoir des femmes à qui parler durant cet interminable voyage.

Ils s'appelaient Christian et Jean-Marie, le premier, était un bel homme aux cheveux noirs et bouclés et aux yeux bruns, le second cachait un air rusé derrière sa moustache blonde. Christian, le plus bavard, occupait la place du milieu, Ruby, assise à côté de lui. Betty était installée sur la banquette d'en face avec auprès d'elle Maude, affalée de l'autre côté, la tête sur l'épaule de Diana.

Les gendarmes expliquèrent qu'ils se rendaient à Paris pour ramener un prisonnier. Rien à voir avec la guerre : c'était un homme du pays qui avait assassiné sa femme et son beau-fils avant de s'enfuir à Paris où il venait d'être arrêté par la police, et de tout avouer. Ils avaient pour mission de le ramener à Chartres pour qu'il passe en jugement. Christian fouilla dans la poche de sa tunique pour exhiber les menottes qu'on lui passerait, comme pour bien montrer à Betty qu'il ne se vantait pas.

Une heure plus tard, Betty savait tout de Christian. Comme on attendait d'elle qu'elle en fasse autant, elle dut développer son histoire bien au-delà des éléments de base qu'elle avait prévus jusque-là. Cela lui imposait un effort d'imagination, mais au

305

fond c'était un bon exercice pour se préparer à un interrogatoire plus poussé.

Le train dépassa Versailles et avança à petite allure dans le dépôt de Saint-quentin-en-Yvelines ravagé par les bombes. Maude se réveilla. Elle se rappela qu'elle devait parler français, mais elle oublia qu'elle

n'était pas censée connaître Betty et dit :

- Tiens, où sommes-nous, vous savez ?

Les gendarmes parurent surpris que Maude s'adressât comme à une amie à

Betty, qui leur avait révélé n'avoir aucun rapport avec les deux filles endormies.

Betty garda son sang-froid et dit en souriant :

- Nous ne nous connaissons pas. Vous avez dû me prendre pour votre amie de l'autre côté. Vous êtes encore à moitié endormie.

Maude lui lança un regard du genre ne-soyez-pas-stupide, puis elle surprit le regard de Christian. Comme réalisant soudain son erreur, elle mima l'embarras et, confuse, porta la main à sa bouche, avant de lancer d'un ton peu convaincant :

- Bien sûr, vous avez raison, excusez-moi.

Christian, par bonheur, n'était pas un homme méfiant ; il sourit à Maude en expliquant :

- Vous avez dormi deux heures. Nous sommes dans la banlieue de Paris, mais, vous pouvez le voir, le train n'avance plus.

Maude le gratifia de son plus éblouissant sourire.

-   votre avis, quand allons-nous arriver ?

- Là, mademoiselle, vous m'en demandez trop. Je ne suis qu'un humain. Dieu seul le sait.

Maude se mit à rire, comme d'une exquise drôlerie, et Betty se détendit.

Là-dessus, Diana s'éveilla et lança d'une voix claire en anglais :

- Bon sang, j'ai mal au crâne, il est quelle heure ?

Un instant plus tard elle aperçut les gendarmes et comprit aussitôt ce qu'elle avait fait - mais c'était trop tard.

- Elle a parlé anglais ! s'exclama Christian. Betty vit Ruby chercher son arme.

- Vous êtes anglaise ! lança-t-il à Diana. Puis, il regarda Maude. Vous aussi ! Son regard balaya le compartiment et la vérité lui apparut. Vous toutes !

Betty tendit le bras et saisit Ruby par le poignet au moment 306

T

o son pistolet émergeait de sa poche d'imperméable. Ce geste n'échappa pas à Christian, il regarda ce que Ruby tenait dans sa main et ajouta :

- Et armées ?

Sa stupéfaction aurait été comique si elles n'avaient pas risqué leur vie.

- Oh ! Seigneur, dit Diana, il ne manquait plus que ça. Christian baissa la voix.

- Vous êtes des agents alliés !

Betty attendait sur des charbons ardents de voir ce qu'il allait faire.

S'il dégainait son arme, Ruby l'abattrait sur place. Elles devraient alors sauter à bas du train. Avec de la chance, elles pourraient disparaître dans les faubourgs qui bordaient la voie avant qu'on eût donné l'alerte à la Gestapo. Le train reprit de la vitesse : il fallait peut-être sauter maintenant, avant qu'il roule trop vite.

quelques secondes interminables s'écoulèrent. Puis Christian sourit.

- Bonne chance ! dit-il dans un souffle. Avec nous, vous ne risquez rien !

Dieu merci, des sympathisants ! Betty se détendit, soulagée.

- Merci, dit-elle.

- Le débarquement, reprit Christian, c'est pour quand ? quelle naïveté : croire qu'un secret pareil pourrait être

révélé par qui le détenait ; mais elle avait intérêt à ce qu'il reste motivé, aussi répondit-elle :

- D'un jour à l'autre maintenant. Peut-être mardi.

- Vraiment ? C'est formidable. Vive la France !

- Je suis si heureuse, reprit Betty, que vous soyez de notre

* . *

cote.

- J'ai toujours été contre les Allemands, fit Christian, se rengorgeant un peu. Mon travail m'a permis de rendre quelques précieux services à la Résistance, discrètement, fit-il en se tapotant l'aile du nez.

Betty n'en crut pas un mot. ¿ n'en pas douter, il était contre les Allemands : c'était le cas de la plupart des Français qui subissaient depuis quatre ans couvre-feu et rationnements, tout cela, qui plus est, dans des vêtements usés jusqu'à la corde. S'il avait vraiment travaillé

avec la Résistance, il n'en aurait rien dit à personne, affolé au contraire à l'idée qu'on le découvre.

307

Peu importait. Ce qui comptait c'était qu'il sache de quel côté soufflait le vent ; il n'allait pas livrer des agents alliés à la Gestapo quelques jours avant le débarquement.

Le train ralentit, il arrivait en gare d'Orsay. Elle se leva. Christian prit sa main, l'embrassa et lui dit avec des trémolos dans la voix :

- Vous êtes une femme courageuse. Bonne chance !

Elle descendit la première. En avançant sur le quai, elle remarqua un ouvrier en train de coller une affiche ; quelque chose lui parut familier et elle regarda plus attentivement. Elle sentit son cour s'arrêter : c'était un portrait d'elle.

Elle ne l'avait jamais vu auparavant et elle ne se rappelait pas s'être jamais fait photographier en costume de bain. L'arrière-plan, nuageux comme s'il avait été peint, ne donnait aucune indication. L'affiche sur laquelle on pouvait lire son nom et l'un de ses anciens pseudonymes, Françoise Boule, précisait qu'elle était recherchée pour meurtre.

L'homme terminait tout juste sa t,che. Il ramassa son pot de colle ainsi qu'un rouleau d'affiches et partit. Betty comprit qu'on avait d° placarder son portrait dans tout Paris. C'était un coup terrible. Elle resta pétrifiée, si terrifiée que la nausée la submergea. Puis elle se

reprit.

Son premier problème était de sortir de la gare d'Orsay, et de franchir le contrôle qu'elle apercevait un peu plus loin. Force lui était de supposer que les agents de la Gestapo qui surveillaient la sortie avaient vu son portrait.

Comment passer devant eux ? Pas question de compter sur son bagou ; aussitôt reconnue, aussitôt arrêtée ; aucune histoire à dormir debout ne convaincrail les officiers allemands. Les Corneilles pourraient-elles lui frayer un passage à coups de pistolet ? Elles tueraient certes les contrôleurs, mais il en surgirait de tous les coins de la gare, sans oublier la police française qui commencerait probablement par tirer pour poser des questions plus tard. C'était trop risqué.

Il y a une solution, se dit-elle : confier le commandement de l'opération à

une de ses camarades - sans doute Ruby - et se rendre après avoir franchi le contrôle. De cette façon, la mission ne sera pas condamnée.

Elle se retourna. Ruby, Diana et Maude étaient descendues du train.

Christian et Jean-Marie allaient en faire autant. Là-des-308

sus, Betty se rappela les menottes que Christian avait exhibées, ce qui fit naître dans son esprit un plan insensé. Elle demanda à Christian de remonter dans le compartiment où elle le suivit.

- qu'y a-t-il ? interrogea-t-il, inquiet, ne comprenant pas la situation.

- ...coutez-moi, dit-elle, mon portrait est placardé sur tous les murs.

Les deux gendarmes se regardèrent, Christian devint tout pâle et Jean-Marie proféra :

- Mon Dieu ! vous êtes vraiment des espionnes !

- Il faut que vous me sauviez, dit-elle.

- Comment ? fit Christian. La Gestapo...

- Il faut que je passe ce contrôle.

- Ils vont vous arrêter.

- Pas si c'est déjà fait.
- Comment ça ?
- Passez-moi les menottes, comme si vous m'aviez capturée. Faites-moi franchir le contrôle. Si on vous demande quelque chose, dites que vous m'emmenez au 84 avenue Foch, le quartier général de la Gestapo.
- Ensuite ?
- Réquisitionnez un taxi. Montez avec moi. Une fois que nous nous serons éloignés de la gare, enlevez-moi les menottes et laissez-moi dans une rue tranquille. Puis continuez jusqu'à votre véritable destination.

Christian avait l'air terrifié et Betty devinait chez lui une folle envie de faire machine arrière. Mais ses récentes vantardises à propos de la Résistance le lui interdisaient. Jean-Marie était plus calme.

- «a marchera, déclara-t-il. Ils ne se méfieront pas de gendarmes en uniforme.

Ruby remonta dans le wagon.

- Betty ! Cette affiche...
- Je sais. Les gendarmes vont me faire passer le barrage menottes aux mains et me relâcher plus tard. Si les choses tournent mal, je te charge de la mission. Oublie le tunnel de chemin de fer, ça n'est qu'une couverture, continua-t-elle en anglais. Le véritable objectif, c'est le central téléphonique de Sainte-Cécile. Mais ne le dis aux autres qu'à la dernière minute. Maintenant, fais-les remonter ici, rapidement.

309

quelques instants plus tard, elles étaient réunies dans le compartiment.

Betty leur expliqua son plan, puis elle ajouta :

- Si ça ne marche pas et qu'on m'arrête, quoi qu'il arrive, ne tirez pas.

Il y a trop de police dans la gare. Si vous déclenchez une fusillade, vous êtes fichues. La mission passe avant tout. Abandonnez-moi, sortez de la gare, regroupez-vous à l'hôtel et continuez. C'est Ruby qui assurera le commandement. Pas de discussion, nous n'avons pas le temps. Christian, les menottes.

Il hésitait. Betty avait envie de hurler : Vas-y, espèce de lache avec ta grande gueule, mais elle se contenta de baisser la voix jusqu'à ce que ce ne fût plus qu'un murmure confidentiel et dit :

- Merci de me sauver la vie... Je ne vous oublierai pas, Christian.

Il se décida enfin.

- Les autres, allez-y, ordonna Betty.

Christian attacha les menottes à la main droite de Betty et à la gauche de Jean-Marie, puis ils descendirent du train et avancèrent sur le quai à

trois de front, Christian portant la valise de Betty et son sac à main qui contenait le pistolet.

Il y avait la queue au barrage. Jean-Marie dit d'une voix forte :

- Laissez passer. Laissez passer, mesdames et messieurs. Ils gagnèrent le premier rang, comme ils l'avaient fait à

Chartres. Les deux gendarmes saluèrent les officiers de la Gestapo sans s'arrêter. Toutefois, le capitaine qui assurait le contrôle leva les yeux de la carte d'identité qu'il examinait et dit doucement :

- Attendez.

Ils s'immobilisèrent tous les trois. Betty savait qu'elle frôlait la mort.

Le capitaine la dévisagea.

- C'est celle de l'affiche.

Christian semblant trop affolé pour parler, ce fut Jean-Marie qui répondit :

- Oui, mon capitaine, nous l'avons arrêtée à Chartres. Betty remercia le ciel que l'un des deux au moins soit

capable de garder la tête froide.

- Bien joué, dit le capitaine. Où la conduisez-vous ?

- Nos ordres, reprit Jean-Marie, sont de la remettre avenue Foch.

T

- Avez-vous besoin d'un moyen de transport ?
- Un véhicule de police nous attend devant la gare.

Le capitaine acquiesça, mais ne les lâcha pas pour autant. Il continuait à

dévisager Betty. Elle se dit qu'un signe chez elle avait trahi son subterfuge, qu'il avait lu sur son visage qu'elle faisait seulement semblant d'être prisonnière. Mais il finit par dire, secouant la tête d'un air incrédule :

- Ah ! ces Anglais. Ils envoient des petites filles se battre pour eux.

Jean-Marie eut le bon sens de ne rien dire.

- Allez-y, lança enfin le capitaine.

Betty escortée des gendarmes franchit le barrage et déboucha dans le soleil qui inondait le trottoir.

310

F

33.

Paul Chancelier était furieux contre Percy Thwaite, absolument furieux quand il découvrit le message de Brian Standish.

- Vous m'avez trompé ! s'était exclamé Paul. Vous avez délibérément attendu que je ne sois pas là pour le montrer à Betty!
- C'est vrai, mais il m'a paru préférable...
- C'est moi qui commande... Vous n'avez aucun droit de me dissimuler des informations !
- Vous auriez annulé le vol.
- Peut-être... Peut-être que j'aurais dû.
- Vous l'auriez décidé pour l'amour de Betty, non parce que le sort de l'opération l'imposait.

Percy avait touché là la faille chez Paul : celui-ci avait en effet

compromis sa position de chef en couchant avec un membre de son équipe.

Cela l'avait exaspéré encore davantage, mais force lui avait été de réprimer sa rage.

Impossible de contacter l'avion, car les appareils devaient observer le silence radio au-dessus du territoire ennemi ; les deux hommes étaient donc restés toute la nuit sur le terrain d'aviation, à faire les cent pas en fumant cigarette sur cigarette, inquiets au sujet de la femme qu'ils aimaient tous les deux, chacun à sa façon. Paul avait glissé dans la poche de sa chemise la brosse à dents de fabrication française que Betty et lui avaient partagée vendredi matin, après leur nuit passée ensemble. Il n'était pas d'un tempérament superstitieux, mais il ne cessait de

la toucher comme si c'était elle qu'il palpit pour s'assurer qu'elle allait bien.

quand l'avion revint et que le pilote leur raconta comment, à cause de ses soupçons sur le comité d'accueil de Chatelle, Betty avait fini par se faire parachuter près de Chartres, Paul avait été si soulagé qu'il avait failli éclater en sanglots.

quelques minutes plus tard, Percy avait reçu un appel du quartier général du SOE à Londres qui l'informait d'un message de Brian Standish voulant savoir ce qui avait mal tourné. Paul avait décidé de réagir en envoyant la réponse préparée par Betty et rapportée par le pilote. Dans l'hypothèse o

Brian serait encore libre, il lui annonçait que les Corneilles avaient atterri et le contacteraient, mais ne donnait pas davantage de renseignements, envisageant le cas o il serait tombé entre les mains de la Gestapo.

Toutefois, personne n'était s'r de ce qui s'était passé là-bas et Paul avait du mal à supporter cette incertitude. La mission de Betty était de se rendre à Reims par n'importe quel moyen, et lui, il devait absolument savoir si la Gestapo lui avait tendu un piège. Il devait quand même exister une façon de vérifier l'authenticité des transmissions de Brian.

Ses messages portaient bien les bons codes de sécurité : Percy avait vérifié et révérifié. Mais la Gestapo en connaissait l'existence et aurait facilement pu les obtenir de Brian en le torturant. Il y a des méthodes plus subtiles, expliqua Percy, mais elles dépendent des filles de la

station d'écoute. Paul avait donc décidé d'aller là-bas.

Percy avait commencé par s'y opposer. Une descente de responsables d'opérations dans les centres de transmission entraîne un danger, déclarait-il, car elle perturbe des centaines d'agents. Paul ne voulut rien entendre. Le chef de station fit alors savoir qu'il recevrait Paul avec plaisir pour une visite du centre dans, mettons deux ou trois semaines.

Paul avait refusé, il pensait plutôt à deux ou trois heures. Il avait insisté, doucement mais fermement, utilisant en dernier ressort la menace des foudres de Monty. C'est ainsi qu'il était parti pour Grendon Underwood.

quand, enfant, il fréquentait l'école du dimanche, Paul avait été tourmenté

par un problème théologique. ¿ Arlington, en Virginie, où il habitait avec ses parents, la plupart des enfants

313

de son âge allaient se coucher à dix-neuf heures trente, et faisaient donc leur prière au même moment. Comment, parmi toutes ces voix qui montaient jusqu'au ciel, Dieu pourrait-il entendre ce que lui, Paul, disait ? Il ne trouva pas satisfaisante la réponse du pasteur qui s'était contenté de dire que Dieu était capable d'accomplir n'importe quoi. Et cette question ainsi éludée avait continué de le préoccuper pendant des années.

S'il avait pu voir Grendon Underwood, il aurait compris. Comme Dieu, le Spécial Opérations Executive avait à écouter d'innombrables messages qui arrivaient souvent par dizaines. De leur cachette, des agents secrets pianotaient simultanément, tout comme les garçonnets d'Arlington s'agenouillaient au pied de leur lit à dix-neuf heures trente. Le SOE, pourtant, entendait tous leurs messages.

Grendon Underwood figurait dans le contingent de maisons de campagne cossues, libérées par leur propriétaire pour être réquisitionnées par les militaires. Officiellement dénommée Station 53a, c'était un centre d'écoute. Dans le vaste parc, des antennes radio s'accrochaient à de larges arcs comme des oreilles divines, pour capter les messages qui parvenaient d'une foule d'endroits disséminés dans une zone allant des régions arctiques de la Norvège jusqu'au sud poussiéreux de l'Espagne. quatre cents opérateurs radio et employés du chiffre, pour la plupart des jeunes femmes du SEIN, travaillaient

dans le vaste manoir et vivaient dans des baraquements hâtivement installés au milieu des jardins.

Paul fut accueilli par une surveillante, Jane Bevins, forte femme à lunettes, terrifiée de recevoir la visite d'une huile qui représentait Montgomery en personne, mais que Paul, à force de sourires et de propos lénifiants, mit à l'aise. Elle l'emmena dans la salle de transmissions où

une centaine de filles étaient assises en rang, chacune avec casque, calepin et crayon. Sur un grand tableau étaient inscrits les noms de code des agents ainsi que les horaires prévus pour l'émission et les fréquences qu'ils utiliseraient. Régnait là une atmosphère d'intense concentration, le seul bruit étant le pianotement des clefs Morse quand une opératrice répondait à un agent qu'elle le recevait cinq sur cinq.

Jane présenta Paul à Lucy Briggs, une jolie blonde à l'accent du Yorkshire si prononcé qu'il dut faire un effort pour la comprendre.

314

T

- Hélicoptère ? dit-elle. Oui, je connais Hélicoptère... C'est un nouveau. Il appelle à vingt heures pour recevoir à vingt-trois heures. Pour l'instant pas de problème.

- que voulez-vous dire ? lui demanda-t-il. qu'entendez-vous par problème ?

- Eh bien, certains ne règlent pas bien leur émetteur, ce qui oblige à chercher la fréquence. Il peut arriver aussi que le signal soit faible, que les lettres ne soient pas très audibles et qu'on se demande si on n'a pas confondu des traits avec des points - la lettre B, par exemple, ressemble beaucoup au D. Et puis la qualité est toujours mauvaise avec ces petites valises radio.

- Reconnaissez-vous son doigté ? Elle hésita.

- Il n'a émis que trois fois. Mercredi, il était un peu nerveux, sans doute parce que c'était son premier message, mais son rythme était régulier, comme s'il savait qu'il avait tout son temps. «a m'a fait plaisir : je me suis dit qu'il devait se sentir raisonnablement à l'abri.

On se fait du mauvais sang pour eux, vous savez. On est assis ici bien au chaud et eux sont quelque part derrière les lignes ennemies à jouer au chat et à la souris avec cette saloperie de Gestapo.

- Et sa seconde émission ?

- C'était jeudi, et il était bousculé. quand ils sont pressés, on a quelquefois du mal à être s'r : vous comprenez, est-ce que c'étaient deux points qui se confondaient ou un tiret bref ? Je ne sais pas d'o' il émettait, mais il n'avait pas envie de traîner là.

- Et ensuite ?

- Vendredi, il n'a pas émis. Mais je ne me suis pas inquiétée. Ils n'appellent que s'il le faut, c'est trop dangereux. Et puis il a émis samedi matin, juste avant le lever du jour. C'était un message d'urgence, mais il n'avait pas l'air affolé, je me rappelle même m'être dit qu'il commençait à s'y mettre. Vous voyez, c'était un signal fort, le rythme était régulier, les lettres bien claires.

- Est-ce que ça aurait pu être quelqu'un d'autre, quelqu'un qui aurait utilisé son émetteur ?

Elle parut songeuse.

- «a avait l'air d'être lui... mais c'est vrai que ça aurait pu être quelqu'un d'autre : un Allemand qui se ferait passer pour 315

lui émettrait bien régulièrement, puisqu'il n'aurait rien à craindre.

Paul pédalait dans la choucroute : chacune de ses questions recevait deux réponses. Il avait besoin de précision. Il luttait contre la panique dès qu'il évoquait la perspective de perdre Betty, moins d'une semaine après qu'elle fut arrivée dans sa vie comme un don des dieux.

Jane avait disparu, mais pour revenir quelques instants plus tard avec une liasse de papiers.

- J'ai apporté le déchiffrement des trois messages que nous avons reçus d'Hélicoptère, expliqua-t-elle.

Appréciant son efficacité tranquille, il se lança dans l'examen de la première feuille.

INDICATIF HLCP (H...LICOPT»RE)

CODE S...CURIT... OK

30 MAI 1944

TEXTE MESSAGE :

ARRIV...E OK STOP REND...VOUS CRYT DANGEREUX STOP

COINC... PAR GGESTAPO MAIS ...CHAPP... STOP

POUR AVENIR RENDEZVOUS AU CAF... DE LA GARE TERMIN...

- C'est plein de fautes d'orthographe, observa Paul.

- «a ne reflète pas ses capacités en orthographe, dit Jane.   cause du morse, ils font toujours des erreurs que les décodeurs ont ordre de respecter dans le d chiffage plutôt que de les corriger, au cas où elles auraient une signification.

La seconde émission de Brian, concernant les effectifs du réseau Bollinger, était plus longue.

INDICATIF HLCP (H...LICOPT RE)

CODE S...CURIT... OK

30 MAI 1944

TEXTE MESSAGE :

AGENTS ACTIF CINq COMME SUIT STOP

MONET qUI EST BLESS... STOP COMTESSE OK STOP

CHEVAL AIDE   L'OCASION STOP BOURGEOISE

TOUJOURS EN PLACE STOP PLUS MON SAUVEUR NOM DE COD

CHARENTON STOP

316

m

- C'est bien pire cette fois-ci, fit Paul en levant les yeux.

- Je vous ai dit, rappela Lucy, que la seconde fois il était pressé.

Il y avait une suite au second message, pour l'essentiel un récit détaillé

de l'incident de la cathédrale. Paul passa au troisième.

INDICATIF HLCP (H...LICOPT»RE)

CODE S...CURIT... OK

2 JUIN 1944

TEXTE MESSAGE :

QUE DIABLE EST-IL ARRIV... DEMANDE ENVOYER

INSTRUCTIONS

STOP R...PONDEZ IMM...DIATEMENT TERMIN...

- Il fait des progrès, remarqua Paul. Il n'y a qu'une seule erreur.
- Je l'ai trouvé plus détendu samedi, expliqua Lucy.
- C'est peut-être aussi que quelqu'un d'autre a envoyé ce message. Lucy, vous arrive-t-il de commettre des erreurs quand vous transmettez ?

Paul se dit soudain qu'il voyait un moyen pour vérifier si ^a Brian était bien Brian ou si un agent de la Gestapo avait pris sa place. Si cela marchait, il aurait au moins une certitude.

- Presque jamais répondit-elle en jetant un regard inquiet à sa surveillante. Si une nouvelle n'est pas tout à fait au point, l'agent peut faire tout un tintouin. Et à juste titre. Les erreurs sont inadmissibles ; on ne va pas ajouter ça à leurs problèmes.

Paul se tourna vers Jane.

- Si je rédige un message, voudriez-vous le chiffrer exactement comme il est ? Ce serait une sorte de test.
- Bien s^or.

Il regarda sa montre. Sept heures et demie.

- Il devrait émettre à huit heures. Pouvez-vous l'envoyer à ce moment-là.
- Oui, dit la surveillante. Nous n'aurons qu'à lui signaler qu'il devra rester à l'écoute après l'émission pour recevoir un message d'urgence.

Paul s'assit, réfléchit un moment puis écrivit sur un bloc : 317

DONNEZ INVENTAIRE ARMEMANTS COMBIEN AUTOMATIQUES
COMBIEN STENS COMBIEN

MUNITION COMBIEN CARTOUCHES PLUS GRENADES R...PONDEZ
IMM...DIATEMENT

Il relut le texte. C'était une demande déraisonnable, formulée sur un ton déplaisant, autoritaire, et dont la rédaction, la transcription et la transmission avaient été effectuées négligemment, avec un certain je-m'en-foutisme.

- C'est un message terrible. J'aurais honte.

- ¿ votre avis, quelle serait la réaction d'un agent ? Elle eut un rire un peu grinçant.

- Il enverrait une réponse furieuse, émaillée de quelques solides jurons.

- S'il vous plaît chiffrez-le tel quel et envoyez-le à Hélicoptère.

- Si c'est ce que vous voulez, dit-elle, déconcertée.

- Oui, je vous en prie.

- Parfait, fit-elle en prenant la feuille.

Paul se mit en quête du mess qui fonctionnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, comme la station, quête décevante puisqu'il n'y trouva qu'un café fade, quelques sandwiches rassis et des tranches de cake desséchées.

quelques minutes après huit heures, la surveillante entra au mess.

- Hélicoptère vient d'appeler pour dire qu'il était toujours sans nouvelles de Panthère. Nous lui envoyons tout de suite le message d'urgence.

- Merci.

Il faudrait à Brian - ou à son double de la Gestapo - au moins une heure pour déchiffrer le message, composer une réponse, la coder et l'envoyer.

Paul contempla son assiette en se demandant comment les Anglais

avaient le toupet d'appeler cela un sandwich : deux tranches de pain blanc tartinées de margarine, deux minces tranches de jambon.

Et pas de moutarde.

34.

Non loin de la gare du Nord s'étendait jusqu'à la porte de la Chapelle un des quartiers chauds de Paris avec ses rues étroites et sales. C'est là

qu'on trouvait notamment la Charbo^a, la rue de la Charbonnière. Sur le côté nord, le couvent de la Chapelle se dressait comme une statue de marbre au milieu d'une décharge. L'ensemble comprenait une toute petite église et une maison où huit religieuses consacraient leur vie à aider les plus misérables des Parisiens. Elles préparaient de la soupe pour des vieillards affamés, persuadaient des femmes déprimées de renoncer au suicide, ramassaient dans le ruisseau des mariniers ivres et apprenaient à lire et à

écrire aux enfants des prostituées. L'Hôtel de la Chapelle se trouvait juste à côté.

Ce n'était pas à proprement parler un bordel, car il n'y avait pas de putains parmi les pensionnaires mais, quand l'établissement n'était pas complet, la propriétaire ne voyait pas d'inconvénient à louer des chambres à l'heure à des femmes extrêmement maquillées dans des robes du soir bon marché, qui arrivaient escortées d'hommes d'affaires français bedonnants, de soldats allemands à la démarche furtive ou de naïfs jeunes gens trop ivres pour y voir clair.

Betty éprouva un immense soulagement en franchissant le seuil. Les gendarmes l'avaient déposée à huit cents mètres de là. En chemin, elle avait vu deux exemplaires de son avis de recherche. Christian lui avait donné son mouchoir, un carré de coton rouge à pois blancs qu'elle avait noué sur sa tête pour tenter de dissimuler ses cheveux blonds, mais elle savait qu'il suffi-319

rait de bien la dévisager pour la reconnaître. Tout ce qu'elle avait pu faire, c'était garder les yeux baissés et croiser les doigts. Jamais trajet ne lui avait paru aussi long.

La propriétaire était une grosse femme accueillante arborant un peignoir de soie rosé par-dessus son corset. Sans doute, se dit Betty, dégageait-elle jadis un certain charme. Betty était déjà descendue dans cet hôtel, mais la propriétaire n'avait pas l'air de se souvenir d'elle.

Betty l'appela ´

madame ^a, ce à quoi elle lui répondit : Appelez-moi Régine. ^a Elle empocha l'argent de Betty et lui donna les clefs sans poser de questions.

Betty s'apprêtait à monter dans sa chambre quand, en jetant un coup d'oil par la fenêtre, elle vit Diana et Maude arriver dans un étrange taxi : une sorte de divan à roulettes fixé à une bicyclette. Leur brève rencontre avec les gendarmes ne semblait pas les avoir dégrisées et leur moyen de locomotion les faisait pouffer.

- Bonté divine, quel taudis ! fit Diana en entrant. Peut-être qu'on pourra sortir pour manger quelque chose.

Les restaurants à Paris avaient continué à fonctionner durant l'Occupation mais, comme il fallait s'y attendre, la grande majorité de la clientèle était composée d'officiers allemands que les agents, évidemment, évitaient dans la mesure du possible.

- Ce n'est même pas la peine d'y penser, rétorqua sèchement Betty. Nous allons nous planquer ici quelques heures puis, dès le lever du jour, nous rendre à la gare de l'Est.

Maude lança à Diana un regard accusateur.

- Tu avais promis de m'emmener au Ritz. Betty maîtrisa son exaspération.

- Dans quel monde vis-tu ?

- Bon, ne vous énervez pas.

- Personne ne sort d'ici ! C'est compris ?

- Oui, oui.

- L'une de nous ira faire des courses plus tard. Pour l'instant, il ne faut pas que je me montre. Diana, assieds-toi ici et attends les autres pendant que Maude s'installe dans ta chambre. Préviens-moi quand tout le monde sera là.

Dans l'escalier, Betty rencontra une jeune Noire en robe rouge moulante ; elle arborait une crinière de cheveux noirs et raides.

- Attendez, lui dit Betty. Voulez-vous me vendre votre perruque ?

- Mon chou, tu peux t'en acheter une au coin de la rue. Mais, franchement, je ne crois pas qu'une perruque suffira.

Elle toisa Betty de la tête aux pieds, la prenant pour une tapineuse amateur.

- Je suis pressée.

La fille ôta son postiche, révélant un crâne couvert de courtes boucles noires.

- Je ne peux pas m'en passer pour travailler.

Betty prit dans la poche de son blouson un billet de mille francs.

- Achetez-en une autre.

La fille regarda Betty d'un autre oeil : trop d'argent pour une prostituée.

En haussant les épaules, elle accepta le billet et lui tendit la perruque.

- Merci, dit Betty.

La Noire hésita, supputant sans doute ce dont Betty disposait encore.

- Je fais les femmes aussi, proposa-t-elle et, tendant la main, elle effleura du bout des doigts le sein de Betty.

- Non, merci.

- Peut-être que votre petit ami et vous...

- Non.

La fille contempla le billet de mille francs.

- Bien, je vais me donner congé pour ce soir. Bonne chance, mon chou.

- Merci, dit Betty, j'en ai besoin.

Elle trouva sa chambre, posa sa valise sur le lit et ôta son blouson.

Utilisant une petite glace au-dessus du lavabo, Betty se lava les mains puis se dévisagea un moment.

Avec son peigne, elle ramena ses cheveux blonds sur ses oreilles et les

fixa avec des barrettes. Puis elle posa la perruque sur son crâne et l'ajusta : un peu grande, mais elle tiendrait. Les cheveux noirs la changeaient radicalement. En revanche, ses sourcils blonds ressortaient maintenant de façon bizarre. Elle prit son crayon à sourcils dans sa trousse de maquillage et les fonda soigneusement. C'était beaucoup mieux.

Non seulement elle passait pour une brune, mais elle paraissait beaucoup plus redoutable que la douce jeune fille en maillot de bain. Même 321

nez droit et même menton accentué, comme un vague air de famille entre deux sœurs à cela près très différentes.

Elle prit ensuite ses papiers d'identité dans sa poche de blouson. Très soigneusement, elle retoucha la photo, en utilisant le crayon à cils pour tracer de légères lignes de cheveux et de sourcils bruns. Son travail terminé, elle examina la photo. A son avis, personne ne pourrait s'apercevoir qu'on l'avait maquillée à moins de frotter assez fort pour étaler les marques de crayon.

Elle retira la perruque, ôta ses chaussures et s'allongea sur le lit. Cela faisait deux nuits qu'elle ne dormait pas : elle avait passé celle de jeudi à faire l'amour à Paul, et celle de vendredi sur le plancher métallique d'un bombardier Hudson. Elle ferma les yeux et, au bout de quelques secondes, sombra dans le sommeil.

Un coup frappé à la porte vint l'éveiller. Elle fut étonnée de constater que la nuit tombait : elle avait dormi deux heures. Elle s'approcha de la porte et dit :

- qui est-ce ?

- Ruby.

Elle la fit entrer.

- Tout va bien ?

- Je ne suis pas sûre.

Betty tira les rideaux, puis alluma.

- que s'est-il passé ?

- Tout le monde est arrivé. Mais je ne sais pas où sont passées Diana et

Maude. Elles ne sont pas dans leur chambre.

- O^ù as-tu cherché ?

- Dans le bureau de la propriétaire, dans la petite église à côté, au bar en face.

- Oh ! bon sang, fit Betty consternée. Les idiotes, elles sont sorties.

- O^ù seraient-elles allées ?

- Maude voulait aller au Ritz.

- Elles ne peuvent pas être aussi stupides ! fit Ruby incrédule.

- Maude, si.

- Je croyais que Diana était plus raisonnable

- Diana est amoureuse, répondit Betty. À mon avis, elle fera n'importe quoi si Maude le demande. Elle veut l'impres-322

sionner, l'emmener dans des endroits chics, lui montrer qu'elle connaît le monde de la haute société.

- On dit que l'amour est aveugle.

- Dans ce cas, l'amour est fichtrement suicidaire. Je n'arrive pas à y croire... mais je parierais que c'est là qu'on peut les trouver. Tant pis pour elles si leur lubie leur est fatale.

- qu'allons-nous faire ?

- Aller au Ritz et les tirer de là... s'il n'est pas trop tard. Betty mit sa perruque.

- Je me demandais, observa Ruby, pourquoi vos sourcils avaient foncé. C'est très bien fait : vous avez vraiment l'air de quelqu'un d'autre.

- Tant mieux. Prends ton arme.

Dans le hall, Régine tendit un mot à Betty. L'adresse était de l'écriture de Diana. Betty déchira l'enveloppe et lut :

Nous allons dans un meilleur hôtel. Nous vous retrouverons à la gare de l'Est à cinq heures du matin. Pas de panique !

Elle montra le mot à Ruby, puis le déchira en petits morceaux. Plus qu'à

Diana, c'était surtout à elle-même qu'elle en voulait : elle connaissait depuis toujours Diana, son étourderie et son irresponsabilité. Pourquoi l'aide choisie ? se demanda-t-elle. Parce que je n'avais personne d'autre, voilà la réponse.

Elles quittèrent le petit hôtel. Betty ne voulait pas prendre le métro car il y avait des barrages de la Gestapo dans certaines stations et parfois des contrôles dans les rames. Le Ritz se trouvait place Vendôme, à une bonne demi-heure de marche de la Charbo. Le soleil était couché et la nuit tombait vite. Il leur faudrait surveiller l'heure : le couvre-feu était à

vingt-trois heures.

Betty tentait d'évaluer le temps nécessaire au personnel du Ritz pour prévenir la Gestapo de la présence de Diana et de Maude : il flairerait tout de suite chez elles quelque chose de bizarre. que faisaient au Ritz deux secrétaires rémoises ? Convenablement habillées certes pour la France occupée, mais certainement pas assez pour fréquenter le Ritz où l'on pouvait croiser les femmes de diplomates des pays neutres, les petites amies de trafiquants du marché noir ou les maîtresses d'officiers allemands. Le directeur de l'hôtel lui-même n'agirait sans doute pas 323

surtout s'il était antinazi, mais pour les informateurs que la Gestapo recrutait dans tous les grands hôtels et restaurants, il était toujours bon de signaler la présence d'inconnus à l'histoire rocambolesque. On serinait ce genre de détails dans les cours d'entraînement du SOE - mais ils duraient trois mois - Diana et Maude n'avaient bénéficié que de deux jours.

Betty h,ta le pas.

35.

Dieter était épuisé. Il lui avait fallu déployer tous ses trésors de persuasion et d'intimidation pour faire imprimer et distribuer en une demijournée un millier d'affiches. Patient et tenace tant que cela avait été suffisant, il s'était mis dans une rage folle quand c'était devenu nécessaire. Comme de plus, il n'avait pas dormi la nuit précédente, il avait les nerfs en pelote et, tenaillé par la migraine, il était d'une humeur de chien.

Le simple fait de se retrouver dans le somptueux immeuble de la porte de la Muette dominant le bois de Boulogne lui causa cependant une merveilleuse impression de paix. La mission dont Rommel l'avait chargé l'obligeait à

voyager dans tout le nord de la France à partir d'une base parisienne ; il l'avait enfin trouvée gr,ce à un habile dosage de menaces et de pots-de-vin ; l'endroit en valait la peine. Dicter adorait les lambris d'acajou sombre, les épais rideaux, la hauteur des plafonds, l'argenterie du xviir siècle exposée sur le buffet. Il arpenta l'appartement plongé dans une pénombre fraîche, tout heureux de retrouver ses possessions préférées : une main sculptée par Rodin, un pastel de Degas représentant une danseuse enfilant un chausson, l'édition originale du Comte de Monte Cristo. Il s'assit au Steinway demi-queue pour jouer une version langoureuse de Ain't Misbe-haviri: No one to talk with, ail by myself...

a

Avant la guerre, l'appartement et une grande partie de ce qu'il contenait aujourd'hui appartenaient à un ingénieur originaire de Lyon qui avait fait fortune en fabriquant de petits appa-325

reils électriques, des aspirateurs, des radios et des sonneries. Dicter avait appris cela d'une voisine, une riche veuve dont le mari dans les années trente avait été l'un des dirigeants de l'extrême-droite française.

Cet ingénieur, lui avait-elle dit, était un nouveau riche. Il avait engagé des spécialistes pour choisir à sa place papiers peints et objets d'art, tout ce qui, selon lui, ne servait qu'à impressionner les amis de sa femme.

Il était parti pour l'Amérique, un pays de parvenus, avait précisé la veuve. Elle était ravie que l'appartement soit maintenant occupé par un locataire qui sache l'apprécier.

Dicter se débarrassa de sa veste et de sa chemise et se lava le visage pour effacer la saleté de Paris. Puis il passa une chemise blanche propre, fixa des boutons de manchette en or et choisit une cravate gris argent qu'il noua en écoutant les nouvelles. Le présentateur annonçait que les Allemands livraient en Italie de rudes combats d'arrière-garde. Dicter en conclut que dans les prochains jours Rome tomberait. Mais l'Italie n'était pas la France.

Il lui fallait maintenant attendre qu'Elizabeth Clairet soit repérée.

Naturellement, il n'avait pas la certitude qu'elle passerait par Paris ; cependant, après Reims, c'était l'endroit le plus probable pour la retrouver. De toute façon, il ne pouvait rien faire de plus. Il regrettait de ne pas avoir ramené Stéphanie avec lui : elle occupait la maison de la rue du Bois. Il y avait une chance pour que d'autres agents alliés soient parachutés et viennent frapper à sa porte. Il était essentiel de les attirer doucement dans le filet. Il avait laissé des instructions pour qu'en son absence ni Michel ni le Dr Bouler ne fussent torturés : ils pourraient encore lui servir.

Il ouvrit la bouteille de Dom Pérignon que contenait toujours la glacière et versa un peu de Champagne dans une flûte en cristal. Puis avec le sentiment qu'après tout la vie n'était pas si terrible, il s'assit à son bureau pour lire son courrier.

Il y avait une lettre de son épouse, Waltraud.

Mon bien aimé Dieter,

Je suis si navrée que nous ne soyons pas ensemble pour Jeter ton quarantième anniversaire.

F

Dieter avait oublié. La pendule Cartier indiquait en effet : 3 juin.

quarante ans aujourd'hui. Il se versa une nouvelle rasade de Champagne pour fêter cela.

L'enveloppe de sa femme contenait deux autres missives : un dessin de sa fille de sept ans, Margarete surnommée Mausi - elle avait représenté son père en uniforme debout à côté de la tour Eiffel, plus grand que le monument (les enfants magnifient toujours leur père) - et une lettre de Rudi, son fils de dix ans, une vraie lettre d'adulte, aux lettres tracées avec soin à l'encre bleu noir :

Mon cher papa,

Je travaille bien à l'école et pourtant on a bombardé la salle de classe du docteur Richer. Heureusement, c'était la nuit et l'école était déserte.

Le cour serré, Dieter ferma les yeux. Il ne supportait pas l'idée que des bombes tombent sur la ville où vivaient ses enfants. Il maudit les assassins de la RAF, même s'il avait conscience que des bombes allemandes touchaient elles aussi des écoliers britanniques.

Il regarda le téléphone posé sur son bureau, se demandant s'il allait essayer d'appeler chez lui. La communication était difficile à obtenir : le réseau téléphonique français était surchargé et le trafic militaire avait la priorité sur les coups de fil personnels. Il décida quand même de tenter sa chance, prêt à attendre des heures. Il éprouvait brusquement une envie impérieuse d'entendre la voix de ses enfants et de s'assurer qu'ils étaient toujours en vie. Il tendait la main vers le combiné quand le téléphone se mit à sonner avant même qu'il le touche.

- Ici le major Franck, annonça-t-il en décrochant.
- C'est le lieutenant Hesse. Dicter sentit son pouls s'accélérer.
- Vous avez trouvé Elizabeth Clairet ?
- Non. Mais c'est presque aussi bien.

326

36.

Betty était allée une fois au Ritz, avec une amie, alors qu'elle faisait ses études à Paris avant la guerre. Maquillées, portant chapeau, bas et gants, elles avaient franchi la porte comme si c'était, pour elles, la routine quotidienne. Elles avaient déambulé le long de l'arcade qui abritait les boutiques de l'hôtel, pouffant devant les prix absurdes des foulards, des stylos et des parfums. Confortablement assises dans le hall, elles jouaient à la citadine désouvrée attendant un admirateur en retard et critiquaient les toilettes des clientes du salon de thé. Cependant elles n'avaient même pas osé demander un verre d'eau. En ce temps-là, Betty économisait sou après sou pour se payer des places au poulailler de la Comédie-Française.

Depuis le début de l'Occupation, lui avait-on dit, les propriétaires s'efforçaient de diriger l'hôtel aussi normalement que les circonstances le permettaient, même si de nombreuses chambres avaient été réquisitionnées à

titre permanent par des dignitaires nazis. Aujourd'hui, jambes nues et sans gants, mais le visage poudré et son béret incliné de façon désinvolte, il ne lui restait plus qu'à espérer que certaines des clientes actuelles recourraient aux mêmes subterfuges.

Des voitures militaires grises et des limousines noires stationnaient place Vendôme devant l'hôtel. Sur la façade, six drapeaux nazis rouge

sang claquaient fièrement dans la brise. Un portier en haut de forme et pantalon rouge toisa Betty et Ruby d'un air dubitatif.

- Vous ne pouvez pas entrer, annonça-t-il.

328

Betty portait un tailleur bleu clair très froissé et Ruby une robe bleu marine sous un imperméable d'homme. Pas vraiment la tenue idéale pour dîner au Ritz. Betty tenta de prendre l'air hautain d'une Française ayant affaire à un subalterne irritant.

- qu'y a-t-il ? lança-t-elle en levant le menton.

- Cette entrée est réservée aux personnalités, madame, même les colonels allemands ne peuvent pas passer par ici. Il faut que vous fassiez le tour par la rue Cambon et que vous utilisiez la porte de derrière.

- Comme vous voudrez, dit Betty avec une courtoisie un peu lasse, mais à

vrai dire elle était contente qu'il n'ait pas mis leur tenue en cause.

Ruby et elle s'empressèrent de faire le tour du p,té de maisons et trouvèrent l'entrée qu'on leur avait désignée.

Le hall brillait de toutes ses lumières et chacun des bars qui le flanquaient grouillait d'hommes en habit ou en uniforme. Dans le brouhaha des conversations dominait le claquement des consonnes allemandes et non le murmure chantant du français, donnant à Betty l'impression qu'elle avait pénétré dans une forteresse ennemie. Elle s'approcha de la réception o' un concierge en jaquette avec des boutons de cuivre, après l'avoir toisée de la tête aux pieds et avoir jugé qu'elle n'était ni une Allemande ni une riche Française, l,cha d'un ton glacial :

- Oui?

- Veuillez vérifier si Mlle Legrand est dans sa chambre déclara Betty d'un ton sans réplique. J'ai rendez-vous.

Diana devait utiliser le faux nom de ses papiers, Simone Legrand.

Le concierge fit machine arrière.

- Puisse lui dire qui la demande ?

- Mme Martigny. Je suis son employée.

- Très bien. En fait, mademoiselle est dans la salle à manger du fond avec son amie. Je vous conseille de vous adresser au maître d'hôtel.

Betty et Ruby traversèrent le hall et s'avancèrent dans le restaurant, reflet parfait de l'élégance : nappes immaculées, couverts et chandeliers en argent et des cohortes de serveurs en noir évoluant sans bruit pour apporter les plats. Difficile ici d'imaginer que la moitié de Paris était affamée. Betty huma même une odeur de vrai café.

329

Du seuil, elle avait repéré Diana et Maude, installées à une petite table au fond de la salle. Sous le regard scandalisé de Betty, Diana s'empara d'une bouteille de vin qui rafraîchissait dans un seau d'argent et leur servit à boire. Betty l'aurait étranglée. Elle allait foncer vers la table quand le maître d'hôtel s'interposa. Regardant avec insistance son tailleur de mauvaise qualité, il dit :

- Madame ?

- Bonsoir, dit-elle. Il faut que je parle à cette dame là-bas. Il ne bougea pas. C'était un petit homme à l'air soucieux, mais visiblement il ne fallait pas lui marcher sur les pieds.

- Je peux peut-être lui transmettre un message de votre part.

- Malheureusement pas, c'est trop personnel.

- Alors je vais lui annoncer que vous êtes ici. Votre nom ? Betty lança un regard furieux dans la direction de Diana,

mais celle-ci ne levait pas les yeux.

- Je suis Mme Martigny, déclara Betty renonçant à la lutte. Dites-lui que je dois lui parler immédiatement.

- Très bien. Si Madame veut bien attendre ici. Exaspérée, Betty serra les dents. Voyant le maître d'hôtel

s'éloigner, la tentation lui vint de tout simplement passer devant lui. Là-dessus, elle remarqua à une table voisine un jeune homme arborant l'uniforme noir d'un major SS qui la dévisageait. Elle croisa son regard et détourna la tête, la gorge nouée. S'intéressait-il, par désouvement, à son altercation avec le maître d'hôtel ? Essayait-il de se rappeler o il

l'avait aperçue auparavant - sur l'affiche, mais sans avoir encore fait le rapprochement - ou bien simplement la trouvait-il séduisante ? En tout cas, se dit Betty, mieux vaut ne pas faire d'histoire.

Chaque seconde à rester plantée là présentait un danger, et elle dut faire un effort pour ne pas céder à la tentation de tourner les talons et de s'enfuir en courant.

Le maître d'hôtel s'adressa à Diana, puis se retourna et fit signe à Betty.

- Tu ferais mieux d'attendre ici, recommanda-t-elle à Ruby : nous nous ferons moins remarquer.

Puis elle traversa rapidement la salle jusqu'à la table de Diana.

Furieuse, Betty observa que ni Diana ni Maude n'avait l'élé-330

gance de paraître confuse. Maude avait même l'air contente d'elle, alors que Diana regardait Betty de haut. Celle-ci s'appuya des deux mains sur le bord de la table et se pencha pour parler d'une voix étouffée.

- C'est terriblement dangereux. Levez-vous tout de suite et suivez-moi.

Nous réglerons la note en sortant.

Elle avait mis dans ses paroles toute l'énergie dont elle était capable, mais ces deux filles vivaient dans un monde totalement imaginaire.

- Sois raisonnable, Betty, déclara Diana provoquant l'indignation de Betty.

Comment Diana pouvait-elle être à la fois aussi stupide et aussi arrogante ?

- Pauvre andouille, tu ne comprends donc pas que tu vas te faire tuer ?

Elle comprit tout de suite qu'elle avait eu tort de l'insulter, parce que Diana rétorqua aussitôt en prenant un air supérieur.

- C'est de ma vie qu'il s'agit. J'ai le droit de prendre ce risque...

- C'est nous toutes que tu mets en danger, et tu risques de compromettre l'ensemble de la mission. Maintenant lève-toi de ce fauteuil !

- ...coute..., commença Diana avant de s'arrêter pour regarder derrière Betty.

Une certaine agitation régnait en effet derrière elle. Betty la perçut et se retourna. Suffoquée, elle aperçut planté à l'entrée de la salle l'élégant officier allemand de la place de Sainte-Cécile. Elle reconnut tout de suite la haute silhouette dans son élégant costume sombre avec une pochette blanche. Le cour battant, elle s'empressa de lui tourner le dos en priant qu'il ne l'ait pas remarquée. Il y avait de bonnes chances que la perruque noire l'empêchât de la reconnaître sur-le-champ.

Son nom lui revenait : Dieter Franck, cet ancien inspecteur de police dont elle avait retrouvé la photo dans les archives de Percy Thwaite. Elle se souvint de la note au verso du cliché : Un crack des services de renseignement de Rommel, réputé être un habile interrogateur et un bourreau sans pitié. ^a

Pour la seconde fois en une semaine, elle se trouvait assez près pour l'abattre sur place.

331

Betty ne croyait pas aux coïncidences : cet homme avait une raison de se trouver là en même temps qu'elle.

Elle ne tarda pas à découvrir laquelle : il traversait le restaurant à grands pas dans sa direction, flanqué de quatre agents de la Gestapo.

Affolé, le maître d'hôtel leur emboîtait le pas.

Prenant soin de regarder ailleurs, Betty s'éloigna. Franck alla droit jusqu'à la table de Diana. Le silence s'abattit soudain sur le restaurant : les clients s'arrêtèrent au milieu d'une phrase, les garçons interrompirent leur service, le sommelier se figea, une carafe de bordeaux à la main.

Betty rejoignit Ruby qui murmura :

- Il va les arrêter.

Sa main s'approcha de son arme.

- Laisse-le dans ta poche, chuchota Betty, son regard croisant une nouvelle fois celui du major SS. Nous ne pouvons rien faire. S'il n'y avait que lui et ses quatre sbires, passe encore, mais avec tous ces

officiers allemands... nous n'aurions pas plus tôt liquidé ces cinq-là, que les autres nous faucheraient sur place.

Franck interrogeait Diana et Maude. Betty n'entendait pas ce qu'il disait, mais Diana avait pris le ton d'indifférence hautaine qui était le sien quand elle se savait en tort et Maude était en pleurs.

Franck avait d° leur demander leurs papiers car d'un même geste les deux femmes se penchèrent vers leur sac à main posé par terre auprès de leur siège. Franck se déplaça : il était maintenant à côté de Diana légèrement en arrière et regardait par-dessus son épaule. Betty devina soudain ce qui allait se passer.

Maude sortit ses papiers et Diana braqua un pistolet. Un coup de feu retentit, un des agents de la Gestapo en uniforme se plia en deux et s'écroula. Ce fut aussitôt une folle bousculade dans le restaurant : les femmes hurlaient, les hommes cherchaient à se mettre à l'abri. Une seconde détonation claqua et un deuxième homme de l'escorte de Franck poussa un cri. Ce fut alors la ruée vers la sortie.

Diana visait maintenant le troisième, ce qui évoqua soudain une scène dans la mémoire de Betty : Diana dans les bois de Sommersholme, assise par terre et fumant une cigarette, entourée de dépouilles de lapins. Elle lui avait alors dit : ' Tu es une tueuse. ^a Elle ne s'était pas trompée.

332

Mais elle ne tira pas : Dictier Franck avait saisi à deux mains l'avant-bras droit de Diana et frappé le poignet contre le rebord de la table. Elle poussa un cri de douleur et son pistolet lui échappa. Il l'arracha de son fauteuil, la plaqua le nez contre la moquette et se laissa tomber les deux genoux au creux de ses reins. Il lui mit les mains derrière le dos et lui passa les menottes, sans se soucier de ses hurlements quand il malmena son poignet blessé. Puis il se releva.

- Filons, dit Betty à Ruby.

À l'entrée de la salle, les gens se bousculaient, des dîneurs affolés s'efforçaient de passer tous en même temps. Betty n'avait pas encore réussi à franchir le seuil que le jeune major SS qui l'avait dévisagée quelques instants plus tôt se leva d'un bond et la prit par le bras.

- Un moment, dit-il en français.

- Ne me touchez pas ! fit Betty en s'efforçant de garder son calme.

Il resserra son étreinte.

- Vous m'avez l'air de connaître ces femmes là-bas, dit-il.

- Pas du tout ! fit-elle en essayant d'avancer. Il la tira brutalement en arrière.

- Vous feriez mieux de rester ici pour répondre à quelques questions.

Un nouveau coup de feu claqua. On entendit de nouveaux hurlements, mais personne ne savait d'où le coup était parti. Un affreux rictus tordit le visage de l'officier SS qui s'affala sur le sol. Au même instant, Betty vit derrière lui Ruby qui remettait son pistolet dans la poche de son imperméable.

Elles réussirent à se frayer un passage à travers la foule et débouchèrent dans le hall. Comme tout le monde en faisait autant, elles purent courir sans attirer l'attention sur elles.

Des voitures attendaient le long du trottoir de la rue Cam-bon, abandonnées, pour la plupart, par les chauffeurs qui s'étaient précipités vers l'hôtel pour voir ce qui se passait. Betty choisit une Mercedes 230

noire avec une roue de secours fixée au marchepied. Elle jeta un coup d'œil : la clef était sur le tableau de bord.

- Monte ! cria-t-elle à Ruby.

Elle s'installa au volant et tira le démarreur. Aussitôt le puissant moteur se mit à rugir. Elle passa en première, tourna non 333

sans mal le volant et s'engagea dans la rue. La lourde voiture n'avait aucune reprise, mais elle tenait bien la route : à vive allure, elle prenait les virages comme un train.

quelques p,tés de maisons plus loin, Betty examina la situation. Elle venait de perdre un tiers de son équipe, dont sa meilleure tireuse. Elle songea à renoncer, pour décider aussitôt de continuer. Les choses se compliquaient : elle devrait expliquer pourquoi quatre femmes de ménage seulement se présentaient au ch,teau au lieu des six habituelles. Elle trouverait bien une excuse. On leur poserait peut-être plus de questions, mais elle était prête à courir ce risque.

Elle abandonna la voiture rue de la Chapelle. Pour l'instant, Ruby et elle s'en étaient tirées, et elles se dépêchèrent de regagner leur hôtel à

pied.

Ruby fit venir Gré ta et Jelly dans la chambre de Betty qui leur raconta ce qui s'était passé.

- Diana et Maude vont être interrogées sur-le-champ, expliqua-t-elle.

Dicter Franck est un excellent interrogateur, sans pitié, qui saura leur faire dire tout ce qu'elles savent : y compris l'adresse de cet hôtel. Cela signifie que la Gestapo va débarquer ici d'un moment à l'autre et qu'il faut partir immédiatement.

- Pauvre Maude, dit Jelly en pleurant. Elle était idiote, mais elle ne méritait pas d'être torturée.

Greta était plus pragmatique.

- O^ù va-t-on aller ?

- Dans le couvent à côté de l'hôtel. Elles accueillent n'importe qui. J'ai déjà caché là des prisonniers de guerre évadés. Nous pourrions y rester jusqu'au lever du jour.

- Ensuite ?

- Nous irons à la gare comme prévu. Diana va donner à Dicter Franck nos vrais noms, nos noms de code et nos fausses identités. Il lancera un avis contre quiconque utilisera nos noms d'emprunt. Heureusement, j'ai pour nous toutes un autre jeu de papiers utilisant les mêmes photos avec d'autres identités. La Gestapo n'a pas de photo de vous, et moi, j'ai changé mon aspect physique : aux barrages, personne n'aura le moyen de nous reconnaître. Toutefois, pour plus de s^ûreté, nous n'irons à la gare que vers dix heures, quand il y aura davantage d'animation.

334

- Diana, reprit Ruby, va leur dire aussi en quoi consiste notre mission.

- Elle leur dira que nous allons faire sauter le tunnel de chemin de fer de Maries. Heureusement, ce n'est pas notre véritable mission. C'est une version de couverture que j'ai inventée^

- Betty, murmura Jelly d'un ton admiratif, vous pensez a tout.

- Oui, fit-elle l'air sombre. C'est pourquoi je suis encore envie.

37.

Cela faisait plus d'une heure que Paul, assis dans le sinistre mess de Grendon Underwood, se rongait les sangs en pensant à Betty : l'incident de la cathédrale, Chatelle plongée dans une obscurité totale et l'étrange exactitude du troisième message radio, tous ces indices réunis le poussaient à croire que Brian Standish était grillé.

Suivant le plan original, Betty aurait dû être accueillie à Chatelle par un comité de réception comprenant Michel et les survivants du réseau Bollinger. Michel aurait alors emmené les Corneilles quelques heures dans une cachette, le temps de prendre ses dispositions pour le transport jusqu'à Sainte-Cécile. Elles auraient ensuite pénétré dans le château et fait sauter le central téléphonique puis il les aurait ramenées à Chatelle où elles auraient pris l'avion qui devait les ramener en Angleterre. Tout cela avait changé maintenant, sauf la nécessité pour Betty d'avoir un moyen de transport et une planque en arrivant à Reims ; et elle comptait sur le réseau Bollinger. Seulement, qu'en restait-il, si Brian avait été pris ? La planque était-elle sûre ? Michel n'était-il pas lui aussi entre les mains de la Gestapo ?

Lucy Briggs vint enfin le chercher.

- Jane, lui dit-elle, m'a demandé de vous signaler qu'on est en train de décrypter la réponse d'Hélicoptère. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Elle le précéda jusqu'à une pièce minuscule, un ancien placard, se dit-il, qui faisait office de bureau pour Jane Bevins.

336

Elle tenait une feuille de papier qu'elle regardait d'un air contrarié.

- Je n'arrive pas à comprendre, déclara-t-elle. Paul lut rapidement.

INDICATIF HLCP (H...LICOPT»RE) CODE DE S...CURIT... OK 3 JUIN 1944

TEXTE DU MESSAGE :

DEUX STENS AVEC SIX CHARGEURS POUR CHACUN STOP UN FUSIL
LEE ENFELD AVEC DIX

CHARGEURS STOP SIX AUTOMATIQUES COLT AVEC ENVIRON CENT

CARTOUCHES STOP PAS

DE GRENADE TERMIN...

Paul, consterné, lisait et relisait le texte décodé, comme si la réalité des mots allait s'humaniser, mais, bien s'r, rien ne changea.

- Je m'attendais à une réaction furieuse, s'étonnait Jane. Il ne r,le même pas, il répond tout simplement à vos questions.

- Exactement, soupira Paul, parce que ce n'est pas lui. Ce message n'émanait pas d'un agent sur le terrain, d'un agent harassé auquel ses chefs, en bons bureaucrates, auraient brusquement posé une question complètement insensée. La réponse avait été rédigée par un officier de la Gestapo acharné à sauver les apparences d'une situation parfaitement normale. En outre la seule faute d'orthographe, Énfeld ^a au lieu de Énfield ^a, le confirmait car feld était le mot allemand pour l'anglais field.

Le doute n'était plus permis : Betty courait un grand danger. Paul se massa les tempes. Plus question de tergiverser : l'opération tombant en quenouille, il fallait la sauver - et sauver Betty. Levant les yeux vers Jane, il surprit dans son regard l'expression d'une profonde compassion.

- Je peux utiliser votre téléphone ? demanda-t-il.

- Bien s'r.

Il appela Baker Street. Percy était à son bureau.

- Ici Paul. Je suis convaincu que Brian a été capturé. C'est la Gestapo qui utilise sa radio.

337

Jane Bevins étouffa un cri.

- Oh ! bon sang, fit Percy. Et, sans la radio, nous n'avons aucun moyen d'avertir Betty.

- Si, nous en avons un, objecta Paul.

- Comment cela ?

- Procurez-moi un avion. Je pars pour Reims... ce soir.

Le huitième jour

Dimanche 4 juin 1944

38.

De l'Arc de triomphe au bois de Boulogne, l'avenue Foch était bordée de luxueux immeubles - dénotant l'extrême richesse de ses occupants - auxquels on accédait par des jardins. Le 84, particulièrement élégant, comportait cinq étages d'appartements somptueux desservis par un escalier monumental.

La Gestapo en avait fait un immense espace réservé à la torture.

Installé dans un salon aux proportions parfaites, Dicter fixa un moment le plafond surchargé de décorations puis ferma les yeux, pour se préparer : un interrogatoire requérait un esprit aux aguets et, en même temps, des sentiments engourdis.

Certains prenaient plaisir à torturer les prisonniers - le sergent Becker, à Reims, par exemple -, souriaient aux hurlements de leurs victimes, jouissaient jusqu'à l'érection des blessures qu'ils infligeaient et du spectacle de malheureux se débattant dans les affres de la mort. Mais, concentrés sur la souffrance plutôt que sur l'information, ils se révélaient de piètres inquisiteurs. Les meilleurs bourreaux étaient des hommes comme Dicter qui, dans leur for intérieur, abhorraient ces méthodes.

Il s'imaginait maintenant claquant des portes dans son ,me, enfermant ses émotions dans des placards. Pour lui, les deux femmes ne représenteraient plus que des distributeurs d'informations dès l'instant où il aurait compris comment en déclencher le mécanisme. Un froid familier tomba doucement sur lui comme une couverture de neige et il comprit qu'il était prêt.

341

- Amenez-moi la plus ,gée, ordonna-t-il au lieutenant Hesse.

Il l'observa avec soin quand elle entra et vint s'asseoir sur la chaise.

Les cheveux courts, les épaules larges, elle portait un tailleur de coupe masculine. De la main gauche, elle soutenait son avant-bras droit gonflé

d'où pendait mollement sa main droite : Dictier lui avait brisé le poignet.

De toute évidence elle souffrait, son visage était pâle et luisant de sueur, mais ses lèvres serrées exprimaient une volonté inflexible. Il s'adressa à elle en français.

- Votre sort est entre vos mains, commença-t-il. Vos décisions et vos paroles soit vous causeront des souffrances intolérables, soit vous apporteront le soulagement. Cela dépend entièrement de vous.

Elle resta muette. Elle avait peur, mais elle ne s'affolait pas. Elle serait difficile à briser, il le devinait déjà.

- Tout d'abord, demanda-t-il, dites-moi où se trouve le quartier général londonien du Spécial Opérations Executive.

- 81 Régent Street, répondit-elle. Il hocha la tête.

- Laissez-moi vous préciser un point. Je sais très bien que le SOE

enseigne à ses agents de ne pas opposer le silence à un interrogateur mais de donner des indications fausses et difficiles à vérifier. Sachant cela, je vais vous poser de nombreuses questions dont je connais déjà les réponses. Je saurais ainsi si vous mentez ou non. Où est le quartier général à Londres ?

- Carlton House Terrace.

Il s'approcha d'elle et la gifla à toute volée. Elle poussa un cri de douleur. Sa joue devint toute rouge. Commencer par une gifle donnait souvent des résultats intéressants : pas très douloureux, ce coup était une humiliante démonstration du désarroi du prisonnier et ne tardait pas à

saper sa bravoure des premiers instants.

- C'est de cette façon que les officiers allemands traitent les dames ?

riposta-t-elle.

Son air hautain et le français qu'elle parlait avec l'accent de la haute société l'amenèrent à supposer qu'il s'agissait d'une aristocrate.

- Des dames ? lança-t-il d'un ton méprisant. Vous venez d'abattre deux policiers dans l'exercice de leur fonction. La 342

jeune épouse de Specht est maintenant veuve, et les parents de Rolfe ont perdu leur unique fils. Vous n'êtes pas un soldat en uniforme, vous n'avez aucune excuse. Pour répondre à votre question, non, ce n'est pas ainsi que nous traitons les dames, c'est ainsi que nous traitons les meurtrières.

Elle détourna les yeux. Il avait marqué un point. Il commençait à ébranler son moral.

- Encore une chose. Vous connaissez bien Betty Clairet ? Elle ouvrit tout grand les yeux d'un air surpris. Il avait bien deviné : ces deux-là faisaient partie de l'équipe du major Clairet. Une fois de plus, il avait frappé juste. Mais elle eut tôt fait de retrouver ses esprits et dit :

- Je ne connais personne de ce nom.

Tendant le bras, il repoussa sa main gauche : privé de son soutien, son poignet cassé retomba lui arrachant un cri de douleur. Puis il saisit sa main droite et la secoua. Elle se mit à hurler.

- Bon sang, s'écria-t-il, pourquoi dîniez-vous au Ritz ?

Ses hurlements cessèrent. Il répéta sa question. Elle reprit son souffle et répondit :

- J'en aime la cuisine.

Elle était encore plus coriace qu'il ne l'avait cru.

- Emmenez-la, ordonna-t-il. Amenez-moi l'autre.

La plus jeune était très jolie. Elle n'avait opposé aucune résistance quand on l'avait arrêtée : sa robe sans faux pli et son maquillage intact lui avaient conservé un air présentable. Elle semblait toutefois bien plus effrayée que sa collègue. Il lui posa la même question :

- Pourquoi dîniez-vous au Ritz ?

- J'ai toujours voulu y aller, répondit-elle. Il n'en croyait pas ses oreilles.

- Vous ne craigniez pas que cela puisse être dangereux ?

- Je pensais que Diana s'occuperait de moi. L'autre s'appelait donc Diana.

- Comment vous appelez-vous ?

- Maude.

Cela se passait avec une facilité déconcertante.

- Et que faites-vous en France, Maude ?

- Nous étions censées faire sauter quelque chose.

- quoi donc ?

343

- Je ne m'en souviens pas. quelque chose à voir avec les chemins de fer.

Dictier commençait à se demander si l'on n'était pas en train de le faire marcher.

- Depuis combien de temps connaissez-vous Elizabeth Clairet ?

- Vous voulez dire Betty ? Depuis quelques jours seulement. Elle est fichtrement autoritaire. Cela dit, elle avait raison : nous n'aurions pas dû aller au Ritz, dit-elle en se mettant à pleurer. Je voulais seulement prendre un peu de bon temps et sortir, c'est tout.

- quel est le nom de code de votre équipe ?

- Les Merles, dit-elle en anglais.

Il fronça les sourcils. Le message radio adressé à Hélicoptère avait mentionné le nom de Corneilles.

- Vous êtes sœur ?

- Oui. C'est à cause d'un poème, ' Le merle de Reims ^a, je crois. Non, c'est ' La corneille de Reims ^a, voilà.

Si elle n'était pas complètement idiote, c'était remarquablement imité.

- ¿ votre avis, où est Betty actuellement ? Maude réfléchit un long moment, puis dit :

- Je ne sais vraiment pas.

Dictier eut un sourire exaspéré. Une prisonnière trop coriace pour

qu'on lui arrache une information, l'autre trop idiote pour rien savoir d'utile. Tout cela allait lui prendre plus de temps que prévu.

Ayant des doutes sur la nature de leurs relations, il entrevoyait un moyen d'accélérer l'interrogatoire. En effet, pourquoi la plus ,gée, dominante et un peu masculine, risquait-elle sa vie pour emmener cette jolie petite écervelée dîner au Ritz ? J'ai peut-être l'esprit mal tourné, se dit-il, mais quand même...

- Emmenez-la, dit-il en allemand, et mettez-la avec l'autre.

Assurez-vous que la porte a un judas.

quand on les eut enfermées, le lieutenant Hesse conduisit Dictier dans une petite pièce du grenier. Un judas permettait de regarder ce qui se passait dans la pièce voisine. Les deux femmes étaient assises côte à côte au bord du petit lit, Maude en larmes et Diana la réconfortant. Dictier observa soigneusement la scène. Diana avait posé son poignet droit cassé sur son genou

344

et, de la main gauche, elle caressait les cheveux de Maude. Elle lui parlait à voix basse et Dictier ne pouvait pas entendre.

quelle était la nature de leur relation ? Sours d'armes, amies très proches... ou davantage ? Diana se pencha et posa un baiser sur le front de Maude. Cela ne voulait pas dire grand-chose. Là-dessus, Diana posa son index sur le menton de Maude, orienta son visage vers le sien et l'embrassa sur les lèvres. Un geste de réconfort ? Mais assurément très intime.

Pour finir, Diana sortit le bout de sa langue pour lécher les larmes de Maude. Dictier savait à quoi s'en tenir : ce n'étaient pas des préliminaires

- personne ne ferait l'amour dans de telles circonstances -, simplement le genre de consolation que seule pouvait apporter une amante, pas une simple amie. Diana et Maude étaient lesbiennes. Et voilà qui résolvait le problème.

- Ramenez-moi la plus ,gée, dit-il et il regagna la salle d'interrogatoire.

quand on lui amena Diana pour la seconde fois, il la fit ligoter à la chaise. Puis il dit :

- Préparez l'appareillage électrique.

Il attendit impatiemment qu'on poussât la machine à électrochocs sur son chariot et qu'on la branchât dans une prise murale. Chaque minute qui s'écoulait permettait à Betty Clairét de mettre entre eux une distance grandissante.

quand tout fut prêt, il empoigna les cheveux de Diana de la main gauche et, sans lui lâcher la tête, il lui fixa deux pinces crocodiles à la lèvre inférieure. Il mit le courant : Diana poussa un hurlement. Puis Dictier arrêta dix secondes après. quand elle commença à se calmer, il précisa :

- L'appareil développait moins de la moitié de sa puissance.

C'était vrai. Il avait rarement utilisé la machine à son maximum. Seulement quand, après prolongation de la torture, on branchait l'appareil à fond pour tenter de pénétrer jusqu'à la conscience défaillante d'une victime qui ne cessait de s'évanouir, c'était généralement trop tard, car la folie s'installait. Diana ne le savait pas.

- Arrêtez, supplia-t-elle. Je vous en prie, je vous en prie, arrêtez.

- tes-vous disposée à répondre à mes questions ? Elle poussa un gémissement, mais sans dire oui.

345

- Amenez l'autre, ordonna Dictier.

Diana sursauta. Le lieutenant Hesse amena Maude et l'attacha à une chaise.

- qu'est-ce que vous voulez ? cria Maude.

- Ne dis rien, fit Diana... «a vaut mieux.

Maude portait un léger corsage d'été sur sa poitrine bien faite. D'un geste, Dictier fit voler les boutons.

- Je vous en prie ! cria Maude. Je vous dirai tout.

Sous son chemisier, elle portait une combinaison de coton avec de la dentelle. Il la prit par le décolleté et la déchira. Maude se mit à hurler.

Il recula pour regarder. Maude avait des seins ronds et fermes. Dans un coin de son esprit, il nota combien ils étaient charmants. Diana doit

en être folle, se dit-il.

Il ôta les pinces crocodiles des lèvres de Diana pour les attacher à chacun des petits bouts de sein de Maude. Puis il revint vers l'appareil et posa la main sur la manette.

- Très bien, murmura Diana. Je vais tout vous dire.

Dictier prit des dispositions pour que soit renforcée la surveillance du tunnel de chemin de fer de Maries. Si les Corneilles arrivaient jusque-là, ce serait pour découvrir qu'il était pratiquement impossible d'y pénétrer.

Il était convaincu désormais que Betty ne parviendrait pas à atteindre son objectif. Mais c'était secondaire. Ce qu'il voulait avant tout, c'était la capturer et l'interroger.

Il était déjà deux heures du matin, dimanche. Mardi, ce serait la nuit de pleine lune, et quelques heures seulement les séparaient peut-être du débarquement. Mais Dictier saurait les mettre à profit pour briser les reins de la Résistance française - à condition d'amener Betty dans une chambre de torture et qu'elle décline la liste des noms et des adresses qu'elle avait dans sa tête. Il mobiliserait la Gestapo de toutes les villes de France, mettrait en ouvre des milliers d'agents bien entraînés qui, même s'ils n'étaient pas très futés, savaient procéder à des arrestations. En deux heures, ils jetteraient en prison des centaines de cadres de la Résistance.

Au lieu du soulèvement massif sur lequel les Alliés, à n'en pas douter, comptaient pour faciliter le débarquement, les Allemands jouiraient du calme et de

346

l'ordre nécessaires pour préparer leur réaction et repousser les envahisseurs à la mer.

Il avait envoyé, pour la forme, une équipe de la Gestapo faire une descente à l'hôtel de la Chapelle, mais il était certain que Betty et les trois autres avaient décampé quelques minutes après l'arrestation de leurs camarades. Où était-elle maintenant ? Reims faisait un point de départ tout indiqué pour une attaque sur Maries, ce qui expliquait pourquoi les Corneilles avaient prévu à l'origine de se faire parachuter non loin de la ville. Dictier estimait probable que Betty passerait quand même par Reims qui, par la route ou la voie ferrée, se trouvait sur le chemin de Maries, et où l'attendait, pour lui prêter main-forte, ce qui

restait du réseau Bollinger. Il était prêt à parier qu'elle avait maintenant quitté Paris pour Reims.

Il donna des ordres pour qu'aucun des points de contrôle de la Gestapo entre les deux villes n'ignore le détail des fausses identités utilisées par Betty et son équipe. Cela aussi, c'était un peu pour la forme : soit elles avaient un autre jeu d'identités, soit elles trouveraient un moyen d'éviter les barrages.

Il appela Reims, tira Weber de son lit et lui expliqua la situation. Pour une fois, celui-ci ne fit pas obstruction. Il accepta de dépêcher deux de ses hommes surveiller la maison de Michel, deux autres se planquer auprès de la résidence de Gilberte et deux autres enfin à la maison de la rue du Bois pour protéger Stéphanie.

La migraine commençait à le gagner, mais il appela Stéphanie.

- Les terroristes britanniques sont en route pour Reims, lui annonça-t-il.

J'envoie deux hommes pour veiller sur toi.

- Merci, répondit-elle, sans se départir de son calme.

- Il est important que tu continues à te présenter au rendez-vous.

Avec un peu de chance, Betty ne soupçonnerait pas que Dieter avait infiltré

le réseau Bollinger à ce point, et elle lui tomberait dans les bras.

- N'oublie pas, nous avons changé d'endroit : ce n'est plus la crypte de la cathédrale, mais le café de la Gare. Si quelqu'un se présente, contente-toi de le ramener à la maison comme tu l'as fait avec Hélicoptère. À partir de là, la Gestapo prendra les choses en main.

347

- D'accord.

- Tu es s're ? J'ai réduit les risques au minimum, mais c'est quand même dangereux.

- J'en suis persuadée. On dirait que tu as la migraine.

- «a commence tout juste.

- As-tu ton médicament ?

- Hans l'a pris.

- Je regrette de ne pas être là pour te soigner. Il le regrettait aussi.

- J'avais envie de regagner Reims ce soir par la route, mais je ne crois pas que je puisse y arriver.

- Il n'en est pas question. Je m'en tirerai très bien. Fais-toi une piqûre, couche-toi et ne reviens que demain.

Elle avait raison : il appréhendait déjà de regagner son appartement, à moins d'un kilomètre ; il serait, de toute façon, incapable de faire le trajet jusqu'à Reims avant de s'être remis de la tension de l'interrogatoire.

- D'accord, fit-il. Je vais dormir quelques heures et je partirai au matin.

- Bon anniversaire.

- Tu t'en es souvenu ! Moi, j'avais oublié.

- J'ai quelque chose pour toi. quelque chose... de très personnel.

Il sourit malgré sa migraine.

- Oh là, là.

- Je te le donnerai demain.

- Je meurs d'impatience.

- Je t'aime.

Les mots, je t'aime aussi, lui vinrent aux lèvres, mais il hésita. Il s'était trop souvent interdit de les prononcer. Il y eut un déclic : Stéphanie avait raccroché.

39.

Le dimanche matin à la première heure, Paul Chancelier fut parachuté dans un champ de pommes de terre non loin du village de Laroque, à l'ouest de Reims, sans bénéficier des avantages - ni des risques - d'un

comité

d'accueil.

L'atterrissage ébranla douloureusement son genou blessé. Serrant les dents, il resta un moment immobile, attendant que la douleur s'estompe. Il en souffrirait par crises sans doute jusqu'à la fin de ses jours. Une fois vieux, il pourrait, après un élancement, prédire la pluie. S'il vivait jusque-là.

Au bout de cinq minutes, il se sentit capable de se remettre debout et de se débarrasser de son harnais. Il trouva la route, s'orienta aux étoiles et partit, mais il boitait sérieusement et n'avancait pas bien vite.

Percy Thwaite lui avait bricolé précipitamment l'identité d'un instituteur d'...pernay, à quelques kilomètres de là. Il allait à Reims en stop pour rendre visite à son père souffrant. Tous les papiers nécessaires, dont certains fabriqués à la hâte la veille au soir, lui avaient été apportés à

Tempsford par un motard. Sa claudication convenait fort bien à la couverture qu'on lui avait choisie : un ancien combattant blessé pouvait exercer en tant qu'instituteur alors qu'un jeune homme valide aurait déjà

été envoyé dans un camp de travail en Allemagne.

Le trajet ne présentait pas de difficultés. Contacter Betty ne pouvait se faire que par l'intermédiaire du réseau Bollinger, en misant sur l'efficacité du groupe, et en partant de l'hypothèse que Brian était le seul à être tombé entre les mains de la Ges-349

tapo. Comme tout nouvel agent parachuté à Reims, Paul contacterait Mlle Lemas. Il lui faudrait seulement se montrer particulièrement prudent.

Peu après les premières lueurs du jour, un bruit de moteur lui fit quitter la route pour se cacher derrière une rangée de pieds de vigne. Il s'agissait en fait d'un tracteur, ce qui lui parut sans risque, la Gestapo ne se déplaçant certainement jamais sur un engin agricole. Il regagna la route et leva le pouce à l'adresse du conducteur, un garçon d'une quinzaine d'années, qui transportait un chargement d'artichauts.

- Blessure de guerre ? s'informa celui-ci en désignant de la tête la jambe de Paul

- Oui, répondit Paul. Sedan, 1940.

- J'étais trop jeune, observa le garçon d'un ton de regret.

- Vous avez de la chance.

- Mais attendez un peu que les Alliés reviennent. Là, ça va barder, dit-il en lançant à Paul un regard en coulisse. Je ne peux pas vous en dire plus.

Mais vous allez voir.

Paul réfléchit. Ce garçon appartenait-il au réseau Bollinger ?

- Mais, reprit-il, est-ce que nos gens ont les armes et les munitions nécessaires ?

Si le jeune homme était dans la confidence, il saurait que les Alliés avaient largué des tonnes de matériel au cours des derniers mois.

- Nous utiliserons ce qui nous tombera sous la main. Paul ne le trouvait pas très discret. Ses propos étaient trop

vagues : il fantasmaient. Et Paul s'en tint là jusqu'à l'entrée de Reims où

le garçon le déposa. Il gagna le centre en boitillant. Le rendez-vous dans la crypte avait été remplacé par le café de la Gare, mais l'heure n'avait pas changé : aussi jusqu'à quinze heures lui restait-il plusieurs heures à

tuer.

Il entra dans le café pour prendre un petit déjeuner et reconnaître les lieux. Il demanda un café noir. Le serveur, un homme d'un certain âge, haussa les sourcils et Paul, conscient de sa bétise, s'empessa de la réparer.

- Pas la peine de dire noir ^a, j'imagine. De toute façon vous n'avez sans doute pas de lait.

Rassuré, le garçon sourit.

- Malheureusement pas, fit-il en s'éloignant.

Paul soupira. Huit mois qu'il n'avait pas effectué de mission 350

clandestine en France, et il avait oublié la tension constante qu'imposait le fait déjouer à être quelqu'un d'autre.

Il passa la matinée à sommeiller tandis que les services se succédaient dans la cathédrale, puis à treize heures trente, il retourna au café pour déjeuner. L'établissement se vida vers quatorze heures trente et il ne resta plus que lui devant un ersatz de café. ¿ quatorze heures quarante-cinq, deux hommes entrèrent et commandèrent une bière. Paul les examina soigneusement : vêtus de vieux costumes sombres croisés, ils parlaient cépages dans un français familier. Ils discutaient savamment de la floraison des vignes, une période critique qui touchait à sa fin. Ce n'était sans doute pas des agents de la Gestapo.

¿ quinze heures précises, une grande femme séduisante arriva, vêtue avec une discrète élégance d'une robe d'été en cotonnade verte et coiffée d'un chapeau de paille. Elle portait des chaussures dépareillées : une noire, une brune. Bourgeoise.

Paul était un peu surpris, car il s'attendait à une femme plus ,gée, supposition gratuite puisque Betty, à vrai dire, ne la lui avait jamais décrite. De toute façon, n'étant pas encore disposé à lui faire confiance, il se leva et quitta le café.

Il suivit le trottoir jusqu'à la gare et se planta à l'entrée pour surveiller l'établissement. Il ne risquait pas de se faire remarquer : comme toujours plusieurs personnes traînaient dans les parages attendant des amis voyageant sur le prochain train.

Il observa la clientèle du café. Une femme passa avec un petit garçon qui réclamait un g,teau ; la mère céda et entraîna l'enfant à l'intérieur. Les deux experts viticoles s'en allèrent. Un gendarme entra pour ressortir immédiatement avec un paquet de cigarettes.

La Gestapo ne semblait pas avoir tendu un piège ; personne ne paraissait le moins du monde dangereux. Peut-être les avait-on semés en changeant le lieu du rendez-vous.

Pourtant un détail intriguait Paul. O' était passé Charen-ton, l'ami de Bourgeoise qui avait sauvé Brian Standish ? S'il l'a surveillée à la cathédrale, pourquoi pas ici ? Il est vrai que pour l'instant aucun danger ne menaçait et qu'il pouvait y avoir un tas d'explications bien simples.

La mère et son enfant quittèrent le café, imités à quinze heures trente par Bourgeoise qui partit dans la direction oppo-351

sée à la gare. Paul la suivit sur le trottoir d'en face. Elle remonta la rue jusqu'à une petite voiture noire, une Simca 5. Paul traversa. Elle monta dans la voiture et mit le contact.

Paul devait maintenant prendre une décision ; sans aucune certitude que ce fût la bonne, il était cependant allé aussi loin que la prudence l'autorisait, sans se présenter directement au lieu de rendez-vous. À un moment, il fallait bien prendre des risques. Sinon, autant rester en Angleterre. Il s'approcha de la voiture et ouvrit la portière côté passager.

- Monsieur ? interrogea-t-elle en le regardant calmement.

- Priez pour moi, dit-il.

- Je prie pour la paix.

Il monta dans la voiture et s'inventa un nom de code.

- Je suis Danton, annonça-t-il. Elle embraya.

- Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé au café ? demanda-t-elle. Je vous ai tout de suite remarqué en entrant. Vous m'avez fait attendre une demi-heure, c'est dangereux.

- Je voulais être certain que ce n'était pas un piège. Elle lui jeta un bref coup d'oeil.

- Vous avez appris ce qui est arrivé à Hélicoptère.

- Oui. O' est votre ami qui l'a sauvé, Charenton ? Se dirigeant vers le sud, elle roulait bon train.

- Il travaille aujourd'hui.

- Dimanche ? que fait-il ?

- Il est pompier. C'est son tour de garde.

Voilà qui expliquait son absence. Paul s'empressa d'aborder le vrai motif de sa visite.

- O' est Hélicoptère ? Elle secoua la tête.

- Aucune idée. Ma maison n'est qu'une étape. J'accueille des gens, je

les remets à Monet. Je ne suis pas censée connaître la suite.

- Monet va bien ?

- Oui. Il m'a téléphoné jeudi après-midi pour s'assurer que Charenton était bien là.

- Pas depuis ?

- Non. Mais ça n'a rien d'extraordinaire.

- quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

- Personnellement ? Je ne l'ai jamais vu.

352

- Avez-vous entendu parler de Panthère ?

- Non.

Il resta silencieux tandis que la voiture se faufilait dans les faubourgs.

Bourgeoise ne détenait aucune information pour lui, et il devrait passer au maillon suivant de la chaîne. Elle s'arrêta dans une cour le long d'une grande maison.

- Entrez donc faire un peu de toilette, proposa-t-elle.

Il descendit de voiture. Tout semblait normal : Bourgeoise avait respecté

le rendez-vous fixé, lui avait donné le mot de passe convenu et personne ne la suivait. En revanche, elle ne lui avait fourni aucun renseignement utile et il ne savait toujours pas jusqu'à quel point le réseau Bollinger avait été infiltré ni quel danger courait exactement Betty. Bourgeoise le précéda jusqu'à la porte d'entrée qu'elle ouvrit avec sa clef. Il t,ta la brosse à

dents dans sa poche de chemise ; de fabrication française, on lui avait permis de l'emporter. Une idée soudain lui vint : au moment où Bourgeoise pénétrait dans la maison, il tira la brosse à dents de sa poche et la laissa tomber par terre juste devant la porte. Puis il entra.

- C'est grand, dit-il. «a fait longtemps que vous êtes ici ? Le papier peint sombre et démodé, les meubles massifs ne coÔncidaient pas du tout avec le style de sa propriétaire.

- Je l'ai héritée il y a trois ou quatre ans. J'aimerais bien refaire la décoration, mais les matériaux sont introuvables. Elle ouvrit une porte et s'écarta pour le laisser passer. Entrez donc, c'est la cuisine.

Il s'avança et vit deux hommes en uniforme braquant sur lui leur pistolet automatique.

40.

Une crevaison sur la nationale 3, entre Paris et Meaux, obligea le chauffeur à arrêter soudain la voiture de Dicter : un clou s'était fiché

dans le pneu. Agacé par ce retard, il arpentait nerveusement le bas-côté

pendant que le lieutenant Hesse soulevait la voiture avec le cric puis changeait la roue sans s'énervier ; quelques minutes plus tard, ils reprenaient la route.

Sous l'effet de la morphine que Hans lui avait administrée, Dicter avait dormi tard et maintenant il trouvait que le sinistre paysage industriel de la banlieue est de Paris cédait trop lentement la place aux cultures. Il aurait déjà voulu être à Reims pour voir Betty Clairret tomber dans le piège qu'il lui avait tendu.

La grosse Hispano-Suiza filait sur une longue route droite bordée de peupliers - sans doute le tracé d'une ancienne voie romaine. Au début de la guerre, Dicter avait cru que le IIP Reich, comme l'Empire romain, régnerait sur l'Europe entière et apporterait à tous ses sujets une paix et une prospérité comme ils n'en avaient jamais connu. Aujourd'hui, il n'en était plus aussi sûr.

Il s'inquiétait au sujet de sa maîtresse en danger à cause de lui ; malheureusement, se dit-il, de nos jours chacun risque sa vie : la guerre moderne met toute la population en première ligne, et la meilleure façon de protéger Stéphanie - ainsi que lui et sa famille en Allemagne - c'était de repousser le débarquement. Mais parfois il se maudissait de l'avoir impliquée si étroitement dans la mission qu'on lui avait confiée. Il menait un jeu risqué dans lequel il se servait d'elle.

354

Les combattants de la Résistance ne faisaient pas de prisonnier. Risquant sans cesse leur vie eux-mêmes, ils n'avaient aucun scrupule à se débarrasser des Français qui collaboraient avec l'ennemi - ainsi de Stéphanie, songea Dicter avec angoisse.

Il envisageait mal la vie sans elle et comprit qu'il était amoureux de cette belle courtisane dont il avait profité. Il réalisait maintenant sa méprise, ce qui exacerba d'autant son désir d'être déjà à Reims auprès d'elle.

Grâce au peu de circulation dimanche après-midi, ils avançaient rapidement.

La seconde crevaison se produisit alors qu'ils étaient à moins d'une heure de Reims. Dicter en aurait hurlé d'exaspération. Encore un clou. Les pneus en temps de guerre sont-ils de si mauvaise qualité, se demanda-t-il, ou bien les Français sèment-ils délibérément leurs vieux clous sur la chaussée en sachant pertinemment que neuf véhicules sur dix appartiennent aux troupes d'occupation ?

La voiture ne disposait que d'une seule roue de secours : il fallait donc réparer. Ils l'abandonnèrent et durent parcourir à pied environ un kilomètre et demi, avant de trouver une ferme. Toute une famille était assise autour des reliefs d'un substantiel déjeuner dominical : du fromage et des fraises, ainsi que plusieurs bouteilles de vin vides s'épalaient sur la table. Seuls les paysans étaient bien nourris en France. Dicter obligea le fermier à atteler son cheval et à les conduire avec sa charrette jusqu'à

la prochaine agglomération.

L'unique pompe à essence du village se dressait sur la place devant l'échoppe du charron ; malgré l'écriteau ' Fermé ^a accroché à la fenêtre, ils frappèrent énergiquement et finirent par réveiller de sa sieste un garagiste maussade. L'homme fit démarrer un camion décrépi au volant duquel il partit, Hans assis auprès de lui.

Dicter s'installa dans la salle sous les regards convergents de trois jeunes enfants dépenaillés. L'épouse du garagiste, une femme lasse aux cheveux dépeignés, s'affairait dans la cuisine mais ne lui proposa même pas un verre d'eau fraîche. Soudain Dicter pensa de nouveau à Stéphanie.

- Est-ce que je peux téléphoner ? demanda-t-il courtoisement, ayant avisé

un téléphone dans l'entrée. Bien entendu, je paierai la communication.

355

- C'est pour o ? grogna-t-elle en lui lançant un regard hostile.

- Pour Reims.

Elle acquiesça et nota l'heure qu'indiquait la pendule posée sur la cheminée. Dicter demanda à la standardiste le numéro de la maison de la rue du Bois. Une voix bourrue répéta aussitôt le numéro avec un accent provincial marqué. Soudain sur ses gardes, Dicter répondit en

français :

- Ici Pierre Charenton.

Il retrouva la voix de Stéphanie à l'autre bout du fil :

- Mon chéri.

Prudente, elle avait répondu en imitant Mlle Lemas.

- Tout va bien ? lui demanda-t-il soulagé.

- J'ai capturé un autre agent ennemi pour toi, annonça-t-elle calmement.

- Mon Dieu... Bien joué ! Comment est-ce arrivé ?

- Je l'ai trouvé au café de la Gare et je l'ai amené ici. Dictier ferma les yeux. Si jamais cela s'était mal passé - si

jamais un détail quelconque avait attiré sur elle les soupçons de l'agent -

elle aurait pu être morte à l'heure actuelle.

- Et ensuite ?

- Tes hommes l'ont ligoté. Il ne s'est pas débattu.

Elle avait dit il. Il ne s'agissait donc pas de Betty. Dictier était déçu.

Mais sa stratégie était payante. Cet homme était le second agent allié à

tomber dans le piège.

- Comment est-il ?

- Un homme jeune qui boite et à qui il manque la moitié d'une oreille.

- qu'as-tu fait de lui ?

- Il est par terre dans la cuisine. Je m'apprêtais à appeler Sainte-Cécile pour qu'on vienne le chercher.

- Non, enferme-le dans la cave. Je veux lui parler avant Weber.

- O es-tu ?

- Dans un village. Nous avons crevé.
- Dépêche-toi.
- Je devrais être ici dans une heure ou deux.
- Bon.
- Comment vas-tu ?
- Bien.

356

- Vraiment, comment te sens-tu ? insista Dicter en quête d'une réponse plus précise.
- Comment je me sens ? Elle marqua un temps. C'est une question que tu ne poses pas en général.

Dicter hésita.

- Je ne te demande généralement pas non plus de capturer des terroristes.
- Je me sens bien, fit-elle avec tendresse. Ne t'inquiète pas pour moi.
- que ferons-nous après la guerre ? s'enquit-il sans l'avoir prévu.

Silence surpris à l'autre bout du fil.

- Bien s'r, continua Dicter, la guerre pourrait aussi bien se poursuivre dix ans que se terminer dans deux semaines. Alors que ferons-nous ?

Elle retrouva un peu de son sang-froid, mais il percevait un frémissement inhabituel dans sa voix lorsqu'elle demanda à son tour :

- qu'aimerais-tu faire ?
- Je ne sais pas.

Mais cette réponse ne le satisfaisait pas et il finit par balbutier :

- Je ne veux pas te perdre.
- Oh !...

Il attendit qu'elle ajoute quelque chose.

- ¿ quoi penses-tu ? insista-t-il.

Elle ne disait toujours rien, mais un son bizarre lui révéla qu'elle pleurait. Lui-même avait la gorge serrée. Il surprit le regard de la femme du garagiste qui chronométrait la durée de la communication. Il avala sa salive et détourna la tête, ne voulant pas qu'une étrangère remarque son trouble.

- Je ne vais pas tarder, dit-il. Nous bavarderons tout à l'heure.

- Je t'aime, conclut-elle.

Il jeta un nouveau coup d'œil à la femme du garagiste qui continuait à le dévisager. qu'elle aille au diable, songea-t-il.

- Je t'aime aussi, murmura-t-il. Puis il raccrocha.

41.

Le trajet de Paris à Reims demanda le plus clair de la journée aux Corneilles.

Elles franchirent sans encombre tous les contrôles. Leurs nouvelles identités passaient aussi bien que les précédentes et personne ne remarqua les retouches de la photographie de Betty.

De fréquents arrêts au milieu de nulle part retardaient le train qui s'arrêtait alors un temps interminable. Assise dans le wagon surchauffé, Betty piaffait d'impatience pendant ces précieuses minutes qui s'écoulaient, inutiles. Elle comprenait la raison de ces haltes : les bombardiers de l'Air Force américaine et de la RAF avaient, par endroits, détruit les voies. Puis le train repartait à petite vitesse, ce qui permettait d'observer les équipes de réparation d'urgence qui découpaient les rails tordus et ramassaient les traverses brisées pour réparer la voie.

Ces retards - et c'était une consolation pour Betty - exaspéreraient encore plus Rommel lorsqu'il tenterait de déployer ses troupes pour repousser le débarquement.

Une boule glacée obstruait sa poitrine quand ses pensées, avec une régularité douloureuse, ne cessaient de revenir à Diana et Maude. On les avait certainement interrogées, probablement torturées et peut-être tuées.

Betty connaissait Diana depuis toujours, et c'était elle qui devrait annoncer ce qui s'était passé à son frère William. La mère de Betty serait sans doute bouleversée elle aussi car elle avait en partie élevé Diana.

On commença à apercevoir des vignobles, puis des caves à

358

Champagne le long de la voie et, peu après seize heures, les Corneilles arrivèrent enfin à Reims. Les craintes de Betty étaient avérées : elles n'exécuteraient pas leur mission ce dimanche soir. ȧ l'épreuve de ces vingt-quatre heures supplémentaires en territoire occupé s'ajoutait le problème très précis de la nuit : oȧ les Corneilles la passeraient-elles ?

Reims, à la différence de Paris, ne proposait pas de quartiers chauds avec des hôtels louches tenus par des propriétaires sans curiosité, ni de religieuses prêtes à cacher dans leur couvent quiconque demandait asile.

Pas davantage de ruelles sombres oȧ les sans-abri dormaient parmi les poubelles sans que la police se soucie d'eux.

Betty connaissait trois cachettes possibles, l'hôtel particulier de Michel, l'appartement de Gilberte et la maison de Mlle Lemas rue du Bois, toutes trois probablement surveillées, malheureusement cela dépendait du degré

d'infiltration du réseau Bollinger par la Gestapo. Si Dicter Franck avait été chargé de l'enquête, il lui fallait craindre le pire. Aller vérifier sur place restait la seule solution.

- Nous allons une nouvelle fois nous séparer, annonça-t-elle aux autres.

quatre femmes ensemble, c'est trop voyant. Ruby et moi partirons en premier, Greta et Jelly à cent mètres derrière nous.

Elles commencèrent par l'adresse de Michel, non loin de la gare - domicile conjugal de Betty, elle le considérait cependant comme sa maison à lui : quatre femmes pouvaient aisément y vivre. Mais la Gestapo, à coup sȧr, connaissait l'endroit : ce serait bien étonnant qu'aucun des hommes faits prisonniers dimanche dernier n'en ait révélé l'adresse sous la torture.

La maison était située dans une rue animée où se trouvaient plusieurs magasins. Tout en avançant, Betty inspectait subrepticement chaque voiture en stationnement tandis que Ruby examinait maisons et boutiques. La propriété de Michel était un bâtiment étroit et tout en hauteur au milieu d'une élégante rangée de bâtiments du XVIII^e siècle. La petite cour sur le devant s'ornait d'un magnolia. Tout semblait calme et silencieux, rien ne bougeait aux fenêtres. Il y avait de la poussière sur le pas de la porte.

À leur premier passage, elles n'aperçurent rien de suspect. Pas de terrassier en train de creuser la chaussée, pas de consomm-

mateur vigilant installé à la terrasse de Chez Régis, personne lisant son journal, appuyé à un poteau télégraphique.

Elles revinrent par l'autre trottoir : devant la boulangerie, deux hommes en costume, assis à l'avant d'une traction avant noire, fumaient en ayant l'air de s'ennuyer.

Betty tressaillit : ils ne reconnaîtraient pas, sous sa perruque noire, la fille de l'avis de recherche, mais son pouls quand même battit plus fort et elle hâta le pas. Un moment elle guetta un cri derrière elle, comme rien ne venait, elle finit par tourner au coin en respirant plus calmement.

Elle ralentit l'allure. Elle avait eu raison de se méfier : la maison de Michel était inutilisable - intégrée à un ensemble sans ouverture sur l'autre façade, elle n'offrait aucune chance aux Corneilles de déjouer la vigilance de la Gestapo.

Elle passa en revue les deux autres possibilités : le studio de Gilberte où

Michel vivait sans doute toujours, s'il n'avait pas été capturé, disposait d'un accès par l'arrière bien utile ; mais, trop exigü, il ne pouvait pas offrir à quatre personnes de passage des conditions de séjour assez décentes pour ne pas attirer l'attention des autres locataires.

Ne restait plus que la maison de la rue du Bois que Betty connaissait pour s'y être rendue deux fois. Elle disposait de plusieurs chambres et Mlle Lemas serait certainement disposée à nourrir des hôtes imprévus. Depuis des années maintenant, elle abritait agents britanniques, aviateurs abattus en plein vol et prisonniers de guerre évadés. Peut-être saurait-elle ce qu'il était advenu de Brian Standish.

Les quatre Corneilles partirent à pied, toujours deux par deux, à une

centaine de mètres les unes des autres, et couvrirent en une demi-heure les deux ou trois kilomètres qui séparaient la maison du centre de la ville.

La rue du Bois était une paisible artère de banlieue où une équipe de surveillance aurait du mal à passer inaperçue et il n'y avait qu'une seule voiture garée dans les parages ; d'ailleurs c'était une Peugeot 201, vide et beaucoup trop lente pour la Gestapo.

Betty et Ruby effectuèrent un premier passage : tout semblait normal. Seul détail inhabituel, la Simca 5, en général dans le garage, stationnait dans la cour. Betty ralentit le pas et jeta subrepticement un coup d'œil par la fenêtre. Elle ne vit per-360

sonne, mais Mlle Lemas n'utilisait que rarement le salon démodé, avec son piano soigneusement épousseté, ses coussins jamais affaissés et sa porte perpétuellement fermée, sauf pour les réceptions officielles. Ses invités clandestins se tenaient toujours dans la cuisine, à l'arrière du b,timent, où ils ne risquaient pas d'être vus par les passants.

Au moment où Betty longeait le seuil, un objet sur le sol attira son regard. C'était une brosse à dents. Sans s'arrêter, elle se pencha et la ramassa.

- Vous avez besoin de vous laver les dents ? s'étonna Ruby.

- On dirait celle de Paul. Elle était presque certaine que c'était bien celle de Paul, même si on devait en trouver en France des centaines voire des milliers comme celle-ci.

- Est-ce qu'il pourrait être ici ?

- Peut-être.

- Pourquoi serait-il venu ?

- Je ne sais pas. Pour nous avertir d'un danger, qui sait ? Elles firent le tour du p,té de maisons, laissant à Greta et à

Jelly le temps de les rejoindre avant de s'approcher une nouvelle fois de la maison.

- Cette fois, nous irons ensemble, déclara-t-elle. Greta et Jelly, frappez à la porte.

- Ouf, mes aÔeux, fit Jelly, j'ai les pieds en bouillie.

- Pour plus de précaution, Ruby et moi passerons par-derrière. Ne parlez pas de nous, attendez seulement que nous arrivions.

Elles remontèrent la rue, ensemble cette fois. Betty et Ruby entrèrent dans la cour, passèrent devant la Simca 5 et se glissèrent à pas de loup vers la porte de derrière. La cuisine occupait presque toute la largeur et ouvrait sur le fond du terrain par une porte encadrée par deux fenêtres. Betty ne risqua un coup d'œil à l'intérieur qu'au tintement métallique de la sonnette.

Son cour s'arrêta.

Trois personnes se tenaient dans la cuisine : deux hommes en uniforme et une grande femme avec une somptueuse chevelure rousse, assurément pas Mlle Lemas.

En une fraction de seconde, Betty remarqua que tous trois ne regardaient plus la fenêtre mais avaient machinalement tourné la tête vers la porte d'entrée.

De nouveau elle plongea pour qu'on ne la voie pas.

361

Il fallait réfléchir rapidement. De toute évidence, les hommes étaient des agents de la Gestapo, et la femme, une collaboratrice qui se faisait passer pour Mlle Lemas. Même de dos, elle lui avait paru vaguement familière : un détail dans l'élégant drapé de sa robe d'été verte éveillait un souvenir dans la mémoire de Betty.

La planque était perdue pour elle et servait maintenant de piège pour les agents alliés. Le pauvre Brian Standish avait dû tomber droit dedans. Betty se demanda s'il était toujours en vie. En proie à une froide détermination, elle dégaina son pistolet et Ruby fit de même.

- Ils sont trois, murmura-t-elle à Ruby. Deux hommes et une femme. Nous allons abattre les hommes, dit-elle. D'accord ?

Elle prit une profonde inspiration. Ce n'était pas le moment de faire du sentiment.

Ruby acquiesça. Dieu merci, Ruby avait la tête froide.

- Je préférerais garder la femme en vie pour l'interroger, mais si elle tente de s'échapper, nous la liquiderons.

- Compris.

- Les hommes sont à gauche, et la femme va sans doute se diriger vers la porte. Prends cette fenêtre, je m'occuperai de l'autre. Vise l'homme le plus proche de toi. Tire en même temps que moi.

Elle se glissa à l'autre bout de la maison et s'accroupit sous la fenêtre.

Elle avait le souffle court, le cœur battant, mais l'esprit aussi clair que si elle jouait aux échecs. Sans aucune expérience du tir à travers une vitre, elle décida de faire feu à trois reprises, très rapidement : d'abord pour faire voler le carreau en éclats, ensuite pour abattre son homme et enfin pour être sûre de son coup. Elle ôta le cran de sûreté de son pistolet et le braqua vers le ciel. Puis elle se redressa et regarda par la fenêtre.

Les deux hommes, pistolet à la main, faisaient face à la porte du couloir.

Betty braqua son arme sur le plus proche. La femme avait disparu mais, au moment où Betty regardait, elle ouvrait la porte de la cuisine. Greta et Jelly s'avancèrent, sans méfiance ; puis elles aperçurent les hommes de la Gestapo. Greta poussa un petit cri de frayeur. Quelqu'un parla - Betty n'entendit pas précisément - puis Greta et Jelly levèrent les mains en l'air.

362

La fausse Mlle Lemas entra derrière elles dans la cuisine. En voyant son visage, Betty eut un choc. Elle l'avait déjà vue. Un instant plus tard, elle se rappela où. La femme se trouvait sur la place de Sainte-Cécile le dimanche précédent avec Dieter Franck. Betty avait pensé qu'elle était la maîtresse de l'officier. De toute évidence, son rôle était plus étendu.

Presque en même temps, la femme aperçut le visage de Betty derrière la fenêtre ; bouche bée, ouvrant de grands yeux, elle leva la main pour désigner ce qu'elle venait de voir. Les deux hommes se retournèrent. Betty pressa la détente. Le fracas de la détonation parut se confondre avec le bruit du verre brisé. Tenant son arme d'une main ferme, elle tira encore à

deux reprises. Une seconde plus tard, Ruby l'imita. Les deux hommes s'écroulèrent.

Betty ouvrit toute grande la porte de derrière et entra. La jeune femme

avait déjà tourné les talons et se précipitait vers la porte d'entrée.

Betty braqua son arme, trop tard : une fraction de seconde et la femme était dans le vestibule hors de sa portée. Intervenant, avec une surprenante rapidité, Jelly se précipita vers la porte. On entendit un bruit de corps qui tombaient et de mobilier brisé.

Betty traversa la cuisine, pour constater que Jelly avait plaqué la femme contre le carrelage du couloir, mais aussi brisé les pieds délicatement incurvés d'une table rognon, fracassé un vase chinois posé sur la table et fait valser son bouquet de fleurs séchées. Comme la Française essayait de se relever, Betty braqua son pistolet sur elle, mais elle n'eut pas à

tirer. Réagissant avec une remarquable vivacité, Jelly empoigna la crinière rousse et cogna la tête sur les carreaux jusqu'au moment où elle cessa de se débattre. La femme portait des chaussures dépareillées, une noire et une marron.

Betty se retourna pour regarder les deux hommes qui gisaient immobiles sur le sol de la cuisine. Elle ramassa leurs armes et les empocha. Inutile de laisser traîner des pistolets que l'ennemi risquait d'utiliser. Pour l'instant, les quatre Corneilles étaient sauvées.

Betty fonctionnait à l'adrénaline. Le moment redoutable viendrait, elle le savait, lorsqu'elle penserait à l'homme qu'elle avait tué. Même si on l'oubliait sur le moment, la gravité d'un tel geste finissait toujours par revenir vous hanter. Dans quelques

363

heures, quelques jours, Betty se demanderait si le jeune homme en uniforme avait laissé derrière lui une veuve, des orphelins. Mais, dans l'immédiat, elle réussissait à chasser ces idées, à ne penser qu'à sa mission.

- Jelly, dit-elle, surveille la femme. Greta, trouve de la ficelle et attache-la à une chaise. Ruby, monte t'assurer qu'il n'y a personne d'autre dans la maison. Je vais inspecter le sous-sol.

Elle dévala l'escalier jusqu'à la cave. Là, sur le sol en terre battue, elle aperçut la silhouette d'un homme ligoté et b,illoné. Le b,illon recouvrait une grande partie de son visage, mais elle constata qu'il avait la moitié d'une oreille arrachée.

Elle lui ôta son b,illon, se pencha et lui donna un long baiser

passionné.

- Bienvenue en France.

- quel accueil ! fit-il en souriant.

- J'ai ta brosse à dents.

- Un réflexe de toute dernière minute, car je n'étais pas tout à fait s'œr de la rousse.

- Je me suis davantage méfiée.

- Dieu soit loué.

Elle prit sous son revers le petit canif et entreprit de couper les cordes qui le ligotaient.

- Comment es-tu arrivé ici ?

- J'ai été parachuté hier soir.

- Pourquoi ?

- Parce que, manifestement, la Gestapo utilise la radio de Brian. J'ai voulu t'avertir.

- Je suis si contente que tu sois ici ! fit-elle en se jetant à son cou.

Il la serra contre lui et l'embrassa.

- J'ai donc bien fait de venir ! Ils remontèrent.

- Regardez qui j'ai trouvé dans la cave, annonça Betty. Les Corneilles attendaient des instructions. Betty réfléchit un moment. Vingt minutes s'étaient écoulées depuis la fusillade. Les voisins avaient d'œ entendre les coups de feu mais, en ce temps-là, rares étaient les citoyens français qui se précipitaient pour appeler la police : ils craignaient de se faire interroger par la Gestapo. Elle ne voulait toutefois pas prendre de risques inutiles ; il fallait déguerpir le plus vite possible.

364

Elle se tourna vers la fausse Mlle Lemas, maintenant ligotée à une chaise de cuisine. Elle savait ce qu'elle avait à faire et son cour se serrait à

cette idée.

- quel est votre nom ? lui demanda-t-elle.

- Stéphanie Vinson.

- Vous êtes la maîtresse de Dicter Franck.

P,le comme un linge, elle gardait cependant un air provocant, et Betty admit en son for intérieur qu'elle était vraiment belle.

- Il m'a sauvé la vie.

Voilà donc comment Franck s'est acquis sa fidélité, se dit Betty. Peu importe : quel qu'en soit le mobile, une trahison reste une trahison.

- Vous avez conduit Hélicoptère jusqu'à cette maison pour le livrer.

Elle ne répondit rien.

- Il est vivant ou mort ?

- Je ne sais pas.

- Vous l'avez amené ici lui aussi, reprit Betty en désignant Paul. Vous auriez aidé la Gestapo à nous capturer tous.

Sa voix vibra de colère tandis qu'elle imaginait le sort auquel, pour l'instant, Paul avait échappé. Stéphanie baissa les yeux. Betty passa derrière la chaise et dégaina son pistolet.

- Vous êtes française et pourtant vous avez collaboré avec la Gestapo.

Vous auriez pu tous nous faire tuer.

Voyant ce qui se préparait, les autres s'écartèrent pour ne pas rester dans sa ligne de feu. Stéphanie ne pouvait pas voir le pistolet, mais elle sentait ce qui se passait.

- qu'allez-vous faire de moi ? murmura-t-elle.

- Si nous vous abandonnons ici, déclara Betty, vous signalerez à Dicter Franck combien nous sommes, vous lui donnerez notre signalement ; ainsi vous l'aidez à nous capturer et à nous supprimer.

Elle ne répondit pas. Betty appuya le canon de son arme contre la nuque de Stéphanie.

- Pouvez-vous justifier votre attitude ?

- J'ai fait ce que j'avais à faire. Est-ce que ce n'est pas notre cas à tous ?

- Exactement, dit Betty et elle pressa à deux reprises la détente.

365

Le fracas de la détonation retentit dans l'espace confiné. Du sang jaillit du visage de la femme en éclaboussant le bas de son élégante robe verte ; elle s'affaissa sans bruit. Jelly tressaillit, Greta se détourna. Même Paul devint blême. Seule Ruby resta impassible. Rompant le silence, Betty déclara :

- Fichons le camp d'ici.

42.

Il était six heures du soir lorsque Dicter se gara devant la maison de la rue du Bois. Après ce long voyage, la voiture bleu ciel était couverte de poussière et de cadavres d'insectes. Au moment où il ouvrait la portière, le soleil du soir en glissant derrière un nuage plongea soudain la petite rue paisible dans l'ombre. Il frissonna.

Il ôta ses grosses lunettes - ils avaient roulé capote baissée - et passa ses doigts dans ses cheveux pour les discipliner.

- Attendez-moi ici, Hans, je vous prie, ordonna-t-il, car il voulait être seul avec Stéphanie.

Il ouvrit la porte et entra dans le petit jardin : il remarqua l'absence de la Simca 5 et la porte grande ouverte sur le garage vide. Stéphanie avait-elle eu besoin de la voiture ? Pour aller où ? Elle devait l'attendre ici, gardée par deux agents de la Gestapo.

Il remonta l'allée et tira le cordon de sonnette. Le tintement de la cloche s'éteignit et un silence étrange s'appesantit sur la maison. Par la fenêtre, il regarda dans le salon, mais il était toujours désert. Il sonna une nouvelle fois. Pas de réponse. Il se pencha pour regarder par la fente de la boîte à lettres et il n'entrevit que quelques marches de l'escalier, un tableau représentant une scène de montagne et la porte de la cuisine entrouverte. Rien ne bougeait.

Jetant un coup d'œil à la maison voisine, il eut juste le temps de voir

un visage disparaître rapidement d'une fenêtre, un rideau retomber.

Contournant la maison, il traversa la cour

367

pour gagner le jardin : les deux fenêtres étaient cassées et la porte grande ouverte. L'appréhension l'étreignait. que s'était-il passé ?

- Stéphanie ? appela-t-il.

Personne ne répondait. Il entra dans la cuisine. Il ne comprit tout d'abord pas ce qui se présentait à sa vue : une sorte de paquet attaché à une chaise de cuisine avec des bouts de ficelle, comme un corps de femme dont la partie supérieure n'était plus qu'un amas sanguinolent. Très vite son expérience de policier lui permit de comprendre qu'il s'agissait d'une tête humaine qu'une balle avait fait voler en éclats. Puis il remarqua les chaussures dépareillées du cadavre, une noire et une marron et il comprit que c'était Stéphanie. Il poussa un hurlement d'horreur, porta ses mains à

ses yeux et s'effondra à genoux, secoué par les sanglots.

Au bout d'un moment, il s'obligea à analyser la scène. Le policier, toujours vivant en lui, remarqua le sang sur le bas de sa robe et conclut qu'on lui avait tiré une balle dans la nuque. Un geste de miséricorde peut-

être, pour lui épargner la terreur de voir la mort en face. On a tiré deux balles, se dit-il. C'étaient les plaies béantes à la sortie des projectiles qui avaient donné un aspect si effroyable à son ravissant visage, détruisant les yeux et le nez, mais laissant intactes les lèvres sensuelles maculées de sang. Sans les chaussures, il ne l'aurait pas reconnue. Ses yeux s'emplirent de larmes.

Il ressentait comme une atroce blessure : il n'avait pas encore connu un choc comparable à cette brutale révélation : elle n'était plus. Plus jamais elle ne lui lancerait ce regard orgueilleux, plus jamais elle ne ferait tourner les têtes en traversant une salle de restaurant ; plus jamais il ne la verrait remonter ses bas de soie le long de ses mollets parfaits. Son élégance et son esprit, ses craintes et ses désirs, tout cela avait été

balayé, anéanti. Il avait l'impression que c'était lui qu'on avait abattu et qu'il avait perdu là une partie de lui-même. Il murmura son nom : du moins lui restait-il cela.

Là-dessus il entendit une voix derrière lui. Surpris, il poussa un cri. Le bruit recommença : un grognement inintelligible mais humain. Il se releva d'un bond et se retourna en essuyant ses larmes. Il remarqua alors les deux hommes qui gisaient sur le sol : les agents - en uniforme - de la Gestapo qui devaient ser-368

vir de gardes du corps à Stéphanie. Ils n'avaient pas réussi à la protéger, mais du moins s'étaient-ils sacrifiés pour y parvenir.

L'un d'eux en tout cas, qui gisait immobile ; l'autre essayait de parler : un garçon d'environ vingt ans, avec des cheveux noirs et une petite moustache, sa casquette tombée sur le linoléum auprès de sa tête.

Dictier traversa la pièce et vint s'agenouiller auprès de lui. Il observa les blessures de la poitrine : l'homme avait été abattu par-derrière et gisait dans une mare de sang. Sa tête était agitée de soubresauts et il remuait les lèvres. Dictier se pencha vers lui.

- De l'eau, murmura l'homme.

Il se vidait de son sang. Les blessés demandaient toujours de l'eau quand la fin approchait, Dictier le savait : il l'avait appris dans le désert. Il trouva une tasse, l'emplit au robinet et la porta aux lèvres de l'homme.

Celui-ci la vida d'un trait, l'eau ruisselant de son menton sur sa tunique tachée de sang.

Dictier savait que l'état du jeune homme nécessitait un médecin, mais il voulait d'abord comprendre ce qui s'était passé ici ; s'il attendait, l'homme risquait de rendre son dernier soupir sans lui avoir dit ce qu'il savait. Dictier n'hésita qu'un instant, le blessé n'étant pas irremplaçable.

Il commencerait par le questionner ; il appellerait ensuite un docteur.

- qui était-ce ? dit-il en se penchant pour entendre le chuchotement du mourant.

- quatre femmes, fit l'homme d'une voix rauque.

- Les Corneilles, murmura Dictier rageusement.

- Deux devant... deux par-derrière.

Dictier hocha la tête. Il se représentait sans mal la succession des

événements. Stéphanie était allée à la porte d'entrée lorsqu'on avait frappé. Les hommes de la Gestapo étaient restés là, sur leurs gardes, tournés vers le vestibule. Les terroristes s'étaient glissés jusqu'aux fenêtres de la cuisine et les avaient abattus par-derrrière. Ensuite...

- qui a tué Stéphanie ?

- De l'eau...

Au prix d'un effort de volonté, Dictier se maîtrisa. Il alla jusqu'à

l'évier, emplit de nouveau la tasse et la posa contre les lèvres de l'homme. Celui-ci but d'un trait et poussa un soupir de soulagement, qui s'acheva en un horrible gémissment.

- qui a tué Stéphanie ? répéta Dictier.

369

- La plus petite, dit l'homme de la Gestapo.

- Betty, marmonna Dictier, envahi par un brulant désir de vengeance.

- Désolé, major..., murmura l'homme.

- Comment est-ce arrivé ?

- Vite... très vite.

- Racontez-moi.

- Elles l'ont attachée... lui disant qu'elle avait trahi... le canon appuyé sur la nuque... puis elles sont parties.

- qu'elle avait trahi ? répéta Dictier. L'homme confirma. Dictier réprima un sanglot.

- Elle n'a pourtant jamais abattu quelqu'un d'une balle dans la nuque, s'indigna-t-il d'une voix étranglée.

L'homme de la Gestapo ne l'entendit pas. Ses lèvres étaient immobiles et il ne respirait plus. Dictier lui ferma doucement les yeux

- Repose en paix, dit-il.

Et, tournant le dos au cadavre de la femme qu'il aimait, il s'approcha

du téléphone.

43.

Ce ne fut pas facile d'entasser cinq personnes dans la Simca 5. Ruby et Jelly s'installèrent sur la rudimentaire banquette arrière, Paul se mit au volant, Greta à la place du passager, Betty sur ses genoux.

En temps ordinaire, cela aurait déclenché des fous rires, mais avoir tué trois personnes et failli tomber entre les mains de la Gestapo assombrissaient leur humeur. Elles se tenaient plus que jamais sur leurs gardes, prêtes à réagir immédiatement, avec une idée obsédante en tête : survivre.

Betty guida Paul jusqu'à la rue parallèle à celle de Gilberte, celle où, il y avait de cela sept jours exactement, elle était venue avec son mari blessé. ...coutant ses recommandations, Paul se gara presque au bout de la ruelle.

- Attends ici, dit-elle. Je vais inspecter les lieux.

- Bon sang, fit Jelly, ne traînez pas.

- Je vais me dépêcher.

Betty s'extirpa de la voiture et descendit la rue en longeant l'atelier jusqu'à la porte. Elle traversa en hâte le jardin et se glissa dans l'immeuble, le couloir était désert, tout semblait calme. Elle monta à pas de loup jusqu'au grenier.

Elle s'arrêta devant l'appartement de Gilberte ; il offrait un spectacle consternant : ce qui restait de la porte, qui avait été enfoncée, ne tenait plus que par un gond. Elle tendit l'oreille mais ne perçut aucun bruit ; l'effraction doit remonter à plusieurs jours, estima-t-elle en s'avançant prudemment.

On s'était livré à une fouille sommaire : les coussins des 371

sièges avaient été déplacés et les placards du petit coin cuisine ouverts.

La chambre était dans le même état : commode démontée, penderie béante, et quelqu'un avait piétiné le lit avec des bottes sales.

Elle s'approcha de la fenêtre pour inspecter la rue : une traction avant noire stationnait en face de l'immeuble, deux hommes assis à l'avant.

Tout cela n'est pas brillant, récapitula Betty. quelqu'un a parlé et Dicter Franck en a tiré le maximum. Il a minutieusement suivi une piste qui l'a d'abord conduit à Mlle Lemas, puis à Brian Standish et, pour finir, à

Gilberte. Et Michel ? Est-il prisonnier ? Sans doute.

Elle pensa à Dicter Franck et au frisson de peur qu'elle avait ressenti en étudiant la courte notice biographique inscrite par le MI6 au verso du cliché d'archivé. Elle réalisait maintenant que sa frayeur aurait dû être encore plus intense. Intelligent et obstiné, il avait failli la cueillir à

Chatelle, fait placarder son portrait dans tout Paris, arrêté et interrogé ses camarades l'un après l'autre.

Elle ne l'avait aperçu que deux fois, et quelques brefs instants seulement.

Elle se rappelait pourtant son visage : on y lisait intelligence et énergie, assorties d'une détermination qui pouvait facilement devenir impitoyable. Absolument persuadée qu'il suivait toujours sa piste, elle résolut de se montrer encore plus vigilante.

Elle regarda le ciel : plus que trois heures environ avant la nuit, et elle regagna précipitamment la Simca 5.

- Rien à faire, annonça-t-elle en se glissant dans la voiture. On a perquisitionné l'appartement et la Gestapo surveille la façade.

- Bon sang, fit Paul. Où allons-nous maintenant ?

- Je connais une autre adresse, dit Betty. Retournons en ville.

Elle se demandait pendant combien de temps encore le petit moteur de cinq cents centimètres cubes réussirait à faire avancer la Simca 5 surchargée.

S'il ne fallait pas plus d'une heure pour qu'on découvre les corps dans la maison de la rue du Bois, combien faudrait-il de temps à la police et aux hommes de la Gestapo à Reims pour donner l'alerte et faire rechercher la voiture de Mlle Lemas ? Dicter n'avait aucun moyen de

372
contacter ceux qui étaient en train de patrouiller, mais la relève, elle,

aurait reçu ses instructions. Betty ignorait l'heure du changement d'équipe, mais elle savait qu'il ne lui restait presque plus de temps.

- Allons jusqu'à la gare, dit-elle. Nous abandonnerons la voiture là-bas.
- Bonne idée, fit Paul. Ils penseront peut-être que nous avons quitté la ville.

Betty scrutait les rues, à l'affût des Mercedes de l'Armée ou des Citroën noires de la Gestapo, retenant son souffle à la vue de deux gendarmes qui faisaient leur ronde. Ils parvinrent cependant au centre de la ville sans incident. Paul se gara à proximité de la gare, et tous s'éloignèrent au plus vite du véhicule compromettant.

- Maintenant, il faut que j'agisse seule, annonça Betty. Allez tous m'attendre à la cathédrale.
- J'y ai passé tellement d'heures aujourd'hui, plaisanta Paul, que tous mes péchés ont dû m'être pardonnés.
- Prie le ciel que nous trouvions un endroit pour la nuit, lui lança Betty en s'éloignant rapidement.

Elle retourna dans la rue où habitait Michel. 50 cent mètres de sa maison se trouvait le bar Chez Régis. Betty entra. Le propriétaire, Alexandre Régis, fumait, assis derrière le comptoir. Il lui fit un signe de la tête, mais ne dit rien.

Elle se dirigea vers une porte avec l'inscription ' Toilettes ^a qui ouvrait sur un petit couloir dont le fond ressemblait à un placard ; mais Betty l'ouvrit sans hésiter et grimpa l'escalier aux marches raides, qu'il dissimulait en réalité. En haut, une lourde porte avec un judas. Betty frappa, veillant à ce qu'on puisse bien voir son visage. quelques instants plus tard, Même Régis, la mère du propriétaire, vint lui ouvrir.

Betty entra dans une vaste pièce aux fenêtres masquées par d'épais rideaux.

Le décor était assez sommaire : une carquette, des murs peints en brun et quelques ampoules nues au plafond. Au fond, une roulotte, et un bar dans un coin. Autour d'une grande table ronde, quelques hommes jouaient aux cartes.

Il s'agissait d'un tripot clandestin.

Michel aimait jouer gros au poker et n'était pas regardant sur le choix de ses partenaires : il passait donc de temps en temps une soirée ici, et Betty, qui ne jouait jamais, venait parfois

373

suivre la partie un moment : Michel prétendait qu'elle lui portait chance.

C'était un bon endroit pour se cacher de la Gestapo et Betty avait espéré

le trouver là ; mais, ne voyant pas le visage qu'elle cherchait, elle céda à la déception.

- Merci, Même, dit-elle à la mère d'Alexandre.

- «a fait plaisir de te voir. Comment vas-tu ?

- Bien. Vous n'avez pas vu mon mari ?

- Ah, le charmant Michel. Pas ce soir, je regrette.

Les gens qui fréquentaient le club ne connaissaient pas les activités de Michel dans la Résistance.

Betty s'approcha du bar et s'assit sur un tabouret, adressant un sourire à

la barmaid, une femme entre deux ,ges au rouge à lèvres très voyant.

C'était Yvette Régis, l'épouse d'Alexandre.

- Vous avez du scotch ?

- Bien s'r, répondit Yvette. Pour ceux qui ont les moyens. Elle exhiba une bouteille de Dewar et lui en versa une

rasade.

- Je cherche Michel, expliqua Betty.

- «a fait bien une semaine que je ne l'ai pas vu.

- Bon sang, fit Betty en buvant une gorgée. J'attends quand même un moment, au cas o' il se montrerait.

Dictier était au désespoir. Betty se révélait décidément très maligne : elle avait évité son piège. Bien qu'elle fût certainement quelque part dans Reims, il n'avait aucun moyen de la coincer.

Les membres de la Résistance rémoise avaient tous été jetés en prison et ne le conduiraient donc pas à elle. Dictier faisait surveiller la maison de Michel et l'appartement de Gilberte, or il savait Betty beaucoup trop rusée pour se laisser repérer par le gestapiste moyen. Son portrait était placardé sur tous les murs de la ville, mais elle avait certainement modifié son aspect, en se teignant les cheveux ou Dieu sait quoi, car elle n'avait été signalée nulle part. Elle avait déjoué tous ses plans.

Ne comptant plus désormais que sur le coup de génie qu'il venait, lui semblait-il, de mettre au point, il faisait le guet juché sur une bicyclette au bord de la route, en pleine ville, à deux pas du théâtre : béret, lunettes de cycliste, chandail de coton et bas de pantalon rentrés à

l'intérieur des chaussettes, il s'était rendu méconnaissable ; de plus, personne n'imaginerait que, à la Gestapo, on circulait à vélo.

Il observait la rue, plissant les yeux dans le soleil couchant pour repérer la Citroën noire qu'il attendait. Il consulta sa montre : elle n'allait pas tarder.

De l'autre côté de la route, Hans était au volant d'une vieille Peugeot poussive, bonne pour la casse, et dont le moteur tournait. Dictier ne voulant pas risquer qu'elle rende à démarrer le moment venu. Hans était lui aussi déguisé : lunettes de

375

soleil et casquette, costume élimé et chaussures éculées comme un Français d'alors. Il n'avait encore jamais rien fait de pareil, mais il exécutait les ordres avec un stoïcisme imperturbable.

Dictier, lui aussi, était novice en la matière. Il ne savait vraiment pas si son coup réussirait ; tant d'aléas pouvaient intervenir et faire capoter son scénario. Il avait conçu un projet insensé mais, au fond, qu'avait-il à

perdre ? Mardi, ce serait la pleine lune et, il en était convaincu, les

Alliés débarqueraient. Betty représentait pour lui le gros lot : elle méritait qu'on prenne des risques.

Mais gagner la guerre ne le préoccupait plus par-dessus tout : il n'avait plus d'avenir et peu lui importait au fond de savoir qui régnerait sur l'Europe. Betty Clairet l'obsédait ; elle avait gâché sa vie en abattant Stéphanie. Il voulait Betty prisonnière dans le sous-sol du château. Là, il goûterait les plaisirs de la vengeance. Il ne cessait de fantasmer sur les moyens de la torturer : des barres d'acier broieraient ses os fragiles, l'appareil à électrochocs serait poussé au maximum, les piqûres feraient d'elle une épave secouée par les spasmes de la nausée, le bain glacé la convulserait et figerait son sang dans ses doigts. Détruire la Résistance et repousser les envahisseurs n'étaient plus maintenant que deux composantes du châtiment qu'il infligerait à Betty.

Mais il fallait d'abord la trouver.

Au loin, il aperçut une Citroën noire et la fixa attentivement. C'était un modèle à deux portes, celui qu'on utilisait toujours pour transporter un prisonnier. Il tenta de voir à l'intérieur et crut distinguer quatre passagers. Ce devait être la voiture qu'il attendait. Il approcha et il reconnut le beau visage de Michel à l'arrière, gardé par un agent de la Gestapo en uniforme.

Il se crispa. Il se félicitait maintenant d'avoir donné l'ordre de ne pas torturer Michel en son absence. Ce plan sinon n'aurait pas été réalisable.

Au moment où la Citroën passait devant Dictier, Hans déboîta brusquement au volant de la vieille Peugeot qui s'engagea sur la chaussée, bondit en avant et heurta de plein fouet la Citroën dans un fracas de métal froissé et de verre brisé. Les deux agents de la Gestapo jaillirent de leur véhicule et se mirent à invectiver Hans en mauvais français - sans remarquer appa-376

remment, que leur collègue à l'arrière s'était affalé, sans connaissance, auprès de son prisonnier.

C'est l'instant critique, pensa Dictier sans lâcher des yeux la scène.

Michel va-t-il mordre à l'appât ? Il fallut un long moment à Michel pour réaliser l'occasion qui se présentait - Dictier se demandait d'ailleurs s'il allait la saisir. Puis il parut comprendre : il se pencha par-dessus les sièges avant, ses mains ligotées s'affairèrent sur la poignée de la portière, parvinrent à l'ouvrir, repoussèrent le siège ; il sortit.

Il jeta un coup d'œil à ses deux gardiens qui, le dos tourné, s'en prenaient toujours à Hans. Il tourna les talons et s'éloigna à grands pas : à voir son visage, il ne pouvait pas croire à ce qui lui arriverait.

Le cour battant, Dictier suivit Michel. Hans leur emboîta le pas. Dictier roula quelques mètres à bicyclette puis, comme il se rapprochait trop de Michel, il mit pied à terre et poussa sa machine le long du trottoir.

Michel tourna au premier coin de rue ; malgré sa blessure qui le faisait un peu boitiller, il marchait vite, tenant devant lui ses mains menottées pour qu'on les remarque moins. Dictier suivait discrètement tantôt à pied, tantôt à bicyclette, se cachant chaque fois qu'il le pouvait derrière des voitures. Michel de temps en temps jetait un coup d'œil derrière lui, mais ne semblait pas chercher à semer un poursuivant. Il n'avait pas flairé le piège.

Au bout d'un moment, Hans, comme convenu, dépassa Dictier, qui ralentit pour rester derrière lui. Puis ils changèrent une nouvelle fois de position.

Où irait Michel ? Il fallait absolument, pour la réussite du plan de Dictier, que Michel le conduise à d'autres membres de la Résistance et de là

sur la piste de Betty.

Dictier fut donc surpris de voir Michel se diriger vers sa maison près de la cathédrale. Il devait quand même se douter qu'elle était surveillée ? Il s'engagea néanmoins dans la rue mais, au lieu d'entrer chez lui, il s'engouffra dans un bar, Chez Régis, sur le trottoir d'en face.

Dictier appuya son vélo contre le mur de l'immeuble voisin, une charcuterie à l'enseigne à demi effacée, et attendit quelques minutes ; quand il eut la certitude que Michel allait y rester un moment, Dictier entra, simplement pour s'assurer de la présence de son gibier, et comptant sur ses lunettes et son

377

béret pour ne pas être reconnu il achèterait un paquet de cigarettes pour justifier sa venue et retournerait l'attendre dehors. Mais aucune trace de Michel. Déconcerté, Dictier hésita.

- Oui, monsieur ? s'enquit le barman.

- Une bière, fit Dictier. Pression.

Il espérait en réduisant sa conversation au minimum que le barman ne remarquerait pas son léger accent allemand et le prendrait pour un cycliste qui s'était simplement arrêté pour étancher sa soif.

- Bien monsieur.

- Où sont les toilettes ?

Le barman désigna une porte dans le coin. Dicter la poussa : Michel n'était pas là. Dicter risqua un coup d'oeil dans les toilettes pour femmes : personne. Il ouvrit ce qui ressemblait à une porte de placard et constata qu'elle donnait sur un escalier. Il monta les marches pour déboucher sur une lourde porte avec un judas. Il frappa, mais n'obtint pas de réponse. Il écouta un moment. Il n'entendait rien, mais la porte était épaisse. Il était persuadé que quelqu'un de l'autre côté l'observait par le judas et ne reconnaissait pas en lui un habitué. Il essaya de faire comme s'il avait raté les toilettes, se gratta la tête, haussa les épaules et redescendit.

Aucune porte ne donnait sur l'arrière, Michel était donc ici, Dicter en avait la certitude, dans la pièce du haut fermée à clef. que faire ?

Il prit son verre et s'installa à une table pour éviter que le barman engage la conversation. La bière était fade ; même en Allemagne à cause de la guerre, la bière avait perdu sa saveur d'antan. Il s'obligea cependant à

la finir, puis sortit.

Hans contemplait la vitrine de la librairie d'en face. Dicter alla le rejoindre.

- Il est dans une sorte de salon privé là-haut, annonça-t-il. Il y a peut-être retrouvé d'autres chefs de la Résistance. D'un autre côté, c'est peut-

être un bordel ou Dieu sait quoi. Je ne veux pas débouler sur lui avant qu'il nous ait conduits à quelqu'un d'intéressant.

Comprenant son dilemme, Hans acquiesça. Dicter prit sa décision : trop tôt pour arrêter de nouveau Michel.

- quand il sortira, je le suivrai. Dès que nous serons hors de vue, faites une descente là-bas.

- Tout seul ?

Dicter désigna les deux hommes de la Gestapo, assis dans une Citroën, qui surveillaient la maison de Michel.

- Prenez-les pour vous aider.

- D'accord.

- Essayez de faire croire à une affaire de mœurs : arrêtez les putains s'il y en a. Ne parlez pas de Résistance.

- Très bien.

- Jusque-là, nous attendons.

45.

Betty broya du noir jusqu'au moment où Michel entra.

Assise au bar de ce petit tripot improvisé, elle faisait la conversation avec Yvette tout en surveillant les visages tendus des hommes concentrés sur leurs cartes, leurs dés et la roulette. Personne ne s'intéressait à

elle : des joueurs sérieux ne se laissaient pas distraire par un joli visage.

Si elle ne trouvait pas Michel, la situation devenait grave. Les autres Corneilles, dans la cathédrale pour l'instant, ne pourraient pas y rester toute la nuit. Dormir à la belle étoile en juin ne posait pas de problème, mais elles risquaient de se faire prendre.

Il leur fallait aussi un moyen de transport. Faute de se procurer une voiture ou une camionnette auprès du réseau Bollin-ger, elles devraient en voler une, ce qui impliquait le danger supplémentaire d'exécuter une mission déjà périlleuse avec un véhicule que la police rechercherait.

Une autre raison mettait à mal son moral : l'image de Stéphanie Vinson qui ne cessait de la hanter. C'était la première fois que Betty tirait sur une personne ligotée et désemparée, la première fois qu'elle abattait une femme.

Un meurtre la bouleversait toujours profondément : bien qu'il fût un

combattant armé, elle s'accusait d'avoir commis un acte odieux en liquidant quelques minutes avant Stéphanie l'agent de la Gestapo. Elle avait éprouvé

le même remords au sujet des deux miliciens à Paris, du colonel de la Gestapo à Lille, et du collaborateur français à Rouen. Mais en ce qui concernait

380

Stéphanie, c'était bien pire. Betty avait appuyé le canon d'un pistolet sur sa nuque, elle l'avait exécutée. Exactement comme elle apprenait aux stagiaires du SOE à le faire. Stéphanie méritait son sort, bien entendu : Betty n'avait là-dessus aucun doute. Mais elle se posait des questions sur elle-même. qui donc était-elle pour être capable de tuer de sang-froid une prisonnière sans défense ? Serait-elle devenue une sorte de bourreau sans pitié ?

Elle termina son verre de whisky et en refusa un second craignant de sombrer dans la sensiblerie.   cet instant, Michel franchit la porte. Ce fut pour elle un immense soulagement : Michel connaissait tout le monde en ville, et elle recommença à croire en sa mission.

En apercevant la silhouette dégingandée dans un blouson fatigué et le beau visage aux yeux souriants, elle sentit monter en elle une affection un peu désabusée, admettant qu'elle éprouverait toujours de la tendresse pour lui, regrettant son amour passionné de jadis. Ce sentiment-là, elle ne le retrouverait jamais, elle en était certaine.

Comme il s'approchait, elle constata qu'il n'avait pas l'air très en forme : elle déplora les nouvelles rides qui sillonnaient son visage. Son expression trahissait l'épuisement et la peur ; on lui donnerait facilement cinquante ans, se dit-elle avec angoisse, alors qu'il n'en a que trente-cinq.

Mais la perspective de lui annoncer que c'en était fini de leur mariage l'inquiétait plus encore. Elle la redoutait même, consciente de l'ironie de la situation : capable d'abattre un agent de la Gestapo et une collaboratrice, et d'opérer clandestinement en territoire occupé, elle se sentait sans courage à l'idée de faire de la peine à son mari.

- Betty ! cria-t-il, visiblement ravi de la voir. Je savais que tu viendrais !

Il traversa la salle en boitillant.

- J'avais peur que la Gestapo ne t'ait arrêté, murmura-t-elle.

- Tu avais raison !

Il se retourna pour que personne dans la pièce ne puisse le voir et lui montra ses poignets solidement liés.

Elle tira son petit canif de l'étui accroché sous le revers de 381

son col et coupa discrètement ses liens. Les joueurs n'avaient rien vu.

Elle remit le couteau à sa place.

Même Régis l'aperçut juste au moment où il fourrait les bouts de corde dans les poches de son pantalon. Elle le serra dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues. Betty le regarda flirter avec la vieille femme et faire le joli cour en la gratifiant de son sourire enjôleur. Puis Même reprit son travail, remplit les verres des joueurs. Et Michel raconta à Betty comment il s'était échappé. Elle avait craint qu'il ne veuille l'embrasser passionnément, ne sachant pas trop comment elle aurait réagi, mais il était encore trop plein de ses propres aventures pour se montrer romantique avec elle.

- quelle chance j'ai eue ! conclut-il.

Il s'assit sur un tabouret devant le bar en se frictionnant les poignets et commanda une bière.

- Trop, peut-être, insinua Betty en hochant la tête.

- que veux-tu dire ?

- que ça pourrait être un piège.

- Je ne pense pas, s'indigna-t-il, n'aimant sans doute pas être taxé de crédulité.

- Aurait-on pu te suivre jusqu'ici ?

- Non, nia-t-il, catégorique. J'ai vérifié, évidemment. Elle était mal à l'aise, mais elle n'insista pas.

- Brian Standish est mort ; Mlle Lemas, Gilberte et le Dr Bouler sont en prison.

- Les autres sont morts. Les Allemands ont rendu les corps de ceux qui avaient été tués dans l'escarmouche. Les survivants, Gaston, Geneviève et Bertrand, ont été fusillés par un peloton d'exécution sur la place de Sainte-Cécile.

- Seigneur !

Ils restèrent un moment silencieux. Betty était accablée à l'évocation de toutes ces vies sacrifiées et des souffrances subies dans l'intérêt de cette mission.

La bière de Michel arriva. Il en but une petite gorgée et s'essuya les lèvres.

- Je présume que tu es revenue pour faire une nouvelle tentative sur le ch

,teau.

Elle acquiesça.

- Mais notre couverture, c'est la destruction du tunnel de Maries.

382

- C'est une bonne idée. Nous devrions le faire d'ailleurs.

- Pas pour l'instant. Deux des filles de mon équipe ont été prises à

Paris, elles ont dû parler, et raconter mon histoire - elles ne savaient rien de la vraie mission ; les Allemands y ont certainement doublé la garde. Nous laisserons cela à la RAF pour nous concentrer sur Sainte-Cécile.

- que puis-je faire ?

- Nous avons besoin d'un endroit où passer la nuit. Il réfléchit un moment.

- La cave de Joseph Laperrière.

Antoinette, la tante de Michel, avait jadis été la secrétaire de ce fabricant de Champagne.

- Il est des nôtres ?

- Sympathisant, fit-il avec un sourire acide. Comme tout le monde

aujourd'hui ! Ils croient tous le débarquement imminent. Je suppose qu'ils ont raison...

Il lui lança un regard interrogateur.

- Oui, dit-elle, sans donner plus de détails. La cave est grande ? Nous sommes cinq.

- ...norme : on pourrait y cacher cinquante personnes.

- Parfait. J'ai également besoin d'un véhicule pour demain.

- Pour aller à Sainte-Cécile ?

- Oui, et après, pour retrouver notre avion de ramassage, si nous sommes encore en vie.

- Tu te rends compte que tu ne peux pas utiliser la zone de largage habituelle de Chatelle, n'est-ce pas ? La Gestapo la connaît : c'est là que je me suis fait piquer.

- Oui. L'avion utilisera l'autre, à Laroque. J'ai donné des instructions.

- Le champ de patates. Très bien.

- Et le véhicule ?

- Philippe Moulrier a une camionnette. C'est lui qui livre la viande aux bases allemandes. Lundi, c'est son jour de repos.

- Je me souviens de lui : il est pronazi, non ?

- Il l'était. Il a gagné de l'argent gr,ce à eux pendant quatre ans et, maintenant, il est terrifié à l'idée que le débarquement va réussir et qu'on le pendra après le départ des Allemands. Aussi est-il tout prêt à

nous aider, pour prouver qu'il n'est pas un traître. Il nous prêtera sa camionnette.

383

- Amène-la demain à la cave à dix heures du matin.

- Est-ce qu'on ne peut pas passer la nuit ensemble ? fit-il en lui caressant la joue.

Il arborait son sourire habituel en la regardant de son air canaille. Un

frémissement familial, pas aussi fort qu'autrefois cependant, la parcourut, comme le souvenir d'un désir. Jadis, ce sourire l'aurait fait fondre.

Elle aurait voulu lui dire la vérité, car elle ne détestait rien tant que de ne pas être sincère. Mais parler risquait de compromettre la mission, en rendant hasardeuse la coopération de Michel. Ou bien n'était-ce qu'une excuse ? Peut-être n'avait-elle tout simplement pas le courage.

- Non, dit-elle. Nous ne pouvons pas passer la nuit ensemble.

- ¿ cause de Gilberte ? fit-il, dépité.

Elle hocha la tête mais, comme elle était incapable de mentir, elle ajouta :

- Enfin, en partie.

- quelle est l'autre partie ?

- Je n'ai vraiment pas envie d'en parler au beau milieu d'une mission aussi importante.

Soudain vulnérable, presque effrayé, il demanda :

- Tu as quelqu'un d'autre ?

- Non, répondit-elle sans vergogne, ne pouvant pas se décider à lui faire du mal.

Il la regarda droit dans les yeux.

- Bon, fit-il enfin. Tant mieux.

Betty s'en voulait terriblement. Michel termina sa bière et se leva.

- La cave de Laperrière est sur le chemin de la carrière, à une demi-heure à pied.

- Je connais la rue.

- Je ferais mieux d'aller voir Moulier pour la camionnette.

Il prit Betty dans ses bras et l'embrassa sur les lèvres. Elle se sentait mal. Refuser son baiser maintenant qu'elle avait nié avoir quelqu'un d'autre était difficile, mais embrasser Michel lui semblait terriblement déloyal vis-à-vis de Paul. Elle ferma les yeux et attendit passivement

qu'il rel,che son étreinte. Il avait d° remar-384

quer son manque d'enthousiasme et la considéra un moment d'un air songeur.

- Je te verrai à dix heures, conclut-il avant de partir.

Elle décida de lui laisser cinq minutes d'avance avant de sortir à son tour et en profita pour demander un autre scotch à Yvette. Elle en avalait une gorgée quand une lumière rouge se mit à clignoter au-dessus de la porte.

Chacun dans la salle s'agita soudain silencieusement : le croupier arrêta sa roulette, la retourna pour la transformer en plateau de table normal ; les joueurs de poker empochèrent leurs cartes et remirent leur veste ; Yvette ramassa les verres du bar et les déposa dans l'évier. Même Régis, quant à elle, éteignit les lumières, et la pièce ne fut plus éclairée que par l'ampoule rouge qui clignotait au-dessus de la porte.

Betty ramassa son sac, sa main trouva son pistolet.

- que se passe-t-il ? demanda-t-elle à Yvette.

- Une descente de police.

Betty jura. quelle poisse ! Se faire arrêter dans un tripot clandestin !

- Alexandre nous a prévenus d'en bas, expliqua Yvette. Filez vite ! fitez-elle en désignant le fond de la salle.

Betty regarda dans la direction qu'indiquait Yvette ; elle vit Même Régis entrer dans une sorte de placard et écarter de vieux manteaux pendus à une tringle, révélant au fond de la penderie une porte qu'elle s'empressa d'ouvrir devant les joueurs qui l'empruntèrent l'un après l'autre. Je vais peut-être m'en tirer, se dit Betty.

L'ampoule rouge s'éteignit à son tour et des coups résonnèrent, frappés à

l'autre porte. Betty rejoignit dans le noir ceux qui s'engouffraient dans le placard pour déboucher dans une pièce nue. Le plancher se trouvait à une trentaine de centimètres au-dessous du niveau normal et elle comprit qu'ils étaient dans l'appartement correspondant à la boutique voisine. Tout le monde dévala l'escalier et se retrouva dans la charcuterie abandonnée avec son comptoir de marbre et ses vitrines

poussiéreuses. Le rideau de la porte était baissé si bien que l'intérieur n'était pas visible de la rue.

Puis, tous franchirent la porte de derrière et traversèrent une cour protégée par un haut mur avant de se retrouver dans 385

une ruelle ouverte sur la rue voisine. Arrivé là, tout le monde se dispersa.

Betty s'éloigna rapidement, se repéra et atteignit enfin la cathédrale où les Corneilles l'attendaient. Mon Dieu, murmura-t-elle, je l'ai échappé belle.

Tout en reprenant son souffle, elle se mit à considérer la descente sur le tripot sous un jour différent. Elle était intervenue quelques minutes à

peine après le départ de Michel. Betty ne croyait pas aux coïncidences.

Plus elle réfléchissait, plus elle était convaincue que c'était elle que recherchaient les gens qui frappaient à la porte. Elle savait que bien avant la guerre un petit groupe d'hommes jouait déjà dans cette salle. La police locale connaissait à coup sûr l'endroit. Alors pourquoi décider brusquement de le fermer ? Si ce n'était pas la police, ce devait être la Gestapo qui, ne s'intéressant pas vraiment aux joueurs, recherchait des communistes, des juifs, des homosexuels... et des espions.

Dès le début, l'histoire de l'évasion de Michel avait éveillé ses soupçons, mais il l'avait rassurée en affirmant qu'on ne l'avait pas suivi.

Maintenant, elle n'en était plus certaine. Son évasion avait été truquée, comme le sauvetage ^a de Brian Stan-dish. Elle voyait derrière tout cela le cerveau rusé de Dieter Franck. quelqu'un avait suivi Michel jusqu'au café, deviné l'existence de la salle secrète et espéré qu'elle pouvait s'y trouver.

Dans ce cas, Michel était toujours sous surveillance. S'il ne se départait pas de son insouciance, il serait filé ce soir jusqu'à la maison de Philippe Moulier, et demain matin, au volant de la camionnette, jusqu'à la cave à Champagne qui abriterait les Corneilles.

Bon sang, songea Betty, comment vais-je m'en sortir ?

Le neuvième jour

Lundi 5 juin 1944

46.

La migraine de Dicter commença à se manifester peu après minuit : debout dans sa chambre de l'hôtel Frankfurt, il regardait le lit que plus jamais il ne partagerait avec Stéphanie. Il aurait voulu pleurer pour apaiser sa douleur mais, comme les larmes ne venaient pas, il se fit une piqûre de morphine et s'effondra sur la courtepoinette. Le téléphone le réveilla avant le lever du jour. C'était Walter Goedel, l'aide de camp de Rommel.

- Le débarquement a commencé ? demanda Dicter, encore groggy.

- Non, répondit Goedel, le temps sur la Manche est mauvais aujourd'hui.

Dicter se redressa et fit quelques rotations avec sa tête pour s'éclaircir les idées.

- quoi donc, alors ?

- La Résistance attendait manifestement quelque chose, sinon pourquoi ce déferlement de sabotages, cette nuit, dans tout le nord de la France ? Le ton froid de Goedel se fit glacial. Vous prétendiez empêcher cela. que fabriquez-vous au lit ?

Pris au dépourvu, Dicter s'efforça de retrouver son sang-froid habituel.

- Je suis sur la trace d'un des membres les plus importants de la Résistance, expliqua-t-il ne voulant surtout pas qu'on croie qu'il cherchait à se justifier de son échec. J'ai failli la prendre hier soir. Je l'arrêterai aujourd'hui. Ne vous inquiétez pas : d'ici à demain nous ramasserons les terroristes par centaines, je vous le promets.

389

Il regretta aussitôt la faiblesse que trahissaient ces derniers mots.

- Demain, ce sera probablement trop tard, rétorqua Goedel, inexorable.

- Je sais...

Mais Goedel avait raccroché. Dicter reposa le téléphone, regarda sa

montre : elle indiquait quatre heures. Il se leva.

Sa migraine s'était dissipée, mais il se sentait barbouillé : la morphine, ou plutôt ce très désagréable rappel à l'ordre. Il but un verre d'eau et avala trois comprimés d'aspirine avant d'entamer sa toilette. Tout en étalant la mousse à raser, il récapitula rapidement les événements de la soirée précédente. Avait-il vraiment fait tout son possible ?

Laissant le lieutenant Hesse de faction devant Chez Régis, il avait suivi Michel Clairet jusqu'à la boucherie de Philippe Moulier, le fournisseur des restaurants et des cantines militaires. Dictier avait repéré une devanture, un appartement au premier étage et une cour, et les avait surveillés pendant une heure. Mais personne n'en était sorti.

Ayant conclu que Michel comptait y passer la nuit, Dictier avait appelé Hans Hesse d'un bar ; celui-ci s'était procuré une motocyclette et l'avait rejoint devant chez Moulier à dix heures : il avait alors raconté à son supérieur l'histoire de l'inexplicable salle vide au-dessus de Chez Régis.

- Un système d'alarme probablement, fit Dictier songeur, actionné du rez-de-chaussée par le barman si quelqu'un vient fouiner.

- Vous croyez que la Résistance utilisait cet endroit ?

- Sans doute. A mon avis, les communistes s'y réunissaient, les résistants ont pris le relais.

- Mais comment ont-ils filé hier soir ?

- Une trappe sous le tapis, quelque chose comme ça... Les communistes avaient dû prévoir une solution en cas d'ennui. Vous avez arrêté le barman ?

- J'ai emmené au ch,teau tous ceux qui se trouvaient là. Dictier laissa la surveillance de la maison de Moulier à Hans,

pour se rendre à Sainte-Cécile afin d'interroger un Alexandre Régis absolument terrifié. Dictier avait rapidement compris que son hypothèse ne tenait pas debout : ni abri pour les résistants ni lieu de réunion des communistes, le café s'avérait, plus trivia-390

F

lement, un tripot clandestin. Alexandre lui confirma néanmoins que Michel Clairet était passé la nuit dernière et que, précisa-t-il, il y avait

retrouvé sa femme.

Encore une occasion qui lui passait sous le nez : il avait certes capturé plusieurs membres de la Résistance, mais Betty, elle, avait toujours échappé aux mailles du filet.

Il termina de se raser, s'essuya le visage et téléphona au château pour qu'on lui envoie une voiture avec un chauffeur et deux gestapistes. Il s'habilla et descendit aux cuisines de l'hôtel pour quémander une douzaine de croissants chauds qu'il enveloppa dans une serviette. Puis il sortit dans l'air frais du petit matin. Les premières lueurs de l'aube cernaient d'un fil d'argent les tours de la cathédrale. Une Citroën rapide, de celles que préférait la Gestapo, attendait.

Dictier donna au chauffeur l'adresse de Moulier. 50 cinquante mètres de là

dans la rue, il retrouva Hans qui rôdait devant un entrepôt.

- De toute la nuit, personne n'est entré ni sorti, annonça-t-il.

Michel devait donc être toujours à l'intérieur. Dictier dit à son chauffeur d'attendre au coin de la rue et s'installa auprès de Hans ; ils se partagèrent les croissants devant le spectacle du lever de soleil sur les toits de la ville.

Les minutes, puis les heures s'écoulaient en vain. Dictier luttait pour maîtriser son impatience. La perte de Stéphanie lui pesait encore douloureusement, mais, passé le premier choc, il s'intéressait de nouveau à

la guerre. Il songeait aux forces alliées massées quelque part au sud ou à

l'est de l'Angleterre, au grouillement d'hommes et de chars impatients de transformer en champs de bataille les paisibles stations balnéaires du nord de la France. Il pensait aux saboteurs français - armés jusqu'aux dents gr

, ce aux largages d'armes, de munitions et d'explosifs - tout prêts à

attaquer par-derrière les défenseurs allemands, à les poignarder dans le dos et à paralyser les possibilités de manœuvre de Rommel. Il se sentait stupide et impuissant devant cette porte d'entrepôt à attendre qu'un terroriste amateur termine son petit déjeuner. Cette journée le

conduirait peut-être au cour même de la Résistance - mais cela demeurerait un vou.

Il était neuf heures passées quand la porte de la maison s'ouvrit.

391

- Enfin, murmura Dictier.

Il se plaqua contre le mur pour ne pas se faire remarquer et Hans éteignit sa cigarette. Michel sortit de l'immeuble accompagné d'un garçon de dix-sept ou dix-huit ans qui, estima Dictier, pourrait bien être un fils de Moulier. Ouvrant un cadenas, celui-ci fit glisser les portes de la cour o

était garée une camionnette noire sur laquelle on pouvait lire en lettres blanches Moulier & Fils - Viandes. Michel monta.

Dictier était fasciné : sous ses yeux, Michel empruntait une camionnette de livraison - pour les Corneilles, bien s'r !

- Allons-y ! lança-t-il.

Hans se précipita vers sa motocyclette garée le long du trottoir et, le dos à la route, se pencha sur le moteur. Dictier, tout en courant jusqu'à sa voiture, fit signe au chauffeur de mettre le moteur en marche ; puis il observa Michel. Celui-ci quitta la cour et s'éloigna, aussitôt suivi par la moto de Hans et, dans son sillage, par la voiture de Dictier.

Ils se dirigèrent vers l'est. Dictier, à l'avant de la Citroën noire de la Gestapo, ne quittait pas la route des yeux. La camionnette de Moulier était facile à suivre gr,ce à la bouche d'aération qui couronnait une sorte de cheminée sur un toit déjà assez haut. Ils me conduisent à Betty, songea Dictier.

La camionnette ralentit dans le chemin de la Carrière et s'arrêta dans la cour d'une cave à Champagne portant le nom de Laperrière. Hans le dépassa et tourna au prochain coin de rue, imité par le chauffeur de Dictier. Ils s'arrêtèrent et Dictier sauta à terre.

- Je crois que les Corneilles se sont planquées là pour la nuit, déclara-t-il.

- Nous entrons ? demanda Hans.

Dictier réfléchit, confronté au même dilemme que la veille devant le

café.

Betty était peut-être là. Mais, dans la précipitation, il risquait de compromettre l'espoir qu'il avait de laisser Michel le guider jusqu'à elle.

- Pas encore, dit-il. Attendons.

Dicter et Hans avancèrent jusqu'au bout de la rue pour repérer les lieux : une haute maison assez élégante, une cour encombrée de tonneaux vides et un entrepôt au toit plat, sous lequel Dicter situa les caves. La camionnette de Moulier était garée dans la cour.

392

Dicter sentait son cour battre plus vite. D'un instant à l'autre, se dit-il, Michel va réapparaître avec Betty et les autres Corneilles ; tout le monde s'entassera dans la camionnette et gagnera l'objectif. C'est alors que Dicter et la Gestapo arriveront pour les arrêter.

Là-dessus, Michel sortit du petit bâtiment. Manifestement soucieux et indécis, il regardait autour de lui d'un air perplexe.

- qu'est-ce qu'il a ? s'inquiéta Hans. Dicter sentit son cour se serrer.

- Un élément inattendu.

Betty lui aurait-elle une nouvelle fois échappé ? Se décidant enfin, Michel grimpa les quelques marches du perron et frappa. Une femme de chambre coiffée d'un petit bonnet blanc le fit entrer.

Il ressortit quelques minutes plus tard, l'air toujours intrigué, mais décidé cette fois. Il se dirigea vers la camionnette, monta et fit demi-tour.

Dicter étouffa un juron. Les Corneilles, semblait-il, n'étaient pas là.

Michel paraissait aussi surpris que Dicter, mais c'était une mince consolation. Il fallait comprendre ce qui s'était passé.

- Nous allons faire comme hier soir, dit-il à Hans, seulement cette fois c'est vous qui suivrez Michel et moi qui entrerais dans la maison.

Hans mit sa moto en marche.

Dicter regarda Michel s'éloigner dans la camionnette de Moulier, suivi à

bonne distance par Hans Hesse. quand ils eurent disparu, il fit signe à ses trois acolytes et s'approcha à grands pas de la maison Laperrière.

- Inspectez la maison, ordonna-t-il aux deux premiers, et assurez-vous que personne ne sort. S'adressant au troisième, il ajouta : Vous et moi allons fouiller la cave.

Il se dirigea vers le petit bâtiment et découvrit un grand pressoir et trois énormes cuves. Le pressoir était d'une propreté immaculée : les vendanges n'auraient lieu que dans trois ou quatre mois. Seul un vieil homme balayait le sol. Dictier trouva l'escalier et s'y engouffra. Dans la fraîcheur de la cave régnait une certaine activité : cinq ou six ouvriers en bleu de travail retournaient des bouteilles alignées. Ils s'interrompirent pour dévisager les intrus.

393

Dictier et l'homme de la Gestapo fouillèrent une salle après l'autre : des bouteilles de Champagne par milliers, les unes alignées contre les murs, d'autres rangées dans des casiers spéciaux, le col incliné vers le bas, mais de femmes, aucune.

Dans un coin tout au fond du dernier tunnel, Dictier trouva des croûtons de pain, des mégots de cigarettes et une pince à cheveux. Voilà qui confirmait ses pires craintes : les Corneilles avaient bien passé la nuit là, mais elles avaient disparu.

Il chercha du regard sur quoi exprimer sa fureur. Les ouvriers ne savaient sans doute rien des Corneilles, mais le propriétaire avait dû les autoriser à se cacher dans sa cave ; il allait le payer. Dictier remonta au rez-de-chaussée, traversa la cour et se dirigea vers la maison. Ce fut un de ses hommes qui le fit entrer.

- Tout le monde est dans le salon, annonça-t-il.

Dictier pénétra dans une pièce spacieuse au mobilier élégant mais fatigué : de lourds rideaux qu'on n'avait pas nettoyés depuis des années, un tapis usé, une longue table de salle à manger entourée de douze chaises.

Terrifié, le personnel était groupé au fond de la pièce : la femme de chambre qui avait ouvert la porte, un homme d'un certain âge - un maître d'hôtel, d'après son costume noir usé jusqu'à la corde -, et une femme rebondie portant un tablier qui devait être la cuisinière. Un agent de la Gestapo tenait un pistolet braqué sur eux. Au bout de la table se tenait une femme fluette d'une cinquantaine d'années aux

cheveux roux parsemés de fils d'argent et vêtue d'une robe d'été de soie jaune p,le ; elle observait la scène avec un air de supériorité tranquille. Dictier se tourna vers l'homme de la Gestapo et murmura :

- O' est le mari ?

- Il a quitté la maison à huit heures. On ne sait pas o' il est allé. On l'attend pour déjeuner.

Dictier tourna un regard sévère vers la femme.

- Madame Laperrière ?

Elle acquiesça, sans daigner prononcer un mot.

Dictier décida d'entamer quelque peu sa dignité. Certains de ses collègues adoptaient une attitude déférente envers les Français de la haute société, ce que Dictier trouvait stupide. Il ne se prêterait pas à son jeu et ne traverserait donc pas la pièce pour lui parler.

394

- Amenez-la-moi, ordonna-t-il brutalement.

Un des hommes s'adressa à elle. Elle se leva lentement et s'approcha de Dictier.

- que voulez-vous ? dit-elle.

- Un groupe de terroristes venus d'Angleterre m'a échappé hier après avoir tué deux officiers allemands et une Française.

- Je suis navrée de l'apprendre, déclara Mme Laperrière.

- Ils ont ligoté la femme et lui ont tiré à bout portant une balle dans la nuque, reprit-il. Sa robe était maculée d'éclats de cervelle.

Elle ferma les yeux et détourna la tête.

- La nuit dernière, votre mari a abrité ces terroristes dans votre cave.

Pouvez-vous me trouver une bonne raison pour qu'il ne soit pas pendu ?

Derrière lui, la femme de chambre éclata en sanglots. Ebranlée, Mme Laperrière p,lit et s'assit brusquement.

- Non, je vous en prie, murmura-t-elle.
- Vous pouvez aider votre mari en me disant ce que vous savez.
- Je ne sais rien, murmura-t-elle d'une voix étouffée. Ces gens sont venus après le dîner et repartis avant le lever du jour. Je ne les ai jamais vus.
- Comment sont-ils partis ? Votre mari leur a-t-il fourni une voiture ?
- Nous n'avons pas d'essence, répondit-elle en secouant la tête.
- Comment alors effectuez-vous vos livraisons ?
- Ce sont nos clients qui viennent chez nous.

Dictier n'en croyait pas un mot. Betty avait absolument besoin d'un moyen de transport, l'emprunt par Michel de la camionnette de Philippe Moulier en était la preuve. Pourtant, Betty et les Corneilles avaient disparu sans l'attendre, parce qu'elles avaient trouvé un autre véhicule. Betty avait certainement laissé un message pour expliquer la situation et indiquer à

Michel comment la rejoindre.

- Vous me demandez de croire qu'ils sont partis d'ici à pied ? lança Dictier.
- Non. Je vous dis que je ne sais pas. quand je me suis réveillée, ils avaient disparu.

395

Dictier continuait à croire qu'elle mentait ; il faudrait du temps et de la patience pour lui arracher la vérité, mais il en manquait.

- Arrêtez-les tous, lança-t-il d'un ton où perçait sa mauvaise humeur.

La sonnerie du téléphone retentit dans le hall. Dictier sortit de la salle à

manger pour répondre.

- Pourrais-je parler au major Franck, demanda-t-on avec un accent allemand.
- Lui-même.

- Major, ici le lieutenant Hesse.

- Hans, que s'est-il passé ?

- Je suis à la gare. Michel a garé la camionnette et acheté un billet pour Maries. Le train va partir.

Dicter avait vu juste : les Corneilles étaient parties de leur côté en laissant à Michel des instructions pour les rejoindre. Elles comptaient toujours faire sauter le tunnel de chemin de fer. Betty continuait d'avoir une longueur d'avance sur lui - c'était irritant -, mais elle n'avait pas réussi à lui échapper complètement, puisqu'il était toujours sur sa piste.

Il n'allait pas tarder à mettre la main sur elle.

- Prenez le train, dit-il à Hans. Ne le l,chez pas, je vous retrouverai à Maries.

- Très bien, fit Hans, et il raccrocha. Dicter revint dans la salle à manger.

- Appelez le ch,teau pour qu'on vous envoie un moyen de transport, dit-il aux hommes de la Gestapo. Remettez tous les prisonniers au sergent Becker pour qu'il les interroge. Dites-lui de commencer par madame. Vous, ordonna-t-il au chauffeur, conduisez-moi à Maries.

47.

Betty et Paul prirent le petit déjeuner au Café de la gare : ersatz de café, pain noir et saucisses avec peu ou pas de viande. Ruby, Jelly et Gré

ta installées à une table séparée faisaient semblant de ne pas les connaître. Betty surveillait la rue du coin de l'oil.

Elle savait Michel en danger. Elle avait bien songé à le prévenir en allant chez Moulier, mais elle aurait fait le jeu de la Gestapo qui devait le filer dans l'espoir qu'il les mènerait à elle. Même téléphoner chez Moulier aurait risqué de révéler sa cachette à une standardiste de la Gestapo. Elle avait fini par conclure que la meilleure solution pour aider Michel était de ne pas le contacter directement. Si sa théorie était juste, Dicter Franck le laisserait en liberté jusqu'au moment o' Betty serait arrêtée.

Elle avait donc laissé à Mme Laperrière un message pour Michel :
Michel,

Je suis certaine qu'on te surveille. Il y a eu une descente de police à l'endroit où nous étions hier soir. Ce matin on t'a sans doute suivi. Nous allons partir avant que tu arrives ici et t'cher de passer inaperçus dans le centre de la ville. Laisse la camionnette à côté de la gare avec la clef sous le siège du conducteur. Prends un train pour Marks. Sème les gens qui te filent et reviens. Je t'en prie... sois prudent ! Betty Br̃le ce mot.

397

En théorie cela semblait bien raisonné ; elle passa cependant la matinée entière dans un état d'extrême tension.

Enfin, à onze heures, une camionnette se gara non loin de l'entrée de la gare - Betty retint son souffle -, sa raison sociale en lettres blanches sur le côté : Moulier & Fils - Viandes.

Michel en descendit et elle put reprendre son souffle. Il entra dans la gare : il suivait le plan de Betty. Elle alla voir si quelqu'un le suivait, mais c'était impossible à déterminer dans le va-et-vient incessant des piétons, des cyclistes et des automobilistes, dont n'importe lequel aurait pu filer Michel.

Elle cherchait à donner l'impression d'une touriste dégustant son pseudo-café, pourtant acre et mauvais mais, en réalité, elle ne quittait pas des yeux la camionnette, sans pourtant distinguer, dans la foule quelqu'un susceptible de la surveiller. Au bout d'un quart d'heure, elle fit signe à

Paul. Ils se levèrent, reprirent leurs valises et sortirent.

Betty, le cour battant, s'installa au volant de la camionnette, et Paul sur le siège du passager. Si c'était un piège, ce serait maintenant qu'on les arrêterait. Elle t,tonna sous son siège, trouva la clef et mit le moteur en marche sans que personne, apparemment, y fasse attention.

Ruby, Jelly et Greta sortirent du café et, sur un signe de Betty, grimpèrent à l'arrière, au milieu d'étagères, de placards et de bacs à

glace, le tout bien nettoyé mais dégageant une légère et déplaisante odeur de viande crue. Ruby ferma les portes. Betty passa en première et démarra.

- On y est arrivé ! fit Jelly. Mince alors. Betty eut un p,le sourire : le plus dur les attendait. Elle sortit de la ville et s'engagea sur la route de Sainte-Cécile, guettant les voitures de police et les Citroën de la Gestapo, mais, pour le moment, elle se sentait assez en sécurité. Les inscriptions peintes sur les flancs proclamaient le droit du véhicule à

circuler et une femme au volant n'étonnait plus personne quand tant de Français étaient soit dans les camps de travail en Allemagne, soit dans le maquis des environs pour éviter d'y être envoyés.

quand elles arrivèrent à Sainte-Cécile, les premiers coups de midi venaient de sonner, vidant les rues et amenant le calme : la population préparait le premier repas sérieux de la journée. Elle continua jusqu'à la maison d'Antoinette : les grandes portes

398

en bois qui donnaient accès à la cour intérieure étaient entrouvertes. Paul sauta à terre et les poussa pour permettre à Betty d'entrer ; puis il referma les battants derrière elle ; si bien que, maintenant, la camionnette aux inscriptions reconnaissantes était invisible de la rue.

- Restez là jusqu'à ce que je siffle, ordonna Betty avant de sauter à terre et de se diriger vers la maison.

La dernière fois qu'elle avait frappé à cette porte, voilà huit jours - une éternité -, Antoinette, la tante de Michel, avait hésité à ouvrir, rendue nerveuse par la fusillade sur la place. Ce jour-là, une femme petite et fluette, entre deux ,ges, vêtue d'une robe de cotonnade jaune, élégante mais fatiguée, se précipita. Elle dévisagea Betty un moment car celle-ci était toujours affublée de sa perruque brune - avant de la reconnaître.

- Vous ! s'affola-t-elle. que voulez-vous ?

Betty siffla pour appeler les autres puis repoussa Antoinette à l'intérieur de la maison.

- Ne vous inquiétez pas, dit-elle. Je vais vous ligoter pour faire croire aux Allemands que nous vous avons forcé la main.

- qu'y a-t-il ? demanda Antoinette d'une voix tremblante.

- Je vous expliquerai. Vous êtes seule ?

- Oui.

- Bon, dit Betty en refermant la porte sur Paul et les Corneilles.

Ils entrèrent dans la cuisine où, disposés sur la toile cirée, du pain noir, des carottes râpées, un bout de fromage et une bouteille de vin sans étiquette indiquaient qu'Antoinette avait commencé à déjeuner.

- qu'y a-t-il ? répéta Antoinette.

- Asseyez-vous, dit Betty, et terminez votre repas.

- Je n'ai plus faim, dit-elle en se rasseyant.

- C'est très simple, expliqua Betty. Ce soir, ce sera nous, et non vos petites dames habituelles, qui ferons le ménage au château.

- Comment cela ? fit-elle, interloquée.

- Nous allons demander à chacune des femmes de service de passer ici ce soir avant d'aller travailler. Une fois arrivées, nous les ligoterons.

Ensuite, nous irons au château à leur place.

- Vous ne pouvez pas, vous n'avez pas de laissez-passer.

- Si, nous en avons.

399

- Comment... demanda Antoinette, abasourdie. Oh ! vous m'avez volé mon laissez-passer ! Dimanche dernier ! Je croyais l'avoir perdu. J'ai eu de gros ennuis avec les Allemands !

- Je suis désolée.

- Mais, cette fois, ça va être bien pire : vous allez faire sauter le château ! reprit Antoinette dans un gémissement. Ils me rendront responsable, vous savez comment ils sont, et ils nous tortureront toutes.

Betty serra les dents - Antoinette avait peut-être raison : la Gestapo pourrait fort bien abattre les vraies femmes de ménage si elle les croyait complices de cette substitution.

- Nous ferons tout notre possible pour que vous paraissiez innocentes.

Vous serez nos victimes, comme les Allemands.

Malgré tout, il y avait un risque, Betty le savait.

- Ils ne nous croiront pas, gémit Antoinette. Nous risquons d'être tuées.

- Oui, énonça Betty, on appelle ça la guerre.

48.

Maries était une petite bourgade à l'est de Reims où la voie ferrée commençait sa longue ascension vers Frankfurt, Stuttgart et Nuremberg. Par le tunnel était acheminé un flux constant de matériel et d'équipement à

destination des forces d'occupation allemandes en France. Sa destruction priverait Rommel de tout approvisionnement en munitions.

Des maisons à colombages de couleurs vives donnaient au bourg un air bavarois. La mairie et la gare se faisaient face sur une place bordée d'arbres. Le chef de la Gestapo locale avait réquisitionné le somptueux bureau du maire et il s'y trouvait maintenant, penché sur une carte, avec Dicter Franck et un certain capitaine Bern, responsable des troupes qui gardaient le tunnel.

- J'ai vingt hommes à chaque extrémité ; un autre groupe patrouille constamment dans la montagne, expliqua Bern. La Résistance aurait besoin d'effectifs importants pour en venir à bout.

Dicter fronça les sourcils. ¿ en croire les aveux de Diana Colefield, la lesbienne qu'il avait interrogée, Betty était partie avec une équipe de six femmes, elle comprise, réduite maintenant à quatre. Toutefois, elle avait pu s'adjoindre un autre groupe ou prendre contact avec des résistants de Maries même ou des environs.

- Ils sont nombreux, dit-il. Les Français pensent que le débarquement est imminent.

401

- Mais ils seraient difficiles à cacher ; jusqu'à maintenant, nous n'avons rien remarqué de suspect.

Bern, de stature frêle, portait des lunettes aux verres particulièrement épais, ce qui expliquait sans doute pourquoi on l'avait affecté dans ce

trou perdu plutôt qu'à la tête d'une unité combattante, Dictier voyait cependant en lui un jeune officier intelligent et efficace, ce qui l'incita à tenir compte de ce que celui-ci avançait.

- Dans quelle mesure, demanda Dictier, le tunnel est-il vulnérable aux explosifs ?

- Il est percé dans la roche. Bien sûr, on peut le détruire, mais cela nécessiterait un camion entier de dynamite.

- Ils n'en manquent pas.

- Mais il faudrait la transporter jusqu'ici - là encore, à notre insu.

- En effet. Dictier se tourna vers le chef de la Gestapo. Avez-vous reçu des rapports concernant des véhicules sortant de l'ordinaire ou des groupes de gens arrivant en ville ?

- Absolument pas. L'unique hôtel du bourg ne reçoit, pour l'instant, aucun client. Mes hommes ont fait la tournée des bars et des restaurants à

l'heure du déjeuner, comme chaque jour, sans rien constater d'anormal.

- Se pourrait-il, reprit le capitaine Bern d'un ton hésitant, se pourrait-il, major, que le rapport que vous avez reçu concernant une attaque du tunnel soit mensonger ? que ce soit une diversion pour écarter votre attention du véritable objectif ?

Dictier avait déjà envisagé cette exaspérante hypothèse. Il savait d'expérience - terriblement amère - que Betty Clairet pratiquait avec maestria l'art de tromper son monde. L'aurait-elle dupé encore une fois ?

La simple évocation d'une telle idée le plongeait dans un abîme d'humiliation.

- J'ai interrogé moi-même la personne qui m'a renseigné et je suis convaincu qu'elle était sincère, répondit Dictier en s'efforçant de maîtriser sa rage. Mais il n'est pas exclu que vous ayez quand même raison, et il est tout à fait possible qu'on l'ait délibérément mal informée, à

titre de précaution.

- Un train arrive, annonça Bern, la tête penchée. Dictier fronça les sourcils, il n'entendait rien.

- J'ai l'ouïe très fine, expliqua son interlocuteur avec un sourire. Sans doute pour compenser ma myopie.

402

Selon les calculs de Dictier, le train venant de Reims était celui de onze heures : Michel et le lieutenant Hesse arriveraient donc par le suivant. Le chef de la Gestapo s'approcha de la fenêtre.

- C'est le train qui va vers la côte, précisa-t-il. Votre homme se dirige vers l'intérieur, m'avez-vous dit.

Dictier acquiesça.

- En fait, reprit Bern, ce sont deux trains qui vont se croiser à Maries.

- Vous avez raison, approuva son collègue, qui s'était tourné de l'autre côté.

Les trois hommes sortirent sur la place. Le chauffeur de Dictier, accoudé au capot de la Citroën, se redressa et éteignit sa cigarette. Auprès de lui un motard de la Gestapo se tenait prêt à reprendre la filature de Michel. Ils se dirigèrent vers l'entrée de la gare.

- Y a-t-il une autre sortie ? s'informa Dictier.

- Non.

- Avez-vous entendu la nouvelle ? demanda le capitaine Bern pendant qu'ils attendaient.

- Non, laquelle ?

- Rome est tombée.

- Mon Dieu !

- L'armée américaine a atteint la piazza Venezia hier soir à dix-neuf heures.

Comme il était leur supérieur, Dictier estima de son devoir de maintenir leur moral.

- C'est une mauvaise nouvelle, mais à laquelle on pouvait s'attendre.

Par ailleurs, l'Italie n'est pas la France et s'ils essayent de nous envahir, ils auront une vilaine surprise.

Il espérait ne pas se tromper.

Le train à destination de la côte fut le premier à arriver. Ses passagers descendaient sur le quai et déchargeaient encore leurs bagages quand le convoi pour l'intérieur entra en gare. Dicter examina subrepticement un petit groupe de gens qui attendaient à l'entrée - comité d'accueil local ?

-, mais il ne vit rien de suspect.

La Gestapo contrôlait la sortie. Le chef rejoignit ses subalternes pendant que le capitaine Bern s'adossait à un pilier pour

se faire moins remarquer et que Dicter regagnait sa voiture pour surveiller les parages.

que ferait-il si l'hypothèse du capitaine Bern était avérée, si le tunnel n'était qu'une diversion ? quelle alternative à cette consternante perspective ? Parmi les autres objectifs à proximité de Reims, il y avait le château de Sainte-Cécile ; mais voilà juste une semaine la Résistance avait échoué à le détruire, ce n'était pas pour recommencer aussi vite.

Sinon, encore une base militaire au nord de la ville, et quelques gares de triages entre Reims et Paris... Tout cela ne menait à rien. Il lui fallait des renseignements.

Il pourrait interroger Michel dès sa descente de train, lui arracher les ongles un par un jusqu'à ce qu'il parle - mais Michel connaîtrait-il la vérité ? Il ne détenait peut-être lui aussi qu'une fausse version, persuadé, comme Diana, que c'était la vraie. Le mieux à faire était de continuer à le suivre jusqu'à ce qu'il retrouve Betty - la seule à être informée de la véritable cible, donc la seule qui vaille, pour l'instant, la peine qu'on l'interroge.

Dicter attendit avec impatience que les voyageurs fussent tous passés. Un coup de sifflet, et le premier train s'ébranla. Encore une trentaine de passagers, puis la rame en direction de l'intérieur partit à son tour. Là-dessus, Hans Hesse sortit de la gare.

- Bon sang, qu'est-ce qui se passe ? Licha Dicter, en voyant le lieutenant se précipiter vers la Citroën dès qu'il l'eut repérée.

Dicter sauta à terre.

- qu'est-ce qui s'est passé ? fit Hans. O^ù est-il ?
- Comment ça ? s'écria Dicter, furieux. C'est vous qui le suivez !
- Mais oui ! Il est descendu du train. Je l'ai perdu de vue dans la queue au contrôle. Au bout d'un moment, je me suis inquiété et je suis passé devant tout le monde, mais il était déjà parti.
- Aurait-il pu remonter dans le train ?
- Non, je l'ai suivi jusqu'au bout du quai.
- Dans l'autre train ? Hans resta bouche bée.
- Je l'ai perdu de vue à peu près au moment o^ù nous arrivions au bout du quai pour Reims...

404

- Nom de Dieu ! jura Dicter. C'est ça, il est reparti pour Reims. Il nous a leurrés. Tout ce voyage n'était qu'une diversion, lança-t-il, furieux d'être tombé dans le panneau.
- que faisons-nous ?

- Rattrapons le train et vous reprendrez votre filature. Je suis plus que jamais persuadé qu'il nous mènera à Betty Clairret. Montez, partons !

49.

Betty était stupéfaite d'en être arrivée là : sur six au départ, quatre Corneilles avaient réussi à déjouer les efforts d'un adversaire brillant ; et, avec un peu de chance aussi, elles se trouvaient maintenant dans la cuisine d'Antoinette, à quelques pas de la place de Sainte-Cécile, juste sous le nez de la Gestapo. Dans dix minutes, elles se dirigeraient vers les grilles du ch^{âteau}.

Antoinette et quatre de ses compagnes étaient solidement ligotées à des chaises de cuisine. ĩ l'exception d'Antoinette, Paul les avait toutes b

,illonnées. Chacune était arrivée avec un petit panier ou un sac de toile contenant son repas - pain, pommes de terre froides, fruits et un Thermos de vin ou d'ersatz de café - qu'elles ouvriraient normalement lors de la pause de vingt et une heures trente, puisqu'elles n'avaient

pas accès à la cantine allemande. Les Corneilles s'affairaient à les vider pour y charger leur matériel : torches électriques, pistolets, munitions et pains de plastic de deux cent cinquante grammes ; leurs valises - qui contenaient jusqu'à présent leur précieux chargement - ne convenaient guère à des femmes de ménage se rendant à leur travail.

Betty réalisa rapidement que les sacs n'étaient pas assez grands : pour sa part, la mitraillette Sten et son silencieux mesuraient une trentaine de centimètres ; sans parler des seize détonateurs de Jelly dans leur boîte capitonnée, de sa bombe incendiaire à poudre d'aluminium et du bloc chimique produisant l'oxygène nécessaire pour incendier des espaces confinés comme

406

des casemates. Le matériel, une fois dissimulé parmi les provisions, dépassait des sacs.

- Bon sang, fit Betty, agacée. Antoinette, vous n'avez pas de grands sacs ?

- que voulez-vous dire ?

- Des grands sacs, comme des sacs à provisions, vous devez bien en avoir.

- Il y en a un dans l'office dont je me sers quand j'achète des légumes.

Betty finit par trouver un panier d'osier.

- Parfait, dit-elle. Vous en avez d'autres ? Il lui en fallait quatre.

- Non, pourquoi en auraisje ?

On frappa à la porte. Betty alla ouvrir. Une femme vêtue d'une blouse à

fleurs, un filet sur la tête, était plantée là : la dernière de l'équipe du ménage.

- Bonsoir, dit Betty.

La femme hésita, surprise par cette inconnue.

- Antoinette est là ? J'ai reçu...

- Dans la cuisine, la rassura Betty en souriant. Entrez, je vous en prie.

La femme de toute évidence connaissait les lieux et se dirigea directement vers la cuisine où elle s'arrêta net en poussant un petit cri.

- Ne t'inquiète pas, Françoise, expliqua Antoinette, elles nous ligotent pour que les Allemands comprennent bien que nous ne les avons pas aidées.

Betty débarrassa la femme de son sac : un filet idéal pour transporter un bout de pain et une bouteille, mais qui ne lui convenait pas du tout.

Ces détails, négligeables en temps normal, paralysaient Betty qui, avant sa mission, ne pouvait avancer sans avoir résolu ce problème. Elle se força à

réfléchir calmement, puis demanda à Antoinette :

- D'où vient votre panier ?

- Du petit magasin de l'autre côté de la rue ; on le voit d'ici.

Antoinette gardait les fenêtres ouvertes à cause de la chaleur et les volets fermés pour donner de l'ombre. Betty en entrebâilla un de quelques centimètres et aperçut sur le trottoir d'en

407

face une sorte de bazar dont la vitrine proposait pêle-mêle des bougies, des fagots, des balais et des pinces à linge.

- Va vite en acheter trois autres, dit-elle en se tournant vers Ruby. Si c'est possible, ajouta-t-elle, choisis des formes et des couleurs différentes.

Betty craignait que des sacs identiques n'attirent l'attention.

- D'accord.

Paul ligota la dernière femme de ménage à une chaise et la bâillonna, se répandant en excuses et déployant tout son charme : elle ne résista pas.

Betty donna à Jelly et à Greta leurs laissez-passer qu'elle avait conservés jusqu'à la dernière minute : trouvés sur une Corneille en cas d'arrestation, ils auraient révélé leur objectif. Tenant dans sa main

celui de Ruby, elle s'approcha de la fenêtre. Celle-ci sortait du magasin avec trois paniers à provisions de différents modèles. Betty poussa un soupir de soulagement. Elle regarda sa montre : dix-huit heures cinquante-huit.

Soudain, ce fut la catastrophe.

Ruby s'apprêtait à traverser la rue quand elle fut abordée par un homme à

la démarche militaire. Il portait une chemise de toile bleue aux poches boutonnées, une cravate bleu marine, un béret et un pantalon sombre enfoncé

dans des bottes à la tige haute : l'uniforme de la Milice.

- Oh ! non, s'écria Betty qui avait reconnu la tenue. Comme la Gestapo, la Milice recrutait des brutes trop stupides pour être engagées par la police. Leurs officiers, patriotes snobinards qui parlaient tout le temps de la gloire de la France et qui envoyaient leurs sbires arrêter les enfants juifs cachés dans les caves, à

peine plus évolués, appartenaient à la même engeance.

Paul vint regarder par-dessus l'épaule de Betty.

- Mon Dieu, un putain de milicien, confirma-t-il.

Betty réfléchit rapidement. S'agissait-il d'une rencontre fortuite ou bien d'un ratissage systématique visant les Corneilles ? Abominables fouille-merde, les miliciens savouraient leur autorité qui leur permettait de harceler leurs concitoyens. Ils interpellaient les gens dont l'allure ne leur plaisait pas, épluchaient minutieusement leurs papiers et cherchaient un prétexte pour les arrêter. Ruby était-elle victime de ce genre d'incident ? C'est

408

ce qu'espérait Betty. Si la police contrôlait tous les passants dans les rues de Sainte-Cécile, les Corneilles n'arriveraient peut-être jamais jusqu'aux grilles du chateau.

L'homme se mit à bombarder Ruby de questions agressives. Betty n'entendait pas très bien, mais elle surprit les mots 'métisses' ^a et 'noire' ^a et elle se demanda si l'homme n'accusait pas la brune Ruby d'être

une gitane.

Celle-ci exhiba ses papiers. L'homme les examina, puis poursuivit son interrogatoire sans les lui rendre.

Paul sortit son pistolet de son étui.

- Range ça, ordonna Betty.

- Tu ne vas pas le laisser l'arrêter ?

- Mais si, déclara froidement Betty. Si une fusillade éclate maintenant, nous sommes fichus, et la mission sera dans le lac. La vie de Ruby n'est pas aussi importante que le sabotage du central téléphonique. Range-moi ce foutu pistolet.

Paul le glissa sous la ceinture de son pantalon.

Le ton montait entre Ruby et le milicien. Betty vit avec angoisse Ruby regrouper les trois paniers dans sa main gauche et plonger la main droite dans la poche de son imperméable. L'homme empoigna l'épaule gauche de Ruby : de toute évidence il l'arrêtait.

Puis les réflexes de la jeune femme s'enchaînèrent : elle l'acha les paniers ; sa main droite jaillit de sa poche, serrant un couteau ; elle avança d'un pas et brandit de toutes ses forces le poignard, plongeant la lame sous la chemise de l'homme juste au-dessous des côtes, en remontant vers le cour.

- Oh merde, l'acha Betty.

L'homme poussa un cri qui se métamorphosa aussitôt en un horrible gargouillis. Ruby retira le couteau et l'enfonça de nouveau, cette fois de côté. Le milicien renversa la tête et ouvrit la bouche, asphyxié de douleur.

Betty réfléchit rapidement. Il fallait faire disparaître le corps au plus vite, c'était le seul moyen de s'en tirer. quelqu'un avait-il été témoin de la scène ? Gênée par les volets qui bouchaient un peu la vue, Betty les ouvrit complètement et se pencha. Sur sa gauche, la rue du Chateau était déserte à l'exception d'un camion en stationnement et d'un chien assoupi devant une porte, mais de l'autre côté débouchaient trois jeunes gens en uniforme de policier, deux hommes et une femme, qui

devaient appartenir au détachement de la Gestapo occupant le

ch,teau.

Betty n'eut même pas le temps de crier pour l'avertir que les deux gestapistes avaient déjà saisi Ruby par les bras. Betty s'empressa de reculer à l'intérieur et de refermer les volets. Ruby était perdue.

Par la fente des persiennes, Betty vit qu'on frappait la main droite de Ruby contre le mur du magasin jusqu'à ce qu'elle l'ache le couteau. La femme se pencha sur le corps ensanglanté du milicien, lui souleva la tête en lui parlant, puis échangea quelques mots avec ses deux collègues ; elle se précipita alors dans le magasin et en ressortit traînant derrière elle un commerçant en blouse blanche. Il se pencha à son tour sur le milicien, puis se redressa, l'air dégoûté : à cause des affreuses blessures de l'homme ou à cause de l'uniforme exécré ? Betty n'aurait su le dire. La policière partit en courant en direction du ch,teau sans doute pour chercher de l'aide, suivie par ses deux acolytes qui entraînaient de force Ruby dans la même direction.

- Paul, dit Betty, va chercher les paniers que Ruby a laissés tomber.

- Bien, madame, fit-il sans hésiter, et il sortit.

Betty le vit apparaître dans la rue et traverser la chaussée. Le commerçant regarda Paul et dit quelque chose. Sans répondre, celui-ci se baissa, ramassa prestement les trois paniers et repartit.

Le propriétaire du magasin suivit Paul du regard, son expression traduisait la succession de ses pensées. Betty y lut d'abord le choc provoqué par l'apparente indifférence de Paul, puis l'interrogation au sujet de son attitude, et enfin un début d'explication.

- Filons, dit Betty quand Paul déboucha dans la cuisine. Chargeons les paniers et en route ! Je veux que nous passions le barrage pendant que les gardes sont encore sous le coup.

Elle s'empressa de fourrer dans un des sacs une torche électrique, sa mitraillette démontée, six chargeurs de 7.65 et sa part de plastic ; son pistolet et son poignard se trouvaient dans ses poches. Elle dissimula les armes sous un torchon et posa pardessus une tranche de terrine de légumes enveloppée dans du papier.

410

- Et si les gardes à la grille fouillent les paniers ? demanda Jelly.

- Alors, nous sommes mortes, répondit Betty. Nous essaierons

simplement d'en descendre autant que nous pourrions. Ne laissez pas les nazis vous capturer vivantes.

- Oh ! doux Jésus, s'écria Jelly, mais, en vraie professionnelle, elle s'assura que le chargeur était bien enfoncé dans son pistolet et le poussa avec un clic déterminé.

Sur la place, la cloche de l'église sonna sept coups. Elles étaient prêtes.

- quelqu'un va s'rement remarquer qu'il n'y a que trois femmes de ménage au lieu de six, expliqua Betty à Paul. Ils décideront peut-être de demander à Antoinette, la responsable, ce qui se passe. Si quelqu'un se présente ici, il faudra l'abattre.

- D'accord.

Betty embrassa Paul sur la bouche, un baiser bref mais appuyé, puis elle sortit, Jelly et Greta sur ses talons.

De l'autre côté de la rue, le commerçant contemplait toujours le milicien en train d'agoniser sur le pavé. Il leva les yeux vers les trois femmes, puis détourna la tête. Sans doute, se dit Betty, se répète-t-il déjà la réponse qu'il va fournir aux Allemands : 'Je n'ai rien vu. Non, il n'y avait personne. ^a

Les trois Corneilles rescapées se dirigèrent vers la place. Betty marchait d'un pas vif, pressée d'arriver au ch,teau. Devant elle, à l'autre extrémité, se dressaient les grilles que Ruby et les deux Allemands venaient de franchir. Bon, se dit Betty, du moins Ruby est entrée.

Arrivées au bout de la rue, les Corneilles s'engagèrent à leur tour sur la place. La vitrine du café des Sports, fracassée lors de la fusillade de la semaine précédente, était condamnée par des planches. Deux gardes qui sortaient du ch,teau martelèrent le pavé de leurs bottes, courant, fusil au poing, en direction sans doute du milicien blessé. Ils ne remarquèrent même pas le petit groupe de femmes de ménage qui s'écarta sur leur passage.

Betty se présenta devant la grille, première étape vraiment dangereuse.

Ne restait qu'une sentinelle qui, derrière Betty, regardait ses camarades courir. Il jeta un coup d'œil au laissez-passer de Betty et lui fit signe de passer. Elle s'avança puis se retourna pour attendre les

autres.

411

Vint ensuite le tour de Greta et le soldat la laissa entrer, plus intéressé par ce qui se passait rue du Château.

Betty crut qu'elles étaient tirées d'affaire mais, après avoir examiné le laissez-passer de Jelly, il jeta un coup d'œil à son panier.

- «a sent bon, dit-il. Betty retint son souffle.

- C'est de la saucisse, répondit Jelly. «a sent l'ail.

Il lui fit signe de passer et son regard revint vers la place. Les trois Corneilles remontèrent la petite allée, gravirent les marches du perron et pénétrèrent enfin dans le château.

50.

Dictier passa l'après-midi à suivre le train de Michel, s'arrêtant à la moindre station encore ensommeillée au cas où Michel descendrait. Il était convaincu qu'il perdait son temps et que Michel n'avait qu'un rôle de leurre, mais il n'avait pas le choix. Michel était sa seule piste. Dictier était désespéré.

Michel resta dans le train jusqu'à Reims.

Sentant l'échec imminent, accablé par la honte qui allait bientôt s'abattre sur lui, Dictier, assis dans une voiture auprès d'un immeuble bombardé près de la gare de Reims, attendait de voir sortir Michel. quelle erreur avait-il commise ? Il avait pourtant l'impression d'avoir fait tout son possible

- mais rien n'avait marché.

Et si la filature de Michel ne le menait nulle part ? À un moment, Dictier devrait bien faire la part du feu et l'interroger. Mais combien de temps lui restait-il ? Ce soir, c'était la nuit de pleine lune, mais sur la Manche la tempête de nouveau faisait rage. Les Alliées retarderaient peut-

être le débarquement - ou bien ils pourraient décider de tenter la chance malgré le temps. Dans quelques heures, ce pourrait être trop tard.

Michel était arrivé ce matin à la gare dans une camionnette empruntée à

Philippe Moulier, boucher en gros, Dictier la chercha du regard et n'en vit pas trace. Sans doute l'avait-on laissée ici pour que Betty Clairet puisse la prendre. ¿ l'heure actuelle, elle pourrait se trouver n'importe où dans un rayon de cent cinquante kilomètres. Il se maudit de ne pas avoir posté

quelqu'un pour surveiller la camionnette.

413

Il se demanda, pour se changer les idées, comment il conduirait l'interrogatoire de Michel. Le point faible chez lui était sans doute Gilberte. Pour l'instant, elle était dans une cellule du château à se demander ce qui allait lui arriver. Elle resterait là jusqu'au moment où

Dictier aurait la certitude qu'il en avait fini avec elle, puis elle serait exécutée ou envoyée dans un camp en Allemagne. Comment l'utiliser pour faire parler Michel - et sans tarder ?

En pensant aux camps, Dictier eut une idée. Il se pencha vers son chauffeur et lui dit :

- quand la Gestapo envoie des prisonniers en Allemagne, ils partent par le train, n'est-ce pas ?

- Oui, major.

- Est-ce vrai qu'on les met dans des wagons utilisés normalement pour le transport du bétail ?

- Tout à fait, major, c'est assez bon pour cette racaille, tous ces communistes et ces juifs.

- Où embarquent-ils ?

- Ici, à Reims. Le train de Paris s'arrête ici.

- Et ils passent souvent ?

- Il y en a un presque tous les jours. Il quitte Paris en fin d'après-midi et s'arrête ici vers vingt heures, théoriquement.

Dictier n'eut pas le temps de pousser son idée plus avant, car il aperçut Michel qui sortait de la gare. Dix mètres derrière lui dans la foule,

Hans Hesse. Ils prirent le trottoir d'en face.

Le chauffeur de Dicter mit le moteur en marche. Dicter se retourna pour surveiller Michel et Hans. Ils passèrent devant Dicter puis, à la surprise de ce dernier, Michel s'engagea dans la ruelle qui bordait le café de la Gare.

Hans h,ta le pas et tourna à son tour moins d'une minute plus tard. Dicter prit un air soucieux. Michel essayait-il de les semer ?

Hans revint et inspecta la rue d'un air soucieux. Il n'y avait pas beaucoup de gens sur les trottoirs, juste quelques voyageurs qui se rendaient à la gare ou qui en sortaient ; et les derniers ouvriers quittaient le centre de la ville pour rentrer chez eux. Hans jura et repartit dans la ruelle.

Dicter étouffa un grognement. Hans avait perdu Michel.

C'était le pire cafouillage dans lequel Dicter s'était trouvé impliqué depuis la bataille d'Alam Halfa, quand de mauvais ren-414

seignements avaient entraîné la défaite de Rommel. Cela avait été le tournant de la campagne d'Afrique du Nord, Dicter priait le ciel que ce ne f't pas aussi un tournant en Europe. Il contemplait avec consternation le coin de la ruelle quand Michel sortit par l'entrée principale du café.

Dicter retrouva quelque espoir. Michel avait semé Hans mais sans se rendre compte que quelqu'un d'autre le filait. Tout n'était pas encore perdu.

Michel traversa, se mit à courir, revint sur ses pas - vers Dicter toujours assis dans la voiture. Celui-ci réfléchit rapidement. S'il tentait de suivre Michel, lui aussi devrait se lancer au pas de course et cela montrerait clairement qu'il le filait. Ce n'était pas une solution : finie la surveillance. Le moment était venu d'arrêter Michel.

Michel fonçait en écartant les piétons sur son passage. Sa blessure le faisait boitiller, mais il allait vite et approchait rapidement de la voiture de Dicter. Celui-ci se décida.

Il entreb,illa la portière. Au moment o' Michel arrivait à son niveau, Dicter descendit en l'ouvrant toute grande. Michel fit un écart pour éviter l'obstacle, mais Dicter tendit la jambe. Michel trébucha et, perdant l'équilibre, il tomba lourdement sur le trottoir.

Dictier sortit son pistolet et ôta le cran de s°reté. Michel resta un instant sur le sol, sonné puis, encore groggy, il essaya de s'agenouiller.

Dictier appuya sur la tempe de Michel le canon de son arme.

- Ne vous levez pas, dit-il en français.

Le chauffeur prit une paire de menottes dans le coffre, les referma sur les poignets de Michel et le poussa à l'arrière de la voiture. Hans réapparut l'air penaud.

- que s'est-il passé ?

- Il est entré par la porte de derrière du café de la Gare et est ressorti par le devant, expliqua Dictier.

- Et maintenant ? demande Hans, soulagé.

- Venez avec moi jusqu'à la gare. Dictier se tourna vers le chauffeur. Vous avez une arme ?

- Oui, major.

- Ne perdez pas cet homme de vue. S'il essaie de s'échapper, tirez-lui une balle dans les jambes.

- Bien, major.

415

Dictier et Hans s'empressèrent de gagner la gare. Dictier attrapa un cheminot en uniforme et dit :

- Je veux voir tout de suite le chef de gare.

- Je vais vous conduire à son bureau, dit l'homme d'un ton revêche.

Le chef de gare arborait une veste noire et un gilet avec un pantalon rayé, un élégant uniforme démodé, usé jusqu'à la corde aux coudes et aux genoux.

Même dans son bureau, il gardait son chapeau melon. De toute évidence cette visite d'un important personnage allemand le terrifiait.

- que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il avec un sourire nerveux.

- Attendez-vous ce soir un train de prisonniers en provenance de Paris

?

- Oui, à vingt heures, comme d'habitude.

- quand il arrivera, retenez-le en gare jusqu'à ce que je vous donne des instructions. J'ai un prisonnier que je veux faire embarquer.

- Très bien. Si je pouvais avoir une autorisation écrite...

- Bien s[°]r. Je vais arranger cela. Faites-vous quelque chose de particulier quand le train est en gare ?

- Parfois, nous lavons les wagons au jet. Vous comprenez, on utilise des wagons à bestiaux o^ù il n'y a pas d'installation de toilettes et franchement, sans vouloir critiquer qui que ce soit... ça devient extrêmement déplaisant...

- Ne lavez pas les wagons ce soir. C'est compris ?

- Bien s[°]r.

- Vous faites autre chose ?

- Pas vraiment, fit l'homme d'un ton hésitant.

Dicter le sentait, quelque chose lui donnait mauvaise conscience.

- Allons, mon vieux, parlez, je ne vais pas vous punir.

- quelquefois les cheminots ont pitié des prisonniers et leur donnent de l'eau. Ce n'est pas permis, à proprement parler, mais...

- qu'on ne leur donne pas d'eau ce soir.

- Compris.

Dicter se tourna vers Hans.

- Je veux que vous conduisiez Michel Clairret au poste de police et que vous l'enfermiez dans une cellule, puis que vous

416

retourniez à la gare pour vous assurer qu'on exécute bien mes ordres.

- Bien s[°]r, major.

Dicter décrocha le téléphone posé sur le bureau du chef de gare.

- Passez-moi le ch,teau de Sainte-Cécile. quand la communication fut établie, Dictier demanda Weber. Il y a dans les cellules une femme du nom de Gilberte.

- Je sais, dit Weber. Jolie fille.

Dictier se demanda pourquoi Weber avait l'air si content de lui.

- Voudriez-vous, je vous prie, la faire conduire en voiture à la gare de chemin de fer de Reims ? Le lieutenant Hesse ici présent la prendra en charge.

- Très bien, dit Weber. Ne quittez pas un instant, voulez-vous ?

Il éloigna le combiné et, s'adressant à quelqu'un qui se trouvait dans la pièce, il donna l'ordre qu'on fasse venir Gilberte. Dictier attendait patiemment, puis Weber revint en ligne.

- C'est arrangé.

- Merci...

- Ne raccrochez pas. J'ai des nouvelles pour vous. Voilà pourquoi il avait l'air si content.

- J'écoute, fit Dictier.

- J'ai arrêté personnellement un agent allié.

- quoi ? fit Dictier. quand ? quel coup de chance !

- Il y a quelques minutes.

- O` donc, bon sang ?

- Ici même, à Sainte-Cécile.

- Comment est-ce arrivé ?

- Elle a attaqué un milicien et trois de mes brillants agents ont été témoins de la scène. Ils ont eu la présence d'esprit d'arrêter la coupable qui était armée d'un coÔt automatique.

- Vous avez bien dit ´ la ^a coupable ? C'est une femme ?

- Oui.

Voilà qui était réglé. Les Corneilles étaient à Sainte-Cécile. Leur objectif, c'était le château.

- Weber, reprit Dictier, écoutez-moi. Je pense qu'elle fait 417 partie d'une équipe de saboteurs qui a l'intention d'attaquer le château.

- Ils ont déjà essayé, dit Weber. «a leur a coûté cher. Non sans mal, Dictier se maîtrisa.

- En effet, ils seront peut-être plus astucieux cette fois-ci. Puis-je vous conseiller une alerte de sécurité ? Doublez la garde, fouillez le château, interrogez tout le personnel non allemand qui se trouve dans les bâtiments.

- J'ai déjà donné des ordres à cet effet.

Dictier n'était pas vraiment persuadé que Weber avait déjà déclenché une alerte, peu importait, dès l'instant qu'il le faisait maintenant.

Dictier songea un moment à annuler ses instructions concernant Gilberte et Michel, mais décida de n'en rien faire. Il pourrait bien avoir besoin d'interroger Michel avant la fin de la soirée.

- Je vais rentrer immédiatement à Sainte-Cécile, annonça-t-il à Weber.

- Comme vous voudrez, dit Weber d'un ton qui laissait entendre qu'il pouvait parfaitement se débrouiller sans l'assistance de Dictier.

- Il faut que j'interroge la nouvelle prisonnière.

- J'ai déjà commencé. Le sergent Becker est en train de la préparer.

- Bon sang, je veux qu'elle ait toute sa raison et qu'elle soit capable de parler.

- ...videmment.

- Je vous en prie, Weber, c'est une affaire trop importante pour qu'on puisse commettre des erreurs. Je vous supplie de contrôler Becker jusqu'à

mon arrivée.

- Très bien, Franck. Je vais m'assurer qu'il n'en fait pas trop.

- Merci. Je serai là le plus vite possible. Dicté raccrocha.

51.

Betty s'arrêta sur le seuil de la grande salle du ch,teau. Elle avait le cour battant et la peur au ventre. Elle était dans l'ancre du lion. Si elle était capturée, rien ne pourrait la sauver.

Elle examina rapidement la pièce. On avait installé en rangées impeccables des autocommutateurs téléphoniques qui apportaient une touche de modernisme incongrue à la splendeur fanée des murs peints en rosé et vert et aux chérubins joufflus qui s'ébattaient au plafond. Des c,bles serpentaient sur les dalles de marbre comme des cordages déroulés sur le pont d'un navire.

Un brouhaha de conversations montait des quarante standardistes. Les plus proches jetèrent un coup d'oil aux nouvelles arrivantes. Betty vit une fille s'adresser à sa voisine en les désignant. Les téléphonistes venaient toutes de Reims et des environs, beaucoup même de Sainte-Cécile : elles connaissaient donc les femmes de ménage habituelles et devaient se rendre compte que les Corneilles étaient des inconnues. Mais Betty comptait sur le fait qu'elles ne diraient rien aux Allemands.

Elle s'orienta rapidement en se rappelant le plan qu'avait dessiné

Antoinette. L'aile ouest bombardée sur sa droite était abandonnée. Elle partit dans cette direction et, franchissant de hautes portes lambrissées, elle entraîna Greta et Jelly vers l'aile est.

Elles traversèrent une enfilade de pièces, de somptueuses salles de réception encombrées de standards et de panneaux qui bourdonnaient et cliquetaient à mesure que l'on composait des

419

numéros. Betty ne savait pas si les femmes de ménage avaient l'habitude de saluer les téléphonistes ou bien si elles passaient en silence : les Français avaient le bonjour facile, mais, ici, c'était les militaires allemands qui régnaient. Elle se contenta donc d'un vague sourire et évita de regarder qui que ce soit.

Dans la troisième salle, une surveillante en uniforme allemand était assise à un bureau. Betty continua sans broncher, mais la femme cria :

- O' est Antoinette ?

Sans s'arrêter, Betty répondit :

- Elle arrive.

Elle sentit sa voix trembler de peur et espéra que la surveillante n'avait rien remarqué. La femme jeta un coup d'oil à la pendule qui indiquait sept heures cinq.

- Vous êtes en retard.

- Je suis désolée, madame, nous allons commencer tout de suite.

Betty s'engouffra dans la salle suivante. Elle resta un instant, l'oreille tendue, s'attendant à ce qu'une voix furieuse la rappelle, mais rien ne vint et, reprenant son souffle, elle poursuivit son chemin, Greta et Jelly sur ses talons.

Au fond de l'aile est se trouvait un escalier permettant d'accéder aux bureaux dans les étages ou au sous-sol. C'était le sous-sol qui intéressait les Corneilles, mais elles avaient d'abord quelques préparatifs à faire.

Elles tournèrent à gauche et entrèrent dans l'office. Suivant les instructions d'Antoinette, elles découvrirent une petite pièce où était entreposé le matériel de nettoyage : balais, éponges, seaux et les blouses brunes que revêtaient les femmes de ménage pour leur service. Betty referma la porte.

- Pour l'instant, ça va, dit Jelly.

- J'ai une trouille ! fit Greta, p,le et tremblante. Je crois que je ne vais pas tenir le coup.

- «a ira très bien, dit Betty avec un sourire rassurant. Au travail. Mets ton matériel dans ces seaux.

Jelly se mit à entasser ses explosifs dans un baquet et, après un bref moment d'hésitation, Greta l'imita. Betty monta les pièces de sa mitraillette, mais sans la crosse, ce qui en réduisait la longueur d'une trentaine de centimètres et la rendait plus facile à dissimuler. Elle ajusta le silencieux et bloqua le tir au

coup par coup. quand on utilisait le silencieux, il fallait recharger manuellement avant de tirer.

Elle glissa l'arme sous sa ceinture de cuir. Puis elle passa sa blouse qui cachait la mitraillette. Elle ne ferma pas les boutons pour mieux la saisir. Les deux autres enfilèrent à leur tour une blouse, gardant armes et munitions entassées dans leurs poches.

Elles étaient presque prêtes à descendre au sous-sol. Toutefois, c'était un secteur de haute sécurité, avec une sentinelle à la porte et le personnel français n'était pas admis jusque-là : les Allemands faisaient eux-mêmes le ménage. Avant d'entrer, les Corneilles devaient donc provoquer une certaine confusion.

Elles s'apprêtaient à quitter la pièce quand la porte s'ouvrit, livrant passage à un officier allemand qui jeta un coup d'œil en aboyant :

- Laissez-passer !

Betty se crispa. Elle s'attendait à une alerte. La Gestapo avait dû deviner que Ruby était un agent allié - qui d'autre aurait sur soi un pistolet automatique et un poignard à cran d'arrêt ? il fallait donc s'attendre à ce qu'ils redoublent de précautions au ch,teau. Elle avait toutefois espéré

que la Gestapo agirait trop lentement pour la gêner dans sa mission. C'est un vou qui n'avait pas été exaucé. Sans doute contrôlait-on tout le personnel français qui se trouvait sur les lieux.

- Vite ! dit l'homme avec impatience.

C'était un lieutenant de la Gestapo, constata Betty en voyant l'écusson qu'il avait sur sa chemise d'uniforme. Elle exhiba son laissez-passer. Il l'examina avec soin, comparant la photo avec son visage et le lui rendit.

Il fit de même avec Jelly et Greta.

- Il faut que je vous fouille, dit-il en regardant le seau de Jelly.

Derrière son dos, Betty sortit la mitraillette de sous sa blouse. D'un air étonné, l'officier prit dans le seau de Jelly le récipient capitonné

qu'elle y avait mis. Betty retira le cran de s°reté.

L'officier dévissa le couvercle du récipient. On pouvait lire la

stupéfaction sur son visage lorsqu'il aperçut les détonateurs.

Betty lui tira une balle dans le dos. Le silencieux n'était pas totalement efficace et il y eut un bruit étouffé, comme la chute

d'un livre. Un spasme secoua le lieutenant de la Gestapo qui s'écroula.

Betty éjecta la douille, appuya sur la détente et, pour plus de s'ûreté, lui tira une autre balle dans la tête. Puis elle remit une balle dans le canon et glissa sa mitraillette sous sa blouse.

Jelly traîna le corps jusqu'au mur et le poussa derrière la porte pour le dissimuler aux yeux d'un veilleur éventuel.

- Fichons le camp, dit Betty.

Jelly sortit. Greta restait blême et pétrifiée à regarder le corps de l'officier.

- Greta, dit Betty. Nous avons un travail à accomplir. En route.

Greta finit par hocher la tête, ramassa son seau et son balai et franchit la porte d'un pas de robot. Elles se rendirent alors au réfectoire.   part deux filles en uniforme qui buvaient du café et fumaient, personne. En français et à voix basse, Betty murmura :

- Vous savez ce que vous avez à faire. Jelly se mit à balayer. Greta hésitait toujours.

- Ne me laisse pas tomber, dit Betty.

Greta acquiesça. Elle prit une profonde inspiration, se redressa et déclara :

- Je suis prête.

Betty entra dans la cuisine, et Greta lui emboîta le pas. D'après Antoinette, les boîtes de fusibles du bâtiment étaient à côté de la cuisine dans un placard derrière le grand four électrique. Un jeune Allemand s'activait près de la cuisinière. Betty lui adressa un sourire aguicheur en disant :

- qu'avez-vous à offrir à une pauvre fille affamée ?

Il se tourna vers elle en souriant. Derrière son dos, Greta tira de sa poche une grosse paire de pinces avec des poignées caoutchoutées, puis ouvrit la porte du placard.

Des nuages couraient dans le ciel et le soleil se couchait quand Dieter Franck déboucha sur la pittoresque place de Sainte-Cécile. Les nuages avaient la même nuance gris foncé que le toit d'ardoises de l'église.

Il remarqua que quatre sentinelles étaient postées à la grille du châteaueu au lieu de deux habituellement. Bien qu'il fût dans une voiture de la Gestapo, le sergent examina attentivement son laissez-passer et celui de son chauffeur avant d'ouvrir les grilles

422

en fer forgé et de leur faire signe d'entrer. Dieter était enchanté : Weber avait pris au sérieux la nécessité de renforcer la sécurité.

Rafraîchi par une légère brise, il quitta la voiture pour gravir le perron de l'entrée principale. Il traversa le hall, passant devant les rangées de femmes installées à leur standard, il songea à cet agent secret femme que Weber avait arrêtée. Le réseau Corneille était un groupe exclusivement féminin. L'idée lui vint qu'elles pourraient tenter de pénétrer dans le ch

âteaueu déguisées en téléphonistes. ...tait ce possible ?

- Est-ce qu'aucune de ces femmes est arrivée ces derniers jours ? demanda-t-il à la surveillante allemande.

- Non, major, dit-elle. Nous en avons engagé une il y a trois semaines, et c'était la dernière.

Autant pour sa théorie. Il acquiesça et passa son chemin. Arrivé à

l'extrémité de l'aile est, il descendit par l'escalier. La porte du sous-sol était ouverte comme d'habitude, mais au lieu de l'unique sentinelle habituelle, deux hommes étaient en faction. Weber avait doublé la garde. Le caporal salua et le sergent demanda son laissez-passer.

Dieter observa que le caporal se tenait derrière le sergent tandis que celui-ci inspectait le laissez-passer.

- Dans la position où vous êtes, dit-il, il est très facile de vous liquider tous les deux. Caporal vous devriez vous placer de côté à deux mètres de distance de façon à pouvoir tirer si le sergent est attaqué.

- Bien, major.

Dieter s'engagea dans le couloir du sous-sol. Il entendait la vibration

du générateur Diesel qui alimentait en électricité le réseau téléphonique. Il franchit les portes des réserves de matériel et entra dans la salle d'interrogatoire. Il espérait y trouver la nouvelle prisonnière, mais la pièce était vide.

Surpris, il entra et referma la porte. De la pièce voisine lui parvint un long cri déchirant. Dictier ouvrit toute grande la porte.

Becker était debout à côté de l'appareil à électrochocs. Weber était assis sur une chaise juste à côté. Une jeune femme était allongée sur la table d'opération, les poignets et les chevilles retenus par des sangles et la tête bloquée par une courroie.

423

Elle portait une robe bleue et les fils sortant de l'appareil remontaient entre ses cuisses sous la jupe.

- Bonjour, Franck, dit Weber. Installez-vous, je vous en prie. Becker a mis au point une méthode nouvelle. Montrez-lui, sergent.

Becker plongea la main sous la jupe de la femme et exhiba un cylindre d'ébonite long d'une quinzaine de centimètres et large de deux ou trois.

Deux bandes métalliques, séparées de trois ou quatre centimètres, encerclaient le cylindre, et deux fils en portaient, reliés à l'appareil.

Dictier avait l'habitude de la torture, mais cette abominable caricature de rapport sexuel l'écoura. Il frissonna de dégoût.

- Elle n'a encore rien dit, mais nous venons à peine de commencer, commenta Weber. Donnez-lui encore une décharge, sergent.

Becker remonta la jupe de la femme et lui glissa le cylindre dans le vagin.

Il arracha une bande d'un rouleau de chatterton pour bien fixer le cylindre et l'empêcher de tomber.

- Mettez un voltage plus fort, cette fois, dit Weber. Becker se tourna vers l'appareil. Là-dessus, toutes les

lumières s'éteignirent.

Il y eut un éclair bleuté, un claquement sec provenant du four. Les

lumières s'éteignirent et une odeur de fils électriques brûlés emplit la cuisine. Avec la coupure de courant, le moteur du réfrigérateur s'arrêta dans un gémissement. Le jeune cuisinier dit en allemand :

- qu'y a-t-il?

Betty traversa le réfectoire, suivie de Jelly et de Greta. Elles suivirent un petit corridor puis s'engagèrent dans l'escalier. Arrivée en haut, Betty s'arrêta. Elle empoigna sa mitrailleuse en la dissimulant sous le pan de sa blouse.

- Le sous-sol sera plongé dans une obscurité totale ? demanda-t-elle.

- J'ai coupé tous les câbles y compris l'alimentation de l'éclairage d'urgence, lui assura Greta.

- Allons-y.

Elles dévalèrent l'escalier. À mesure qu'elles descendaient, la lumière du jour entrant par les fenêtres du rez-de-chaussée 424

déclina rapidement et l'entrée du sous-sol était dans la pénombre.

Deux soldats étaient postés juste derrière la porte. L'un d'eux, un jeune caporal avec un fusil, dit en souriant :

- Ne vous inquiétez pas, mes petites dames, ce n'est qu'une coupure de courant.

Betty lui tira une balle dans la poitrine, puis faisant pivoter son arme, elle abattit le sergent.

Les trois Corneilles franchirent le seuil. Betty tenait son arme dans la main droite et sa torche électrique dans la main gauche. Elle entendait un sourd grondement de machines et des voix au loin qui criaient des questions en allemand.

Elle alluma un instant une torche électrique : elle se trouvait dans un large couloir au plafond bas. Plus loin, des portes s'ouvraient. Elle éteignit la lampe. quelques instants plus tard, elle aperçut une allumette qu'on craquait au fond. Une trentaine de secondes s'étaient écoulées depuis que Greta avait coupé le courant. Il ne faudrait pas longtemps aux Allemands pour se remettre du choc et trouver des torches. Elle n'avait qu'une minute, peut-être moins pour s'éclipser.

Elle essaya la porte la plus proche. Elle était ouverte. Elle braqua à

l'intérieur le faisceau de sa torche. C'était un labo de photo avec des épreuves en train de sécher et un homme en blouse blanche qui t,onnait dans l'obscurité.

Elle claqua la porte, traversa le couloir en deux enjambées et essaya une porte de l'autre côté. Fermée à clef. D'après l'emplacement de la pièce sur le devant du ch,teau sous un coin du parking, elle devina qu'elle contenait les réservoirs de fioul.

Elle s'avança dans le couloir et ouvrit la porte suivante. Le grondement de machines se fit plus fort. Elle alluma sa torche une fraction de seconde, juste le temps d'apercevoir un générateur - celui, supposa-t-elle, qui alimentait le réseau téléphonique -, puis elle souffla :

- Traînez les corps ici !

Jelly et Greta firent glisser sur le sol les cadavres des gardes. Betty revint jusqu'à l'entrée du sous-sol et claqua la porte blindée. Le couloir maintenant était dans une obscurité totale. Après réflexion, elle poussa les gros loquets à l'intérieur. Voilà qui pourrait lui faire gagner quelques précieuses secondes supplémentaires.

425

Elle regagna la salle du générateur, ferma la porte et alluma sa torche.

Jelly et Greta étaient encore tout essoufflées d'avoir poussé les cadavres à l'intérieur.

- «a y est, murmura Greta.

La pièce était encombrée de dizaines de canalisations et de c,bles ordonnés selon des codes de couleurs, avec une efficacité tout allemande. Betty s'y retrouvait fort bien : les conduits de ventilation en jaune, les canalisations de carburant en brun, les tuyaux d'eau en vert et les c,bles électriques avec des rayures rouges et noires. Elle braqua le faisceau de sa lampe sur la canalisation de fioul qui aboutissait au générateur.

- Plus tard, si nous avons le temps, je veux que tu perces un trou là-dedans.

- Pas de problème, fit Jelly.

- Maintenant, pose ta main sur mon épaule et suis-moi. Greta, tu suis Jelly de la même façon. D'accord ?

- D'accord.

Betty éteignit sa torche et ouvrit la porte. Il leur fallait maintenant explorer le sous-sol à l'aveuglette. Elle posa la main contre le mur pour se guider et avança vers l'intérieur. Un brouhaha confus de voix lui révéla que plusieurs hommes t,tonnaient dans le couloir.

- qui a fermé la grande porte ? dit une voix autoritaire en allemand.

Elle entendit Greta répondre dans la même langue et d'une voix masculine :

- On dirait qu'elle est coincée.

L'Allemand poussa un juron. quelques instants plus tard, on perçut le grincement d'un pêne. Betty arriva devant une autre porte. Elle l'ouvrit et alluma un instant sa lampe. La pièce contenait deux grands coffres en bois de la taille d'un cercueil.

- La salle des batteries, murmura Greta. Passez à la porte suivante.

- C'était une torche électrique ? fit la voix de l'Allemand. Venez par ici !

- J'arrive, dit Greta de sa voix de Gerhard, mais les trois Corneilles s'éloignèrent dans la direction opposée.

Betty avança jusqu'à la pièce suivante, fit entrer les deux autres et referma la porte avant d'allumer sa torche. C'était une longue salle étroite avec contre chaque mur des étagères

426

encombrées de matériel. Presque à l'entrée se trouvait un classeur contenant probablement de grandes feuilles de croquis. Au fond, le faisceau de sa torche éclaira une petite table. Trois hommes étaient assis, tenant des cartes à jouer à la main.

Comme ils se levaient, Betty braqua sa mitraillette. Jelly fut tout aussi rapide. Betty en abattit un. On entendit le claquement du pistolet de Jelly et l'homme à côté de lui s'écroula. Le troisième plongea pour se mettre à

l'abri, mais le faisceau de Betty le suivit. Betty et Jelly firent feu en même temps et l'homme s'effondra.

Betty refusait de considérer les morts comme des gens. L'heure n'était

pas aux sentiments. Elle éclaira la salle. Ce qu'elle vit lui réjouit le cour.

C'était selon toute probabilité la pièce qu'elle cherchait.

À un mètre environ d'un long mur se dressaient deux étagères allant du sol au plafond, hérissées de milliers de fiches électriques soigneusement alignées. Les câbles téléphoniques venant de l'extérieur passaient par le mur en faisceaux reliés à l'arrière des fiches se trouvant sur l'étagère la plus proche. Plus loin, d'autres câbles portaient des fiches vers le plafond jusqu'aux autocommutateurs du rez-de-chaussée. Sur le devant, un enchevêtrement cauchemardesque de jarretières reliait les fiches de la première étagère à celles de la seconde. Betty regarda Greta.

- Alors ?

Fascinée, Greta examinait l'installation à la lueur de sa propre lampe.

- C'est le RP - le répartiteur principal, dit-elle. Mais c'est un système un peu différent de celui que nous utilisons en Angleterre.

Betty dévisagea Greta d'un air surpris. quelques minutes plus tôt, celle-ci avait déclaré qu'elle avait trop peur pour continuer. Voilà maintenant que le meurtre de trois hommes la laissait indifférente.

Le long du mur du fond, on apercevait d'autres appareils.

- Et là-bas ? demanda Betty. Greta braqua le faisceau de sa torche.

- Ce sont des amplificateurs et un équipement de circuits porteurs pour les lignes à longue distance.

- Bon. Montre à Jelly où placer les charges.

427

Elles se mirent toutes les trois au travail. Gré ta ouvrit les paquets de papier végétal enveloppant les pains de plastic tandis que Betty découpait des longueurs de cordeaux qui devraient brûler d'un centimètre par seconde.

- Je vais découper tous les cordeaux par segment de trois mètres, dit Betty. «a nous donnera exactement cinq minutes pour filer.

Jelly procéda à l'assemblage : cordeau, détonateur et amorce. ...
clairée par Betty, Greta modelait les charges sur le dessus des parties

vulnérables tandis que Jelly enfonçait l'amorce dans la p,te molle de l'explosif.

En cinq minutes, tout le matériel était hérissé de charges. Les cordeaux étaient tous reliés à une source commune o' ils se rejoignaient si bien qu'une seule étincelle servirait à les allumer tous ensemble.

Jelly prit une bombe thermique, un boîtier noir ayant à peu près la forme et les dimensions d'une boîte de soupe contenant une fine poudre d'oxyde d'aluminium et d'oxyde de fer. L'engin dégagerait une chaleur intense et libérerait les flammes. Elle ôta le couvercle pour libérer deux amorces et plaça l'engin sur le sol auprès du répartiteur principal.

- Il doit y avoir quelque part ici, dit Greta, des milliers de fiches indiquant les connexions des circuits. Nous devrions les br°ler. De cette façon, il faudra deux semaines à l'équipe de réparation plutôt que deux jours pour refaire les branchements des c,bles.

Betty ouvrit le placard et trouva quatre classeurs contenant des diagrammes soigneusement ordonnés.

- C'est ce que nous cherchons ?

Greta examina une fiche à la lueur de sa torche.

- Oui.

- ...parpille-les autour de la bombe. «a prendra feu tout de suite.

Betty répandit les fiches sur le sol. Jelly déposa au fond de la pièce un petit générateur d'oxygène.

- «a br°lera encore plus fort, dit-elle. En général, on n'arrive qu'à

br°ler les cadres en bois et l'isolant qui entoure les c,bles mais avec ça le cuivre des c,bles devrait fondre.

Tout était prêt.

Betty promena autour de la salle le faisceau de sa torche.

428

Les murs extérieurs étaient en vieilles briques, mais de légères cloisons

de bois séparaient les pièces. L'explosion les anéantirait et le feu ne tarderait pas à gagner le reste du sous-sol.

Cinq minutes s'étaient écoulées depuis que les lumières s'étaient éteintes.

Jelly prit un briquet.

- Vous deux, dit Betty, gagnez l'extérieur. Jelly, en partant, arrête-toi dans la salle du générateur et perce un trou dans le conduit d'alimentation en carburant, là où je t'ai montré.

- Entendu.

- Rendez-vous chez Antoinette.

- Et vous, demanda Greta d'un ton anxieux, où allez-vous ?

- Trouver Ruby.

- Vous avez cinq minutes, la prévint Jelly. Betty acquiesça.

Jelly alluma le cordeau.

quand Dictier émergea de l'obscurité du sous-sol dans la pénombre de l'escalier, il remarqua l'absence de sentinelle à l'entrée. Sans doute les hommes étaient-ils allés chercher de l'aide, mais ce manque de discipline l'exaspérait. Ils auraient dû rester à leur poste.

Peut-être les avait-on obligés à partir. Les avait-on emmenés sous la menace d'un fusil ? Une attaque contre le château avait-elle déjà

commencé ?

Il grimpa les marches quatre à quatre. Au rez-de-chaussée, aucune trace de lutte. Les standardistes continuaient à travailler : le réseau téléphonique opérait sur un circuit distinct de l'installation électrique du bâtiment et il passait encore assez de lumières par les fenêtres pour qu'on puisse voir les autocommutateurs. Il traversa en courant le réfectoire, se précipitant vers l'arrière du château où se trouvaient les ateliers d'entretien mais, au passage, il examina la cuisine où il vit trois soldats en salopette qui contemplaient une boîte de fusibles.

- Il y a une coupure de courant au sous-sol, leur dit Dictier.

- Je sais, dit un des hommes qui avait des galons de sergent sur sa chemise. Tous ces fils ont été coupés.

- Alors, fit Dictier en haussant le ton, prenez vos outils et 429

rebranchez-les. Ne restez pas là à vous gratter la tête comme un idiot !

- Bien, major.

- Je crois, dit un jeune cuistot embarrassé, que c'est le four électrique, major.

- que s'est-il passé ? aboya Dictier.

- Eh bien, major, on nettoyait derrière le four et il y a eu un bang...

- qui ça ? qui nettoyait ?

- Je ne sais pas, major.

- Un soldat, quelqu'un que vous avez reconnu ?

- Non, major... juste une femme de ménage.

Dictier ne savait que penser. De toute évidence on attaquait le ch,teau.

Mais o' était l'ennemi ? Il sortit de la cuisine, fonça vers l'escalier et monta jusqu'au bureau du premier étage.

Au passage, quelque chose arrêta son regard et il se retourna. Une grande femme en blouse de femme de ménage remontait du sous-sol avec un seau et un balai.

...tonné, il s'arrêta pour la regarder. Elle n'aurait pas d' être là. Les Allemands seuls avaient accès au sous-sol. Evidemment, il aurait pu arriver n'importe quoi dans la confusion d'une coupure de courant. Or le cuisinier avait rendu responsable une femme de ménage de la panne d'électricité. Il se rappela sa brève conversation avec la surveillante des standardistes. Il n'y avait pas de nouvelles parmi elles - mais il n'avait pas posé de questions à propos des femmes de ménage françaises.

Il revint sur ses pas et la retrouva au rez-de-chaussée.

- Pourquoi étiez-vous au sous-sol ? lui demanda-t-il en français.

- J'étais allée faire le ménage, mais il n'y a pas de lumière. Dictier fronça les sourcils. Elle parlait français avec un accent qu'il n'arrivait pas tout à fait à situer.

- Vous n'êtes pas censée aller là-bas, dit-il.

- Je sais, le soldat me l'a dit : ils font le ménage eux-mêmes, je ne savais pas.

Elle n'avait pas l'accent anglais, se dit Dictier. Mais qu'était-il donc?

- Depuis combien de temps travaillez-vous ici ?

- «a ne fait qu'une semaine et jusqu'à aujourd'hui j'ai toujours fait le ménage en haut.

430

L'histoire était plausible, mais Dictier ne s'en contenta pas.

- Venez avec moi.

Il la prit solidement par le bras et lui fit traverser la cuisine sans qu'elle oppose de résistance.

- Reconnaissez-vous cette femme ? demanda Dictier au cuistot.

- Oui, major. C'est elle qui nettoyait derrière le four.

- C'est vrai ? fit Dictier en la regardant.

- Oui, monsieur, je suis désolée si j'ai endommagé quelque chose.

- Vous êtes allemande, dit-il, reconnaissant son accent.

- Non, monsieur.

- Saleté de traître. Il se tourna vers le cuisinier. Tenez-la bien et suivez-moi. Elle va tout me dire.

Betty ouvrit la porte avec la mention *salle d'interrogatoire*^a, elle entra, ferma la porte derrière elle et promena dans la pièce le faisceau de sa torche.

Elle aperçut une méchante table en bois blanc avec des cendriers, quelques chaises et un bureau métallique. Mais personne.

Elle était surprise. Elle avait repéré les cellules qui bordaient le couloir et avait regardé avec sa lampe à travers le judas de chaque porte.

Les cellules étaient vides : les prisonniers ramassés par la Gestapo

depuis huit jours, y compris Gilberte, avaient dû être emmenés ailleurs ou exécutés. Mais Ruby devait bien être quelque part.

Là-dessus, elle remarqua sur sa gauche une porte qui devait donner sur une pièce voisine. Elle éteignit sa torche, ouvrit la porte, s'avança, la referma et ralluma sa lampe.

Elle vit tout de suite Ruby, allongée sur quelque chose qui ressemblait à

une table d'opération. Des courroies spécialement conçues lui attachaient les poignets et les chevilles et l'empêchaient de bouger la tête. Un fil qui partait d'un appareil électrique remontait sous sa jupe. Betty devina aussitôt ce qu'on avait fait à Ruby et eut un sursaut horrifié. Elle s'approcha de la table

- Ruby, tu m'entends ?

Ruby poussa un gémissement. Betty sursauta : elle était encore en vie.

431

- Je vais te libérer, dit-elle en posant sa Sten sur la table. Ruby s'efforçait de parler, mais elle n'arrivait qu'à pousser des gémissements. Betty s'empressa de déserrer les sangles qui attachaient Ruby à la table.

- Betty, dit enfin Ruby.

- quoi?

- Derrière vous.

Betty fit un bond de côté. Un objet lourd lui effleura l'oreille et s'abattit violemment sur son épaule gauche. Elle poussa un cri de douleur, lâcha sa torche et s'écroula. En touchant le sol, elle roula de côté pour s'éloigner le plus possible et empêcher son assaillant de la frapper une nouvelle fois.

Le spectacle de Ruby l'avait tellement secouée qu'elle n'avait pas inspecté

toute la pièce avec sa lampe. quelqu'un rôdait dans l'ombre, attendant l'occasion, et s'était sans bruit glissé derrière elle.

Elle avait le bras gauche totalement engourdi. Elle se servit de sa main droite pour chercher à tâtons sa torche mais, avant qu'elle l'eût trouvée,

il y eut un déclic et tout se ralluma.

Clignant les yeux, elle distingua un homme petit et trapu avec une tête ronde et des cheveux taillés en brosse. Ruby se tenait derrière lui. Dans l'obscurité, elle avait ramassé ce qui avait l'air d'être une barre d'acier qu'elle brandissait au-dessus de sa tête. Dès que les lumières revinrent, Ruby vit l'homme, pivota vers lui et lui abattit de toutes ses forces la barre d'acier sur la tête. C'était un coup à assommer un bouf, l'homme s'affala sur le sol et ne bougea plus.

Betty se leva. Retrouvant rapidement les sensations de son bras, elle ramassa sa mitraillette. Ruby était agenouillée au-dessus du corps inanimé.

- Je vous présente le sergent Becker.

- «a va ? demanda Betty.

- «a me fait un mal de chien, mais je vais me rattraper sur cette ordure.

Empoignant Becker par le devant de sa tunique, Ruby le souleva puis, non sans mal, le poussa sur la table d'opération. Il poussa un gémissement.

- Il revient à lui ! dit Betty. Je vais l'achever.

- Donnez-moi dix secondes.

Ruby allongea les bras et les jambes de l'homme, passa les 432

sangles sur ses poignets et sur ses chevilles, puis lui bloqua la tête pour l'empêcher de bouger. Elle prit ensuite l'embout cylindrique de l'appareil à électrochocs et le lui fourra dans la bouche. Il suffoqua, s'étrangla, mais il ne pouvait pas bouger la tête. Elle prit un rouleau de chatterton, en arracha un bout avec ses dents et colla soigneusement le cylindre pour qu'il ne lui sorte pas de la bouche. Puis elle s'approcha de l'appareil et abaissa la mannette. Il y eut un sourd bourdonnement. L'homme poussa un hurlement étouffé. Des convulsions lui secouèrent le corps. Ruby le regarda un moment puis dit :

- Allons-y.

Elles sortirent, laissant le sergent Becker se tordre sur la table en

piaillant comme un porc à l'abattoir.

Betty jeta un coup d'œil à sa montre : deux minutes s'étaient écoulées depuis que Jelly avait allumé les cordeaux.

Elles traversèrent la salle d'interrogatoire et débouchèrent dans le couloir. L'agitation suivant le début de la panne s'était calmée. Il n'y avait dans l'entrée que trois soldats qui discutaient calmement. Betty s'approcha rapidement, Ruby sur ses talons.

Le premier réflexe de Betty avait été de continuer en passant devant les soldats d'un air assuré, mais elle aperçut par l'entrebaillement de la porte la haute silhouette de Dieter Franck qui s'avancait suivi de trois autres personnes qu'elle ne distinguait pas bien. Elle s'arrêta brusquement, Ruby lui heurta le dos. Betty se tourna vers la porte la plus proche où l'on pouvait lire *salle radio*^a. Elle l'ouvrit. Personne. Elles entrèrent.

Elle laissa la porte entrouverte, ce qui lui permit d'entendre le major Franck aboyer en allemand :

- Capitaine, où sont les deux hommes qui devraient garder cette entrée ?

- Je ne sais pas, major, je me le demandais.

Betty ôta le silencieux de sa Sten et mit son arme en position de tir rapide. Elle n'avait jusqu'à maintenant utilisé que quatre balles : il en restait vingt-huit dans le chargeur.

- Sergent, montez la garde avec le caporal. Capitaine, allez au bureau du major Weber et dites-lui que le major Franck lui recommande vivement de faire sans tarder une fouille du sous-sol. Allez, et que ça saute !

Un instant plus tard, Betty entendit Franck passer devant la 433

salle radio. Elle attendit, écoutant. Une porte claqua. Elle jeta un coup d'œil dans le couloir. Franck avait disparu.

- Allons-y, dit-elle à Ruby.

Elles sortirent de la salle radio et se dirigèrent vers l'entrée principale.

- qu'est-ce que vous faites ici ? demanda le caporal en français.

Betty avait une réponse toute faite.

- Mon amie Valérie est nouvelle et, dans la confusion de la coupure de courant, elle s'est trompée de chemin.

- Il fait encore jour là-haut, fit le caporal d'un ton méfiant. Comment a-t-elle pu se perdre ?

- Je suis vraiment désolée, monsieur, dit Ruby. Je croyais que je devais faire le ménage ici, et personne ne m'a arrêtée.

- Caporal, dit le sergent en allemand, nous sommes censés les empêcher d'entrer et non les garder à l'intérieur.

Il se mit à rire et leur fit signe de passer.

Dictier attacha la prisonnière à la chaise, puis congédia le cuisinier qui l'avait accompagnée jusqu'à la cuisine. Il considéra la femme et se demanda de combien de temps il disposait. Un agent avait été arrêté devant le ch

,teau. L'autre, si elle était aussi une espionne, avait été surprise en remontant du sous-sol. Les autres étaient-elles reparties ? Ou bien étaient-elles en ce moment même dans le ch,teau ? C'était exaspérant de ne pas savoir ce qui se passait. Dictier avait ordonné qu'on fouille le sous-sol. Tout ce qu'il pouvait faire de son côté, c'était interroger la prisonnière.

Dictier commença par la traditionnelle gifle en pleine figure, soudaine et démoralisante. La femme eut un sursaut de surprise et de douleur.

- O' sont vos amies ? lui demanda-t-il.

La femme avait la joue toute rouge. Il l'examina : ce qu'il vit le déconcerta. Elle avait l'air heureuse.

- Vous êtes dans le sous-sol du ch,teau, lui déclara-t-il. Derrière cette porte, c'est la chambre de torture. De l'autre côté, derrière cette cloison, se trouve le commutateur téléphonique. Nous sommes au fond d'un tunnel, dans un cul-de-sac, comme disent les Français. Si vos amies ont l'intention de faire

434

sauter le b,timent, vous et moi mourrons s'rement ici dans cette pièce.

Elle demeura impassible.

Peut-être le ch,teau n'allait-il pas sauter, songea Dicter. Mais alors quel était l'objectif de la mission ?

- Vous êtes allemande, dit-il. Pourquoi aidez-vous les ennemies de votre pays ?

Elle finit par parler.

- Je vais vous le dire, fit-elle avec un accent de Hambourg, le regard perdu dans le vague. Il y a bien des années, j'avais un amant qui s'appelait Manfred. Vos nazis l'ont arrêté et envoyé dans un camp. Je crois qu'il est mort là-bas -je n'ai jamais eu de nouvelles.

Elle s'interrompit, la gorge serrée. Dicter attendit. Au bout d'un moment, elle poursuivit.

- quand ils me l'ont pris, j'ai juré que je me vengerais. Eh bien, ça y est, fit-elle avec un sourire radieux. Votre abominable régime est presque mort et j'ai contribué à le détruire.

quelque chose clochait. Elle parlait comme si le commando avait déjà réussi. En outre, le courant avait été coupé puis était revenu. Cette panne avait-elle déjà rempli son office ? Cette femme ne manifestait aucune crainte. Peut-être lui était-ce égal de mourir ?

- Pourquoi a-t-on arrêté votre amant ?

- Ils disaient que c'était un pervers.

- De quel genre ?

- Il était homosexuel.

- Et il était votre amant ?

- Oui.

Dicter fronça les sourcils. Puis il regarda plus attentivement la femme.

Elle était grande, large d'épaules et, sous le maquillage, on voyait un nez et un menton bien masculins...

- Vous êtes un homme ? dit-il stupéfait.

Elle se contenta de sourire. Un terrible soupçon venait à l'esprit de

Dictier.

- Pourquoi me racontez-vous cela ? Vous essayez de m'occuper pendant que vos amis s'enfuient ? Vous sacrifiez votre vie pour assurer la réussite de la mission...

Un faible bruit vint interrompre le cours de ses réflexions. Comme un hurlement étouffé. Il se rendait compte maintenant 435

qu'il l'avait déjà entendu à deux ou trois reprises sans s'en occuper. Le bruit semblait venir de la pièce voisine.

Dictier se leva d'un bond et entra dans la chambre de torture. Il espérait voir l'autre espionne sur la table et ce fut un choc de découvrir quelqu'un d'autre. C'était un homme, il s'en aperçut aussitôt mais ne le reconnut pas tout de suite car le visage était déformé : la mâchoire disloquée, les dents brisées, les joues souillées de sang et de vomissures. Il reconnut alors la silhouette trapue du sergent Becker. Les fils sortant de l'appareil à électrochocs aboutissaient à sa bouche. Dictier comprit que l'embout de la canule se trouvait dans la bouche de Becker, attachée par du chatterton. Becker vivait toujours, secoué de convulsions et poussant des cris abominables.

Horrifié, Dictier s'empressa d'arrêter la machine. Les convulsions cessèrent. Dictier saisit le fil électrique et le tira d'un coup sec. La canule sortit de la bouche de Becker. Il la jeta sur le sol. Il se pencha sur la table.

- Becker ! Vous m'entendez ? que s'est-il passé ? Pas de réponse.

Là haut, tout était normal. Betty et Ruby passèrent rapidement devant les standardistes qui, derrière leur tableau, murmuraient à mi-voix dans leur casque tout en enfonçant des fiches dans des plots, branchant entre eux les décideurs à Berlin, à Paris et en Normandie. Betty consulta sa montre : dans deux minutes exactement toutes ces liaisons allaient être coupées et la machine militaire allait s'écrouler, laissant un amas de composants isolés hors d'état de fonctionner. Maintenant, se dit Betty, il s'agit de s'en aller d'ici...

Elles sortirent du château sans incident. Dans quelques secondes, elles seraient sur la place de la ville. Elles y étaient presque. Mais dans la cour elles rencontrèrent Jelly qui revenait sur ses pas.

- Où est Greta ? dit-elle.

- Elle était avec toi ! répondit Betty.

- Je me suis arrêtée, comme vous me l'aviez dit, pour placer une charge d'explosif contre la canalisation de fioul dans la salle du générateur.

Greta est partie en avant, mais elle n'est jamais arrivée chez Antoinette.

Je viens de rencontrer Paul : il ne l'a pas vue. Je revenais la chercher.

Jelly tenait à la main un

436

paquet enveloppé dans du papier. J'ai dit à la sentinelle de la grille que j'étais juste sortie chercher mon casse-croûte. Betty était consternée.

- Bon sang... Greta doit être à l'intérieur !

- Je retourne la chercher, déclara Jelly d'un ton déterminé. Elle m'a sauvée de la Gestapo à Chartres, je ne peux pas la laisser tomber.

- Nous avons moins de deux minutes, fit Betty en regardant sa montre.

Allons-y !

Elles s'engouffrèrent à l'intérieur. Les standardistes les dévisagèrent en les voyant traverser les salles en courant. Betty se posait déjà des questions : en tentant de sauver un membre de leur équipe, allait-elle en sacrifier deux autres - et se sacrifier aussi ?

En arrivant au pied de l'escalier, Betty s'arrêta. Les deux soldats qui leur avaient permis de sortir du sous-sol en plaisantant n'allaient pas les laisser recommencer si facilement.

- Comme tout à l'heure, dit-elle calmement. Approche des gardes d'un air innocent et tire au dernier moment.

D'en haut, une voix dit :

- qu'est-ce qui se passe ici ? Betty s'immobilisa.

Elle regarda par-dessus son épaule. quatre hommes en haut de l'escalier descendaient du premier étage. L'un d'eux, en uniforme de major, braquait un pistolet sur elle. Elle reconnut le major Weber.

C'était le groupe à qui Dieter Franck avait ordonné de fouiller le sous-

sol. Il surgissait juste au plus mauvais moment.

Betty se maudit d'avoir pris cette stupide décision qui allait maintenant faire quatre victimes au lieu d'une.

- Je vous trouve des airs de conspiratrices, dit Weber.

- qu'est-ce que vous nous voulez ? lança Betty. Nous sommes les femmes de ménage.

- Peut-être bien. Mais il y a dans le secteur une équipe de femmes agents secrets.

Betty feignit le soulagement.

- Ah, bon, dit-elle. Si vous cherchez des agents ennemis, nous ne risquons rien. J'avais peur que vous ne soyez pas content du ménage.

437

Elle eut un rire forcé. Ruby fit chorus. Mais tout cela sonnait faux.

- Levez les mains en l'air, dit Weber.

Son poignet à cet instant passa à la hauteur de son visage et Betty regarda sa montre. Encore trente secondes.

- Descendez l'escalier, ordonna Weber.

¿ contrecour, Betty descendit. Ruby et Jelly avançaient avec elle et les quatre hommes suivaient. Elle allait aussi lentement qu'elle le pouvait en comptant les secondes.

Elle s'arrêta au pied des marches. Vingt secondes.

- Encore vous ? dit un des gardes.

- Adressez-vous à votre major, répliqua Betty.

- Avancez, dit Weber.

- Je croyais que nous n'étions pas censées mettre les pieds au sous-sol.

- Je vous dis d'avancer ! Cinq secondes.

Elles franchirent la porte du sous-sol.

Il y eut un formidable bang.

Tout au bout du couloir, les cloisons de la salle de l'équipement téléphonique explosèrent. On entendit une succession de chocs sourds. Des flammes jaillirent des débris. Betty fut renversée par le souffle.

Elle se releva sur un genou, tira la mitraillette de sous sa blouse et pivota sur place. Jelly et Ruby l'entouraient. Les gardes du sous-sol, Weber et les trois autres étaient déjà tombés par terre. Betty pressa la détente.

Des six Allemands, seul Weber avait gardé sa présence d'esprit. Tandis que Betty tirait une rafale, Weber fit feu avec son pistolet. Auprès de Betty, Jelly qui essayait de se relever poussa un cri et retomba. Là-dessus, Betty toucha Weber en pleine poitrine et il s'écroula.

Betty vida son chargeur dans les six corps étendus sur le sol. Elle l'éjecta, en prit un autre dans sa poche et le mit en place.

Ruby se pencha sur Jelly, chercha son pouls. Au bout d'un moment, elle releva la tête.

- Morte, annonça-t-elle.

Betty regarda vers le fond du couloir, là où se trouvait Greta. Des flammes sortaient de la salle du matériel télépho-438

nique, mais les murs de la salle d'interrogatoire semblaient intacts.

Elle se précipita vers le brasier.

Dictier se retrouva allongé sur le sol sans comprendre comment il était arrivé là. Il entendit le grondement des flammes et une odeur de fumée. Il se releva et regarda la salle d'interrogatoire.

Il se rendit compte aussitôt que les murs de briques de la chambre de torture lui avaient sauvé la vie. La cloison qui séparait la salle d'interrogatoire de celle où se trouvait l'installation téléphonique avait disparu. Le prisonnier ou la prisonnière avait subi le même sort et gisait sur le sol toujours ligoté à la chaise, le cou penché suivant un angle abominable qui indiquait qu'il avait été brisé et qu'on n'avait plus affaire qu'à un cadavre. La salle où se trouvait le matériel téléphonique était en flammes et le feu se propageait rapidement.

Dictier comprit qu'il n'avait que quelques secondes pour s'enfuir. La porte de la salle d'interrogatoire s'ouvrit et Betty Claret apparut, tenant une mitraillette.

Elle portait une perruque noire de guingois qui révélait dessous des cheveux blonds. Un peu rouge, le souffle court, une lueur sauvage dans le regard, elle était superbe.

Si à cet instant il avait eu un pistolet à la main, il l'aurait abattue dans un accès de rage aveugle. Elle représenterait pourtant une prise de choix s'il la capturait vivante, toutefois il était si exaspéré et humilié

par tout ce qu'elle avait réussi et ce que lui avait manqué qu'il n'aurait pas pu se maîtriser

Mais c'était elle qui avait l'arme.

Tout d'abord, elle ne vit pas Dictier : elle fixait le corps de sa camarade.

La main de Dictier glissa sous sa tunique.   cet instant, elle releva les yeux et croisa son regard. Il vit à son visage qu'elle savait qui il était.

Elle savait contre qui elle luttait depuis neuf jours. Une lueur triomphale passa dans son regard. Mais il vit aussi dans la crispation de sa bouche la soif de vengeance tandis qu'elle braquait sa mitraillette sur lui et faisait feu.

Dictier recula dans la chambre de torture tandis que les balles faisaient jaillir du mur des fragments de brique. Il tira de son étui son Walther P38

automatique,  ta le cran de sûreté et le

439

braqua sur l'encadrement de la porte, en attendant que Betty avance.

Elle ne bougea pas.

Il attendit quelques secondes, puis se risqua à regarder.

Betty avait disparu.

Il se précipita dans la salle d'interrogatoire en feu, ouvrit toute grande la porte et avança dans le couloir. Betty et une autre femme couraient tout au fond. Il braqua son pistolet tandis qu'elles sautaient par-dessus un groupe de corps en uniforme gisant sur le sol. Il allait tirer quand une brûlure lui déchira le bras. Poussant un cri, il lâcha son arme. Il constata que sa manche était en feu et arracha sa veste.

quand il releva les yeux, les femmes avaient disparu.

Dictier ramassa son pistolet et se lança à leur poursuite. Tout en courant, il sentit une odeur de fioul. Il devait y avoir une fuite - ou peut-être les saboteurs avaient-ils percé une canalisation. D'une seconde à l'autre, le sous-sol allait exploser comme une bombe géante.

Mais il pourrait encore attraper Betty.

Il fonça et s'engagea dans l'escalier.

Dans la chambre de torture, l'uniforme du sergent Becker commençait à se consumer.

La chaleur et la fumée lui firent reprendre connaissance : il appela à l'aide, mais personne n'entendait.

Il se débattit pour se dégager des sangles qui le ligotaient, comme tant de ses victimes l'avaient fait dans le passé. Comme elles, il était impuissant.

quelques instants plus tard, ses vêtements prirent feu. Il hurla.

Betty vit Dictier gravir les marches derrière elle, pistolet au poing. Elle craignait si elle s'arrêtait et se retournait pour le viser qu'il ait le temps de tirer le premier. Elle décida donc de continuer à courir plutôt que de s'arrêter pour se battre.

quelqu'un avait déclenché la sirène d'incendie et elle entendait les hurlements d'un klaxon retentir dans le ch,teau tandis que Ruby et elle passaient en courant devant les autocommutateurs. Toutes les standardistes avaient quitté leur poste et se pressaient aux portes. Betty se trouva prise dans la bousculade.

440

La cohue empêcherait Dictier de tirer sur elle ou sur Ruby, mais les autres femmes les ralentissaient. Betty faisait des pieds et des mains sans pitié

pour écarter la foule.

Elles atteignirent l'entrée et dévalèrent le perron. Sur la place, Betty aperçut la camionnette de Moulier, l'arrière tourné vers les portes du ch

,teau, le moteur tournant et les portières ouvertes. Debout à côté, Paul regardait avec angoisse par les grilles. Betty se dit que c'était le plus beau spectacle qu'elle eût jamais vu.

Tandis que les femmes sortaient en foule du ch,teau, deux sentinelles les dirigeaient vers le vignoble à gauche de la cour, loin des voitures garées.

Sans se soucier des signes qu'ils leur faisaient, Betty et Ruby partirent en courant vers les grilles. En voyant la mitrailleuse de Betty, les soldats empoignèrent leurs armes.

Paul prit un fusil et visa entre les barreaux de la grille. Deux coups de feu claquèrent, les deux soldats s'effondrèrent.

Paul repoussa la grille. Au moment où Betty franchissait le passage, des balles sifflèrent au-dessus de sa tête et frappèrent la camionnette : c'était Dieter qui tirait.

Paul sauta au volant tandis que Betty et Ruby se jetaient à l'arrière. La camionnette démarra et Betty vit Dieter courir vers le parking où était garée sa voiture bleu ciel.

Au même instant, dans les profondeurs du sous-sol, le feu atteignit les réservoirs de fioul. Il y eut un sourd grondement souterrain comme un tremblement de terre. Une explosion secoua le parking, de la terre, du gravier et des blocs de ciment furent projetés dans les airs. La moitié des voitures garées autour de la vieille fontaine furent renversées. De grosses pierres et des blocs de brique s'abattirent sur les autres. Dieter fut plaqué contre le perron. La pompe à essence s'envola dans les airs et une langue de flamme jaillit du sol à l'endroit où elle était installée.

Plusieurs voitures prirent feu et leurs réservoirs d'essence se mirent à exploser l'un après l'autre. Là-dessus, la camionnette déboucha dans la rue au bout de la place et Betty n'en vit pas davantage.

Paul fonçait à tombeau ouvert, Betty et Ruby rebondissaient sur le plancher métallique de la fourgonnette. Betty peu à peu commençait à réaliser qu'elles avaient accompli leur mission. Elle avait du mal à le croire. Elle pensa à Gré ta et à Jelly, toutes

deux mortes. 2 Diana et à Maude, mortes ou agonisant dans un camp de concentration et elle n'arrivait pas à se réjouir. Mais elle éprouvait

un farouche sentiment de plaisir en revoyant dans son esprit la salle du matériel téléphonique en flammes et le parking qui sautait.

Elle regarda Ruby qui lui fit un grand sourire.

- On y est arrivé, dit celle-ci. Betty acquiesça.

Ruby la prit dans ses bras et la serra contre son cour.

- Oui, dit Betty. On y est arrivé.

Dictier se releva. Il avait mal partout, mais il pouvait marcher. Le ch,teau était en feu et le parking offrait un spectacle chaotique. Partout des femmes affolées poussaient des hurlements.

Il contempla le carnage. Le réseau Corneille avait réussi sa mission. Mais tout n'était pas encore fini. Elles étaient toujours en France. Et s'il parvenait à capturer et à interroger Betty Clairet, il pouvait encore transformer la défaite en victoire. Plus tard, ce soir, elle devait retrouver un petit avion dans un champ non loin de Reims. Il devait maintenant trouver o' et quand.

Et il savait qui le lui dirait.

Son mari.

Le dernier jour

Mardi 6 juin 1944

52.

Dictier était assis sur le quai de la gare de Reims. Des cheminots français et des soldats allemands attendaient aussi, debout sous les lumières crues des lampadaires. Le train des prisonniers était en retard de plusieurs heures, mais il arrivait, on le lui avait assuré. Il devait donc attendre.

C'était son dernier atout.

Il bouillait de rage. Une femme l'avait humilié et vaincu. Si ça avait été

une Allemande, il aurait été fier d'elle. Il l'aurait trouvée courageuse et formidable. Il aurait même pu tomber amoureux d'elle. Mais voilà, elle appartenait au camp ennemi et chaque fois elle lui avait damé le pion. Elle avait tué Stéphanie, elle avait détruit le ch,teau et elle s'était

échappée. Mais il la capturerait quand même. Alors, elle subirait des tortures qui dépasseraient tout ce que son imagination pourrait concevoir de terrifiant - et elle parlerait.

Tout le monde parlait.

Peu après minuit, le train entra en gare.

Avant que le convoi s'arrête, il remarqua la puanteur. On aurait dit des relents de cour de ferme, mais c'étaient d'écourantes odeurs humaines.

De nombreux wagons défilèrent, aucun n'était conçu pour des passagers : wagons de marchandises, de bétail, même un wagon postal avec ses étroits hublots brisés. Dans chacun d'eux, des gens étaient entassés.

Les wagons à bestiaux avaient de hauts montants en bois où étaient percées des fentes permettant d'observer les animaux. Les prisonniers les plus proches passaient les bras par ces inter-445

stices, les mains tendues, suppliantes. Ils demandaient qu'on les laisse sortir, qu'on leur donne à manger, mais la plupart réclamaient de l'eau.

Les soldats regardaient, impassibles : Dictier avait donné pour instruction qu'on ne leur donnât rien à Reims ce soir. Il avait avec lui deux caporaux SS, provenant de la garnison du château, tous deux tireurs d'élite, qu'il avait tirés des décombres de Sainte-Cécile en faisant valoir ses galons de major. Il se tourna vers eux en disant :

- Amenez-moi Michel Clairet.

Michel était enfermé dans la pièce sans fenêtre où le chef de gare entreposait l'argent. Les caporaux s'éloignèrent et revinrent, encadrant le prisonnier. Il avait les mains liées derrière le dos et les chevilles entravées. On ne lui avait rien dit de ce qui s'était passé à Sainte-Cécile. Tout ce qu'il savait, c'était que pour la seconde fois en une semaine il avait été capturé. Ce qui avait sérieusement émoussé son assurance. Il essayait bien de faire le fier, de garder le moral, mais cela ne trompait personne. Il boitait plus bas, il avait des vêtements crasseux et un air sinistre : l'air d'un vaincu.

Dictier prit Michel par le bras et l'approcha du convoi. Michel tout d'abord ne comprit pas ce qu'il regardait et son visage n'exprimait qu'un mélange de perplexité et d'appréhension. Puis, quand il aperçut

les mains suppliantes et qu'il comprit les appels pitoyables, il trébucha comme si on l'avait frappé et Dicter dut le soutenir.

- J'ai besoin de renseignements, annonça Dicter. Michel secoua la tête.

- Mettez-moi dans le train, répondit-il. Je préfère être avec eux qu'avec vous.

Cette rebuffade choqua Dicter qui resta surpris du courage de Michel.

- Dites-moi, demanda-t-il, où va se poser l'avion des Corneilles - et à quelle heure.

Michel le dévisagea.

- Vous ne les avez pas arrêtées, dit-il, l'espoir revenant sur son visage.

Elles ont fait sauter le château, n'est-ce pas ? Elles ont réussi. Bien joué, Betty !

Il renversa la tête en arrière et poussa un grand cri de joie. Dicter fit parcourir à Michel toute la longueur du train, à

446

pas lents, pour bien lui montrer le nombre de prisonniers et l'horreur de leur souffrance.

- L'avion, répéta-t-il.

- Dans le champ à côté de Chatelle, à trois heures du matin, répondit Michel.

Dicter était pratiquement sûr que c'était un faux renseignement. Betty devait arriver à Chatelle soixante-douze heures plus tôt, mais avait annulé

l'atterrissage, sans doute parce qu'elle se méfiait d'un piège de la Gestapo. Dicter savait qu'il existait un point d'atterrissage de secours, parce que Gaston le lui avait dit. Gaston n'en connaissait que le nom de code, le Champ d'or, mais pas l'emplacement. Michel, lui, devait le connaître.

- Vous mentez, dit Dicter.

- Alors, mettez-moi dans le train, répliqua Michel.

- Il ne s'agit pas de cela, fit Dicter en secouant la tête... Rien d'aussi facile.

Il lut dans les yeux du prisonnier l'étonnement et l'ombre de la peur.

Dicter le fit revenir sur ses pas et s'arrêter devant le wagon des femmes.

Leurs voix suppliaient en français et en allemand, les unes invoquant la miséricorde divine, d'autres demandant aux hommes de penser à leur mère et à leur sœur, quelques-unes proposant leur corps.

Dicter fit signe à deux silhouettes dans l'ombre.

Michel leva les yeux, horrifié.

Hans Hesse émergea de la pénombre, escortant une jeune femme. Elle avait d'

être belle, mais son visage était d'une pâleur de spectre, ses cheveux pendaient en mèches grasseuses et elle avait des meurtrissures sur les lèvres. Affaiblie, elle semblait avoir du mal à marcher.

C'était Gilberte.

Michel sursauta.

Dicter répéta sa question.

- Où va atterrir l'avion et quand ? Michel ne dit rien.

- Mettez-la dans le train, ordonna Dicter. Michel poussa un gémissement.

Un garde ouvrit la porte d'un wagon à bestiaux. Tandis que deux autres maintenaient à l'intérieur les femmes avec leur bâtonnette. L'homme poussa Gilberte à l'intérieur.

- Non, cria-t-elle. Non, je vous en prie !

447

Le garde allait refermer la porte, mais Dicter dit

- Attendez.

Il regarda Michel : des larmes ruisselaient sur son visage.

- Je t'en prie, Michel, je t'en supplie, fit Gilberte. Michel hocha la tête.

- Bon, fit-il.

- Ne me mentez pas une nouvelle fois, le prévint Dictier.

- Laissez-la descendre.

- L'heure et le lieu.

- Le champ de pommes de terre à l'est de Laroque, à deux heures du matin.

Dictier regarda sa montre. Minuit et quart.

- Montrez-moi.

À cinq kilomètres de Laroque, le village de l'...pine était endormi. Un brillant clair de lune baignait la grande église. Derrière, la camionnette de Moulier était discrètement garée à côté d'une grange. Les Corneilles survivantes attendaient dans l'ombre épaisse d'un contrefort.

- qu'est-ce que vous aimeriez maintenant? demanda Ruby.

- Un steak, dit Paul.

- Un bon lit avec des draps propres, fit Betty. Et toi ?

- Voir Jim.

Betty se rappela que Ruby avait un faible pour le moniteur.

- J'avais cru..., puis elle s'arrêta.

- Vous aviez cru que c'était juste une passade ? fit Ruby. Embarrassée, Betty acquiesça.

- Jim aussi, reprit Ruby. Mais j'ai d'autres projets.

- Je parie que quand vous voulez quelque chose, vous l'obtenez, fit Paul avec un petit rire.

- Et vous deux ? demanda Ruby.

- Je suis célibataire, dit Paul en regardant Betty. Elle secoua la tête.
- Je comptais demander le divorce à Michel... mais comment aurais-je pu, au milieu d'une opération ?
- Alors, nous attendrons la fin de la guerre pour nous marier, dit Paul.

Je suis patient.

C'est bien un homme, songea Betty. Il glisse l'idée de 448

mariage dans la conversation comme un détail mineur, comme on se demande si on va acheter un chien. quel romantisme !

Mais, à vrai dire, elle était enchantée. C'était la seconde fois qu'il parlait mariage. Le romantisme, songea-t-elle, qu'est-ce qu'on en a à faire ?

Elle regarda sa montre. Une heure et demie.

C'est le moment d'y aller, dit-elle.

Dicter avait réquisitionné une limousine Mercedes garée devant le château qui avait survécu à l'explosion. La voiture était maintenant stationnée au bord du vignoble, à côté du champ de pommes de terre de Laroque, sous un camouflage de feuilles de vigne arrachées aux ceps. Sur la banquette arrière, Michel et Gilberte pieds et poings liés, gardés par Hans.

Dicter avait également avec lui les deux caporaux, chacun armé d'un fusil.

Tous trois regardaient le champ de pommes de terre illuminé par le clair de lune.

- Les terroristes, dit Dicter, seront ici dans quelques minutes. Nous avons l'avantage de la surprise. Ils ne se doutent absolument pas que nous sommes ici. Mais n'oubliez pas, je les veux vivants - surtout leur chef, la petite femme. Il faudra tirer pour blesser, pas pour tuer.

- Nous ne pouvons pas le garantir, observa un des tireurs. Ce champ doit avoir au moins trois cents mètres de large. Disons que l'ennemi se trouve à

cent cinquante mètres : à cette distance personne ne pourrait être

certain de toucher aux jambes un homme qui court.

- Ils ne courront pas, dit Dictier. Ils attendent un avion. Ils doivent être alignés et braquer des torches électriques sur l'avion pour guider le pilote. Cela veut dire que, pendant plusieurs minutes, ils resteront immobiles.

- Au milieu du champ ?

- Oui.

- Alors, acquiesça l'homme, c'est faisable. Il regarda le ciel. ȧ moins que la lune ne se cache derrière un nuage.

- Dans ce cas, au moment crucial, nous allumerons les phares de la voiture.

La Mercedes avait des phares grands comme des assiettes.

- ...coutez, dit l'autre tireur.

Ils se turent. Un véhicule à moteur approchait. Ils s'age-449

nouillèrent tous. Malgré le clair de lune, on ne les verrait pas devant la masse sombre des vignes à condition qu'ils baissent la tête.

Une camionnette arrivant du village déboucha sur la route, tous feux éteints. Elle s'arrêta auprès de la barrière du champ de pommes de terre.

Une silhouette féminine sauta à terre et ouvrit toute grande la barrière.

La camionnette s'arrêta et le moteur se tut. Deux autres personnes descendirent, une femme et un homme.

- Silence maintenant, chuchota Dictier.

Le hurlement assourdissant d'un klaxon vint soudain fracasser le silence.

Dictier sursauta en jurant. Le bruit venait de juste derrière lui.

- Bon Dieu ! explosa-t-il.

C'était la Mercedes. Il se releva d'un bond et se précipita sur la vitre ouverte de la portière du conducteur. Il vit tout de suite ce qui s'était

passé.

Michel avait bondi en avant, en se penchant par-dessus la banquette et, sans laisser à Hans le temps de l'arrêter, il avait pressé de ses mains liées le bouton du klaxon. À la place du passager, Hans s'efforçait maintenant de le mettre en joue, mais Gilberte s'était mise de la partie et, à demi allongée sur Hans, elle le paralysait si bien qu'il devait sans cesse la repousser.

Dictier se pencha pour écarter Michel, qui résistait et Dictier, dans la position où il était, les bras tendus par la vitre ouverte, ne pouvait pas pousser bien fort. Le klaxon continuait à lancer un avertissement fracassant que les agents de la Résistance ne pouvaient manquer d'entendre.

Dictier chercha son pistolet.

Michel trouva l'interrupteur et alluma les phares de la voiture. Dictier releva la tête. Les tireurs étaient exposés comme des cibles dans la lueur éblouissante des phares. Tous deux se relevèrent, mais ils n'avaient pas pu se mettre hors de portée que jaillit du champ un crépitement de mitrailleuse. Un tireur poussa un cri, lâcha son fusil, se prit le ventre à

deux mains et s'effondra sur le capot de la Mercedes ; l'autre reçut une balle en pleine tête. Dictier ressentit une violente douleur au bras gauche et poussa un cri de surprise. Là-dessus, un coup de feu claqua à

l'intérieur de la voiture et Michel se mit à crier. Hans s'était enfin débarrassé de Gilberte et avait dégagé son pistolet.

450

Il tira encore une fois et Michel s'affala, mais il avait toujours une main sur le klaxon, le poids de son corps pesait sur son bras et le hurlement du klaxon ne s'arrêtait pas. Hans tira une troisième balle... dans un cadavre.

Gilberte poussa un hurlement et se jeta de nouveau sur Hans, ses mains menottées se refermant sur le bras qui tenait le pistolet. Dictier avait dégainé son arme mais ne pouvait pas tirer sur Gilberte de crainte de toucher Hans.

Il y eut un quatrième coup de feu. C'était encore Hans qui tirait mais il tenait maintenant son arme braquée vers le haut : il venait de se tirer une balle sous le menton. Il émit un horrible gargouillis, du sang lui

jaillissant de la bouche et il s'effondra contre la portière, le regard perdu dans le vide.

Dictier visa soigneusement et tira une balle dans la tête de Gilberte. Il plongea son bras droit par la vitre ouverte et repoussa le corps de Michel.

Le klaxon se tut.

Il actionna le commutateur et éteignit les phares.

Il regarda le champ.

La camionnette était toujours là mais les Corneilles avaient disparu.

Il écouta. Rien ne bougeait.

Il était seul.

Betty traversa le vignoble à quatre pattes pour se diriger vers la voiture de Dictier Franck. Le clair de lune, si indispensable pour les vols clandestins au-dessus de territoires occupés, était maintenant son ennemi.

Elle aurait voulu voir un nuage masquer la lune, mais pour l'instant le ciel était parfaitement dégagé. Elle avait beau ne pas s'éloigner des rangées de ceps, elle projetait sous la lune une ombre parfaitement nette.

Elle avait ordonné à Paul et à Ruby de rester en arrière, cachés au bord du champ près de la camionnette. Trois personnes faisaient trois fois plus de bruit et elle ne voulait pas que quelqu'un risque de trahir sa présence.

Tout en rampant, elle guettait un bruit d'avion. Elle devait repérer tous les ennemis qui restaient et s'en débarrasser avant l'arrivée de l'appareil. Les Corneilles ne pouvaient pas demeurer plantées au milieu du champ en brandissant des torches électriques tandis que des soldats en armes les visaient depuis le vignoble. Et, si elles n'avaient pas une torche à la main, l'avion

451

repartirait pour l'Angleterre sans se poser. C'était une idée insoutenable.

Elle s'enfonça un peu plus parmi les vignes pour approcher la voiture

de Franck par-derrière, sa mitrailleuse dans la main droite, prête à faire feu.

Elle arriva à la hauteur de la voiture. Franck l'avait camouflée sous du feuillage mais, en regardant entre les pieds de vigne, elle vit le clair de lune se refléter sur la lunette arrière.

Les sarments s'entrecroisaient, mais elle pouvait se glisser sous les pousses les plus basses. En passant la tête, elle inspecta la rangée suivante. Personne. Elle avança et répéta la manœuvre. Elle redoublait de précautions en approchant la voiture, mais elle ne vit ,me qui vive.

Arrivée à deux rangées de son objectif, elle aperçut les roues de l'automobile et un peu de terrain alentour. Elle crut pouvoir distinguer deux corps inertes en uniforme. Combien étaient-ils au total ? C'était une longue limousine Mercedes qui pouvait facilement transporter six personnes.

Elle s'avança. Rien ne bougeait. ...taient-ils tous morts ? Ou bien y avait-il un ou des survivants dissimulés dans les parages prêts à bondir ?

Elle arriva à la voiture. Les portières étaient grandes ouvertes et plusieurs corps gisaient à l'intérieur. ¿ l'avant, elle reconnut Michel.

Elle étouffa un sanglot. C'était un mauvais mari, mais elle l'avait choisi et maintenant il était là sans vie, avec trois traces de balles cernées de rouge dans sa chemise bleue. Ce devait être lui qui avait actionné le klaxon. Dans ce cas, il était mort en lui sauvant la vie. Mais ce n'était pas le moment de penser à cela : elle y réfléchirait plus tard, si elle vivait assez longtemps.

Auprès de Michel était étendu un homme qui lui était inconnu et qui avait été abattu d'une balle dans la gorge. Il portait un uniforme de lieutenant.

¿ l'arrière, elle aperçut d'autres corps par la portière ouverte. L'un était celui d'une femme. Elle se pencha à l'intérieur pour mieux voir et sursauta : c'était Gil-berte et on aurait dit qu'elle la dévisageait. Un instant affreux s'écoula et Betty comprit que ces yeux-là ne voyaient rien, que Gilberte était morte, tuée d'une balle dans la tête.

Elle se pencha un peu plus pour regarder le quatrième cadavre. Brusquement, il se souleva. Sans lui laisser le temps de

pousser un hurlement, le corps l'avait empoignée par les cheveux en enfonçant au creux de sa gorge le canon d'un pistolet C'était Dieter Franck.

- L,chez votre arme, dit-il en français.

Elle tenait bien sa mitraillette dans la main droite, mais elle était braquée vers le haut et, avant qu'elle puisse la retourner contre lui, il aurait le temps de l'abattre. Elle n'avait pas le choix : elle la laissa tomber. Le cran de s'°reté n'était pas mis et elle espérait un peu que, sous le choc, la mitraillette allait tirer une rafale, mais elle toucha le sol sans dommage.

- Reculez.

Il la suivit en même temps, descendant de la voiture tout en la menaçant de son arme. Il se redressa et dit en la toisant de la tête aux pieds :

- Vous êtes toute petite. Et vous avez fait tant de dég,ts. Elle vit du sang sur la manche de sa tunique et se dit qu'elle avait d'° le blesser avec sa mitraillette.

- Pas seulement à moi, dit-il. Ce central téléphonique était en effet d'une importance cruciale.

- Bon, fit-elle, retrouvant sa voix.

- N'ayez pas l'air si contente de vous. Maintenant c'est à la Résistance que vous allez causer des dég,ts.

Elle regretta d'avoir catégoriquement interdit à Paul et à Ruby de la suivre. Il n'y avait aucune chance maintenant qu'ils viennent à son secours.

Dieter déplaça le pistolet enfoncé contre sa gorge pour le lui braquer sur l'épaule.

- Je ne veux pas vous tuer, mais je me ferai un plaisir de vous estropier.

Bien s'°r, il faut que vous puissiez parler. Vous allez me donner tous les noms et toutes les adresses que vous avez dans la tête.

Elle pensa à la pilule de cyanure dissimulée dans le capuchon creux de son stylo. Aurait-elle une occasion de s'en saisir ?

- C'est dommage que vous ayez anéanti nos installations d'interrogatoire à

Sainte-Cécile, reprit-il. Il va falloir que je vous conduise à Paris, où j'ai le même équipement.

Elle songea avec horreur à la table d'opération et à l'appareil à électrochocs.

- Je me demande, dit-il, ce qui va vous faire craquer. Evidemment, la simple douleur finit par briser tout le monde, mais

453

j'ai l'impression que vous pourriez supporter la douleur plus longtemps qu'il le faudrait.

Il leva son bras gauche. Sa blessure semblait lui donner des élancements et il tressaillit, mais tint bon. Il lui toucha le visage.

- Peut-être vous enlaidir à jamais. Imaginez ce joli minois défiguré : le nez cassé, les lèvres lacérées, un œil arraché, les oreilles coupées.

Betty était au bord de la nausée, mais elle resta impassible

- Non ? demanda-t-il en lui caressant le cou, puis le sein. Humiliation sexuelle, alors. tre nue devant une foule de gens, tripotée par un groupe d'ivrognes, obligée à des accouplements obscènes avec des animaux...

- Et lequel de nous serait le plus humilié ? répliqua-t-elle d'un ton de défi. Moi, la victime impuissante... ou vous le véritable auteur de ces gestes immondes ?

Il retira sa main.

- Puis aussi, nous avons des tortures qui interdisent à jamais à une femme d'avoir des enfants.

Betty pensa à Paul et ne put réprimer un frisson.

- Ah, dit-il d'un air satisfait. Je crois que j'ai trouvé la clef pour vous faire parler.

Elle se rendit compte qu'elle avait été stupide de lui adresser la parole.

Maintenant elle lui avait donné des renseignements qu'il pourrait utiliser pour briser sa volonté.

- Nous allons partir directement pour Paris, dit-il. Nous y serons à l'aube.   midi, vous me supplierez d'arrêter la torture et de vous écouter déverser tous les secrets que vous connaissez. Demain soir, nous arrêterons tous les membres de la Résistance du nord de la France.

Betty était glacée de terreur. Franck ne se vantait pas. Il en était capable.

- Je crois que vous pouvez voyager dans le coffre de la voiture, dit-il.

Vous ne suffoquerez pas : ce n'est pas étanche. Mais je mettrai avec vous les corps de votre mari et de sa ma trese. quelques heures à rester secouée avec des morts vous mettront dans les dispositions qui conviennent, me semble-t-il.

Betty se sentit frémir de dégoût.

Appuyant toujours le pistolet contre son épaule, il fouilla dans sa poche avec son autre main. Il bougeait le bras avec pré-454

caution : sa blessure lui faisait mal mais ne le paralysait pas. Il exhiba une paire de menottes.

- Donnez-moi vos mains, dit-il. Elle resta immobile.

- Ou bien je vous passe les menottes, ou bien je peux rendre vos bras inutiles en vous tirant une balle dans chaque épaule.

D sempar e, elle tendit les mains.

Il referma une menotte autour de son poignet gauche. Elle lui tendit la droite. Ce fut alors qu'elle tenta l'ultime geste désespéré.

De sa main gauche menott e, elle le frappa de côté, si bien qu'elle n'avait plus le pistolet contre l'épaule. En même temps, elle se servit de sa main droite pour dégainer le petit poignard caché derrière le revers de sa veste.

Il recula en trébuchant, mais pas assez vite.

Elle se précipita et lui enfonça son poignard directement dans l'oil

gauche. Il tourna la tête, mais le couteau était déjà en place, et Betty avança encore, plaquant son corps contre le sien, la lame lui labourant l'orbite. Un mélange de sang et d'un liquide visqueux jaillit de la plaie.

Franck poussa un hurlement de douleur et se mit à tirer, mais les balles se perdaient dans le vide.

Il recula en chancelant mais elle le suivit, enfonçant toujours plus avant son poignard qui n'avait pas de garde. Elle continua jusqu'au moment où

elle lui avait plongé dans la tête ses huit centimètres de lame. Il bascula en arrière et heurta le sol.

Elle se laissa tomber sur lui, les genoux sur sa poitrine et elle sentit des côtes se briser. Il lâcha son pistolet et ses deux mains remontèrent vers son oeil pour essayer de saisir le couteau, mais il était enfoncé trop profondément. Betty saisit le Walther P38. Elle se redressa, le tenant à

deux mains et le braqua sur Franck.

Là-dessus, il cessa de bouger.

Elle entendit un martèlement de pas et Paul arriva en courant.

- Betty ! «a va ?

Elle acquiesça de la tête.

Elle avait toujours le Walther braqué sur Dieter Franck.

- Je ne pense pas que ce soit nécessaire, murmura Paul.

455

Au bout d'un moment, il lui repoussa les mains puis lui prit doucement le pistolet et remit en place le cran de sûreté. Ruby surgit.

- ...coutez ! cria-t-elle. ...coutez !

Betty entendit le vrombissement d'un Hudson.

- Allons-y, dit Paul.

Ils se précipitèrent dans le champ pour faire des signaux à l'avion qui allait les ramener en Angleterre.

Ils traversèrent la Manche par un vent violent et sous des rafales de pluie. Profitant d'une accalmie, le navigateur revint dans le compartiment des passagers pour leur dire :

- Vous voudriez peut-être jeter un coup d'œil dehors. Betty, Ruby et Paul sommeillaient. Le plancher métallique

était dur, mais ils étaient épuisés. Betty, blottie dans les bras de Paul, n'avait aucune envie de bouger. Le navigateur insista.

- Vous feriez mieux de vous dépêcher avant que ça se couvre de nouveau.

Vous ne reverrez jamais ça même si vous vivez jusqu'à cent ans.

La curiosité l'emporta sur l'épuisement de Betty. Elle se leva et s'approcha d'un pas incertain du petit hublot rectangulaire. Ruby en fit autant. Le pilote obligeamment amorça un virage sur l'aile.

La mer était agitée, et le vent soufflait en tempête, mais la lune était pleine et elle distinguait clairement la scène. Au début, elle n'en croyait pas ses yeux. Juste sous l'appareil se trouvait un navire de guerre peint en gris hérissé de canons. À côté, un petit paquebot d'une blancheur éblouissante dans le clair de lune. Derrière eux, un vieux vapeur tout rouillé tanguait dans la houle. Plus loin et derrière, des cargos, des transports de troupes, de vieux ravitailleurs fatigués et de grandes péniches de débarquement. Aussi loin que pouvait porter son regard, Betty voyait des navires par centaines.

Le pilote vira sur l'autre aile : de l'autre côté, c'était le même spectacle.

- Paul, regarde ça ! cria-t-elle. Il vint s'installer auprès d'elle.

- Bon sang ! fit-il. Je n'ai jamais vu autant de navires de toute ma vie !

456

- C'est le débarquement ! dit-elle.

- Regardez devant, dit le navigateur.

Betty entra dans le poste de pilotage et regarda par-dessus l'épaule du pilote. Les navires recouvraient la mer comme un tapis s'étendant sur des kilomètres. Elle entendit Paul dire d'un ton incrédule :

- Je ne savais qu'il y avait autant de navires dans ce foutu monde.

- Combien croyez-vous qu'il y en ait ? demanda Ruby.
- J'ai entendu cinq mille, précisa le navigateur.
- Stupéfiant, fit Betty.
- Je donnerais cher pour être de la partie, pas vous ? Betty regarda Paul et Ruby, et ils sourirent tous les trois.
- Oh ! mais si, dit-elle. On en fait partie.

r

Un an plus tard Mercredi 6 juin 1945

53.

L'artère londonienne qu'on appelle Whitehall est bordée d'imposantes constructions incarnant la splendeur de l'Empire britannique comme on l'a connu cent ans plus tôt.   l'intérieur, on avait divisé un grand nombre des vastes salons avec leurs hautes fenêtres par des cloisons de fortune pour les transformer en bureaux pour les fonctionnaires subalternes et en salles de réunion pour les groupes de moindre importance. En tant qu'annexé d'une sous-commission, le Groupe de travail des décorations pour actions clandestines était réuni dans une pièce sans fenêtre de trente mètres carrés avec une immense cheminée glaciale qui occupait la moitié d'un mur.

Simon Fortescue, du MI6, présidait la réunion, vêtu d'un costume rayé, d'une chemise et d'une cravate rayées. Le Spécial Opérations Executive était représenté par John Graves, du ministère de la Guerre économique qui en théorie avait coiffé le SOE pendant toute la guerre. Comme les autres fonctionnaires de la commission, Graves arborait l'uniforme de Whitehall : veston noir et pantalon gris à rayures. L' v que de Marlborough était là

dans sa robe violette, sans doute pour conférer une dimension morale à

cette cérémonie destinée à honorer des hommes pour avoir tué un certain nombre de leurs semblables. Le colonel Algernon Nobby ^a Clarke, un officier de renseignement, était le seul membre de la commission à avoir vu le feu durant la guerre.

La secrétaire servit le thé et on fit circuler un plateau de biscuits tandis que les hommes délibéraient.

Ce fut vers le milieu de la matinée qu'on en arriva au cas des Corneilles de Reims.

- Il y avait six femmes dans cette équipe, déclara John Graves, et deux seulement sont revenues. Mais elles ont détruit le central téléphonique de Sainte-Cécile où se trouvait aussi le quartier général de la Gestapo locale.

- Des femmes ? fit l'évêque. Vous avez bien dit six femmes ?

- Oui.

- Seigneur, fit-il d'un ton désapprobateur. Pourquoi des femmes ?

- Le central téléphonique était sévèrement gardé, mais elles ont pu y accéder en se faisant passer pour des femmes de ménage.

- Je vois.

Nobby Clarke, qui avait passé le plus clair de la matinée à fumer cigarette sur cigarette sans rien dire, intervint.

- Après la libération de Paris, j'ai interrogé un certain major Goedel qui avait été aide de camp de Rommel. Il m'a assuré qu'ils avaient été

pratiquement paralysés par la rupture des communications le jour J. C'était à son avis un élément capital pour la réussite du débarquement. Je ne me doutais absolument pas que c'était une poignée de femmes qui en était responsable. Il me semble que nous devons envisager la Military Cross, n'est-ce pas ?

- Peut-être, dit Fortescue prenant un ton un peu collet monté. Toutefois, il y a eu des problèmes de discipline au sein de ce groupe. Une plainte officielle a été déposée contre leur chef, le major Clairet, après qu'elle eut insulté un officier des gardes.

- Insulté ? reprit l'évêque. Comment cela ?

- Au cours d'une querelle dans un bar, je crois bien qu'elle lui a dit d'aller se faire foutre, si je puis me permettre ce terme en votre présence, monseigneur.

- Bonté divine. Elle ne me paraît pas le genre de personne qu'on devrait citer en exemple pour la génération suivante.

- Exactement. Une décoration moins prestigieuse que la Military Cross, alors : le MBE, peut-être.

Nobby Clark reprit la parole.

462

- Je ne suis pas d'accord, fit-il doucement. Après tout, si cette femme avait été une poule mouillée elle n'aurait probablement pas été capable de faire sauter un central téléphonique sous le nez de la Gestapo.

Fortescue était agacé. Il n'avait pas l'habitude de se heurter à la moindre opposition. Il avait horreur des gens qu'il n'intimidait pas. Son regard parcourut la table.

- Il me semble que la majorité de cette assemblée soit contre vous.

Clark se rembrunit.

- Je présume que je peux exprimer une recommandation minoritaire, insista-t-il.

- Assurément, dit Fortescue. Même si je n'en vois guère l'intérêt.

Clarke tira sur sa cigarette d'un air songeur.

- Et pourquoi ?

- Le ministre prendra connaissance d'un ou deux* candidats de notre liste.

Dans ces cas-là, il suivra sa propre inclination, sans tenir compte de nos recommandations. Dans tous les autres cas qui ne l'intéresseront pas directement, il suivra nos suggestions. Si la commission n'est pas unanime, il tiendra compte des recommandations de la majorité.

- Je comprends, fit Clarke. quoi qu'il en soit, j'aimerais qu'il soit noté dans le procès-verbal que je n'étais pas d'accpr avec la commission et que j'ai recommandé le major Clair pour la Military Cross.

Fortescue regarda la secrétaire, la seule femme de la pièce.

- Ne manquez pas de le noter, je vous prie, maderfl∞ isel e Gregory.

- Très bien.

Clarke éteignit sa cigarette pour en allumer une autre. Et on en resta là.

Frau Waltraud Franck rentra chez elle de bonne humeur. Elle avait réussi à

acheter un collier de mouton. C'était le pre-mier morceau de viande qu'elle voyait depuis un mois. Elle étal venue à pied de sa maison de banlieue jusqu'au centre de Cologne ravagé par les bombes et elle avait fait la queue toute la matinée devant la boucherie. Elle s'était également forcée a sourire quand le boucher, Herr Beckmann, lui avait pel ∞ te le 463

fesses ; si elle avait protesté, elle se serait à jamais entendu déclarer après cela qu'il n'y avait plus rien ^a. Mais elle pouvait bien accepter les mains baladeuses de Beckmann : un collier de mouton lui ferait trois repas.

- Je suis là, proclama-t-elle en entrant dans la maison. Les enfants étaient à l'école, mais Dicter n'était pas sorti.

Elle rangea dans l'office le précieux colis de viande. Elle garderait cela pour ce soir quand les enfants seraient là pour en profiter. Pour le déjeuner, Dicter et elle auraient de la soupe aux choux et du pain noir.

Elle entra dans le salon.

- Bonjour, chéri ! dit-elle avec entrain.

Son mari était assis près de la fenêtre, sans bouger. Un bandeau noir de pirate lui couvrait un oil. Il avait passé un de ses beaux costumes d'autrefois qui flottait aujourd'hui sur sa silhouette décharnée, il n'avait pas de cravate. Elle s'efforçait de l'habiller chaque matin avec élégance, mais elle n'avait jamais maîtrisé l'art du noud de cravate. Il regardait dans le vide et un filet de salive s'écoulait de sa bouche entrouverte. Il ne réagit pas à son salut.

Elle en avait l'habitude.

- Figure-toi, dit-elle que j'ai rapporté un collier de mouton !

Il la fixa de son oil intact.

- qui êtes-vous ?

Elle se pencha pour l'embrasser.

- Ce soir, nous allons avoir un ragoût. quelle chance !

Cet après-midi-là, Betty et Paul se marièrent dans une petite église de Chelsea.

Ce fut une cérémonie toute simple. La guerre en Europe était terminée, Hitler était mort, mais les Japonais défendaient farouchement Okinawa et les Londoniens continuaient à subir le rationnement du temps de guerre.

Betty et Paul étaient tous les deux en uniforme . il était très difficile de trouver du tissu pour les robes de mariée et Betty en tant que veuve n'avait pas envie de porter du blanc.

Ce fut Percy Thwaite qui conduisit Betty à l'autel. Ruby était dame d'honneur. Elle ne pouvait pas être demoiselle d'honneur 464

car elle était déjà mariée - avec Jim, le moniteur du Pensionnat assis au deuxième rang.

Le général Chancelier était le garçon d'honneur de son fils Paul. Il était encore en poste à Londres et Betty avait fini par le connaître assez bien.

Il avait dans l'Armée américaine la réputation d'être extrêmement sévère, mais avec Betty il était adorable.

Dans l'église se trouvait également Mlle Jeanne Lemas. Elle avait été

déportée à Ravensbruck avec la jeune Marie ; Marie était morte là-bas, mais par miracle Jeanne Lemas avait survécu et Percy Thwaite avait fait jouer toutes ses relations afin de la faire venir à Londres pour le mariage. Elle était assise au troisième rang, coiffée d'un chapeau cloche.

Le Dr Claude Boulter lui aussi avait survécu, mais Diana et Maude étaient toutes deux mortes à Ravensbruck. Avant de mourir, Diana, racontait Mlle Lemas, était devenue une meneuse dans le camp. Tablant sur la tendance des Allemands à se montrer déférents envers l'aristocratie, elle avait bravement affronté le commandant du camp pour se plaindre des conditions d'existence et réclamer pour les détenues un meilleur traitement. Elle n'avait pas obtenu grand-chose, mais son cran et son optimisme avaient remonté le moral des

déportées affamées. Plusieurs survivantes confirmaient que c'était elle qui leur avait donné la volonté de vivre.

Le service fut bref. Une fois mariés, Betty et Paul allèrent devant la chapelle recevoir les félicitations.

La mère de Paul était là aussi. Le général avait réussi à trouver pour sa femme une place sur un hydravion transatlantique. Elle était arrivée tard la veille au soir et c'était la première fois qu'elle rencontrait Betty.

Elle la toisa de la tête aux pieds se demandant manifestement si cette fille était digne d'être l'épouse de son merveilleux fils. Betty se sentait un peu vexée, mais elle se dit que c'était un réflexe naturel chez une mère fière de sa progéniture et elle posa un baiser chaleureux sur la joue de Mme Chancelier.

Ils allaient vivre à Boston. Paul reprendrait la direction de son affaire de disques éducatifs. Betty comptait terminer son doctorat puis enseigner aux jeunes Américains la culture française. Le voyage de cinq jours pour traverser l'Atlantique leur tiendrait lieu de lune de miel.

465

La mère de Betty était là, coiffée d'un chapeau acheté en 1938. Elle pleurait, et pourtant c'était la seconde fois qu'elle voyait sa fille se marier.

La dernière personne de ce petit groupe à embrasser Betty fut son frère Mark.

Il ne manquait plus qu'une chose à Betty pour que son bonheur fût parfait.

Passant le bras autour de la taille de Mark, elle se tourna vers sa mère qui ne lui adressait pas la parole depuis cinq ans.

- Regarde, maman, dit-elle. Voilà Mark. Celui-ci avait l'air terrifié.

Sa mère hésita un long moment. Puis elle ouvrit tout grands les bras et dit :

- Bonjour, Mark.

- Oh ! maman, dit-il en la serrant contre lui.

Puis ils allèrent tous se promener sur la place ensoleillée.

En marge de l'histoire officielle

Les femmes, habituellement, n'organisaient pas d'opérations de sabotage, mais Pearl Witherington, une femme assurant régulièrement des missions de courrier pour l'Armée britannique, reprit avec une brillante efficacité la direction d'un maquis du Berry regroupant quelque deux mille hommes après l'arrestation de son chef par la Gestapo. Elle fut chaudement recommandée pour une MC (Military Cross), décoration qu'on ne décernait jamais aux femmes ; elle reçut à la place une MBE, titre civil qu'elle refusa en faisant remarquer qu'elle n'avait eu aucune activité d'ordre civil. ^a

M.R.D. Foot

SOE in France

(HMSO, Londres, 1966)

Remerciements

Pour les enseignements qu'il m'a apportés et pour son avis éclairé sur le Spécial Opération Executive, je tiens à remercier M.R.D. Foot, sur le IIP

Reich, Richard Overy ; sur l'histoire des réseaux téléphoniques, Bernard Green ; sur les armes, Candice DeLong et David Raymond. Sur le plan de la documentation en général, je remercie, comme toujours, Dan Starker de Research for Writers, de New York, Dstarker@bellatlantic.net ; ainsi que Richard Flagg.

J'ai bénéficié de l'aide précieuse de mes éditeurs Phyllis Grann et Neil Nyren à New York, Imogen Tate à Londres, Jean Rosenthal à Paris et Helmut Pesch à Cologne ; et aussi de celle de mes agents, Al Zuckerman et Amy Berkover.

Divers membres de ma famille ont lu différentes versions de ce roman et je tiens à les remercier de leurs utiles remarques notamment John Evans, Barbara Follett, Emmanuele Follet, Jann Turner et Kim Turner.

Table

Le premier jour

Dimanche 28 mai 1944

Le deuxième jour

Lundi 29 mai 1944

Le troisième jour

Mardi 30 mai 1944

Le quatrième jour

Mercredi 31 mai 1944

Le cinquième jour

Jeudi 1^{er} juin 1944

Le sixième jour

Vendredi 2 juin 1944

Le septième jour

Samedi 3 juin 1944

473

Le huitième jour

Dimanche 4 juin 1944

Le neuvième jour

Lundi 5 juin 1944

Le dernier jour

Mardi 6 juin 1944

Un an plus tard

Mercredi 6 juin 1945

En marge de l'histoire officielle

Remerciements

Cet ouvrage a été réalisé par

FIRMIN DIDOT

CROUPE CPI

Mesnil-sur-l'Estrée

pour le compte des ...ditions Robert Laffont

24, avenue Marceau, 75008 Paris

en décembre 2002

Cet ouvrage a été composé par Graphie Hainaut (59163 Condé-
l'Escaut) t

N[∞] d'édition : 43552/04 - N[∞] d'impression : 62067 Dépôt légal :
novembre 2002

Imprimé en France